REVUE
DE PARIS.

IMPRIMERIE DE A. MERTENS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

4me ANNÉE. — TOME 6me.

Bruxelles,

H. DUMONT, RUE DES AUGUSTINS, No 16.

—

1832.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v6revuedeparis1832brux

Mon entrevue avec Napoléon.

L'ambassade de lord Amherst quitta Canton en janvier 1817. Le brick *la Lyre,* que je commandais, fut alors envoyé à Calcutta avec des dépêches pour le gouverneur général. Nous fîmes voile de là pour Madras et l'Ile-de-France; et après avoir heureusement doublé le cap de Bonne-Espérance, nous jetâmes l'ancre à Sainte-Hélène le 11 août.

Naturellement rien ne pouvait, dans cette île, exciter aussi vivement notre attention que son habitant extraordinaire, Napoléon Bonaparte. Depuis plusieurs semaines la possibilité de le voir avait absorbé nos pensées à tous. Quelques préjugés, quelques préventions que nous eussions pu avoir précédemment contre son caractère, tout autre sentiment s'effaçait devant le désir de voir un homme qui exerça un ascendant si singulier sur les destinées du monde. Le puissant intérêt qu'avaient fait naître en nous un voyage lointain et le plaisir d'être les premiers à étudier des nations inconnues n'était plus rien en comparaison de l'émotion qui fit battre nos cœurs lorsque nous nous sentîmes si près d'un homme tel que Napoléon. Même ceux qui par leur situation à bord n'avaient aucune chance de le voir gagnèrent la fièvre du moment, et les plus froids, les plus indifférens s'avouèrent émus. Qu'était-ce donc de ceux qui, comme moi, pouvaient se bercer de l'espoir d'une audience?

Comme j'étais personnellement connu du gouverneur et de sa famille, qui m'avait invité à venir habiter Plantation-House, je me flattais que je serais plus aisément au nombre des personnes favorisées. Aussi fus-je bien désappointé d'apprendre la mésintelligence qui régnait entre le gouver-

neur et l'ex-empereur. Il fit cependant tout ce qu'il put pour moi en écrivant au capitaine Blakeney, officier chargé en ce moment de Longwood, pour lui dire que j'arrivais des mers orientales, et désirais voir le général Bonaparte, à qui il le priait de faire connaître mon désir de la manière la plus propre à le favoriser.

Aucune réponse ne nous arriva ce soir-là, et je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Un refus positif aurait eu probablement un tout autre effet : je m'y serais résigné; mais cette incertitude m'agitait à un degré incroyable, que je m'explique cependant aujourd'hui, quand je songe au regret que j'aurais eu de n'avoir pas vu l'homme le plus remarquable de son siècle.

Le matin ne fut pas moins agité pour moi que la nuit. Après le déjeûner, une réponse me vint de Longwood. Le capitaine Blakeney me disait que mon nom avait été mentionné à Bonaparte, ainsi que mon désir de le saluer; mais à peine s'il y avait fait attention. Le capitaine ajoutait qu'il pensait que je ferais tout aussi bien de me rendre à Longwood, parce que Bonaparte pourrait bien me recevoir, une fois que j'y serais. Je montai donc aussitôt à cheval avec deux de mes passagers de *la Lyre*, qui m'accompagnaient.

Nous fûmes reçus sur les limites de Longwood par le docteur O'Meara et le capitaine Blakeney, mais qui ne nous donnèrent aucun espoir. « Bonaparte, me dirent-ils avec regret, n'était pas d'humeur à voir personne; il n'avait même pas prononcé mon nom, et, selon toute apparence, il ne se souciait pas qu'on lui en reparlât. C'était vraiment dommage, ajoutèrent ces messieurs, que nous ne fussions pas venus quelques minutes plus tôt, parce qu'il s'était promené un quart d'heure dans le jardin, et que nous aurions au moins eu la satisfaction de l'apercevoir. » C'était en effet pour nous un surcroît de contrariété.

J'ai entendu souvent traiter de folie cette vive curiosité, et j'ai connu des gens qui prétendaient qu'ils n'auraient pas fait un pas de trop dans la rue pour voir Bonaparte. Je ne saurais avoir aucune sympathie avec ces gens-là, et, au risque de passer pour bien frivole à leurs yeux, j'ose déclarer qu'aucunes démarches dans ma vie n'ont jamais été

aussi bien récompensées, à mon gré, que celles qui m'ont conduit un seul moment en présence d'un grand homme; mais c'est surtout vrai relativement à Bonaparte.

Cependant nous nous rendîmes chez le comte Bertrand, au bas de la colline, sur le front occidental de laquelle était située la demeure de l'ex-empereur. Entre les deux maisons était un joli jardin fleuriste, traversé d'allées sablées et entouré d'une haie basse. Quelques arbres, qu'on aurait pu croire tombés par hasard dans ce désert, distinguaient ce site de l'aride et triste solitude qui régnait partout ailleurs. La comtesse Bertrand nous reçut au milieu de sa famille, dans un appartement bas, étroit, et qui, naturellement peu confortable, était rendu encore plus incommode par suite de quelques réparations qu'on faisait dans une autre partie de la maison, dont on y avait transporté les meubles; de sorte que sofas, lits et tables, tout était là pêle mêle ou entassé. La bonne Mme Bertrand elle-même paraissait souffrir d'un grand mal de dents. Le temps était froid, et un maigre feu chauffait à peine la chambre; un petit enfant pleurnichait dans les bras de sa mère : bref, il y avait là un air de tristesse et de désordre qui faisait mal à voir. Cependant la personne la plus intéressée semblait la moins affectée de ce spectacle; elle nous reçut avec un sourire charmant de bienveillance, et nous épargna l'ennuyeuse cérémonie des excuses. De jolis marmots, entendant la voix des étrangers, accoururent, et jouèrent gaiement autour de nous, ignorant, les pauvres enfans, les étranges revers de fortune qui pesaient sur leurs parens. La comtesse me sembla être une dame très comme il faut. Mais ce qu'il y eut de plus agréable pour nous, elle parlait fort bien anglais, et nous captiva bientôt par l'intérêt qu'elle prit à la chose que nous avions tant à cœur. Le comte Bertrand se montra aussi très-obligeant; mais il n'avait pas la vivacité de sa femme, et semblait bien triste de sa position. Il nous parla de tout ce qu'il avait à souffrir de sa captivité et de l'air insalubre de Sainte-Hélène.

Après une demi-heure de conversation, le comte Bertrand nous dit qu'il serait possible que l'empereur nous reçût, qu'à tout évènement il irait le trouver, lui ferait part

de notre désir, et reviendrait aussitôt nous faire part du résultat de sa requête. L'intervalle de sa sortie et de son retour se passa dans un état d'incroyable anxiété. A chaque bruit nous pensions entendre le pas du grand-maréchal, et nous nous levions, dans l'espoir d'être invités à le suivre. Mme Bertrand alternativement nous consolait et nous raillait de notre impatience. Enfin, au bout d'une seconde demi-heure, la porte s'ouvrit; mais au lieu du grand-maréchal lui-même, ce fut un domestique qui entra, et nous dit de sa part que l'empereur en revenant de sa promenade, avait ôté sa redingote, et s'était jeté sur le sofa; en un mot, qu'il ne voulait recevoir aucune visite.

Ici se terminaient donc toutes nos espérances, et nous nous levâmes pour prendre congé avec un mélange de beaucoup de regret, d'un peu de dépit contre Napoléon, et peut-être aussi d'un peu de mécontentement de nous-mêmes d'avoir mis tant d'importance à cette affaire.

Nous étions remontés à cheval, et nous étions même déjà à un quart de mille de Longwood quand nous nous souvînmes que nous n'avions pas rendu visite au docteur O'Meara. Sachant que le docteur était au courant de toutes les habitudes et du caractère de Napoléon, nous tournâmes bride, revînmes sur nos pas et le trouvâmes sur la porte. Il nous donna peu d'espoir, et nous allions partir tout de bon lorsque le hasard me fit dire que je regrettais d'autant plus de ne point voir l'empereur que j'aurais bien voulu lui parler de l'école militaire de Brienne, où mon père sir James Hall avait passé quelque temps à la même époque que lui. Le docteur O'Meara répondit que cela changeait matériellement le cas parce que Bonaparte s'intéressait vivement à tout ce qui lui rappelait Brienne. « L'empereur, ajouta-t-il, vous aurait très-probablement reçu s'il avait pu savoir plus particulièrement qui vous êtes. Il a déjà fait quelques questions sur les voyages de *la Lyre;* mais il n'a pas paru s'y intéresser assez pour désirer vous voir à ce titre seul. Un motif de plus peut le décider à vous accorder audience; malheureusement son heure habituelle de recevoir est passée depuis long-temps, et je vous conseille de partir ce soir, vous promettant de trouver l'occasion de parler de vous.

et, si je réussis, d'en prévenir le gouverneur par le télégraphe. »

Avec cette faible espérance, nous quittâmes Longwood; mes compagnons se rendirent directement à James'-Town, et moi à Plantation-House.

Nous fûmes très-surpris, le lendemain matin, de ne recevoir aucun message par le télégraphe, favorable ou non; mais je tins mon cheval à la porte, sellé, bridé, et tout prêt à partir au premier avis. A une heure après-midi je sus qu'un signal était arrivé depuis plus d'une heure à Plantation-House, pour dire que le général Bonaparte désirait voir le capitaine Hall à deux heures. L'homme du télégraphe ne me connaissant pas, crut naturellement que je devais être à James'-Town, et renvoya le signal au fort près de l'ancrage, de sorte que ce ne fut qu'après l'échange répété du message entre la ville et Plantation-House que j'en fus informé.

J'avais tout juste le temps d'arriver, au risque de me casser le cou, et je trouvai à la porte de Longwood mes deux passagers qui étaient accourus eux aussi en recevant le signal sur notre brick. La comtesse Bertrand partagea vivement notre joie. Son appartement était en meilleur ordre, son mal de dents avait disparu, et tout nous sourit chez elle ce jour-là.

Le comte Bertrand nous dit que l'empereur désirait que je lui fusse présenté le premier et seul, puis mes deux compagnons ensemble. Comme j'avais entendu parler de son impatience envers ceux qui ne comprenaient le français qu'imparfaitement, je priai le grand-maréchal de rester avec moi pour qu'il voulût bien venir à mon secours en cas que je fusse embarrassé. Le grand-maréchal me rassura en me déclarant que j'avais tort de supposer que l'empereur s'impatientât dans ces circonstances, tandis qu'au contraire il était extrêmement calme et toujours prêt à excuser ceux à qui il donnait audience. Je me rendis dans une antichambre où j'attendis environ dix minutes, jusqu'à ce qu'un domestique annonçât que Sa Majesté l'Empereur était prêt à me recevoir.

En entrant dans la chambre je vis Bonaparte debout devant le feu, la tête appuyée sur sa main et le coude fixé sur

le marbre de la cheminée. Il leva les yeux et fit deux pas vers moi en me rendant mon salut avec une espèce d'inclinaison de tête. Sa première question fut : Quel est votre nom? et quand je lui eus répondu, il dit : « Ah ! oui, Hall... j'ai connu votre père lorsque j'étais à l'école militaire de Brienne... Je me souviens parfaitement de lui... Il aimait beaucoup les mathématiques... Il ne se mêlait guère avec les jeunes élèves, et préférait aller avec les moines et les professeurs. »

Il se tut un instant après ces mots, et comme il semblait attendre que je parlasse, je fis l'observation que j'avais souvent entendu dire à mon père qu'il avait été à l'école de Brienne à cette époque, mais que j'étais surpris que Napoléon pût se rappeler, lui, un simple individu, après un laps d'années si long et rempli d'évènemens si importans. « Oh ! non, s'écria Napoléon, il n'y a rien là d'étonnant, votre père était le premier anglais que j'eusse jamais vu, et c'est pourquoi je me suis toujours souvenu de lui. »

Je dois faire observer que la conversation avait lieu en français, que je m'empressai, au sortir de mon entrevue, d'en écrire tous les détails, et que je suis à peu près sûr d'en reproduire les termes exacts, tant mes impressions étaient encore vives et profondes, tant elles me furent d'ailleurs présentes à l'esprit pendant plusieurs jours.

Quelques secondes après avoir fait sa dernière remarque, Bonaparte me demanda avec une sorte de sourire, comme s'il s'amusait de sa question : « Avez-vous jamais entendu votre père parler de moi?

— Très-souvent, répondis-je aussitôt.

— Et que dit-il de moi ? répliqua-t-il avec cet accent qui demande une prompte réponse.

— Je l'ai souvent entendu exprimer la plus grande admiration pour les encouragemens que vous avez toujours accordés aux sciences lorsque vous étiez sur le trône. »

Napoléon sourit et hocha plusieurs fois la tête, paraissant enchanté du compliment, puis il continua :

« Avez-vous jamais entendu votre père exprimer le désir de me voir?

— Je lui ai souvent entendu dire qu'il n'existait aucun

homme vivant qui méritât autant d'être vu que Napoléon, et il m'a bien recommandé de chercher à le voir si j'en trouvais l'occasion.

— Très-bien, reprit Bonaparte; si votre père me regarde comme une si grande curiosité, s'il a un si grand désir de me voir, que ne vient-il à Sainte-Hélène?

Je fus d'abord en peine de savoir si cette question était sérieuse ou ironique; mais, comme je vis qu'il attendait une réponse, je lui dis que mon père avait trop d'occupations pour pouvoir quitter son pays.

— Exerce-t-il quelques fonctions publiques?

— Aucunes fonctions officielles, mais il est président de la Société Royale d'Édimbourg, et c'est une charge qui réclame une grande partie de son temps. »

Cette réponse amena une série de questions sur l'organisation de notre Société Royale. Napoléon voulut savoir ce que faisaient tous les fonctionnaires de cette savante compagnie depuis le président jusqu'au secrétaire, et comment les communications scientifiques leur parvenaient. Il parut s'amuser beaucoup de l'usage de discuter publiquement les questions soumises à la critique de la société. Enfin lorsque je lui appris qu'il y avait plusieurs centaines de membres, il secoua la tête et dit : « Mais tous ces membres ne sauraient être des savans! » S'étant satisfait sur ce point, il revint à mon père; et après avoir paru faire un calcul : « Votre père, remarqua-t-il, doit, je pense, être mon aîné de neuf ou dix ans... Au moins de neuf... mais de dix, je crois bien, n'est-ce pas vrai? » Je lui répondis que c'était juste de dix ans. Là-dessus il se mit à rire, pirouetta sur un talon, et hocha plusieurs fois la tête. Je n'osai pas lui demander ce qui le récréait si fort, mais je m'imaginai que c'était de trouver son calcul si exact. Il continua ses questions et voulut savoir combien mon père avait d'enfans; quel était leur âge et leur état. Ensuite il me demanda :

« Combien de temps avez-vous habité la France ?

— Je n'y ai jamais été, répondis-je.

— Mais où avez-vous appris le français ?

— De divers Français à bord de divers vaisseaux de guerre.

— Étiez-vous le prisonnier de ces Français, ou étaient-ils les vôtres ?

— C'étaient des officiers français pris par les vaisseaux sur lesquels j'ai servi. »

Napoléon voulut alors que je lui décrivisse les combats où je m'étais trouvé ; mais voyant bientôt que ce sujet était moins intéressant pour lui qu'il n'avait cru, il m'interrompit en me demandant quelques détails du voyage que je venais de faire dans les mers orientales.

Mes premières réponses piquèrent vivement sa curiosité. Les occasions multipliées que le rang élevé de Napoléon lui avait données de s'instruire sur presque tous les sujets, son intelligence et sa vaste mémoire rendaient si difficile de lui raconter quelque chose de nouveau pour lui que je m'estimai fort heureux d'avoir à lui parler de ce qui pourrait distinguer notre conversation des lieux-communs d'une audience officielle. On a toujours dit que Napoléon ressentait un intérêt tout particulier pour tout ce qui tient à l'Orient. Par l'avidité avec laquelle il sembla dévorer les détails que je lui donnai sur Loo-Choo, la Chine et les contrées adjacentes, il me prouva bien la sincérité de ses prédilections orientales. On a prétendu aussi qu'il n'avait que d'imparfaites notions géographiques de ces régions lointaines ; je ne fus donc pas peu surpris de voir que ses idées sur la situation relative des pays qui se trouvent dans les mers de la Chine et du Japon étaient très-précises et très-exactes. Lorsque je lui nommai l'île de Loo-Choo, il secoua la tête avec l'air d'un homme qui en entendait parler pour la première fois, il me demanda à quelle distance Loo-Choo était de Canton, puis du Japon et de Manille. Au moyen de l'intersection de ces trois lignes, il parut avoir fixé assez exactement dans son esprit la position de Loo-Choo, car toutes les remarques qu'il fit ensuite étaient d'accord avec ce point particulier. Il m'interrogea ensuite sur les habitans de cette île avec ce que je pourrais appeler une véritable sévérité d'examen. Ses questions n'étaient pas jetées au hasard, mais chaque question nouvelle s'enchaînait à la précédente ou préparait celle qui allait suivre. En peu de temps je me vis si bien mis à nu par une investigation si serrée qu'il m'eût

été impossible de lui dissimuler ou de lui altérer la moindre particularité. Telle était en effet la rapidité de sa perception sur ce qui l'intéressait, et la merveilleuse facilité avec laquelle il classait et généralisait les détails que je lui donnais, qu'il devançait quelquefois mes paroles, prévoyait la conclusion avant que je l'eusse exprimée, et me volait en quelque sorte mon histoire.

Cependant plusieurs circonstances relatives aux habitans de Loo-Choo le surprirent extraordinairement, et j'eus le plaisir de le voir plus d'une fois complètement embarrassé pour s'expliquer certains *phénomènes* de ma relation. Rien ne le frappa comme d'apprendre que les Loo-Chooans n'avaient point d'armes. « Point d'armes! s'écria-t-il, c'est-à-dire point de canons..... ils ont des fusils ?

— Pas même de fusils, répondis-je.

— Eh bien donc! des lances, ou au moins des arcs et des flèches ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Des poignards ? s'écria-t-il encore avec véhémence.

— Non plus.

— Mais, dit Napoléon en serrant le poing et élevant de plus en plus la voix, mais sans armes comment se bat-on? »

Je répondis qu'autant que nous avions pu nous assurer ils n'avaient jamais eu de guerres, mais qu'ils restaient dans un continuel état de paix extérieure et intérieure.

« Pas de guerres! s'écria-t-il avec une expression de mépris et d'incrédulité, comme si l'existence d'un peuple sans guerre sous le soleil était une monstrueuse anomalie.

De même, mais sans être aussi vivement ému, Napoléon parut douter de ce que je lui racontai encore que ces insulaires n'avaient pas de numéraire et n'attachaient aucune valeur à nos monnaies d'argent ou d'or. Après avoir réfléchi quelque temps il se dit à lui-même à demi-voix : « Ne pas connaître l'usage des monnaies!... ne se soucier ni de l'argent ni de l'or! » Puis, levant la tête, il me demanda d'un air subtil : « Comment avez-vous donc fait, capitaine, pour payer à ce peuple étrange les bœufs et les autres bonnes choses qu'il vous envoya à bord en si grande quantité ?

Et quand je lui eus appris que nous ne pûmes décider le peuple de Loo-Choo à accepter aucune sorte de paiement, il exprima la plus vive surprise de cette libéralité, et me fit répéter deux fois la liste des choses dont nous fûmes si généreusement pourvus par ces insulaires hospitaliers.

J'avais apporté avec moi, d'après l'avis du comte Bertrand, quelques dessins des sites et des costumes de Loo-Choo et de Corea, qui me furent très-utiles pour décrire les habitans de ces contrées. Pendant que nous parlions de Corea, Napoléon me prit des mains un des dessins, et, en parcourant de l'œil les diverses parties, il faisait à part lui ces remarques : « Un vieillard avec un très-grand chapeau et une longue barbe blanche. Ah!... une longue pipe à la main... une natte chinoise... un costume chinois... un homme qui écrit... tout cela est très-bien... très-bien dessiné. »

Il me pria ensuite de lui dire où se fabriquaient les diverses étoffes avec lesquelles s'habillaient les peuples de ces contrées, et quel en était le prix... questions auxquelles je ne pus répondre. Il voulut connaître l'état de l'agriculture à Loo-Choo... si on y labourait avec des chevaux ou des bœufs... comment on y semait et moissonnait... et si les champs étaient arrosés comme ceux de la Chine, où il avait entendu dire que le système d'irrigation était poussé à une grande perfection. Il s'informa du climat, de l'aspect du pays, de la construction et de la forme des maisons et des navires, des modes, du costume, et même de la fabrication des sandales en paille et des poches à mettre le tabac. Il parut s'amuser beaucoup de l'obstination des insulaires de Loo-Choo à tenir leurs femmes cachées, mais il approuva à plusieurs reprises la modération et le bon sens du capitaine Maxwell (1), qui s'était étudié à ne contredire en rien les naturels de l'île, ni dans leurs goûts ni dans leurs lois. Il me fit plusieurs questions sur la religion de la Chine, et de Loo-Choo, et fut frappé de la ressemblance extérieure des prêtres catholiques avec les bonzes chinois, ressemblance qui, ainsi qu'il en fit la remarque, s'étend à

(1) Qui commandait *l'Alceste* dans cette expédition.

plusieurs rites des deux religions. Là cependant, observa-t-il encore, s'arrête l'analogie, puisque les bonzes de la Chine n'exercent aucune influence quelconque sur l'esprit des peuples, et ne se mêlent ni de leurs affaires spirituelles ni de leurs affaires temporelles. A Loo-Choo, où il y a d'ailleurs tant de choses à louer, l'infériorité des ministres du culte est aussi remarquable que dans le continent voisin, anomalie qui exerça quelque temps la sagacité de Napoléon, mais qu'il ne put s'expliquer d'une manière satisfaisante.

A l'exception d'un accès momentané de mépris et d'incrédulité, lorsque je lui dis que les habitans de Loo-Choo n'avaient ni guerres ni armes de destruction, Napoléon fut d'une humeur très-aimable pendant toute cette conversation. Sa gaieté, je dirais presque sa familiarité, me mit non seulement tout-à-fait à l'aise en sa présence, mais encore me fit plusieurs fois oublier cette respectueuse attention que c'était mon devoir et mon désir sincère de montrer au monarque déchu. L'intérêt qu'il prit à des choses qui en ce moment étaient celles qui occupaient le plus ma pensée ne pouvait naturellement que m'exciter davantage; et plus d'une fois, oubliant d'être sur mes gardes, je me surpris à lui parler avec un degré de liberté qui me rendait confus quand je m'apercevais de mon tort; mais lui alors il m'encourageait à continuer sur le même ton, et cela avec une bonne humeur si franche et si bienveillante que l'instant d'après j'étais à mon aise comme auparavant.

« Qu'est-ce que vos amis de Loo-Choo, me demanda-t-il connaissent des autres pays ?

— Ils ne connaissent, lui répondis-je, que la Chine et le Japon.

— Oui, oui, sans doute, continua-t-il; mais l'Europe, qu'est-ce qu'ils connaissent de l'Europe ?

— Ils ne connaissent rien de l'Europe, rien de la France, rien de l'Angleterre, et même, ajoutai-je, ils n'ont jamais entendu parler de Votre Majesté.

Bonaparte rit de bon cœur à cette particularité extraordinaire de l'histoire de Loo-Choo, particularité, il pouvait bien le penser, qui distinguait réellement ce pays de tous les points du globe connu.

Je tenais à la main un dessin de l'île de Souffre, rocher aride et solitaire situé au milieu de la mer de Japon. Napoléon le regarda un moment et dit tout-à-coup : « Eh ! mais c'est l'île de Sainte-Hélène ! »

Quand il eut épuisé toutes ses questions sur notre voyage, ou du moins lorsqu'il eut tiré de moi tout ce que je pouvais lui en dire, il revint au sujet qui l'avait occupé d'abord, et me demanda sans autre transition : « Votre père est-il un des rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg* ? »

Je lui répondis que les auteurs de ce recueil étaient tous anonymes, mais que quelques-uns des ouvrages de mon père y avaient été analysés. Là-dessus Napoléon fit un demi-tour à droite du côté du comte Bertrand, et hochant plusieurs fois la tête dit avec un sourire significatif : « Ah ! ah ! » comme pour faire voir qu'il savait parfaitement la différence qu'il y a entre un auteur et un critique.

Bonaparte me demanda ensuite : « Êtes-vous marié ?

— Je ne le suis pas, lui répondis-je.

— Et pourquoi non ? continua-t-il, pour quelle raison ne vous êtes-vous pas marié ? »

Je fus un peu embarrassé pour trouver une bonne réponse, et je gardais le silence. Il répéta sa question, cependant, d'une telle manière que je fus forcé de répondre quelque chose ; et je lui dis que j'avais été trop occupé toute ma vie pour cela ; que d'ailleurs je n'étais pas en position de me marier. — Il ne parut pas me comprendre, et persista à me demander pourquoi j'étais resté célibataire. Je lui dis que j'étais trop pauvre pour me marier. « Ah ! ah ! s'écria-t-il, je vois maintenant, manque d'argent... pas d'argent... oui, oui... » et il se mit à rire de bon cœur. Je ris comme lui naturellement, quoique je ne visse pas trop ce qu'il y avait là de risible.

La dernière question qu'il me fit fut relative au port et à la force du navire que je commandais, et puis il me dit d'un ton assuré, comme s'il avait quelque autorité là-dessus : « Vous serez en Angleterre dans trente-cinq jours, » prédiction qui, pour le dire en passant, ne s'accomplit pas malheureusement, puisque nous restâmes soixante-deux jours en mer et manquâmes de mourir de faim par-dessus

le marché. Après cette dernière phrase Napoléon se tut quelques secondes; et puis, m'adressant un léger signe de tête, il me souhaita un bon voyage, et faisant quelques pas en arrière me laissa me retirer.

Mes deux compagnons, M. Clifford et M. Harvey furent alors introduits. Napoléon leur fit quelques questions, de vrais lieux-communs de politesse, et après une audience de quelques minutes les salua.

Je fus étonné de trouver une si grande différence entre Bonaparte et les portraits ou bustes que j'avais vus de lui. Son visage était plus large et plus carré que dans aucune de ces images. Sa corpulence, qu'on disait alors excessive, n'était nullement remarquable. Ses chairs au contraire paraissaient fermes et musclées. Il n'y avait pas la moindre trace de couleur sur ses joues, et sa peau avait quelque chose de la teinte du marbre. Aucune ride ne plissait son front ni aucun de ses traits. A en juger par les apparences, sa santé et sa bonne humeur étaient parfaites, quoiqu'à cette époque on crût généralement en Angleterre qu'il languissait d'une complication de maladies et sous le poids d'un accablement moral. Sa manière de parler était plutôt lente que brusque et parfaitement claire. Il attendait avec beaucoup de patience mes réponses à ses questions, et nous n'eûmes besoin qu'une seule fois de nous adresser au comte Bertrand dans le cours de tout notre entretien. Je ne saurais passer sous silence l'expression brillante et parfois éblouissante de ses yeux. Ils ne brillaient pas cependant d'un éclat continuel : car cet éclat n'était remarquable que lorsqu'il s'animait ou était intéressé vivement. Rien ne saurait donner l'idée de la douceur et de la bonté même qu'exprimait son visage pendant tout le temps que je restai auprès de lui. Si donc il était à cette époque en mauvaise santé ou de mauvaise humeur, il devait posséder à un degré plus extraordinaire encore qu'on ne le pense la force de se commander à lui-même.

Nous mîmes à la voile le lendemain et arrivâmes en Angleterre à la mi-octobre, après une absence de vingt mois. Dans ce court intervalle, j'avais traversé une distance d'environ quatorze mille lieues, équivalant à peu près à deux

fois le tour du globe : j'avais visité une grande partie des côtes de la Chine, plusieurs îles de l'archipel oriental et des mers du Japon, plusieurs des principales stations sur le continent et les îles de l'Inde, doublé deux fois le cap de Bonne-Espérance, et vu Napoléon.

LE CAPITAINE BASIL HALL.

La Danseuse de Venise.

L'amour n'est vrai que dans le cœur d'une femme..... là il est vraiment généreux et désintéressé.

(Mme Constance Aubert.)

Un beau soir avait succédé à un beau jour. Il était fête à Venise : les gondoles circulaient rapidement sur le grand canal; les unes passaient et repassaient sous le *Rialto;* d'autres quittaient le *Sestiero di San Marco* pour prendre le chemin de la mer, afin d'aller respirer l'*aria marina* sous les ombrages du jardin public. Une foule de péottes, de gondoles, glissaient avec la vitesse d'une flèche sur ces mêmes eaux qui jadis baignaient les palais de la puissante Venise, et qui maintenant ne réfléchissent plus que les débris endormis que la cupidité a bien voulu laisser à l'Adriatique. Cependant, dans cette belle soirée d'une fête d'été, les gondoliers retrouvaient encore des chansons; leurs barcarolles frappaient l'écho du Lido, et revenaient au Ridotto, qui lui-même n'était plus muet. Il semblait que pour un jour l'esclavage et ses ailes de fer ne pesaient plus sur la ville magique, et dans ces heures de délices, Venise était encore l'heureuse Venise.

Sous les arcades éblouissantes de lumière de la place Saint-Marc, circulaient des groupes nombreux de femmes, presque toutes jeunes et jolies, portant à la main le bouquet de roses, cher aux Vénitiennes. Les unes avaient sur leurs têtes, à l'expression presque toute corrégienne, l'au-

tique voile noir chanté par les poètes, et rival gracieux de la mantille espagnole. D'autres, vêtues avec l'élégance française, offraient l'ensemble d'une belle statue grecque, animée de la bonne grâce parisienne. Presque toutes étaient suivies d'une foule nombreuse; car, en ce pays encore, les femmes conservent une ombre de pouvoir. Partout ailleurs elles ne sont plus que des souveraines détrônées... des reines sans royaume... bien qu'elles soient cependant jeunes et belles... Mais en Italie... en Espagne... *là*, où malgré le sommeil apparent des hommes, la poésie et les beaux-arts ont toujours conservé leurs pénates, on a senti, on a compris que la femme pouvait seule entretenir le feu sacré.

Venise fut non seulement long-temps une ville d'amour et de gloire, mais bien aussi la plus heureuse des cités. Ce qu'il y avait de monstrueux dans son gouvernement despotique était ignoré de ses habitans bien plus que du reste de l'Europe; et souvent il arrivait qu'un Vénitien de *Sestiero Castello* apprenait par une lettre lointaine un acte de tyrannie commis par le conseil des dix.

— Amusez-vous, leur disait-on; riez, chantez, faites l'amour; seulement ne vous mêlez pas de politique; contentez-vous d'être heureux, et votre nation s'asseoira parmi les grandes.

Et cela fut.

Je ne dis pas cela pour donner raison aux gouvernemens despotiques : je les ai en aversion; mais enfin je parle de Venise, et il faut bien raconter la vérité. Nul peuple n'était plus heureux que les Vénitiens, et ils l'étaient d'autant plus qu'ils n'opposaient aucune résistance à la volonté de ceux qui les gouvernaient. Dociles à la loi, ils chantaient, faisaient l'amour, tout en voguant doucement sur les vertes eaux des lagunes, dans de gracieuses et légères gondoles, couchés sur de moelleux coussins, à côté de leur maîtresse, et murmurant les beaux vers de l'Arioste et du Tasse... puis ils quittaient la barque rêveuse, abordaient à Saint-Marc, allaient au Casino, au Ridotto, et demeuraient là, entourés de parfums et de fleurs, de rafraîchissemens exquis, jusqu'à l'heure où s'ouvrait la Fenice. Alors sonnait un nouvel appel au plaisir; car les Vénitiens sont passion-

nés pour ce genre de divertissement. La musique et la danse sont pour eux l'objet d'un culte... L'opéra étant fini, le noble patricien de Venise, comme son plus humble client, retournait au Casino, soupait, jouait; puis lorsque le jour teignait les eaux de l'Adriatique de pourpre et d'or, il se retirait dans son palais pour y dormir pendant la chaleur du jour, et recommençait, le soir, cette existence toute de joie, d'amour et d'harmonie.

Je ne prétends pas vous dire que Venise soit une veuve entièrement déshéritée. Elle a toujours ses palais, ses magnifiques églises, ses environs ravissans, cette Brenta aux verdoyans rivages, et surtout son *magique univers*. Venise est seule dans le monde, elle est sa création. Cette conquête sur les élémens, faite par la main de l'homme, lui donne non seulement un charme spécial, mais encore une grandeur digne et noble devant laquelle il faut s'incliner; c'est du moins la pensée de toute ame généreuse. Comment n'a-t-elle pas arrêté les mains spoliatrices qui l'ont ainsi flétrie ?

Mais ce que l'esclavage n'a pu comprimer, c'est cet amour, cette frénésie même avec laquelle Venise accueille encore aujourd'hui tout ce qui flatte sa volonté de plaisirs et de fêtes; les voûtes de la Fenice retentissent, comme aux jours les plus joyeux de son bonheur, du bruit des applaudissemens d'un parterre idolâtre, lorsqu'une voix harmonieuse redit les beaux chants de l'immortel Rossini, ou bien lorsqu'une danseuse au talent remarquable vient en faire jouir Venise.

Le jour de la fête dont je viens de parler, il y avait une première représentation au théâtre de la Fenice : c'était le ballet de *Paul et Virginie*. Il y avait alors à Venise une jeune fille, ravissante de beauté et d'esprit, possédant tous les dons que la nature peut prodiguer, et joignant à ces avantages ceux du plus beau talent que la ville de Venise eût de long-temps applaudi. Cette jeune fille était danseuse; c'était la Zerbi.

Dire qu'elle était *aimée* à Venise serait une expression qui ne rendrait pas le sentiment avec lequel elle était toujours accueillie dès qu'elle paraissait en public ; c'était une ado-

ration... un délire... Les applaudissemens les plus prolongés, des couronnes, des vers, une sorte d'ovation enfin terminait toujours la représentation dans laquelle elle paraissait. Reconnaissante de cette affection dont on payait son talent, la Zerbi s'attacha également à Venise et se consacra entièrement au théâtre de la Fenice. Elle avait tous les jours chez elle *conversazione*, et les hommes les plus distingués de Venise tenaient à honneur d'y être présentés.

Le jour de la première représentation de *Paul et Virginie*, la Zerbi fit une longue promenade avant de se rendre au théâtre. Couchée sur les moelleux coussins de sa gondole, elle paraissait soucieuse et gardait le silence, au milieu du cercle d'admirateurs qui l'entourait, et dont plusieurs l'avaient rejoint dans sa promenade. Parmi eux il y en avait dont l'amour amusait la Zerbi ; quelquefois aussi cet amour l'ennuyait, et ce jour-là elle se trouvait en disposition de gronder. Souvent elle entr'ouvrait le rideau de sa gondole et semblait regarder au loin... Mais bientôt elle refermait la draperie, retombait sur ses coussins et demeurait de nouveau silencieuse, tandis que la barque rapide glissait sur la lagune.

« A Saint-Marc! dit-elle tout-à-coup à ses rameurs. » Puis elle reprit sa première attitude.

« Tu n'es pas de belle humeur aujourd'hui, Zerbinetta, lui dit une de ses compagnes qui était avec elle. »

Zerbi ne répondit rien.

« Zerbi, *Carina*, qu'as-tu donc ? Est-ce que tu répètes ton rôle ?... Cela ne peut aller ; nous n'avons ici ni *Paul*, ni le comte... »

Zerbi cette fois tourna la tête et regarda Annonciata avec son grand œil noir dont la paupière était mouillée de larmes ; la pauvre Annonciata pleura tout aussitôt, et, prenant la main de Zerbi, elle lui dit avec cette bonté de cœur, cette bonté naïve qui est particulière aux jeunes Italiennes :

« Mon Dieu! est-il arrivé quelque malheur... ? »

Zerbi secoua la tête, mais toujours sans répondre, et cachant son visage dans son mouchoir, elle sanglotta.

Annonciata ne la questionna plus, seulement son regard

interrogea deux nobles Vénitiens qui étaient avec elle dans la gondole. — Tous deux répondirent négativement.

Dans ce moment, la gondole touchait à la Piazetta, Zerbi, après avoir essuyé ses yeux, sourit au comte Grimani qui lui présentait la main, et s'élança sur le rivage. A peine fut-elle reconnue que la foule se pressa autour d'elle, et sa marche jusqu'au théâtre fut une sorte de triomphe; mais celle qui en était l'objet paraissait désirer un autre hommage, et ses yeux, continuellement errans, demandaient un ami absent. Cependant cette tristesse, qui l'accablait dans sa gondole, se dissipait par degrés à mesure qu'elle avançait vers le théâtre; et lorsqu'enfin elle y arriva, sa jolie figure avait repris tout son charme, sa tête se releva, son regard devint presque radieux, et lorsqu'elle entra dans la Fenice elle avait de la ressemblance avec la Terpsichore qu'on voit sur sa façade.

Mais quand elle fut seule dans sa loge, n'ayant auprès d'elle que sa femme de chambre qui tournait un madras autour de sa tête, des larmes coulèrent de nouveau de ses yeux.

« Où peut-il être allé? dit-elle en frappant de son petit pied les planches mal jointes de son cabinet de toilette. Ah! mon Dieu, que c'est sot d'être amoureuse! »

Et elle pleura plus fort. Dans ce moment on frappa deux petits coups à la porte de la loge; la femme de chambre allait ouvrir; mais Zerbi la repoussa, et en un seul bond elle y fut elle-même.

« Ah! vous voilà donc, monsieur, » dit-elle à un jeune homme qui entra sans demander permission, et lui baisa la main avec le même respect qu'il aurait mis à baiser celle de l'impératrice d'Autriche. « Et d'où venez-vous, après avoir passé la journée sans me voir? Mais vous aurez été où vous voudrez; cela m'ennuie de gronder : d'ailleurs vous voilà et je suis contente; car vous m'aimez bien, n'est-ce pas mon ami? »

Et elle lui tendit ses deux petites mains en souriant avec une grâce toute charmante.

Le comte Ma...ni était le neveu du dernier doge. Depuis que la révolution démocratique avait renversé les anciennes

lois de la république de Venise, il avait éprouvé le besoin de violentes distractions pour éloigner de lui un chagrin profond; le malheur de sa patrie, l'abaissement de sa famille, lui firent une impression terrible qui dut être combattue par des moyens également extrêmes: il se livra à des plaisirs bruyans et ruineux, il joua, et ce défaut, joint à une excessive prodigalité, eut bientôt dérangé sa fortune, quelque immense qu'elle fût d'ailleurs.

C'est alors que la Zerbi arriva à Venise. Il la vit; comme tous ses compatriotes, il l'admira et en devint comme eux passionnément épris; plus heureux que ses rivaux il obtint la préférence et fut aimé; mais il avait souvent de vives altercations avec Zerbi qui prétendait le guérir de sa funeste passion du jeu, et qui se désespérait en voyant que, loin de diminuer, elle semblait augmenter.

Lorsqu'il entra dans la loge de la jeune danseuse elle arrêta sur lui ses deux beaux grands yeux noirs, et son regard semblait l'interroger. Le comte détourna la tête en rougissant, quoiqu'il voulût sourire. Ses cheveux étaient en désordre, ses vêtemens négligés; il était pâle et ses traits altérés.

« Ma...ni, lui dit la Zerbi, vous avez joué?.....

— Sans doute, répondit le comte... vous savez bien que je ne passe jamais une journée sans jouer, comme je ne la passe jamais sans vous voir.

— Voilà une belle comparaison que vous faites-là, dit-elle avec humeur!... Je vous prie de ne pas me mettre sur la même ligne que vos cartes et vos dés... Et combien avez-vous perdu?

— Rien, car ce n'est rien que vingt-cinq ducats..... Mais cette partie m'a ennuyé... J'ai joué avec un officier français auquel j'ai promis au reste de vous le présenter.

— S'il est joueur, je n'en veux pas dit Zerbi, d'un ton boudeur... Ma...ni, promets-moi donc de ne plus jouer!...

— Tu sais bien, ma pauvre Zerbinetta, que je ne puis te faire ce serment-là... Et certes si tu ne m'as pas guéri, il faut que je sois inguérissable. »

Dans cet instant l'orchestre se fit entendre et Paul vint chercher Virginie. Le comte de Ma...ni fut se placer dans

sa loge qui était sur le théâtre, car jamais il ne manquait d'assister à une représentation dans laquelle la Zerbi devait paraître.

C'était la première fois qu'elle jouait dans ce ballet de *Paul et Virginie;* le rôle lui plaisait et elle l'avait étudié avec un soin particulier. Le succès récompensa ses soins; jamais l'enthousiasme des Vénitiens n'avait été porté à ce degré d'exaltation. C'était un délire... Les applaudissemens se prolongeaient même après qu'elle avait quitté la scène et qu'elle était rentrée dans la coulisse, au point de gêner l'actrice qui la remplaçait. Mais lorsque la dernière scène fut jouée, lorsque la belle toile qui représente la danse chez Alcinoüs fut retombée entre Zerbi et ses admirateurs, alors on put juger de ce qu'elle inspirait : les cris qui la rappelaient faisaient trembler la salle... On leva le rideau... elle parut conduite par l'acteur qui remplissait le rôle de Paul... autour d'elle tombaient des gerbes de fleurs, des couronnes... elle en était presque accablée...

« Bravo!... bravo! Zerbi!... Bravo! »

Et la charmante fille s'inclinait si gracieusement, d'un air si touché...

« Bravo! Zerbi!... *Gloria di Venezia*, » cria une voix, et une couronne de laurier et de roses tomba à ses pieds.

« Mets la couronne, Zerbi..... Mets la couronne! » Criait-on de toutes parts.

Le jeune danseur la lui posa sur la tête, malgré sa résistance; alors la salle retentit d'une salve d'applaudissemens. Zerbi, profondément émue, salua de nouveau; mais en voulant adresser une seule parole de gratitude à cet auditoire qui semblait pour elle n'être composé que d'amis ou de frères, l'émotion la domina et elle fondit en larmes.

« Ah! dit-elle en se retirant, qu'il est doux d'être aimée ainsi! »

En rentrant chez elle, elle trouva son salon rempli de tout ce que Venise avait alors d'hommes distingués. Cette soirée fut pour elle un véritable enchantement, quelque habituée qu'elle fût aux triomphes. Elle était *aimée*. Cette conviction flattait son cœur plus encore peut-être que sa vanité.

Je suis aimée! se disait-elle.

Et sa tête se relevait avec orgueil... elle regardait avec bienveillance tout ce qui l'entourait; cette mer, ces vaisseaux, ces palais, toutes ces merveilles de Venise, tout lui était cher..... Cette ville qui l'avait adoptée, dont elle était l'idole... elle l'aimait; car son cœur était non seulement noble et bon, à la Zerbi, mais son ame était faite pour comprendre et sentir les sentimens élevés.

Le comte Ma...ni était démeuré jusqu'à la fin du ballet... il avait joui du triomphe de la jeune danseuse. C'était son bien à lui cette femme, dont le nom seul causait un délire... En entendant ce nom répété par des milliers de voix avec l'accent de la louange, il lui paraissait entouré d'un nouveau prestige. Une actrice dont le talent assure les succès est peut-être la rivale la plus dangereuse qu'une femme puisse avoir. Comment balancer cet enivrement que partage celui qui en est témoin, et que d'ailleurs il ressent lui-même? Oui, je le répète, l'actrice qui est justement l'idole d'un public éclairé est la plus à redouter des rivales.

Cependant le comte ne parut pas chez la Zerbi avec toutes les autres personnes qui étaient à l'Opéra. Zerbi, au milieu de son doux triomphe, ne le remarqua pas d'abord; mais lorsqu'elle s'aperçut de son absence, elle se rappela l'altération de ses traits quelques heures avant, et elle devint rêveuse.

A quatre heures du matin le comte arriva; ses traits paraissaient bouleversés; il était évident qu'il lui était survenu quelque malheur. La jeune danseuse, encore tout émue de l'enchantement qu'elle avait produit, s'approcha du comte, et lui prenant la main, elle sut dissiper par quelques paroles d'amour les nuages amoncelés sur son front; dans ce moment, tout en elle était si bien amour et bienveillance, qu'elle ne pensait pas qu'on pût repousser un mot venant du cœur; mais bientôt elle s'aperçut que l'accablement du comte devait avoir une cause bien grave, et malheureusement elle en devina le sujet.

« Mon ami, vous avez encore joué, lui dit-elle. Il fit un signe affirmatif, mais sans parler.

— Et combien avez-vous perdu? »

Il ne répondit pas.

« Mon ami..... répondez à votre sœur, si vous ne voulez pas avoir confiance en votre maîtresse... »

Et elle lui pressait les mains dans les siennes, en attachant sur ses yeux le plus éloquent regard.

« Ma...ni, réponds-moi, poursuivit-elle, en se mettant à genoux devant lui, sur un carreau qui était à ses pieds...

— Eh bien! répondit enfin le comte, quand tu sauras que j'ai perdu 300 ducats... que t'importe? »

Et un soupir étouffé qu'il ne put dérober à l'oreille attentive de sa maîtresse fut la frapper au cœur!... Elle sortit bientôt sous un prétexte, et faisant appeler le gondolier du comte, elle lui dit :

« Balthasar, sais-tu dans quelle maison ton maître a été après le spectacle?

— Oui, madame. Dans le Casino, où nous trouvons toujours un grand officier français qui joue avec mon maître... Ils passent ainsi des journées entières autour d'un tapis vert, et monsieur n'est pas heureux depuis quelque temps: il perd presque toujours. »

Cet homme avait vu naître son maître, et pouvait parler ainsi.

« Combien a-t-il perdu ce soir? le sais-tu?

— Non, madame.

— Dix ducats d'or pour toi, si tu viens m'en informer dès qu'il fera jour. »

Le palais Ma...ni est situé sur le grand canal. La course était longue de la maison de la Zerbi. Les vitraux de la belle façade du palais, ouvrage de *Sansovino*, reflétaient déjà les blanches lueurs du matin lorsque le comte rentra dans sa demeure; cependant il ne paraissait pas disposé à prendre du repos. Il se promenait à grands pas dans sa vaste et magnifique bibliothèque, laissant par intervalle échapper quelques imprécations. Balthasar, en sa qualité de premier gondolier et d'homme de confiance, se permit de demeurer près du comte sans être appelé.

« Monsieur veut-il souper?

— Non.

— Monsieur va donc se coucher?

— Non.

— Que veut donc monsieur?

— Écrire... donne-moi ce qu'il me faut.

— Monsieur aura joué, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et il aura perdu?

— Oui.

— Monsieur n'avait pas beaucoup d'argent sur lui... s'il voulait souper, il se coucherait ensuite, dormirait, et demain matin, à son lever, il n'y penserait plus. Monsieur a toujours été si beau joueur... Je ne l'ai jamais vu ainsi abattu pour peu de chose...

— Peu de chose!.. et Ma...ni porta la main à son front, en laissant échapper une imprécation..... Peu de chose!... 10,500 ducats.... »

Le gondolier laisse son maître écrivant; il court chez la Zerbi. Elle l'attendait, et ne s'était pas couchée.

« Il a perdu 10,500 ducats, dit le fidèle serviteur, et il paraît désespéré. »

Balthasar reçoit les dix ducats promis, et revient auprès de son maître. Ma...ni avait écrit à ses amis, et dès que l'heure le lui permet, il court chez les gens d'affaires, mais partout les courses sont infructueuses : les amis n'avaient pas d'argent; les hommes d'affaires connaissent le mauvais état de sa fortune, et ne veulent plus lui en prêter. Il rentre chez lui, méditant des projets sinistres... Ruiné!... déshonoré!... Il défend qu'on vienne le troubler, et s'enferme dans la pièce la plus reculée de son palais. Il est désespéré; sa tête est en feu, sa raison perdue... Dans ce moment des pas se font entendre dans la salle voisine... On frappe à la porte. . Il ne répond pas... On frappe encore... On l'appelle avec inquiétude... C'est la voix de Balthasar.

« Monsieur, c'est une lettre et une boîte qu'on apporte pour vous. »

Ma...ni se décida à ouvrir..... Il brise le cachet de la lettre, et lit :

« Vous aurez confié à vos amis ce que vous m'avez ca-
» ché..... Tous vont venir à votre aide... Si j'arrive avant
» eux, la plus heureuse des femmes sera ZERBI. »

La boîte contenait 10,500 ducats en or... La Zerbi, pour réaliser cette somme, avait ajouté à l'argent qu'elle avait chez elle la valeur de ses diamans, qu'elle avait mis en gage chez le juif Trevès.

« Balthasar, la gondole, à l'instant !

— Où allons-nous, monsieur ?

— Chez Zerbi.

Zerbi ne s'était pas couchée... elle était inquiète... malgré sa bonne action... Son convoi était-il arrivé à temps ?... Elle redoutait un malheur... Malgré l'ardeur du soleil et cette heure inusitée, à laquelle nul habitant de Venise ne se laisse apercevoir à son balcon, elle était sous la tente de soie qui abritait sa fenêtre, regardant au loin s'il ne venait pas un message qui la rassurât... Une gondole vient de toute la vitesse du rameur... elle tourne... elle vient du grand canal, elle aborde à la Piazetta... C'est Ma...ni, qui monte rapidement chez Zerbi.

« Zerbi, voilà ton billet... il sera le plus doux souvenir de ma vie... Je le garde... Mais cet argent, Zerbi... je ne puis l'accepter. »

Zerbi recula de deux pas... Une vive rougeur couvrit son front...

« C'est-à-dire que vous refusez une amie... ou plutôt... vous rougissez de moi... Vous me méprisez.

— Moi... Grand Dieu ! »

Et se jetant à ses pieds il baise ses mains avec délire, et cependant avec un respect qu'il n'avait jamais éprouvé pour aucune femme.

« Moi, te mépriser !... Non, non !... Mais si je ne puis recevoir cet argent de la Zerbi .. je l'accepterai de la comtesse de M...ni... Veux-tu ma main ?... »

La Zerbi le regarda un moment avant de répondre...

« Êtes-vous décidé à ne pas accepter le service que j'ai le bonheur de pouvoir vous rendre ?...

— A cette seule condition seulement. »

La jeune danseuse hésita encore un instant... Puis, regardant le comte avec un de ses plus doux sourires, elle lui tendit la main.

« Je suis à vous, dit-elle... disposez de moi.

Ils furent mariés le même soir dans la chapelle du palais du comte Ma...ni par son aumônier, et seulement en présence de quelques fidèles serviteurs; le lendemain, à l'heure de l'*Ave Maria*, ils quittèrent Venise pour aller au château de Passeriano, dans le Frioul italien.

Au moment où la gondole sortit du grand canal, la Zerbi éprouva un sentiment pénible... Elle jetait un œil attendri sur cette ville magique, dont elle était l'idole, et qu'elle abandonnait... Elle regardait à travers un voile de larmes ces dômes étincelans des derniers feux du jour, ces clochers aigus, ces palais, ces monastères, tous ces objets disparaissant devant elle, et fuyant à mesure que la barque s'éloignait rapidement... Bientôt elle ne vit que confusément cette Venise chérie dont l'amour l'entourait chaque jour de tant de bonheur!... Il était donc vrai qu'elle avait quitté ce théâtre de la Fenice, lieu témoin de tant de triomphes... de ces applaudissemens dont l'enivrait tout un peuple idolâtre de son talent et de sa beauté..... et ces hommages d'une société élégante et spirituelle dont elle était l'ame... cette vie de liberté... d'amour... de galanterie qui s'écoulait dans les délices de la voluptueuse Venise, il était donc vrai qu'elle avait tout quitté!... tout!... Zerbi eut un moment le cœur serré douloureusement..... Son mari avait deviné ce qui se passait dans son ame par l'expression si mobile de son charmant visage... Il prit sa main et prononça doucement son nom.

« Ah! dit-elle en se jetant dans ses bras et le serrant contre son cœur, comme pour lui demander pardon d'un regret, avec toi je serai toujours heureuse! »

Ils arrivèrent à Passeriano, ce lieu rendu fameux par un traité célèbre; là commence pour la Zerbi une nouvelle vie dont il semblait que jamais elle ne fût sortie. Elle eut bientôt captivé l'entière confiance de son mari, qui ne lui cacha pas l'état presque désespéré dans lequel était sa fortune. Depuis quelques années, sa conduite dissipée et légère l'avait rendu incapable d'occupations suivies et sérieuses. Ses affaires étaient dans l'état le plus déplorable, mais cependant pouvaient être rétablies, s'il eût voulu s'en occuper avec assiduité; mais arrivé à Passeriano, il écoutait sa femme

lorsqu'elle parlait ou qu'elle chantait, entretenait quelques relations avec plusieurs propriétaires de son voisinage, chassait, aimait sa Zerbi avec passion; mais de ses affaires il ne s'en occupait pas plus que si elles eussent été dans l'état le plus florissant. Zerbi secoua sa jolie tête.

« Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, dit-elle un jour à Ma...ni tandis qu'il était occupé à regarder un nouveau fusil qu'il venait de recevoir... Il faut que l'un de nous deux se mêle de ces maudites affaires que tu as si bien laissé embrouiller. Tu ne le veux pas, il faut donc que ce soit moi... Donne-moi ta procuration, et je tâcherai de bien faire. »

Ma...ni embrassa la comtesse, lui donna toutes les signatures qu'elle voulut, et ne pensa pas plus que la veille qu'il devait donner ses soins à ses affaires et en cela il n'était pas coupable, il était Vénitien dans l'entière acception du mot.

La comtesse une fois investie de l'autorité nécessaire pour prendre connaissance de l'état exact des biens du comte Ma...ni, prit en main la conduite de sa fortune, qui, pour être rétablie, car elle n'était pas détruite, ne demandait que des soins assidus et intelligens. Elle consacra à cette œuvre importante toutes ses journées, tous ses momens. Pendant trois années, elle n'en fut pas distraite un seul instant. L'homme de loi le plus habile de Padoue, ville où elle se rendait quelquefois pour ses affaires, était embarrassé souvent pour lui répondre, et ne savait qu'objecter à ses réflexions judicieuses. Le chef de famille le plus attentif, le plus économe, ne l'était pas plus qu'elle... on aurait pensé en la voyant pour la première fois que cette position avait toujours été celle de son choix... Tant de soins devaient avoir une récompense, ils l'obtinrent dans un succès complet.

Un jour la comtesse entra dans le cabinet de son mari... L'expression de sa jolie figure était douce mais grave. Elle tenait à la main un rouleau de papiers qu'elle présenta au comte : c'était un état de tous ses biens libérés de toutes dettes, ainsi qu'une note de ses revenus, qui maintenant étaient redevenus suffisans pour soutenir convenablement

l'état et le rang du neveu du dernier chef de la république.

« Maintenant, lui dit-elle, vous pourrez être heureux.... et vous pourrez l'être sans moi... Les trois années qui viennent de s'écouler m'ont été douces parce que j'avais un but..... je lui ai consacré toutes mes facultés... je l'ai atteint... à présent il m'en faut un autre... Je ne puis le retrouver que dans cette vie que j'ai quittée... Depuis quelques mois, depuis que j'ai eu la certitude de réussir, le souvenir de cette vie de délices me poursuit et m'obsède... Dans mon sommeil je rêve de la Fenice... Si je ne danse pas, je crois entendre au milieu de la nuit les applaudissemens de cette foule qui m'aime... qui m'appelle... Je sens que j'ai besoin de retrouver cette ivresse *que j'inspire et que je partage*... Adieu, la comtesse M...ni a fini son rôle... Celui de la Zerbi recommence... Je retourne à Venise... je vais retrouver ce que j'avais perdu... Je serai tout ce que j'étais alors, puisque nous serons toujours amis...

Ma...ni croyait être sous la puissance d'un songe... Ce malheur qui cessait pour lui, mais aussi ce bonheur qui le quittait!... Il fermait les yeux..... les rouvrait..... regardait Zerbi, qui, les yeux pleins de larmes et lui souriant doucement, lui disait adieu, et parlait d'être heureuse en le quittant... Il comprit enfin qu'il n'avait rien fait pour cette ame ardente et généreuse, qui lui avait sacrifié toute une vie de délices..... Que lui avait-il donné en échange? Un nom... Mais le sien était radieux de gloire... Était-ce donc pour ensevelir sa jeunesse, sa beauté, dans une existence ignorée et monotone qu'elle avait abandonné la belle et magnifique Venise?... Ma...ni le sentit... ou plutôt il le comprit... mais trop tard... Toutes ses supplications, ses larmes mêmes, furent infructueuses, et le lendemain, Zerbi quitta le château de Passeriano.

On avait beaucoup parlé, pendant deux jours, à Venise, du départ du comte Ma...ni; et pendant un mois, la disparition de la Zerbi avait vivement occupé toute la ville; mais on pensa qu'elle était partie pour quelque contrée lointaine, où la retenaient ses succès et les plaisirs. On songeait à elle dans les intervalles assez courts que laissaient

alors les évènemens politiques, qui occupaient fortement tous les esprits, et permettaient difficilement de se rappeler le passé.

Mais un soir (1) le bruit se répand sous les *procuraties* que la Zerbi a été vue la veille au Corso de Padoue. Le lendemain les gondoles couvrent les canaux et les lagunes... Elles reviennent du rivage de *Terra firma*, pressant, embarrassant dans sa marche une péotte qui touche enfin au quai de la Piazetta, là où débarquait jadis *le Bucentaure* dans ses jours de fête, lorsque, autel patriotique, il venait de célébrer l'hymen du doge... Quelle est donc cette petite barque noire, n'ayant pas même le fer brillant des barques de Venise..? Qui renferme-t-elle pour être ainsi entourée d'hommages et d'honneurs?... Est-ce le conquérant qui vient visiter la plus noble, la plus belle de ses conquêtes?... Non... c'est la Zerbi... c'est une danseuse..... Le soir même le théâtre de la Fenice la revit plus belle, plus adorée, et de nouveau l'heureuse Venise est à ses pieds.

(1) Cette anecdote est vraie dans tous ses détails; les deux personnages qu'ils honorent également vivent encore tous deux.

La duchesse d'Abrantès.

ESQUISSES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

Grégoire de Tours.

PREMIER ARTICLE.

Il est un genre d'ouvrages que je n'estime guère : ce sont ces recueils d'anecdotes, ces ana historiques si chers aux oisifs et aux habitués des cabinets de lecture. Cependant c'est un ana que je veux faire aujourd'hui; mais c'est un ana du sixième et du septième siècle de l'ère chrétienne. De cette façon l'antiquité donnera du prix au travail; nous sommes ainsi faits. Un jouet d'enfant trouvé à Herculanum ou en Égypte nous est précieux.

L'histoire anecdotique d'ailleurs fait mieux connaître une société que l'histoire politique; elle pénètre dans l'intérieur; elle entre dans les détails. Tel est le mérite de Grégoire de Tours, qui fait le sujet de cet article. C'est surtout un historien anecdotique, et les traits qu'il raconte naïvement peignent l'état des mœurs sous les Mérovingiens.

D'abord un mot sur Grégoire de Tours. Grégoire de Tours était d'une ancienne famille consacrée depuis longtemps à l'église : son père et sa mère étaient arrière-neveux de saint Grégoire, évêque de Langres. Tous ses aïeux étaient des saints ou des évêques. Grégoire de Tours ex-

plique lui-même, dans sa préface, les motifs qui lui firent entreprendre son *Historia Francorum :* « La culture des lettres, dit-il, périssant dans les cités de la Gaule, il ne s'est rencontré aucun grammairien, habile dans l'art dialectique, qui ait entrepris de décrire les choses de notre temps, soit en prose, soit en vers. Aussi beaucoup d'hommes gémissent, disant : « Malheur à nos jours! L'étude des lettres périt parmi nous, et on ne trouve personne qui puisse raconter dans ses écrits les faits d'à présent. » Voyant cela, j'ai jugé à propos de conserver, bien qu'en un langage inculte, la mémoire des choses passées, afin qu'elles arrivent à la connaissance des hommes à venir.

Cette préface a toutes les conditions d'une préface d'autrefois; elle est simple, modeste; elle ne pourrait plus servir de modèle. Après la préface vient une profession de foi : Je crois, dit-il, en Dieu le père tout-puissant, je crois en Jésus-Christ son fils unique; enfin tout le *Credo*.

Cela peut sembler fort ridicule, car enfin le *Credo* au commencement d'une histoire des Francs! la croyance en la Trinité pour début aux annales des Mérovingiens! Passe encore s'il avait dit dans sa profession de foi, comme font les historiens du siècle de Louis XIV, qu'il n'y a pas de meilleur gouvernement que le gouvernement d'un seul, ou, comme sous Louis XV, que la philosophie seule peut rendre les peuples heureux, ou si enfin, comme les historiens d'aujourd'hui, il avait d'abord témoigné hautement de son amour pour la liberté et de sa haine pour l'arbitraire : voilà des manières d'écrire raisonnables; mais le *Credo !* — *Credo* pour *Credo*, j'aime autant, quant à moi, le *Credo* catholique de Grégoire de Tours que les *Credo* de notre temps. Chaque auteur, pour se concilier les lecteurs, commence par faire sa profession de foi; c'est son *Credo*. Le *Credo* de Grégoire de Tours n'est pas plus ridicule et plus inopportun que nos déclarations de principes d'aujourd'hui : il veut aussi inspirer confiance à ses lecteurs.

Dans son histoire tout témoigne de sa sincérité et de son amour pour la vérité : c'est un honnête homme; de plus c'est un homme naïf. Il a par conséquent les deux qualités nécessaires à l'histoire : l'honnêteté qui fait qu'on n'altère

pas sciemment la vérité, et la naïveté qui fait qu'on ne l'altère pas malgré soi. Il ne faut pas lui en demander davantage. Il y a des fables dans Grégoire de Tours, cela est vrai, ne nous en prenons pas à l'historien, mais à son temps; il a cru ce que croyait son temps; quelque génie que nous ayons, nous ne faisons pas autre chose encore aujourd'hui.

La première chose qui frappe dans l'histoire de Grégoire de Tours, c'est l'état incertain et précaire de la propriété et de la liberté sous les Mérovingiens. Nous ne concevons pas aujourd'hui une société où ces deux intérêts ne sont pas garantis et protégés par les lois. A la lecture de Grégoire de Tours nous voyons que la propriété et la liberté étaient livrées à l'arbitraire et au caprice de la force, que personne n'était sûr de ne pas se réveiller dépouillé de son domaine ou de sa liberté, pauvre ou esclave. Presque toutes les lois barbares ont des titres pour prévoir l'invasion de la propriété. Ainsi, dans la loi des Visigoths nous voyons : que la maison de personne pendant son absence ou pendant son service militaire ne soit inquiétée. Dans la loi saxonne je vois un titre intitulé : *De terrâ alienâ invasâ, de l'invasion de la propriété.* Voilà dans les lois barbares un premier témoignage de l'état précaire de la propriété à cette époque. Si la propriété immobilière était ainsi en proie à la violence, que devait-ce être de la propriété mobilière qui s'enlève plus vite et plus aisément ? que devait-ce être aussi de la liberté.

Aujourd'hui l'esclavage est aboli à ce point que l'idée même s'en est presque effacée. Il n'y a personne de nous qui se soit jamais avisé de songer qu'il pourrait être esclave; je ne parle pas ici de l'esclavage politique, de l'esclavage sous l'empire, sous la restauration, et autres esclavages métaphoriques, je parle de l'esclavage domestique, de l'esclavage tel qu'il était chez les anciens, c'est-à-dire de l'aliénation complète de la volonté d'un homme au profit de la volonté d'un autre homme; l'homme alors ne s'appartient plus, il devient une chose. Cet état qui nous semble si étrange, si hors de toute vraisemblance humaine, était dans l'antiquité une chose publique et qui n'étonnait personne.

Qu'on nous dise aujourd'hui qu'un de nos amis vient de tomber malade, cela nous afflige, mais cela ne nous étonne pas. Nous savons que la maladie est dans la condition de l'humanité, que notre vie est une alternative de santé et de maladie. Mais si l'on venait nous dire : Un de vos amis est esclave, qu'en penserions-nous? Chez les anciens on annonce que Platon est esclave : eh bien! un de ses amis le rachètera. En effet Dion le rachète; et ni Platon qui avait été esclave, ni Dion qui avait racheté Platon, ne s'étonnaient de pareille chose. Qu'y avait-il là en effet d'étrange, d'inconcevable? L'esclavage était une des chances que courait l'homme; c'était purement et simplement une maladie de plus.

L'esclavage est le lieu commun de la société ancienne, et personne ne s'avisait alors de croire qu'on pût jamais contester une chose aussi simple et aussi ordinaire que l'esclavage. Aristote dit :

« Entre les instrumens, les uns sont inanimés, les autres animés. L'esclave est en quelque sorte une propriété animée..... L'esclave est pour ainsi dire partie du maître : c'est comme une partie animée de son corps.... Si chaque outil pouvait, quand on le lui commande, ou même sans attendre l'ordre, exécuter la tâche qui lui est propre, si la navette pouvait elle-même tisser la toile, on n'aurait pas besoin d'esclaves.... Il y a peu de différence dans les services que l'homme tire de l'esclave et de l'animal..... La nature même a voulu marquer d'un caractère différent les corps des hommes libres et ceux des esclaves, en donnant aux uns la force qui convient à leur destination, et aux autres une stature droite et élevée. »

Sont-ce là des paroles sérieuses? Aristote n'a-t-il pas fait pour l'esclavage ce que Montesquieu a fait pour la traite des nègres? Cette justification n'est-elle pas une critique, cette apologie une sanglante ironie? On voudrait aujourd'hui mettre l'esclavage sur la scène, c'est de cette manière qu'on ferait raisonner le maître, et le parterre rirait. Voilà pourtant ce qui se croyait, ce qui se disait chez les anciens, sans que personne se mît à rire ou réclamât. Aussi bien il n'y a pas encore long-temps que l'esclavage était en Europe un

accident ordinaire. Au seizième et au dix-septième siècles, il y avait des hommes qui tombaient en esclavage chez les Barbaresques. Les romans de Cervantès sont pleins de pareilles aventures : un de nos auteurs dramatiques, Regnard, fut esclave. Ainsi la chance de l'esclavage n'est pas encore aussi éloignée de nous que nous pourrions le croire. A l'époque de Grégoire de Tours, au milieu du débordement de la société, il ne pouvait guère y avoir de protection pour la liberté. Aussi les aventures d'esclavages sont fréquentes. Voyez l'aventure d'Attalus, citée par M. Thierry, dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, et par les frères Grimm dans leurs traditions allemandes : c'est un des plus touchans récits d'évasion que je connaisse.

A cette époque, le caractère de la vie privée, c'est l'aventure, c'est-à-dire le malheur : en effet, toutes les fois qu'il y a du désordre dans la société, la vie privée devient sujette aux aventures. Il y a une sorte de lutte entre l'aventure et la loi : quand le cercle de la loi s'étend, le cercle de l'aventure se rétrécit.

La vie aujourd'hui est parfaitement réglée : la carrière est tracée, chacun marche dans une route qu'il connaît d'avance : la loi règne, les aventures s'en vont; la civilisation a rétréci le cercle de la vie aventureuse. Ce n'est pas que l'envie manque à beaucoup de gens d'avoir des aventures, mais comment en avoir? Autrefois quelqu'un qui se mettait en voyage avait quelques chances : voyageur ou aventurier, c'était la même chose; aujourd'hui avec les grandes routes, les auberges, les passeports, les gendarmes et toutes les protections que la société a imaginées, il n'y a plus lieu d'avoir des aventures. Il faut le dire, l'aventure est tout-à-fait en décadence : c'est un grand bien. L'aventure est la preuve de la faiblesse des lois et du désordre de la société.

Dans Grégoire de Tours, au contraire, à chaque instant nous voyons des hommes dont la vie est tout-à-coup bouleversée. C'est le sort commun des petits comme des grands. Prenons, par exemple, le fils du roi Chilpéric, Mérovée : s'il y a parmi mes lecteurs quelques personnes qui aient de la vocation pour faire des romans, je leur recommande les aventures du prince Mérovée, fils de Chilpéric. Je vais es-

quisser rapidement quelques traits de sa vie, afin de justifier ma recommandation.

Figurez-vous donc l'année 575 : le roi Sigisbert venait d'être assassiné à Vitry, sa femme Brunehault était exilée et prisonnière à Rouen, ses filles étaient renfermées à Meaux. Ainsi Brunehault, et ce serait dans notre roman l'héroïne principale, Brunehault, à cette époque, est réduite au plus grand abaissement. Mais il va lui venir un vengeur, et c'est dans la maison même de ses plus grands ennemis qu'elle va le trouver. Chilpéric avait eu d'une de ses femmes un fils nommé Mérovée : je laisse le caractère de Mérovée à décrire au romancier futur ; je l'engage seulement à n'en pas faire un jeune prince de fantaisie, un Xipharès, un Britannicus, un prince malheureux et intéressant. Il y a dans Grégoire de Tours des traits qui peuvent donner du relief au caractère de Mérovée. Il était généreux et léger, il avait de grands sentimens et point de caractère. Ce jeune prince était à la tête d'une armée envoyée par son père pour soumettre l'Auvergne, quand il apprend qu'une reine de sa famille, une reine encore jeune et belle, est exilée à Rouen. Voilà aussitôt sa tête qui s'enflamme. Il va d'abord à Tours, et mêlant toutes choses, c'est là le caractère de Mérovée, il commence par passer en prières les fêtes de Pâques, puis court à Rouen et épouse Brunehault. Aussitôt que Chilpéric apprend ce mariage, il s'irrite et marche contre Brunehault et son fils.

Je laisse parler Grégoire de Tours : « Comme ils reconnurent qu'il avait l'intention de les séparer, ils se réfugièrent dans la basilique de Saint-Martin, construite en planches sous les murs de la ville. Le roi étant arrivé s'efforça par beaucoup d'artifices de les engager à en sortir; et comme ils ne le croyaient pas, pensant bien que ce qu'il faisait était pour les tromper, il leur fit serment, en disant : « Puisque c'est la volonté de Dieu, je ne les forcerai point à se séparer ! » Ceux-ci, ayant reçu son serment, sortirent de la chapelle ; il les embrassa, les reçut honorablement, leur fit des festins. Peu de jours après il retourna à Soissons, emmenant avec lui le roi Mérovée.

Chilperic avait pardonné à Mérovée, c'est-à-dire qu'il

gardait contre lui sa rancune : Frédégonde, implacable rivale de Brunehault, et belle-mère de Mérovée, excitait sa colère. Chilpéric résolut donc de prévenir toutes les entreprises de Mérovée, pour cela il en fit un prêtre : il le fit tonsurer; c'était le dégrader que de lui couper les cheveux, signe de la royauté mérovingienne. Après l'avoir tonsuré, on l'envoya dans un monastère du Mans, à Saint-Calais. Je recommande au romancier ce voyage. Il y avait autour de Mérovée une escorte composée de clercs et de laïcs, en route, force conversations théologiques. On instruisait Mérovée, quand tout-à-coup, supposons que c'est au détour d'un chemin, creux, on entend des cris : *Aux armes* ! C'était un de ses fidèles, Gaïlen, qui s'élance contre l'escorte, la disperse aisément, donne un cheval à Mérovée. Mérovée monte à cheval, couvre d'un casque sa tête tonsurée : s'arme et le voilà de nouveau en campagne. Après cette délivrance, il se réfugie à Tours, dans la basilique de Saint-Martin.

Grégoire de Tours donne quelques détails curieux sur le refuge du jeune prince à Tours. Le saint évêque prévoyait le sort du prince : il le protégeait comme un réfugié de la basilique de Saint-Martin ; mais il blâmait ses fautes. Voici une scène intéressante : « Mérovée racontait beaucoup de crimes de son père et de sa belle-mère, et bien qu'il fussent vrais en partie, je ne crois pas qu'il fût agréable à Dieu qu'ils fussent divulgués par un fils. En effet, je le connus bien par la suite : car un jour que j'avais été invité à sa table, comme nous étions assis l'un près de l'autre, il me demanda avec instance de lui lire quelque chose pour l'instruction de son ame, et ayant ouvert le livre de Salomon, je pris le premier verset qui me tomba sous les yeux, contenant ces paroles : — Que l'œil de celui qui insulte son père soit arraché par les corbeaux des torrens, et dévoré par les enfans de l'aigle ! — Il ne comprit pas ; mais je regardai ces paroles comme une prédiction du Seigneur à son sujet. »

Il y avait près de Mérovée, à Saint-Martin de Tours, un autre réfugié, le duc Gontran, un leude (seigneur) puissant, qui s'était attiré la colère du roi. La reine Frédégonde envoya vers lui, et lui fit dire : « Si tu peux faire sortir Mé-» rovée de la basilique, afin qu'on le tue, je te ferai un

» grand présent. » Gontran, croyant que les assassins étaient près de là, dit à Mérovée : « Pourquoi restons-nous » ici comme des paresseux et des lâches ? D'où vient que, » semblables à des hommes faibles, nous nous cachons au- » tour de cette basilique ? Faisons venir nos chevaux, pre- » nons des faucons, allons à la chasse avec des chiens, et » jouissons de la vue des lieux ouverts ; » ce qu'il disait par artifice, afin de l'éloigner de sa sainte basilique. Gontran avait certainement de bonnes qualités; mais il était toujours prêt au parjure, et il ne faisait jamais un serment à l'un de ses amis qu'il ne le violât aussitôt. Ils sortirent donc de la basilique, et se rendirent à Jonay, maison près de la ville : mais personne ne se trouva pour faire du mal à Mérovée.

A quelque temps de là, le roi Chilpéric envoya au tombeau de Saint-Martin des messagers avec une lettre écrite à ce saint, le priant de lui mander par sa réponse s'il lui était permis de tirer Gontran de la basilique. Le diacre Baudégésile, chargé de cette lettre, la mit avec une feuille de papier blanc sur le saint tombeau : mais après avoir attendu trois jours sans recevoir aucune réponse, il retourna vers Chilpéric. Mérovée voulut aussi consulter saint Martin sur le sort qui lui était réservé. Il mit sur son tombeau trois livres ; savoir : « le Psautier, les Rois et les Évangiles, » et demanda au bienheureux confesseur de lui découvrir ce qui devait arriver. Il passa trois jours dans le jeûne, les veilles et l'oraison ; et revenant de nouveau à la sainte tombe, ouvrit un des livres qui était celui des Rois; il tombe sur un verset qui semble lui prédire des malheurs. Il ouvre les Psaumes, mêmes menaces. Il lui restait à consulter l'Évangile : il l'ouvre et lit : « Vous savez que la » Pâque se fera dans deux jours, et le fils de l'homme sera » livré pour être crucifié. » Consterné de ces réponses, il pleura très-long-temps auprès du sépulcre du saint évêque ; puis ayant pris avec lui le duc de Gontran, il s'en alla avec 500 hommes et davantage.

Il est temps d'arriver au dénouement de l'ouvrage, la mort de Mérovée, dénouement dramatique et terrible. Poursuivi par son père, abandonné par tous ses amis, n'é-

tant pas même aimé de Brunehault, à qui il avait tout sacrifié, réduit au désespoir, dédaignant de défendre sa vie, il fut pris par les gens de Thérouane qui l'enfermèrent dans une métairie et envoyèrent des messagers à son père. Celui-ci, apprenant cette nouvelle, se dispose à se rendre sur le lieu, mais Mérovée, retenu dans cette petite maison, craignant de satisfaire par beaucoup de tourmens à la vengeance de ses ennemis, appela à lui Gailen, un de ses familiers, et lui dit : « Nous n'avons eu jusqu'ici qu'une ame » et qu'une volonté; ne souffre pas, je t'en prie, que je » sois livré entre les mains de mes ennemis, mais prends » une épée et enfonce-la dans mon corps. » Celui-ci, sans hésiter, le perça de son couteau. Le roi, en arrivant, le trouva mort. Il y eut des gens qui soutinrent que les paroles de Mérovée que nous venons de rapporter avaient été supposées par la reine, et que Mérovée avait été tué par Gailen lui-même, gagné par Frédégonde; dernier trait qui achève et couronne le malheur de ce jeune prince, abandonné par sa femme et trahi par son ami.

Dans un second article, je continuerai à chercher dans Grégoire de Tours l'histoire de la vie publique et privée en France sous les Mérovingiens.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Galerie biographique

DES

ARTISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

§ 1er. — BENJAMIN WEST.

Quand Benjamin West fut un peintre en renom, président de l'Académie royale de peinture d'Angleterre, et surtout favori du roi, on lui trouva une généalogie, et le marquis de Buckingham déclara qu'il descendait incontestablement du lord Delaware, un des preux d'Edouard III. Mais ses ancêtres, devenus plus pacifiques en 1667, avaient embrassé la croyance des quakers, et s'étaient réfugiés en Amérique pour échapper aux troubles et aux réactions de la guerre civile. Là John West, père de Benjamin, touché du malheureux sort des nègres, donna le premier à ceux de sa secte l'exemple d'affranchir les siens, et ce devint bientôt un des principes de la société des Amis, qu'un chrétien ne peut réduire une créatu re humaine en esclavage.

Mrs West, déjà mère de neuf enfans, était près d'accoucher du dixième, lorsqu'elle alla entendre prêcher en plein air un nommé Edouard Peckover. Le prédicateur avait choisi un sujet qui devait plaire à ses auditeurs : — la corruption et la dégradation de l'ancien monde opposées à la morale pure et aux établissemens florissans du nouveau. Il représenta avec une grande véhémence les mœurs licencieu-

ses et l'athéisme de la France, l'amour sordide du lucre qui déshonorait le caractère de l'Angleterre, et déclara que le jour et l'heure approchaient où ces pays seraient ravagés par la tempête de la colère de Dieu, — les athées et les avares brocanteurs engloutis, — et le reste de la population forcé dans sa terreur de chercher un refuge dans l'heureuse Amérique. Les douleurs d'un enfantement avant terme saisirent Mrs West pendant ce terrible sermon... elle se mit à crier... Les femmes formèrent un cercle autour d'elle et l'emportèrent chez elle à demi morte, tant elle était agitée. Elle resta dangereusement malade pendant douze jours, jusqu'à ce que, le 10 octobre 1738, elle accoucha heureusement de son dixième et dernier enfant, Benjamin West.

Tout cela fit quelque impression sur l'esprit de John West; et, comme chacun est assez généralement porté à interpréter de semblables évènemens en sa faveur, il s'imagina qu'il y avait là le présage d'une destinée peu ordinaire pour l'enfant. Peckover, ravi sans doute d'être complimenté au lieu d'être blâmé de son singulier sermon, entra dans l'idée du crédule quaker, et lui recommanda de veiller avec une sollicitude particulière sur un fils qui ne pouvait être qu'un homme remarquable.

Malgré tout ce qu'on attendait d'un enfant venu ainsi au monde entre un sermon et une prophétie, on n'avait encore rien découvert d'extraordinaire en lui avant sa septième année, lorsqu'un jour le petit Benjamin fut placé avec un chasse-mouches à la main près du berceau de la petite fille endormie de sa sœur aînée, pendant que la mère allait cueillir des fleurs dans le jardin. La petite fille souriait en dormant. Benjamin fut frappé de sa beauté, et prenant du papier il fit son portrait avec de l'encre rouge et de l'encre noire. Sa mère entre, lui arrache le papier qu'il voulait cacher, et s'écrie, en s'adressant à sa fille : » Je déclare qu'il vient de faire la ressemblance de la petite Suzette! » Elle le prit dans ses bras et le caressa tendrement; puis elle appela son mari, qui, se rappelant la prédiction de Peckover, dit à son tour que son fils deviendrait quelque jour un homme éminent. Si c'était comme artiste que John West l'entendait, la chose paraissait encore difficile, car il n'y

avait ni tableaux, ni gravures, ni professeurs de dessin, parmi les colons primitifs de la Pensylvanie.

Cependant Benjamin West était né au milieu de circonstances favorables au développement de son instinct. La bienveillante secte des quakers avait cette simplicité de mœurs et cette sérénité de regard qu'aiment les artistes, tandis qu'autour d'elle les nations de l'Europe avaient jeté leurs enfans, aussi nombreux que les arbres de la forêt. Le gai Français, le lent Hollandais, l'énergique Anglais et le laborieux Écossais, tous étaient là, chacun avec les traits distinctifs de son origine, et parlant le langage du sol natal. Le désert avait aussi ses tribus pittoresques, qui offraient une école naturelle pour l'étude de la figure nue, et West comprit de bonne heure quelques-uns de ces avantages.

Il n'avait que huit ans lorsqu'une troupe d'Indiens nomades étant venue à Springfield, où demeurait la famille West, fut charmée des grossières esquisses que l'enfant avait faites d'oiseaux, de fruits et de fleurs, car les sauvages américains ont un goût naturel pour ces dessins, et excellent eux-mêmes à en faire. Ils lui montrèrent leurs propres peintures, et lui apprirent à préparer les couleurs rouge et bleue avec lesquelles ils teignent leurs armes. Sa mère y ajouta l'indigo, et West se trouva en possession des trois couleurs primaires. Les Indiens ne voulaient pas quitter un tel enfant sans lui apprendre encore à tirer de l'arc, et il devint assez adroit pour pouvoir percer d'une flèche l'oiseau qui refusait de venir poser devant lui. Le futur président de l'Académie recevant d'une tribu de Cherokies des leçons de l'art de peindre et de celui de tirer de l'arc serait un joli sujet de tableau.

Les besoins de West augmentaient avec ses connaissances. Il dessinait et il avait des couleurs, mais comment étendre et employer ces couleurs? voilà ce qu'il ne pouvait encore bien concevoir. Un voisin l'informa que cela se faisait avec des brosses en poil de chameau. Il n'y avait pas de chameau en Amérique, et il eut recours à un chat, dont il dépouilla le dos et la queue. Ce chat était un favori dans la maison, et l'altération de sa fourrure fut attribuée à la maladie, jusqu'à ce que l'enfant en eût avoué la vraie cause, au grand

étonnement de son père, qui cependant le réprimanda, mais avec plus de tendresse que de colère. Heureusement il trouva bientôt quelque chose de mieux que la queue du chat. Un nommé Pennington, marchand, fut si content des esquisses de son petit cousin Benjamin qu'il lui envoya une boîte de couleurs et de pinceaux, avec une toile préparée pour le chassis, et six gravures par Grevling. West plaça la boîte sur une chaise près du chevet de son lit, et ne put dormir cette nuit-là. Il se leva avec le jour, emporta sa toile et ses couleurs au grenier, y pendit au mur les gravures, prépara une palette, et commança à copier, puis à faire une composition à lui, en se servant de quelques-unes des figures des gravures qu'il avait sous les yeux. Telle fut son ardeur pour ce travail qu'il sut pendant plusieurs jours se dispenser d'aller à l'école; et quand son absence fut signalée par le maître, sa mère, qui montait au grenier pour le punir, ne put résister au plaisir d'admirer les progrès de son fils au lieu de le gronder. Soixante-sept ans après, cet essai fût placé par West dans son atelier à côté de son «Christ rejeté, » et le peintre disait qu'il y avait dans son premier tableau des traits d'invention qu'avec toutes ses études et son expérience il n'avait pu surpasser. On raconte la même chose de Canova qui, visitant son pays natal aux jours de sa gloire, disait tristement en retrouvant les ébauches de sa jeunesse : « J'ai *marché*, mais non *monté*. »

A neuf ans, West accompagna son cousin Pennington à Philadelphie, et exécuta une vue des bords de la rivière, qui enchanta un peintre nommé Williams, alors dans cette ville. Les tableaux de ce Williams, premiers produits véritables de l'art qu'il eût vus, l'émurent si vivement qu'il fondit en larmes. L'artiste surpris déclara, comme Peckover, que cet enfant deviendrait un homme remarquable. « Quels livres lisez-vous? lui demanda-t-il; vous devez lire les vies des grands hommes. — Je lis la Bible et le Nouveau-Testament, répondit West, et je connais les histoires d'Adam, de Joseph, de Moïse, de David, de Salomon et des apôtres. — Vous méritez d'être encouragé, poursuivit Williams, et je vous enverrai deux volumes que vous aimerez beaucoup. » Il lui envoya en effet Dufresnoy et Richardson, avec l'in-

vitation de venir le voir dans son atelier toutes les fois que cela lui ferait plaisir. La vue de ces tableaux et la lecture de ces deux livres firent céder tous les sentimens de West à l'amour de l'art, et il revint chez son père déterminé à se faire peintre. Sa famille apprenant cette vocation n'osa pas la contrarier.

Un jour de demi-congé un de ses camarades voulut entraîner le jeune West à faire avec lui une promenade à cheval. « Voilà le cheval tout bridé et sellé, lui dit-il, monte derrière moi. — Je ne monte derrière personne, dit fièrement le petit Benjamin. — Comme tu voudras ; monte devant, dit l'autre qui n'était pas si fier. C'est la dernière partie que je ferai de long-temps; demain j'entre en apprentissage chez un tailleur. — Chez un tailleur ! répondit West. — Mais oui, c'est un bon état. Et toi, que comptes-tu devenir? — Un peintre. — Quel métier est cela? — Un peintre, dit l'humble fils du quaker américain, est l'ami des rois et des empereurs. — Tu es fou, dit le tailleur en herbe; il n'y a ni rois ni empereurs en Amérique. — Il y en a autre part, et le monde est grand, dit le petit Benjamin; et veux-tu réellement te faire tailleur? — Sans aucun doute. — Eh bien ! alors va te promener tout seul : je ne veux pas pour ami quelqu'un qui veut se faire tailleur. » Cet orgueil de l'art séduisit un moment toute l'école. Une rivalité d'enthousiasme agita les petits camarades du jeune West pendant quelque temps. Les murailles étaient couvertes de figures à la craie ou au charbon.

Les matériaux du métier manquaient souvent à West. On n'importait pas alors journellement des pinceaux, des couleurs et des panneaux en Pensylvanie. Un charpentier lui fit cadeau de trois larges tablettes en peuplier, et un docteur Morris lui donna de l'argent pour acheter divers objets. On parla bientôt de l'enfant-peintre de Springfield. M. Flower, juge de paix de Chester, obtint de le garder quelques semaines chez lui. Il avait pour gouvernante de ses filles une jeune Anglaise qui connaissait les principes de la peinture, et savait assez de grec et de latin pour expliquer au jeune peintre les passages les plus pittoresques des auteurs. Il n'avait jamais entendu parler de la Grèce

ni de Rome, ni des héros, des philosophes, des poètes, des peintres, des historiens qu'elles avaient produits; et il écouta son institutrice nouvelle avec un enthousiasme qu'une expérience de près de soixante-dix ans n'avait pas éteint encore en lui lorsqu'il rappelait cette époque de sa vie. Chez M. Flower il fit la connaissance d'un avocat, M. Ross, dont la femme, remarquablement belle, se fit peindre par West. Le succès de ce portrait tourna la tête à tout le voisinage. Chacun voulut poser. Puis vint le goût de la peinture historique; et un manufacturier d'armes s'avisa de commander à West une Mort de Socrate. Le tableau fut exécuté : Socrate d'après l'imagination du peintre, et l'esclave qui porte la ciguë d'après un ouvrier moitié nu que l'amateur amena lui-même à son artiste.

Celui-ci avait alors quinze ans, et malgré l'école dont nous avons parlé, son éducation avait été très-négligée. A vrai dire, il ne fut jamais un érudit; et le président de l'Académie de Londres ne lisait pas très-couramment. Le docteur Smith, qui s'intéressait à lui et s'aperçut de ce qui manquait à son jeune ami, s'y prit fort mal en voulant lui donner des leçons de grammaire. Voyant en lui un peintre futur, au lieu de l'enseigner par principes, et d'appeler son attention sur les constructions grammaticales, il l'entretenait de ce qui parlait le plus à l'imagination : et puis tout-à-coup ces études classiques furent interrompues par une fièvre qui mit l'élève au lit. Une fois guéri par un long traitement et un bon régime, West eut à lutter contre un mal plus poétique. Il fut assiégé par une étrange hallucination. Une image visible pour lui seul poursuivait sans cesse ses regards, et changeait de forme comme dans un rêve. Ce fut d'abord comme une vache blanche qui entrait par la porte ou par la fenêtre, s'approchait du lit et disparaissait. A la vache succéda une laie avec ses marcassins. La sœur de West crut qu'il délirait, et alla chercher le docteur. Celui-ci, trouvant le pouls du visionnaire excellent, sa peau moite, sa soif apaisée, tous les symptômes de la convalescence, ne savait que dire lorsque West lui cria qu'il venait de voir passer plusieurs de ses amis à travers le plafond de la chambre. Le docteur crut alors

que son patient avait besoin de dormir, et formula une potion qui eût fermé tous les yeux d'Argus; mais à peine était-il sorti que West découvrit que tout ce qu'il avait vu passait par une fente des volets de sa fenêtre. Il appela sa sœur, lui montra les apparitions, puis mit la main sur la fente merveilleuse, et crut avoir découvert la *camera obscura*. Le peintre Williams, qui survint, lui apprit que la découverte était faite depuis long-temps.

Cependant le moment était venu pour West de faire de la peinture une profession. Sa famille crut devoir, avant de lui laisser prendre ce parti définitif, consulter la secte des Amis. Les quakers s'assemblèrent, et l'esprit de la parole descendit d'abord sur un nommé John Williamson : « Un enfant mâle, dit le premier orateur de ce concile américain, est né à John West et à Sara Pearson, un enfant mâle que Dieu a doué de quelques dons remarquables. Vous avez tous appris comment c'est par une sorte d'inspiration que l'enfant a été conduit à étudier la peinture. Il est vrai que nos principes religieux nous défendent d'avouer l'utilité de cet art pour les hommes; mais si d'un autre côté Dieu a donné à ce jeune homme du génie pour cet art... Mettrons-nous en question la sagesse de Dieu ? Pour moi je vois ici le doigt divin. Nous devons absoudre la peinture et encourager le jeune peintre. » Les quakers, persuadés par ces argumens, et n'étant pas fâchés de voir sortir de leur secte un génie dont l'auréole rayonnerait un peu sur eux, firent appeler Benjamin en leur présence. Il entra avec son père à sa droite, sa mère à sa gauche. Il entendit un beau discours sur la nécessité de faire servir son talent à la gloire de Dieu, reçut l'imposition des mains des hommes, et fut embrassé par toutes les quakeresses.

L'impression que cette scène fit sur West se retrouve dans toutes ses productions. La grave simplicité du quaker n'abandonna jamais sa personne, et son pinceau resta toujours chaste et moral.

Mais, émancipé de si bonne heure et laissé à son libre arbitre, West crut pouvoir suivre momentanément une carrière pour laquelle la secte des Amis n'a pas encore trouvé d'apologie. Saisi d'un accès d'enthousiasme militaire,

il se fit soldat et alla joindre les troupes du général Forbes, qui marchait à la découverte des débris de cette brave armée perdue dans le désert par le malheureux général Braddock.

Avec les volontaires dont West faisait partie étaient un corps d'Indiens et les officiers d'un ancien régiment écossais sous les ordres du major sir Peter Halket, qui avait perdu son père et son frère dans cette funeste expédition. Quoique plusieurs mois se fussent écoulés depuis la bataille, quoique le temps, les oiseaux de proie, les bêtes féroces et les sauvages, plus féroces qu'elles, eussent à l'envi défiguré les morts, le major Halket espérait encore reconnaître les restes de son père et de son frère, un guerrier indien lui ayant dit qu'il avait vu tomber sous un arbre remarquable un officier âgé, et qu'un jeune sous-officier avait été blessé en le secourant. Après une longue marche à travers les bois, ils atteignirent la vallée fatale. Ils furent tristement émus en voyant les ossemens des blessés qui, fuyant des ennemis invisibles, avaient expiré contre les troncs d'arbre où ils cherchaient un appui. En d'autres lieux, les dépouilles mortelles de leurs compatriotes restaient mêlées aux cendres des bivouacs indiens. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu principal de la scène, le guide, après avoir promené ses regards de tous côtés, entra dans le bois, et au bout de quelques minutes poussa un cri perçant. Halket et West accoururent. L'Indien montra l'arbre. Un cercle de soldats se forma autour de lui, pendant que d'autres écartaient les feuilles tombées depuis la bataille. On trouva deux squelettes... l'un sur l'autre. Halket regarde les crânes... « C'est mon père! » s'écrie-t-il, et il tombe évanoui dans les bras de ses compagnons. En revenant à lui, il dit : « Je l'ai reconnu à cette dent artificielle. » On creusa une tombe dans le désert, on enveloppa les squelettes d'un plaid écossais, et on les ensevelit respectueusement. Quel beau sujet de tableau pour servir de pendant à la mort de Wolfe! West avait eu souvent le projet de le faire.

Notre jeune soldat fut rappelé du champ d'honneur par un messager qui vint lui annoncer que sa mère était dangereusement malade. Il partit, mais n'arriva qu'à temps pour

recevoir l'adieu de son regard et une bénédiction muette. Il l'aimait et l'honorait en bon fils, et dans sa vieillesse encore il parlait souvent d'elle, retraçait sa physionomie, et rappelait les expressions de sa tendresse partiale avec une tristesse qu'il ne cherchait ni à dissimuler, ni à contenir. Avec la présence de sa mère disparut pour lui tout le charme de la maison paternelle, et il la quitta sans peine pour aller à Philadelphie, où il s'établit comme peintre de portraits à l'âge de dix-huit ans. Son extrême jeunesse, ce qu'il y avait déjà de romanesque dans son histoire, et son talent réel, firent leur effet. Ses prix d'ailleurs étaient modiques : 2 guinées et 2 shellings pour la tête seulement, et 5 guinées avec le buste. Tout l'argent qu'il gagna ainsi était mis prudemment de côté pour se procurer les moyens de voyager et d'étudier. Il savait que les modèles de l'art étaient dans d'autres pays que l'Amérique, et il rêvait surtout le voyage de Rome. De Philadelphie il se rendit à New-York, où il fut moins content des habitans. Là, des idées de trafic absorbaient toutes les intelligences et toutes les ambitions. De temps à autre toutefois, un marchand qui avait fait une bonne affaire venait poser chez le jeune peintre, et celui-ci put même doubler le prix de ses portraits, sans voir diminuer, dans son atelier, le nombre de ceux qui se croyaient obligés par reconnaissance d'orner de leur image le temple de la fortune.

Une lettre du docteur Smith lui rappela Rome. La moisson ayant manqué en Italie, un chargement de blé et de farine fut envoyé du nouveau monde à l'ancien, sous la consignation des MM. Allen de Philadelphie, qui offrirent à West le passage jusqu'à Livourne. Un marchand de New-York posait justement pour son portrait, et apprenant son projet de voyage, lui remit une lettre de recommandation pour deux banquiers du continent, qui se trouvèrent par ladite lettre chargés de lui compter cinquante guinées pour être employées à la gloire de l'art. Les habitans de New-York montèrent de cinquante pour cent dans l'estime de notre artiste, qui se rendit immédiatement de Livourne à Rome.

West, comme tous les hommes d'imagination qui ont vi-

sité Rome, aimait à décrire ses premières impressions à l'aspect de cette cité. Il avait pris les devans à pied pendant qu'on faisait rafraîchir les chevaux, et il se trouva tout-à-coup sur une hauteur d'où ses yeux pouvaient s'étendre au loin. Le soleil venait de se lever; le ciel était calme et serein; il découvrit devant lui une vaste plaine bornée par des collines verdoyantes, et au milieu un amas de nobles ruines, sur lesquelles dominait le dôme de Saint-Pierre. A ses pieds un fragment de colonne, qui servait de borne miliaire, lui dit qu'il était à huit mille pas de l'ancienne maîtresse du monde, et un pâtre grossier, vêtu de peaux de bouc, faisant paître son troupeau parmi les ruines d'un temple, lui fit comprendre jusqu'où elle était tombée. Ce fut en comparant les paysans de *la Campagna* avec les sauvages peints de l'Amérique septentrionale qu'il entra, tout pensif et rêveur, dans l'enceinte de Rome, le 10 juillet 1760, à l'âge de vingt-deux ans.

Quand on sut qu'un jeune Américain était venu étudier Raphaël et Michel-Ange, cette nouvelle excita quelque curiosité parmi les virtuoses romains. Le premier qui eut la bonne fortune de montrer ce phénomène de la barbare Amérique fut lord Grantham; il invita West à dîner, et le conduisit ensuite dans une soirée où il trouva presque toutes les personnes pour qui il avait des lettres de recommandation, entre autres le cardinal Albani, qui, quoique vieux et aveugle, avait une telle finesse de toucher qu'il était considéré comme un juge suprême dans tout ce qui tenait à la connaissance des médailles et des pierres gravées. » J'ai l'honneur, lui dit lord Grantham, de vous présenter un jeune Américain qui a une lettre pour Votre Éminence, et qui est venu en Italie étudier les beaux-arts. » Le cardinal connaissait si peu le Nouveau-Monde qu'il croyait qu'un *Américain* ne pouvait être qu'un sauvage. « Est-il blanc ou noir? » demanda le vieux virtuose, en tendant les deux mains pour toucher du moins ce nouveau prodige. Lord Grantham sourit. « Il est blanc, très-blanc, dit-il. — Quoi! aussi blanc que moi, s'écria le prélat..... » Or le digne ecclésiastique avait un teint olivâtre, et le teint de West était d'une blancheur presque féminine; en les voyant l'un à

côté de l'autre, chacun les compara en souriant. « Aussi blanc que le cardinal » resta pendant quelque temps une expression proverbiale.

D'autres virtuoses, qui y voyaient de leurs deux yeux, n'en paraissaient pas moins considérer le jeune Américain comme une espèce de sauvage, et ils étaient curieux d'épier ses sensations. On voulut savoir surtout quel effet l'Apollon, la Vénus et les tableaux de Raphaël produiraient sur lui. Trente des plus magnifiques équipages de Rome, remplis de toutes les illustrations de la capitale de la chrétienté, firent cortège au jeune quaker, quand il alla visiter les chefs-d'œuvre de l'art. On était convenu de commencer par l'Apollon. La statue était voilée, et quand le gardien ouvrit le rideau, West s'écria spontanément : « Mon dieu!..... c'est un jeune guerrier mohawk! » Les Italiens furent surpris et mortifiés d'entendre comparer leur plus belle statue à un sauvage, et West s'apercevant de leur impression défavorable s'empressa de la dissiper; il décrivit les Mohawks, — l'élégance naturelle et l'admirable symétrie de leurs corps, l'élasticité de leurs membres et la souplesse gracieuse de tous leurs mouvemens. « Je les ai souvent vus, ajouta-t-il, dans cette attitude d'Apollon, suivant d'un regard attentif la flèche partie de leur arc. » Les Italiens éclaircirent leurs fronts soucieux, et convinrent que la comparaison était d'un excellent critique; West ne fut plus un barbare.

Il n'avait cependant donné aucune preuve encore de ses titres à prendre rang parmi les hommes de l'art. Il avait bien montré ses dessins à Mengs et à Hamilton, mais ils étaient, de son aveu, sans originalité, et malheureusement même sans correction. Il alla voir lord Grantham : « Je ne saurais, lui dit-il, produire une bonne esquisse comme les autres élèves, parce que je n'ai jamais appris à dessiner; mais je sais peindre un peu, et si vous voulez me faire l'honneur de poser pour votre portrait, afin que je puisse le montrer à Mengs, vous m'accorderez une grande faveur. » Lord Grantham consentit; le portrait fut achevé; et le nom du peintre restant un mystère, on l'exposa dans la galerie de Crespigny, où les artistes furent invités à venir le voir. On savait que lord Grantham posait chez Mengs, et à Mengs

quelques-uns attribuèrent le nouveau tableau, tout en pensant que le coloris surpassait celui de ses autres compositions. Dance, homme de goût, l'examina plus attentivement et dit : « Le coloris surpasse celui de Mengs, mais le dessin n'est ni aussi fini, ni aussi pur que le sien. » La discussion s'engagea. Crespigny saisit le moment favorable et dit : « Ce n'est pas de Mengs. — Mais de qui donc, s'écria-t-on, car il n'est aucun peintre à Rome capable de faire aussi bien. C'est de ce jeune homme, reprit Crespigny, en se tournant du côté de West, qui restait assis et dans une vive anxiété. Les Anglais lui tendirent la main, les Italiens l'embrassèrent.

Mengs lui-même arriva bientôt... il regarda le portrait, en parla avec éloge, et dit à West : « Jeune homme, vous n'aviez que faire de venir à Rome pour apprendre à peindre. Voici ce que je vous recommande : — examinez ici tout ce qui est digne d'attention, et faites des esquisses de cinq à six des meilleures statues; allez à Florence étudier dans la galerie; allez à Bologne étudier les œuvres des Carraches; allez de là à Venise voir les productions de Tintoret, de Titien et de Paul Véronèse. Après quoi revenez à Rome, faites-nous un tableau d'histoire; exposez-le publiquement, et l'opinion qui s'exprimera sur vos talens déterminera la ligne que vous devez suivre. » Une dangereuse maladie vint entraver ces excellens conseils. Le changement de scène, la présence des chefs-d'œuvre et son inquiète ambition de se distinguer, agirent sur West d'une manière funeste. Le sommeil déserta son chevet; la fièvre succéda aux insomnies; et par l'avis des médecins il retourna à Livourne, où il ne fut complètement guéri qu'au bout de onze mois.

Les protecteurs du talent qui cherche à se faire jour sont les bienfaiteurs de l'humanité entière; leurs noms méritent un souvenir. J'aime ce que Mahomet répond à la belle A yesha, qui lui disait que sa première femme Cadishe était vieille et peu agréable, et qu'elle était bien remplacée..... « Non, par Allah! il n'en fut jamais de meilleure... elle *croyait* en moi lorsque les hommes me méprisaient; elle me fut en aide lorsque j'étais pauvre et persécuté. » Les noms de Smith, Hamilton, Kelly, Allen, Jackson, Rutherford et lord Grantham, doivent être chers aux admirateurs

de West. Ils se montrèrent ses amis lorsqu'il était encore obscur et sans fortune; ils le consolèrent dans ses jours d'abattement. L'histoire du portrait de lord Grantham fut racontée à Allen lorsqu'il dînait, à Philadelphie, avec le gouverneur Hamilton. « Je regarde ce jeune homme, s'écria le digne marchand, comme l'honneur de son pays, et le premier Américain qui cultive les arts ne sera pas arrêté dans ses études, car je lui enverrai tout l'argent dont il aura besoin. — Vous avez raison, monsieur, dit Hamilton, mais vous voudrez bien m'accorder ma part de cette libéralité patriotique. » Lorsque West alla toucher chez ses banquiers les dernières dix guinées qui lui restaient, on lui dit : « Voici une lettre que nous recevons, d'après laquelle vous avez ici un crédit illimité. Demandez ce qu'il vous faut. » L'Amérique avait donc un artiste et des magistrats qui comprenaient la gloire des Médicis.

West rétabli, et sa bourse moins légère, put suivre alors les conseils de Mengs. Il visita Bologne, Florence et Venise. Mais il tenta en vain de pénétrer le secret du coloris du Titien. Ce secret, Reynolds le trouva et le garda pour lui. West crut plus tard s'en être emparé à son tour. On doute encore que ni l'un ni l'autre l'aient possédé complètement. Il est certain qu'ils ne s'en servirent pas avec le bonheur du Titien, dont le coloris est à celui de tous les peintres modernes ce que le soleil est à la lumière artificielle. Les teintes des tableaux de West pâlissent et s'effacent... le temps semble ajouter un nouvel éclat à celles du maître vénitien.

Ayant vu tout ce qui valait la peine d'être vu, West retourna à Rome. Une nouvelle aventure l'y attendait, car il semble que le calme et sérieux quaker était poursuivi par les incidens romanesques et par les prophéties. Il s'entretenait avec Gavin Hamilton dans le Café Anglais, lorsqu'un vieillard, avec une guitare suspendue à son épaule, leur offrit ses talens en qualité d'improvisateur. « Voici, dit l'Écossais d'un air malin, un Américain qui vient étudier les beaux-arts à Rome... Prenez-le pour sujet..... C'est certes un sujet magnifique. » West, qui jamais de sa vie ne sut à quoi pouvait servir une mystification, restait sérieux et immobile, comme s'il eût posé pour son portrait, pendant

que le ménestrel, détachant sa guitare, et adressant à Hamilton un regard d'intelligence, commençait son chant. Il fut d'abord un peu mystique et obscur, jusqu'à ce que croyant deviner que son *sujet* était doué d'une dose raisonnable de crédulité, il se permit des allusions plus claires. — « Je vois, chanta-t-il, » dans ce jeune homme un instrument » choisi par le ciel pour créer dans son pays natal le goût » de ces arts qui ont élevé la nature de l'homme... gage cer- » tain qu'un jour ces régions lointaines deviendront le re- » fuge de la science et des muses, quand les muses et la » science déserteront les rivages de l'Europe caduque. Tou- » tes choses d'origine céleste se dirigent vers l'occident, » la vérité et l'art ont leurs périodes de splendeur et de » ténèbres. Réjouis-toi, ô Rome! car ton génie immortel » et toujours jeune prend l'essor vers un nouveau monde, » où, comme l'ame de l'homme dans le paradis, il ira » toujours acquérant des perfections nouvelles. » Cette tirade arracha des larmes et quelques *scudi* à West, qui même dans un âge plus mûr citait volontiers la prophétie de cerusé vagabond comme un autre présage de son talent.

Un jour il accompagna l'abbé écossais Grant à Saint-Pierre, pour y voir célébrer la grand'messe. Au moment où le prêtre élevait l'hostie, lorsque chacun faisait silence et fléchissait le genou, une voix s'écria avec l'accent de l'Écosse : « O Seigneur! comment ne fais-tu pas crouler l'église sur eux pour les punir de cette abomination! » Heureusement que cette phrase en écossais fut généralement traduite comme l'expression d'un élan dévot de quelque catholique; mais l'abbé Grant, alarmé pour son compatriote, le conjura de se taire, s'il ne voulait pas être mis en pièces par le peuple. Cet homme était venu exprès à Rome, décidé à convertir le pape au calvinisme, ou à y trouver le martyre. Il revint le lendemain demander tout haut la conversion du Saint-Père et la destruction de l'idolâtrie papiste. Cette fois, à son grand contentement, il fut arrêté par l'inquisition et enfermé dans un cachot. Mais le dernier des Stuarts, qui se trouvait à Rome, interposa son influence en faveur de ce fanatique presbytérien, et le fit renvoyer sain et sauf à Édimbourg.

Tous ces accidens romanesques ne firent point oublier à West ses études. Il exécuta un tableau de « Cymon et Iphigénie, » et un autre « d'Angélique et Médor, » qui justifièrent l'opinion favorable de ses amis, et lui firent obtenir ces encouragemens académiques, qui ne sont ordinairement le partage que des artistes heureux. Ayant étudié les grands maîtres d'Italie, et acquis des connaissances utiles dans l'art de la composition et le coloris, il sentit naître en lui le désir de dire adieu à Rome pour retourner là où son cœur était ..... dans sa terre natale. Il voulut toutefois visiter auparavant l'île de ses pères. Il passa à Parme, où il fut élu membre de l'académie, honneur qu'il avait déjà reçu à Florence ainsi qu'à Bologne, et il offrit à ses nouveaux confrères une si belle copie du Saint-Jérôme de Corrége que le prince régnant désira voir l'artiste. Il alla à la cour, et, au grand étonnement des seigneurs, garda son chapeau sur la tête. Mais le prince n'ignorait pas les singularités des quakers et la tolérance de la loi anglaise en leur faveur. C'était d'ailleurs un admirateur de William Penn. Il reçut le jeune artiste avec affabilité.

West, continuant son voyage, passa par une ville frontière de la France, et fut insulté par la populace, qui accusait les Anglais de ruiner les manufactures françaises. Un magistrat fut obligé de le prendre sous sa protection, et l'espèce d'apologie qu'il lui adressa eut encore un air de prophétie. « Ce peuple ignorant, lui dit-il, accuse l'Angleterre au lieu d'accuser notre propre gouvernement. La cour de France est devenue un séjour de libertinage, d'où l'on bannit le talent et la vertu. Cela ne peut durer. La France aura quelque jour un compte terrible à demander des affronts que lui font subir ceux qui se prêtent aux prodigalités de la cour. » Ces paroles étaient prononcées vingt-quatre ans avant la révolution. West ne pouvait venir au monde, choisir sa profession, se reposer dans un café, ni voyager en France, sans une prophétie! Il ne prit pas une très-bonne opinion de l'art français; il trouva qu'il manquait de simplicité; qu'il avait un air d'affectation étudiée, et cherchait à couvrir le vide du vrai génie de la peinture sous les petites grâces et le fini des détails. Boucher régnait.

Le 20 juin 1763, West arriva à Londres. Allen, Hamilton et Smith, ses premiers et fidèles amis, s'y trouvaient; ils l'accueillirent à bras ouverts et le présentèrent à plusieurs officiers de rang qui avaient entendu parler de lui en Pensylvanie. En ce temps-là il n'avait aucune intention de se fixer en Angleterre, ni d'y exercer sa profession pendant le temps de son séjour. Il visita les galeries d'Hampton Court, de Windsor et de Blenheim, habita quelque temps à Reading, avec Thomas West, le frère utérin de son père, et fut témoin des vanités de Bath pendant la saison des bains. Peu à peu il commença à aimer l'Angleterre et les Anglais. Il fut présenté à Reynolds, et une lettre de Mengs lui fit connaître Wilson. Le commerce des artistes et l'examen de leurs ouvrages éveillèrent son ambition. Sans consulter personne il loua un logement dans Bedford-Street, Covent-Garden, et se mit à peindre. Lorsque sa détermination fut connue, ses frères en Apollon vinrent en corps le féliciter cordialement et l'encouragèrent à continuer sa carrière comme peintre d'histoire. Reynolds ne faisait que des portraits; Hogarth avait un pied dans le cercueil; Barry était absorbé par ses controverses à Rome; Wilson négligé; Gainsborough n'excellait que dans le paysage, et le prudent Américain vit qu'il avait devant lui une belle carrière et point de concurrens.

Aussitôt donc qu'il eut terminé son «Angélique et Médor,» il l'envoya, d'après l'avis de Reynolds, à l'*exhibition*, avec le « Cimon et Iphigénie, » et un portrait du général Monckton, qui commandait sous les ordres de Wolfe à la bataille de Quebec. Pendant qu'il finissait ces ouvrages, il eut la bonne fortune d'être présenté au docteur Johnson et à M. Burke. Il admirait beaucoup Johnson, qu'il trouva poli et même bienveillant. Burke fut aussi très-indulgent pour lui; mais notre artiste crut apercevoir un air de mystère dans ses manières. West reconnut tout d'abord en lui le frère du prieur des bénédictins de Parme.

Les ouvrages exposés par West furent bien reçus; la conception en était bonne et le coloris pur. Son goût pour les sujets sérieux et solennels attira l'attention de quelques dignitaires de l'église. Il peignit, pour le docteur Newton,

« les adieux d'Hector et d'Andromaque, » et pour l'évêque de Worcester, « le retour de l'Enfant prodigue. » Sa réputation s'accrut tellement par ces productions que lord Buckingham lui fit l'offre d'appointemens fixes environ 700 guinées par an, pour orner de peintures historiques sa résidence du Yorkshire. West consulta ses amis sur cette offre séduisante..... c'étaient des hommes de bon conseil..... ils lui dirent qu'il ferait mieux de compter sur le *public;* il les crut et fit bien.

Cet heureux début, et l'espoir fondé de ne pas manquer de travaux, le décidèrent à se fixer dans la vieille Angleterre. Mais un attachement le rappelait en Amérique. West était parti pour l'Europe amoureux, amoureux comme pouvait l'être un quaker, calme dans sa passion, mais constant, fidèle, et ne croyant pas pouvoir se dispenser d'épouser celle qu'il aimait. Elle s'appelait Élisabeth Shadwell, et West confia à ses amis Smith et Allen qu'il voulait aller la chercher à Philadelphie. Smith et Allen n'eurent pas de peine à contenir cet accès de passion romanesque, pensant qu'il valait mieux faire faire le voyage à la fiancée, dont le temps était moins précieux que celui de l'artiste; ils arrangèrent les choses de telle manière qu'un matin Elisabeth arriva à Londres, et fut épousée le 2 septembre 1765. West n'eut plus rien à désirer en fait de bonheur domestique.

Le docteur Drummond, archevêque d'York, prélat généreux et amateur de peinture, ayant invité West à dîner, amena la conversation sur le passage de Tacite où Agrippine débarque avec les cendres de Germanicus. L'archevêque fit lire et relire par son fils ce beau sujet de tableau, et le recommanda comme tel à son convive. Celui-ci rentra chez lui un peu tard, mais avant de dormir il fit une esquisse, et alla la porter le lendemain à son patron, qui, charmé de voir que son idée serait réalisée par un pinceau habile, voulut que West en fît un tableau de large dimension, et bien mieux, proposa de réunir 3,000 guinées par souscription, pour le mettre à même d'abandonner le portrait et de se livrer tout entier à la peinture historique. L'archevêque trouva tout d'abord 1,500 guinées souscrites par lui et ses amis; mais le public refusa sa coopération, et le projet fut abandonné.

L'archevêque prit à cœur la non-réussite de ce plan ; c'était, selon lui, une honte pour l'Angleterre ; son amour-propre était blessé. Bravant la froideur du duc de Portland et les réponses évasives de lord Buckingham, à qui il s'était adressé en vain, il obtint une audience du roi, alors jeune et exempt des soucis qui plus tard troublèrent son règne, et il l'informa qu'un dévot américain et un quaker avait peint, à sa demande, un si beau tableau qu'il désirait conserver son talent au trône et à l'Angleterre. Le roi fut intéressé. « Faites-moi voir votre jeune peintre avec son Agrippine », dit-il ; et le prélat eut hâte d'aller chercher West. Celui-ci savait déjà la réponse de Sa Majesté. Était-ce encore une aventure ? Avec sa bonne volonté habituelle West aurait pu le croire.

. . . . . une femme inconnue
Qui n'a pas dit son nom, et qu'on n'a pas revue,

En simple prose, une dame du palais, qui avait écouté sans doute aux portes, était en effet accourue chez le peintre pour lui apprendre le succès de l'archevêque, et, contente de son indiscrétion, s'était retirée sans se nommer.

Le roi reçut West avec une affable franchise, l'aida à placer Agrippine dans un jour favorable, alla chercher la reine, lui présenta notre quaker, lui raconta l'histoire du tableau, lui fit remarquer la simplicité du dessin et la beauté du coloris, et dit : « Il y a un autre noble sujet dans l'histoire romaine, c'est le départ de Régulus... — C'est un sujet magnifique, répondit le peintre. — Eh bien ! dit le roi, faites-le pour moi. L'archevêque vous a fait lire Tacite par un de ses fils, je vous lirais moi-même Tite-Live, si ce chapitre de son histoire n'était pas perdu malheureusement.

Depuis ce jour West fut toujours le bien-venu du roi, et sa faveur a duré quarante ans.

Les petites circonstances contribuent souvent autant que le mérite à populariser un homme. West avait du mérite, il eut aussi le bonheur des petites circonstances. Il était un habile patineur, et en Amérique il avait fait sur la glace la connaissance du colonel, depuis général Howe. Leur liaison

s'était dissoute avec le dégel, et était oubliée, lorsqu'un jour que notre peintre étonnait les timides patineurs de Londres par la rapidité et la grâce de sa course en patin sur la Serpentine, il entendit quelqu'un qui lui criait : « West! West! » C'était le colonel Howe. « West, continua-t-il, je suis ravi de vous voir, d'autant plus que vous allez justifier mes éloges des patineurs américains. » Le colonel appela lord Spencer, lord Hamilton, lord Cavendish et quelques autres seigneurs à la mode, pour leur présenter West comme un des prodiges de Philadelphie. A sa prière, West leur montra ce que c'était que le « salut, » et s'acquitta de cet exploit avec tant de succès qu'on ne parla pendant plusieurs jours à Londres que du patineur américain. Le prudent quaker ne fut pas insensible à cette nouvelle renommée; il continua de fréquenter la Serpentine et à exciter l'admiration des curieux par le « salut de Philadelphie ; » plusieurs de ces amateurs ne manquèrent pas d'ajouter à son panégyrique quelques mots sur son talent de peintre, et quelques-uns, pour prouver la sincérité de leur éloge, allèrent poser dans son atelier.

Pendant que West travaillait au « Départ de Régulus », fut fondée l'académie royale de peinture de Londres. La société des « Artistes en corporation », dont il était membre, avait fait de bonnes recettes par ses expositions annuelles, et il s'agissait de trouver un emploi à cet argent. Les architectes voulaient une maison, les sculpteurs des statues, et les peintres proposaient une vaste galerie de tableaux d'histoire, tandis qu'un ou deux membres, moins enthousiastes, votaient pour placer les fonds, afin d'avoir de plaisir de les voir doubler. West et Reynolds ne furent d'aucun de ces avis, et se séparèrent de la société. Le roi, qui apprit le détail de ces indécens débats de la bouche de West, déclara qu'il accorderait son patronage à toute association nouvelle qui serait créée dans les intérêts bien entendus de l'art. Autour de Reynolds et de West se rallièrent bientôt quelques dissidens ; ils rédigèrent un projet ; il fut soumis à Sa Majesté, qui le corrigea et y ajouta quelques articles de sa main. Ainsi fut fondée l'Académie Royale, et à sa première exhibition parut le « Régulus ».

Une révolution allait s'opérer dans l'art. Jusque-là les héros modernes ne pouvaient figurer dans un tableau que masqués en Grecs et en Romains. « La Mort de Wolfe» , de West, fut une innovation qui fit crier les classiques à la barbarie. Lord Grosvenor , méprisant tout ce qui fut dit sur le mauvais goût de ces personnages en bottes et en frac , acheta ce tableau , qui est resté un des meilleurs morceaux de la peinture anglaise. Il y a de la vraie poésie dans ce sauvage , qui s'approche du général expirant , pour voir s'il saura égaler en courage les enfans du désert. Reynolds avait douté du succès ; il se rétracta. Le roi , qui était de l'avis des classiques , dit à Reynolds : « Que ne vous rétractiez-vous plus tôt ? ce n'est pas lord Grosvenor qui aurait eu la Mort Wolfe... j'en aurai du moins une copie. »

West avait obtenu la confiance personnelle du roi et la faveur du public ; il avait de nombreuses commandes, mais naturellement celles du palais avaient la préférence Il fit pour le roi « la Mort d'Epaminondas » , pour servir de pendant à « la Mort de Wolfe » ; « la Mort du chevalier Bayart », « Cyrus délivrant la famille du roi d'Arménie » , « Ségestes et sa fille conduits devant Germanicus ». L'air de la cour n'était pas sans influence même sur un quaker. Leibnitz ayant signalé Ségestes comme un des ancêtres des princes de la maison de Brunswick , West donna à Ségestes quelques-uns des traits de son descendant Georges III , et Sa Majesté fut enchantée.

On prétend que sir Josué Reynolds commençait à voir de mauvais œil la faveur de West , pensant qu'un rayon ou deux du soleil de la cour aurait bien pu tomber sur lui. Reynolds n'était pas assez sot pour se plaindre, mais ses amis se plaignirent pour lui, pendant que West , trop prudent pour se glorifier de sa fortune , jouissait en secret de ses succès , et paraissait au dehors toujours humble et reconnaissant. A Reynolds était échue en partage toute la partie des portraits des dignitaires de l'état et de l'église hors du palais ; c'était dans le palais même que West régnait triomphant ; Reynolds et West se partageaient ainsi les domaines de la peinture anglaise, tandis que Barry et Wilson gagnaient à peine leur pain.

West sut adroitement intéresser à son art le patriotisme du prince. Ayant blâmé les Italiens d'avoir négligé leurs annales nationales pour ne peindre que les miracles et les légendes de leurs saints, Georges III se sentit tout-à-coup animé d'un bel enthousiasme pour le règne d'Edouard III, et commanda à son peintre une suite de sujets pour son palais de Windsor : de là l'origine de huit tableaux : 1° Édouard III embrassant le prince Noir, après la bataille de Crécy; 2° l'installation de l'ordre de la Jarretière; 3° le prince Noir à Poitiers; 4° saint Georges et le dragon; 5° la bataille de Nevil Cross; 6° le siège de Calais; 7° le passage de la Somme par Edouard III; 8° le roi Édouard et Eustache de Ribaumont. Ce sont de larges toiles qui coûtèrent à West de longues études et de longs travaux; mais, à l'exception de la Mort de Wolfe et de la Bataille de la Hogue, on les regarde comme ses meilleurs ouvrages; leur lustre s'est bien conservé; leur coloris est naturel; ils rendent assez bien l'esprit du temps, mais ils manquent de force et de variété; ils frappent l'attention, mais ne la captivent pas.

Plus tard, le roi moins jeune se dégoûta des camps et des batailles; l'artiste se plaça sur un autre terrain, et, s'adressant aux sentimens religieux de son royal protecteur, lui suggéra une suite de tableaux sur la religion révélée. On fit le plan d'un magnifique oratoire pour les recevoir, et six dignitaires de l'église furent convoqués pour délibérer sur la convenance de placer des tableaux dans un lieu consacré au culte. « Quand je songe, dit le roi, que la réformation a condamné les peintures dans les temples, et que sous le malheureux règne de Charles Ier le parlement ne fut pas moins sévère là-dessus, je crains d'introduire une innovation que mon peuple pourrait taxer de papiste. Voulez-vous bien me donner votre opinion là-dessus? » Après quelques discussions préliminaires, l'évêque Hurd déclara, au nom de ses collègues, que l'introduction de tableaux religieux dans la *chapelle de Sa Majesté* ne violerait ni les lois ni les usages de l'Église d'Angleterre. « Nous avons aussi examiné, continua le prélat, trente-cinq sujets que le peintre a soumis à notre choix, et nous pensons qu'il n'y en a aucun qui ne puisse être traité de manière à ne

pas scandaliser même un quaker. » Le roi s'imagina que ces paroles faisaient allusion à West, et, un peu contrarié, il répliqua : « Les quakers sont un corps de chrétiens pour lesquels j'ai beaucoup d'estime. J'aime leurs principes de paix et de bienveillance les uns à l'égard des autres, et si ce n'étaient les devoirs de ma naissance, je me ferais quaker. » « L'évêque s'inclina respectueusement, et prit congé de Sa Majesté.

Jamais théologien n'étudia plus scrupuleusement un texte de controverse que notre artiste la distribution de ses sujets de tableaux. Il en fit quatre divisions distinctes : l'antédiluvienne, la patriarcale, la mosaïque et la prophétique, formant en tout trente-six sujets, dont dix-huit appartenaient à l'Ancien-Testament. Ils furent tous esquissés par lui, et vingt-huit exécutés, pour lesquels West reçut en tout 21,705 liv. sterling (342,625 fr.) Jamais tâche à la fois plus variée, plus étendue, plus élevée, n'avait été entreprise par aucun peintre; mais l'imagination de West était au-dessous de ces grands sujets; il fallait à son talent quelque chose de doux, de gracieux, de *domestique*. Il eut aussi à lutter avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres : « la Cène », « le Crucifiement » et « l'Annonciation » avaient été traités bien des fois avant West, et il avait tout à craindre de la comparaison. Il y avait de l'audace dans son entreprise, il n'y en avait pas dans son génie.

Pendant ce travail important West trouva encore le loisir de faire les portraits, isolés ou en groupe, du roi, de la reine et des jeunes princes, qui lui valurent 2,000 guinées (50,000 fr.). Ils sont assez bien conçus, mais plats, sans ame ni substance, véritables ombres de la noblesse et de la grâce; l'œil croit voir à travers la couleur et la toile.

La guerre qui éclata entre la Grande-Bretagne et ses colonies vint mettre à une épreuve difficile les sentimens de West. Ses premiers amis et ses protecteurs actuels étaient dans des camps opposés. Il ne resta pas muet, à ce qu'il prétendit; il était trop souvent dans le palais, et tête à tête avec le roi, pour ne pas rencontrer quelque allusion plus ou moins directe aux évènemens. Le roi le questionnait sur les ressources de ses ennemis et sur les talens de leurs chefs,

et l'artiste croyait pouvoir lui donner des informations plus exactes qu'aucune correspondance officielle. Il y avait longtemps qu'il avait quitté l'Amérique, et il ne connaissait que très-peu les insurgés influens ; mais West se faisait illusion sur cette matière comme sur bien d'autres. S'il sut se maintenir dans la bonne opinion des deux partis, il faut en chercher le secret dans sa prudence de quaker et ses penchans tout pacifiques. Le fait est qu'il conserva sa faveur, et continua d'être l'oracle de la cour en matière d'art.

La mort de Reynolds laissa vacant le fauteuil de la présidence de l'Académie, et West fut désigné comme le plus propre à le remplir. Le caractère emporté de Barry ne lui laissait aucune chance malgré son talent. Le roi sanctionna cette nomination avec empressement, et West, installé le 24 mars 1792, débita sa harangue inaugurale, qui fut applaudie beaucoup par l'auditoire, quoiqu'elle n'eût pas dû lui coûter beaucoup, puisqu'elle ne roulait que sur deux idées : l'excellence de l'art anglais et la gracieuse bienveillance de Sa Majesté.

Le nouveau président prononça plusieurs autres discours plus ou moins remarquables par le bon sens de l'expérience, recommandant aux élèves le prix de la science, la nécessité de l'étude, et l'inutilité de l'étude et de la science sans une vocation native et l'imagination. Mais, pour stimuler l'indifférence, ajouter des ailes à l'ardeur naturelle, et entretenir la flamme du génie, il eût fallu un autre talent oratoire que celui de West. Il n'avait aucune de ces phrases heureuses, de ces pensées énergiques, de ces images éloquentes qui remuent les ames. C'était un peintre froid qui n'avait que du bon sens et de l'instruction dans ses leçons, comme dans la plupart de ses tableaux. On ne pouvait apprendre de lui que le secret de bien employer son temps et l'art d'éluder un sujet difficile.

Les heures de travail de West étaient si régulières, et son temps si bien mesuré, que décrire un jour de sa vie, c'est en décrire des années. Il se levait de bon matin; étudiait avant de déjeûner; commençait à travailler à l'un de ses grands tableaux sur les dix heures; peignait presque sans interruption jusqu'à quatre; s'habillait; recevait des visites,

et après avoir dîné, recommençait à étudier. Ses tableaux étaient à peu près tous historiques; il n'avait guère affaire qu'aux morts, et la solitude de sa galerie était rarement envahie par les riches et les grands qui venaient demander leurs portraits. Les visiteurs pénétraient quelquefois dans son atelier quand il avait le pinceau à la main, mais il ne se souciait nullement de se montrer ainsi aux oisifs, et généralement il restait assis, muet et immobile, comme un de ses apôtres. Ses paroles étaient rares, ses manières aisées; sa réserve de quaker ne semblait pas s'être beaucoup animée par son commerce avec les gentilshommes de la chambre et les dames d'honneur. Cette espèce de réclusion fut encore plus sévère pendant qu'il peignait les tableaux de Windsor, et l'on s'étonna de le voir se déranger, même pour les funérailles d'un confrère aussi éminent que Gainsborough.

On pense bien que l'envie ne vit pas, sans froncer le sourcil, le bonheur de West. Barry mourait de faim, et il se plaignait sans ménagement. Fuseli, avec son talent, sa science et son imagination, gagnait peu de chose, et Opie éprouvait l'inconstance du patronage des courtisans. Le calme et la modération même du peintre d'histoire du roi avaient quelque chose de provoquant. Il allait et venait de sa galerie de Newman-Street à Windsor, avec l'air béat d'un de ses frères les quakers allant à la chapelle ou en revenant. Il n'était pas toutefois fâché de parler un peu de sa faveur à la cour, quoique avec discrétion, comme de la haute politique. C'était le vague langage de la diplomatie. Certes il n'avait aucun secret à garder... en tous cas il les gardait bien.

Lorsqu'il succéda à Reynolds, le roi voulait lui conférer le titre de chevalier. L'accolade royale donnée à un quaker était quelque chose de nouveau, et les courtisans semblaient très-curieux de cette cérémonie. Le duc de Glocester alla voir West de la part du roi pour savoir si ce titre lui serait agréable. « Personne, répondit-il, ne fait plus d'estime que » moi des honneurs et des distinctions politiques; mais je » crois réellement avoir acquis avec mon pinceau un titre » plus élevé que celui que me donnerait la chevalerie. Les » titres sont précieux surtout pour perpétuer dans les fa- » milles le respect des principes qui les ont mérités à celui

» qui les obtint le premier ; mais le simple titre de chevalier pour un homme aussi connu au moins par lui-même » que pourrait le faire connaître ce nouvel honneur, ne » saurait exciter vivement son ambition. Votre Altesse » Royale doit voir que cette dignité n'en serait pas une pour » moi ; et comme elle mourrait avec moi, elle ne serait rien » non plus pour ma famille. Avec plus de fortune, ne dépendant pas de ma profession, en état de laisser à mes » enfans de quoi soutenir leur rang, j'avoue qu'avec mon » origine héréditaire et mon nom parmi les artistes, je pourrais désirer un titre plus durable que celui de chevalier. » Comme les choses sont, il ne faut pas y penser, et j'ai » voulu m'en expliquer clairement avec Votre Altesse » Royale, pour qu'il n'y eût pas de malentendu. » Le duc serra la main de West, et lui dit : « Vous avez justifié l'opinion que le roi a de vous, il sera charmé de votre réponse. »

Cette réponse n'était guère celle d'un quaker. Il n'est pas impossible que West espérât que le roi lui conférerait, non plus le titre de chevalier, qui n'est que personnel, mais celui de baronnet, qui est héréditaire, avec un revenu pour le porter avec honneur. Son allusion à ses ancêtres les lords Delaware trahissait un peu cette secrète pensée. Quoi qu'il en soit, il n'en fut plus question : il retourna au palais simple peintre du roi, et fut bien reçu comme auparavant.

Malheureusement survint l'aliénation mentale de Georges III. De 1769 à 1801 West avait reçu tous les ordres du roi relativement à ses travaux de la bouche même de Sa Majesté. Ils en avaient réglé toujours le sujet et le prix tous les deux sans intervention aucune. En outre de mille guinées qui lui étaient payées annuellement à compte, il se faisait donner ce qui lui était dû sur les tableaux achevés. Le peintre de Sa Majesté fut le premier à s'apercevoir que ce n'était plus la même main qui tenait le sceptre. Les portes du palais, qui jusque-là s'ouvraient spontanément pour lui comme celles du paradis de Milton, semblaient tourner à regret sur leurs gonds à son approche. M. Wyat, l'architecte de la cour, lui apprit enfin qu'il était autorisé à lui dire que les peintures de la Chapelle de Windsor resteraient

suspendues jusqu'à nouvel ordre. Ce procédé l'affecta vivement. Il se voyait menacé de perdre le fruit d'honorables travaux sur lesquels il avait compté pour le repos de sa vieillesse. Il se plaignit dans une lettre où il faisait parler à la fois ses intérêts légitimes et la cause de l'art. Cette lettre resta sans réponse. Georges III ayant recouvré momentanément sa raison, West demanda et obtint une audience particulière. Le roi n'avait ni reçu la lettre ni entendu parler de la suspension des travaux de son peintre : « Continuez, West, lui dit-il, continuez les tableaux, et j'aurai soin de vous. » Il lui serra la main en le quittant. Ce fut la dernière fois que West put le voir. Il reçut encore ses à-compte trimestriels jusqu'à ce que le roi fut redevenu fou pour toujours. Ce fut alors, en se présentant à la caisse, qu'il apprit qu'il ne toucherait plus rien. Il se retira sans rien dire. Mais quand on sut son renvoi de la cour, la malveillance de ses ennemis représenta la chose sous un jour si défavorable pour lui qu'il fut obligé de se défendre. On imprima qu'il avait reçu la somme de 34,187 livres sterling (854,675 fr.) de la couronne ; et le public s'imagina que West devait avoir ramassé des trésors. Le public revint un peu de ce premier jugement lorsque West eut fait imprimer à son tour la note détaillée de tous ses travaux, et fait voir que cette somme considérable avait été reçue en effet, mais dans le cours d'une vie laborieuse de trente-quatre années.

West était toujours négligé par le prince lorsque la paix d'Amiens ouvrit le continent à l'Angleterre, et West vint en France pour voir les chefs-d'œuvre du pinceau et de la sculpture que Napoléon avait réunis dans le Louvre. Le président de l'Académie de peinture anglaise fut regardé comme un personnage à Paris, et même chez les hommes politiques. Les ministres et les artistes lui firent à l'envi l'accueil le plus aimable. MM. de Talleyrand et Fouché, Denon et David, l'invitèrent tour-à-tour, et lui parlèrent de la peinture historique et de son influence sur les nations. Les Anglais prétendent qu'on n'épargna ni les flatteries ni les banquets pour lui donner une bonne idée de la France ; et « le *simple quaker*, disent-ils, crut sur parole les Fran-

çais le peuple le plus philantrope du monde, et leur chef le meilleur des hommes. Cette manière d'expliquer l'opinion favorable que West conçut de la France est aussi par trop anglaise. Fox, qui vécut en même temps que lui et pensa comme lui, n'était cependant pas un *simple quaker*. Il est absurde de traduire les sentimens d'estime de West pour la France du consulat en affection niaise, et son admiration pour Napoléon législateur et grand capitaine en adoration aveugle. West et Fox se rencontrant au Louvre furent d'accord pour déclarer que les arts recevaient en France un culte plus éclairé qu'en Angleterre, et l'homme d'état promit à l'artiste que si jamais il avait en son pouvoir d'imiter sous ce rapport le gouvernement français, il croirait servir à la fois les vrais intérêts de son pays en même temps que sa gloire (1).

Si le propos qu'on prête à West est vrai, il faudrait convenir que sa vanité était de moitié dans ses éloges du goût français. « Je faisais sensation à Paris partout où j'allais, dit-il. Un jour je fus reconnu dans les galeries du Louvre, tous les yeux se fixèrent sur moi, et je ne pus m'empêcher de faire remarquer à Charles Fox (qui par hasard était à mon côté) combien on honorait en France les arts et les artistes. » — Fox eut la modestie de ne pas réclamer sa part de cette ovation, qui rendait le peintre si heureux.

West retourna en Angleterre avant l'expiration de la trève. Il n'y retrouva pas la faveur dont il était privé depuis la démence de Georges III. Loin de là, l'indifférence qu'on lui montra alla peu à peu jusqu'à la rudesse. On lui fit un crime d'exprimer franchement son admiration pour la France et pour Napoléon. A l'Académie même une opposition se forma contre lui, si violente et si opiniâtre, qu'il donna sa démission de président, et Wyat fut élu à sa place. Wyat était l'architecte de la cour, mais du reste il n'avait encore rien fait qui pût l'autoriser à se porter le rival de West. Bientôt après l'Académie en fut lasse, le priva de son titre, et le restitua au peintre disgracié, par un vote unanime

(1) Si je ne faisais une traduction libre, on pourrait m'accuser de n'être pas très-fidèle à mon texte. H.-C. St-M.

ou à peu près, car il n'y eut qu'un seul membre dissident, qu'on supposa être Fuseli, et qui mit dans l'urne du scrutin le nom de Mrs Moser. Les femmes pouvaient alors être membres de l'Académie, et le mauvais plaisant, quel qu'il fût, voulait sans doute insinuer qu'une vieille femme était le digne émule de West.

Le président *restauré* chercha alors à fonder une association nationale pour l'encouragement des ouvrages importans, et il eut la promesse de l'appui ministériel, sinon du patronage royal. Mais plusieurs de ceux qui favorisaient ce projet étaient des hommes prudens et timides, manquant de cet enthousiasme exalté, nécessaire au succès de toute grande entreprise, et dont les cœurs n'étaient pas assez haut placés pour concevoir et achever un plan digne du génie d'une grande nation. Les temps d'ailleurs n'étaient pas favorables. Les Anglais avaient alors à penser à autre chose qu'à la peinture et à la sculpture. M. Pitt, qui semblait disposé a soutenir de son influence l'association nouvelle, mourut bientôt. Fox, qui lui succéda, avait dit : « Aussitôt que je serai ferme sur mes arçons, je tiendrai la promesse que j'ai faite sous les voûtes du Louvre. » Mais Fox ne tarda guère non plus à être perdu pour son pays. Puis le pistolet d'un assassin empêcha M. Perceval de prendre en considération un troisième mémoire que West avait rédigé, et le président abandonna de désespoir son projet.

West avait alors soixante-quatre ans. Une vie sage et régulière avait conservé toute sa vigueur physique; et toujours aussi sûr de lui-même qu'au temps de sa jeunesse, il crut pouvoir s'adresser encore une fois au public puisque la cour lui était fermée. Il entreprit de peindre une série de sujets religieux sur une large échelle, et le premier qu'il fit paraître fut le « Christ guérissant les malades ». Les quakers de Philadelphie avaient prié West de les aider à fonder un hôpital. Il répondit qu'il paierait en artiste sa souscription, et leur ferait un tableau s'ils voulaient lui réserver un emplacement dans l'édifice. Mais quand son « Christ guérissant les malades », qu'il leur destinait, fut exposé à Londres, l'Institution Britannique lui en offrit 3,000 guinées, qu'il accepta, n'étant pas riche, et à condition qu'il en fe-

rait une copie avec des changemens. Cette copie fut envoyée en Amérique, et y fut exposée moyennant une rétribution. Le résultat fut une somme assez considérable pour agrandir le bâtiment de l'hospice, et y recevoir un plus grand nombre de malades.

Ce succès fit croire à West que son talent était éminemment propre aux tableaux de grande dimension. Il en eut bientôt esquissé plusieurs et achevé quelques-uns. Mais il trouva plus d'amateurs *édifiés* que d'acheteurs. Les petites et confortables maisons anglaises ne pouvaient contenir ces productions colossales ; les églises leur étaient encore fermées par le préjugé protestant, et les propriétaires de galeries avaient peu de goût pour les tableaux d'église. West persista à se croire assez de génie pour triompher de toutes les objections, et continua sa « Descente du Saint-Esprit sur Jésus-Christ » ; son « Crucifiement », son « Ascension », son « Saint Pierre », etc.

Les chagrins domestiques vinrent se joindre à ses désappointemens d'artiste. Élisabeth Shewel, sa compagne chérie et tendre depuis plus de cinquante années, mourut le 6 décembre 1817, et West, âgé de soixante-dix-neuf ans, sentit qu'il ne tarderait pas à aller la rejoindre. Sa main perdait tous les jours son assurance, et le pinceau lui échappait quelquefois dans son atelier, où il restait alors assis au milieu de ses chers tableaux, image vivante d'une vieillesse pieuse et résignée méditant sur sa tombe. Il expira enfin, avec toute sa sérénité, le 11 mars 1821, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il fut enseveli à côté de Reynolds, d'Opie et de Barry, dans la cathédrale de Saint-Paul. Son poêle funéraire fut porté par de nobles seigneurs, des ambassadeurs et des académiciens. Ses deux fils et son petit-fils conduisaient le deuil avec un cortège de soixante voitures.

Benjamin West était au-dessus de la taille moyenne et bien constitué. Son regard exprimait sa fermeté d'ame, et ses yeux promettaient plus de vivacité qu'il n'en montrait dans sa conversation. Sa bonté pour les jeunes artistes était grande, ainsi que sa générosité. Il ne semblait jamais fatigué de donner de sages conseils. L'importunité ne troublait

en rien son humeur, ni l'indiscrétion des ennuyés sa patience. Affable pour tous, il se montra surtout bienveillant pour deux artistes qui se sont depuis placés à un rang élevé, Chantrey et Martin. Il obtint pour le premier la statue de Washington érigée à Boston, et à l'autre il prodigua ses encouragemens et ses éloges. Ni jaloux du bonheur d'autrui, ni avare des secrets de son art, sa vanité, qui ne faisait tort à personne, était aimable et amusante.

Sa vie fut longue et laborieuse; ses productions sont en grand nombre. Il peignit à l'huile plus de quatre cents tableaux, et il a laissé plus de deux cents esquisses en portefeuille. Il crut, et cette opinion fut quelque temps celle du public, qu'il travaillait dans le style des grands maîtres; il se figurait aussi rendre par son pinceau l'Ecriture plus imposante. Aucun sujet ne lui semblait trop élevé; il s'estimait digne de suivre le plus sublime essor des prophètes, et osait reproduire la gloire resplendissante de Dieu et les terreurs du dernier jugement. La simple liste de ses ouvrages nous fait trembler sur la présomption humaine : « Moïse recevant la loi sur le Sinaï », — « la Descente du Saint-Esprit sur le Sauveur », — « l'Ouverture du septième sceau de l'*Apocalypse* », — « Saint Michel et les anges repoussant le grand dragon », — « le grand Archange un pied sur la mer, un autre sur la terre », — « la Résurrection », et tant d'autres de la même classe. Un Michel-Ange pourrait seul embrasser tant de sujets magnifiques.

Dans tous les ouvrages de West, la forme humaine est dessinée conformément aux préceptes académiques; ses figures sont arrangées avec art; le coloris est souvent varié et harmonieux. L'œil s'arrête avec plaisir sur sa toile, et le spectateur ordinaire est prêt à y admirer l'œuvre du génie. Mais sous ce premier éclat il y a bien peu de vie réelle. On y remarque une régularité monotone de caractères, de figures et de groupes. West manquait de feu et d'imagination; quelques-uns de ses tableaux, froids, solennels, pâles et sans passions, rappellent la sublime vision de la vallée d'Ézéchiel, où la chair et la peau avaient recouvert les squelettes avant que le souffle de Dieu leur eût rendu la vie et le sentiment.

Telle est l'impression générale que fait la peinture de West; mais on ne peut nier qu'il en est qui ont un grand mérite. Dans sa « Mort sur le cheval pâle » il a approché des maitres. On ne peut voir sans émotion la marche triomphante de l'horrible fantôme flétrissant sous ses pas tout ce que fait l'orgueil de la terre. La guerre et la paix, le chagrin et la joie, l'âge et la jeunesse, tout ce qui hait, tout ce qui aime, est également accablé de cette fatale influence. « La Mort de Wolfe » est aussi un tableau naturel et noble; et c'est une idée heureuse que le chef indien semblable au guerrier Oneyda de Campbell,

Stoïque des forêts, homme sans une larme.

La « Bataille de la Hogue » a été proclamée par un bon juge le meilleur tableau de l'école anglaise. Plusieurs figures isolées de West sont enfin du premier ordre. Il y a dans quelques-unes de ses femmes une grâce naturelle que peu d'artistes ont surpassée.

West fut gâté par ses premiers succès ; il obtint sa renommée trop aisément, au lieu de l'acheter par de longues études, et il s'imagina qu'il était capable de tout. Sa froide imagination ne put donner à ses plus nobles sujets cette vie, cette beauté héroïque qui élèvent l'*histoire* à la hauteur de la *poésie*.

*Traduction libre d'*Allan Cunningham.

Paris.

—

LES ÉGLISES.

Je ne remarque pas qu'il hante les églises.

Cela se disait du temps de Molière, et dernièrement encore, cette objection contre l'ambition des gens avait cours en certains lieux. Maintenant on rirait de ceux qui viendraient apporter de pareils renseignemens là où se distribuent les faveurs. Les portes de l'église ne mènent plus qu'à la prière, au repentir, à la charité. Aussi Tartufe se donne-t-il bien garde de s'y montrer à ces heures précises où l'on est sûr d'être aperçu ; et, pour mieux dire, il n'y va plus du tout. Tartufe sait son monde et connaît son temps. Tartufe aujourd'hui a des moustaches ; il porte à sa boutonnière un ruban tricolore en attendant la croix d'honneur. Il ouvre des souscriptions et propose des toasts. Sa tête, qui se courbait mollement devant les saints emblèmes ou les insignes sacerdotaux, s'est redressée avec fierté sous la coiffure du soldat citoyen. Sa voix si douce, et qui modulait la séduction avec de pieuses paroles, est devenue rauque, sèche et mordante pour accentuer convenablement le juron ou le blasphème dans un banquet patriotique. Il ricane, de manière à se faire regarder, en passant devant le portail de la paroisse, où sa place au banc d'œuvre porte encore le témoignage d'une longue assiduité ; il se détourne de son che-

min, pour qu'on ne le soupçonne pas d'y entrer ou d'en sortir. Il efface bravement de la consigne l'article qui ordonne de rendre les honneurs du poste au symbole du Dieu invisible; il effacerait Dieu lui-même, si la pointe de son sabre pouvait atteindre à cette voûte céleste où la puissance éternelle, infinie, s'est imprimée en caractères inaltérables. Il ira ainsi jusqu'à ce qu'on l'avertisse, ou plutôt qu'il s'aperçoive, car il a la vue longue, que le temps est venu de rattacher l'état de choses où il aura trouvé sa place à quelques-uns de ces principes sous la protection desquels il est donné aux sociétés de se maintenir et de vivre leur part d'histoire. Il ne faut pas s'y tromper en effet : Tartufe n'est pas exclusivement l'homme à la démarche humble, au front prosterné, au dos courbé, au regard contrit, qui ne sait que s'agenouiller, se signer, se battre la poitrine et pousser de grands soupirs. Il a, grâce au ciel, bien d'autres physionomies à sa disposition quand celle-ci n'est pas de mise. Tartufe, c'est dans tous les temps, dans tous les pays, sous toutes les formes, l'homme qui, ayant petite chevance et mince talent, avec grand désir de bien vivre en ce monde, exploite heureusement la crédulité courante pour gagner un bon emploi, se faire un honnête revenu et attraper un riche mariage.

Donc Tartufe n'est pas à l'église, ce qu'il fallait démontrer d'abord pour me justifier de vous y conduire. Et là ne sont pas non plus les magistrats dont la robe rouge décorait naguère les processions, les fonctionnaires qui accrochaient aux cordons du dais leurs habits brodés, les guerriers dont la main, habituée à porter le fer des combats, se brûlait à la cire d'un cierge. Je ne vous dis pas que ces guerriers, ces fonctionnaires, ces magistrats n'existent plus, mais seulement qu'ils ne sont plus là, et que vous pouvez vous y hasarder sans crainte d'être pris pour un solliciteur de places ou un convié du budget. Au pis-aller, pourrait-on vous croire une victime du changement politique, un administrateur destitué, un juge démissionnaire, un commis à la réforme, tous gens remontés par leur chute au rang de citoyens, comme disent les citoyens-poètes, et qui viennent protester en priant contre leur infortune ? Mais, chez nous, le mé-

contentement a toujours bonne grâce, et la messe ne perd rien à être de l'opposition.

Quoi qu'il en soit, les églises ont retrouvé leur véritable destination, et je les en félicite. Sans doute elles seront moins opulentes et moins ornées. La munificence royale ne leur dispensera pas ses largesses. L'ouvrage d'une main auguste n'ira plus décorer les autels ou se déployer avec coquetterie sur les épaules du célébrant. La livrée de la maison régnante figurera seule désormais aux pompes religieuses. Quelquefois tout au plus, à l'heure matinale pour laquelle se sont éveillés les vrais fidèles, le prêtre qui prononce à voix basse les paroles du saint mystère pourra compter parmi ses assistans, agenouillée au milieu de la foule et confondue dans un pieux recueillement, une femme, une mère, qui n'a pas fait à sa grandeur le sacrifice de sa piété. Les églises n'auront pas encore de ces réunions brillantes, annoncées à l'avance comme les représentations à bénéfice, où l'éloquence chrétienne s'abaissait jusqu'au fade langage des académies, où je ne sais quelle effrontée venait, mondaine, leste et pimpante, jouer le rôle de la charité. Mais, avec moins de profits, elles auront aussi moins de périls. Elles doivent trembler encore jusque dans leurs fondemens de la dernière tempête qui a grondé sur leurs dômes et leurs clochers. Aussi, quel que soit l'avenir de notre politique, je ne leur conseille pas de s'y mêler de nouveau. Car dans cet état même où on les a réduites et qui ressemble à de la décadence, sans chercher ailleurs que dans les probabilités humaines l'espérance de leur durée, elles me semblent avoir beaucoup plus à vivre que les révolutions qui les menacent et celles qui paraîtraient les protéger. Il faut que la perpétuité ne leur soit pas promise de la même main qui l'inscrit si souvent dans nos lois.

Or, puisqu'il y a encore des églises à Paris, et que l'ambition n'y va plus, ce n'est pas chose que l'observateur puisse négliger, quels que soient du reste la nature de sa croyance et le degré de sa foi. Il ne s'agit pour cela que d'y conserver cette attitude de respect que commandent la politesse seule et l'habitude de la civilisation, à défaut de la crainte ou du sentiment religieux, et l'on peut ainsi visiter tour-à-tour

les lieux consacrés aux différentes communions. Mais Paris est peut-être, parmi toutes les capitales de l'Europe tolérante, celle où le culte offre le moins de ces variétés qui, après avoir coûté aux peuples tant de querelles et de sang, vivent aujourd'hui paisiblement dans une innocente jalousie, et laissent à d'autres folies le déplorable honneur d'exciter la haine des hommes. Outre les causes que nous en fournit l'histoire, il est certain que le climat de la grande ville, tout parfumé de plaisirs et de molles jouissances, que cette vie de mouvement, de bruit et de tumulte, ont toujours été peu favorables à la croissance du schisme. Au temps même des discordes religieuses, la capitale ne fournissait qu'un petit nombre d'adhérens à la doctrine sévère pour laquelle une partie de la France guerroyait; et, lorsqu'on voulut faire une Saint-Barthélemy, il fallut attirer des provinces un nombre suffisant de huguenots, pour avoir de quoi laisser dans la mémoire des siècles une longue horreur. Le peuple de Paris se prêta volontiers au recrutement de la ligue, au massacre, aux barricades, à l'expulsion de ses rois, parce que tout cela se fait d'emblée, à la hâte, en un tour de main; mais il ne se donna pas la patience d'écouter les longues instructions de l'hérésie. Le prêche de Charenton, quoiqu'il fût une nouveauté, ne put jamais devenir à la mode. La révolution vint ouvrir une large porte à l'introduction des sectes diverses. Mais à peine avait-elle proclamé la liberté des cultes qu'elle en décréta l'abolition. Les ruines s'amoncelaient trop nombreuses et trop rapides sur le sol de notre pays, pour que des caprices de foi religieuse eussent le temps d'y germer. Lorsque l'on s'occupa de déblayer le terrain, on n'y trouva qu'une religion toute faite, ayant forme de croyance et de cérémonie; vieille, sans doute, mais rajeunie par la persécution et le martyre. On la rétablit sur ce qui lui restait d'autels, et la terreur qui venait de passer était si profonde, qu'encore bien que la concurrence fût ouverte, il ne se présenta personne pour en profiter.

Voilà ce qui fait que nous ne pouvons offrir aux étrangers appelés dans notre cité par l'élégante facilité de nos mœurs, par la renommée de nos monumens et les délices

de nos arts, cette diversité infinie d'assemblées religieuses que renferment, par exemple, les villes de Londres et d'Amsterdam. Là se sont multipliées avec une étonnante fécondité les différentes formes de la prière. Une fois délivrées de cette aveugle soumission qu'exige l'église romaine pour son autorité absolue, invariable, perpétuée par la tradition, les consciences ne pouvaient être long-temps assujetties à des règles qu'une volonté de rébellion leur avait faites. Alors les sectes ont pullulé, et comme toutes avaient le même titre, toutes avaient droit au même établissement. Aussi est-ce plaisir de voir, dans une de ces capitales que je vous ai nommées, lorsqu'est arrivé le jour de l'adoration et du repos, car ces réformés n'ont pas encore eu l'esprit de supprimer le dimanche, toute la population sortir de ses maisons, éparpillée par groupes ou par individus, qui se disent adieu à leur porte, et se dirigent chacun vers l'édifice voisin où on lui a disposé les cérémonies de son culte. Hier et demain bourgeois de la même ville, habitués des mêmes coutumes, aujourd'hui s'appelant calvinistes, luthériens, épiscopaux, presbytériens, remontrans, évangéliques de deux ou trois congrégations, baptistes, anabaptistes, moraves, catholiques, jansénistes, arméniens, grecs, juifs, ariens, francs-penseurs, huntingdoniens, swedenborgiens, sandémoniens, unitairiens, méthodistes de la façon de Wesley ou de Whitefield; et tout cela sans jamais se mêler, sans surtout se tromper d'enseigne; à peu près, comme chez nous, les abonnemens vont à chaque journal.

Notre Paris n'a pas, il faut l'avouer, ce luxe de pieuses fantaisies. Luther et Calvin ont pu seuls s'y naturaliser, l'un dans l'église de la rue des Billettes, par succession d'une confrérie de carmes; l'autre, plus heureux, ayant recueilli le double héritage de Jeanne-Françoise de Chantal et de Pierre de Bérulle, la Visitation et l'Oratoire, deux temples bâtis par François Mansard et Jacques Lemercier. Ajoutez à cela trois synagogues construites par les juifs, à leurs frais, de leurs deniers, des produits de l'impôt que lève leur industrie sur le monde chrétien, ce qu'ils se garderaient peut-être de faire aujourd'hui que les desservans de leur culte viennent d'être admis à l'honneur d'émarger

les feuilles de traitement ; et vous saurez tout ce que nous pouvons faire pour les religions dissidentes, pour celles au moins qui ont quelque antiquité, quelque crédit et une certaine clientelle. Car il est bon de vous apprendre qu'il en pousse chaque matin des religions obscures et chétives ; qu'il s'organise des cultes à la sourdine, qu'il se trame des schismes dans l'ombre ; qu'après avoir mis la royauté au pillage, lorsque tout le butin est partagé, les spéculateurs veulent faire monnaie de la divinité. Prenez bien garde, honnêtes propriétaires, je vous en avertis, à qui vous louerez vos écuries, vos hangars et vos mansardes ; car on pourrait bien y installer quelque dieu de nouvelle fabrique, ce qui ferait grand tort à votre maison ; et les ordonnances de police n'ont pas prévu cette espèce de trouble ; elles ne se sont occupées que des mauvais lieux et des tripots. Voilà déjà que l'église française, car il faut appeler les gens par les noms qu'ils se donnent, chassée de son grenier, chassée d'un bazar et d'une salle de vente, comme un locataire incommode et de scandaleux voisinage, a conquis une ménagerie. Le catholicisme est parodié au boulevard. Renier sa religion n'était pas assez, il fallait encore la contrefaire. Par là, du moins, on obtient adroitement quelques signes de vénération adressés aux symboles de ce culte qu'on a trahi. Pourtant, ô monseigneur Châtel! j'ai une supplication à vous faire, et sérieusement, s'il en est besoin, je m'inclinerai devant votre apostolat. Faites des recrues, primat des Gaules, tant qu'il vous plaira, parmi les Gaulois qui ont âge d'apostasie : célébrez des mariages autant que vous pourrez ; le mal n'est pas si grand de déposer entre vos mains les sermens qu'on fait sous le poële : approchez-vous encore du lit des mourans, si cela ne vous fait pas peur ; mais, je vous en conjure, par le souvenir de cette candeur que vous aviez à douze ans, prenez pitié de l'enfance, de cette foi ardente et naïve, de cette espérance si fraîche et si radieuse qu'elle apporte aux pieds des autels, lorsqu'elle vient y chercher pour la première fois la communion des chrétiens. Grâce pour elle, monseigneur Châtel, et, au nom du ciel, ne lui donnez pas la vôtre ; n'empoisonnez pas ces lèvres timides qui s'ouvrent avec tant de confiance.

Bien avant que le temps des Châtel ne fût venu, Paris comptait deux cents églises ou chapelles consacrées à la religion dominante et jalouse. Les révolutions ne lui en ont laissé à montrer aujourd'hui que trente-sept, y compris les murailles et le comble de Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout le reste est devenu maison, café, atelier, magasin ou théâtre. Londres, avec ses nombreuses réunions de dissidens et ses quinze chapelles catholiques, a conservé ou bâti cent quatre-vingt-dix temples pour le culte anglican, sans que la politique des Anglais, leur commerce, leurs conquêtes et même leur réforme parlementaire en aient souffert le moins du monde; ce qui prouve que chaque peuple a sa façon d'entendre le progrès social. Quant à nous, notre talent est de détruire; mais si bien, si vite et si profondément, qu'il ne subsiste plus de trace de l'édifice. Ce que nous commençons a seul figure de ruine. A la tête des monumens qui appartiennent au culte de la majorité et qui sont restés debout, il faut placer la vieille cathédrale, élevée dans le temps où les rois de France continuaient l'ouvrage de leurs prédécesseurs, œuvre inintelligible pour notre époque, où les pensées ne se lèguent ni ne se recueillent; la cathédrale avec ses figures bizarres, ses légendes racontées par la pierre et ses énigmes de sculpture; au-dehors, témoignage imposant du moyen âge; au dedans, blanchie, badigeonnée et luisante comme serait une Bourse de nos jours. L'empire avait beaucoup fait pour Notre-Dame; il avait relevé son autel; il lui avait rendu ses tableaux, ses marbres, son trésor, et placé à l'entrée du chœur une clôture élégante. Le sacre était reconnaissant. La nouvelle révolution a voulu y travailler aussi; elle a dégagé l'édifice antique des bâtimens qui en masquaient une partie; elle a fait de l'art, sans le vouloir, à coups de pioche et de marteau. Car toutes les révolutions entendent très-bien et par instinct le chapitre de l'art qui consiste à donner de l'espace et du jour. Si vous avez besoin de matériaux pour construire vous pouvez tout près de là prendre quelques toises de ce qui fut jadis un palais, et emporter, en payant, votre charretée de débris. Les révolutions n'ont que cela à vendre; le reste elles l'achètent. Maintenant la métropole, veuve de son archevê-

ché, s'étend librement et se livre aux regards dans un vide qui semble la gêner et lui faire peur ; car cette solitude est celle de la destruction. Quant au premier pasteur de notre église, quant à l'hôte viager du palais qui n'est plus, ç'a été dernièrement un noble sujet de risée d'apprendre qu'un huissier avait en vain cherché sa demeure au milieu de son diocèse. Il a fallu que la peste vint pour le trouver.

Après Notre-Dame, Paris citait, pour son antiquité, Saint-Germain-l'Auxerrois, aujourd'hui enceinte muette et fermée, à laquelle on n'ose toucher ni pour la réparer, ni pour l'abattre, où le culte a espéré un instant se glisser à la suite des morts entassés par l'épidémie, mais dont la peur de l'émeute, autre épidémie de notre temps, a fait de nouveau cadenasser la porte; Saint-Germain, objet de regrets pour l'art, de douleur pour la piété, et d'embarras pour la voirie. Pour se consoler de cette perte, il n'a plus guère que Saint-Eustache aux voussures hardies, aux piliers élégans, au jour sombre et mystérieux, où Colbert, le ministre du grand roi, et Chevert, le soldat de fortune sous l'ancienne monarchie, ont conservé leur sépulture; Saint-Gervais, dont l'ordonnance est belle et le portail majestueux; Saint-Roch dont l'architecture, tant soit peu théâtrale, semblerait faite tout exprès pour une dévotion mondaine, lors même que le regard cynique de Dubois penché sur sa tombe n'y effaroucherait pas la pudeur; l'ancienne église des Jésuites, au quartier Saint-Antoine, survivant à la chute de ceux qui l'ont ornée; Saint-Germain-des-Prés, riche de ses vieux souvenirs et de ses tombeaux; Saint-Sulpice enfin, le dernier et brillant effort de l'art moderne en faveur de la religion. Car il ne faut pas compter ce long carré de murailles entouré de colonnes qui se couvre tout doucement à l'extrémité des boulevards, en face de la chambre des députés, passe-temps et bénéfice livré à deux ou trois générations d'architectes, propre à toutes les destinations qu'on voudra lui donner, ce qui pourrait bien être aujourd'hui un mérite. Il faut oublier aussi l'ambitieuse construction de Soufflot, maintenant dépouillée de sa croix toute neuve et de ses autels à peine séchés Pour la seconde fois, on en a fait déloger la divinité

et on a voulu encore la remplacer par l'immortalité humaine. Mais ne voilà-t-il pas que, lorsque le lieu a été prêt, c'est-à-dire évacué, la place vide et balayée, les grands hommes ont manqué à leur gîte; les piédestaux n'ont pas trouvé de statues. Dans le passé voisin de nous, le seul que nous voulions reconnaître, dans la gloire d'hier, il ne s'est pas rencontré de réputations à l'abri de la dispute, de culte proposé qui ne soulevât aussitôt des protestans. Et dans le présent, pas une seule espérance, pas un homme dont les caveaux du Panthéon pussent prendre d'avance la mesure! Aussi faut-il dire que l'assemblée qui discutait cette grave question était au complet.

Deux essais tentés, l'un au quartier Bonne-Nouvelle, l'autre au faubourg Montmartre, et dont le premier seul a pu arriver à sa fin, montrent assez à quelles proportions mesquines doit se réduire l'architecture travaillant désormais pour le culte. Et ce n'est pas cet art seul que les églises inspiraient ou défrayaient, comme vous voudrez. Elles servaient aussi de débouchés, suivant l'honnête expression de la statistique industrielle, pour les œuvres du peintre et du statuaire. Le Salon s'écoulait dans les temples. Il n'est presque pas une de nos trente-sept églises qui n'ait donné asile à quelques-unes de ces grandes toiles où se déployait avec plus ou moins de bonheur, en scènes de martyre, le pinceau religieux de nos artistes. Les saints n'étaient pas mauvais à sculpter; il y avait d'excellens bas-reliefs dans l'Évangile. Et tout cela était bien payé, commandé à l'avance, puis exécuté comme on pouvait. Grande ressource perdue aujourd'hui pour cette foule de vocations qui rêvent le talent et sentent le besoin! Il leur faudra de toute nécessité rétrécir leur imagination dans les limites d'un sujet et dans la mesure d'un cadre que les fortunes particulières puissent comprendre et payer, qui trouve sa place dans les modestes galeries de nos amateurs. Ils seront obligés de chercher le beau en modelant des bustes de bourgeois, d'étudier la nature en dessinant les points de vue d'un parc, si mieux ils n'aiment se vouer à la poursuite des ridicules puissans, et aux risques de Sainte-Pélagie, en suivant l'audacieux essor que vient de prendre la caricature.

Et à propos de caricatures, je vous embarrasserais bien si je vous disais de chercher en quel lieu j'ai vu exposée une des plus piquantes, des plus amères productions qu'aient offertes à nos regards la périodicité du crayon politique. Au vitrage des cabinets de lecture, vous épiez leur apparition; à la porte des marchands d'estampes, sur les quais, sur les boulevarts, vous ne manquez jamais de faire une halte pour savoir où en est l'opposition de la lithographie. Mais fussiez-vous sergent de ville, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne soupçonneriez jamais qu'une de ces petites échoppes adossées au portail de nos églises, où se débitent des chapelets, des rosaires, des cantiques et des livres pieux, puisse receler, que dis-je ? étaler, entre la représentation du miracle de Migné et quelque vignette ascétique, les œuvres de cette polémique grotesque qui met le parquet aux abois. Juste retour des choses d'ici-bas, dirai-je à nos maîtres. Assez long-temps le rire s'est exercé partout et sur tout, à votre profit; il faut bien qu'il ait sa réaction à vos dépens. La raillerie a passé du côté où vous la jetiez naguère à pleines mains, sans pitié. En prenant pour vous le pouvoir, vous avez abandonné aux vaincus les armes dont vous les frappiez; vous avez mis en humeur de moquerie tout ce qui n'est pas à vous; vous avez donné de l'esprit aux sacristains et de la malice aux bedeaux.

Maintenant faut-il suivre dans ces églises, toujours ouvertes aux curieux comme aux fidèles, dont les trésors semblent confiés à la foi publique, et ne tentent que bien rarement le crime, où vous ne trouvez le plus souvent pour toute garnison que le vieillard impotent qui vous offre poliment l'eau bénite, faut-il suivre, disons-nous, ceux que leur foi y conduit, les examiner dans l'occupation de la prière, ou bien encore assister aux cérémonies saintes comme à un spectacle frivole ? Non, sans doute; car cette indifférence, qui permet l'observation et la critique, s'arrête aux choses du sanctuaire. A peine serait-il discret de remarquer quelques habitudes du lieu, qui n'appartiennent pas tout-à-fait au culte qu'on y célèbre; les petites vanités qui se logent au banc-d'œuvre, qui s'installent dans les chapelles ou se cantonnent dans les tribunes; l'importance locale des

marguilliers, des confréries et des dames de charité; le privilège des chaises armoriées, rembourrées et contenant tout un nécessaire de piété ; la mine tour-à-tour renfrognée et caressante des quêteuses embusquées à chaque porte; toutes ces distinctions de classe, de fortune, et peut-être d'opinion, qui se conservent jusque dans le choix des églises où l'on va prier, qui donnent à l'assistance, suivant le quartier, un caractère de dévotion tout différent, qui font toiser d'un coup d'œil, à Saint-Thomas-d'Aquin, une habituée de Saint-Roch, et rendent un paroissien de Saint-Louis-d'Antin tout dépaysé lorsqu'il entre à l'Assomption. Peut-être encore commettrait-on quelque scandale en signalant les secrets de la coquetterie appliquée à l'office divin, les nuances de toilette qui se trouvent entre les heures où le négligé est permis et cette brillante messe de l'après-midi, cette messe paresseuse, comme on disait autrefois, où l'on arrive tout prêt pour le concert ou la promenade, prélude pieux des joies profanes.

Mais outre les célébrations régulières dont l'affiche vous annonce soigneusement le menu et les personnages, il est encore d'autres solennités, miparties, en quelque sorte, de convenance sociale et de devoir religieux, qui vous appellent dans les églises, comme assistant ou comme partie intéressée. Quelques efforts que nous ayons faits pour retrancher de notre existence tout ce qui ressemble au sentiment et à la poésie, pour la réduire au matériel des besoins et des souffrances, pour en élaguer tout le luxe des croyances et des traditions, il est cependant trois épisodes de la vie que nous n'avons pu dépouiller tout-à-fait de leur éclat, que nul ne veut inscrire tout uniment à leur date, comme on fait d'un arrivage, d'un contrat ou d'une faillite. Ce sont la naissance, le mariage et la mort ; la naissance, qui apporte tant de joie et d'espérance ; le mariage, qui a tant besoin d'illusions; la mort, dont le souvenir se perd si vite qu'il faut bien du moins donner quelque appareil à la douleur du lendemain. Les lois qui ont ôté à l'Église l'authenticité des actes de l'état civil n'ont rien su faire, même dans leur tendance la plus hostile et la plus jalouse, pour remplacer les cérémonies qu'elle avait attachées aux trois gran-

des époques de la vie humaine, et par lesquelles elle ramène encore dans ses temples les hommes les plus dédaigneux ou les plus insoucians de sa doctrine. Le sacerdoce municipal n'a trouvé à leur offrir que les formes maussades ou mesquines. Tout a été dit pour l'enfant lorsqu'on a eu vérifié son sexe; tout pour les époux, quand le moraliste autorisé de la mairie, connu peut-être pour faire fort mauvais ménage, leur a lu l'article du Code qui enjoint à l'un protection, à l'autre obéissance, à tous deux fidélité; tout pour le défunt et pour le regret des survivans, lorsqu'on est convenu du cercueil et du terrain, du char et du cortège, et qu'il ne reste plus à payer que les pour-boire. Aussi vous ne trouverez personne qui veuille se contenter de ce nécessaire légal, qui croie son héritier bien venu, sa chaîne suffisamment rivée, sa dette acquittée envers le parent ou l'ami trépassé, si la religion n'est pas intervenue, avec sa pompe touchante, dans ces évènemens de la famille. C'est là ce qu'on nomme le casuel, en style de fabrique, et ce qui conduit chaque jour devant les autels des visiteurs inconnus, qu'attend impatiemment à la porte cette nuée de pauvres à brevet, de mendians patentés, d'estropiés en activité, les plus hargneux et les plus insolens pétitionnaires qu'on ait vus jamais, et des mains desquels vous arracherez avec peine ou le maillot du nouveau-né, ou votre habit de noce, ou votre manteau funéraire.

Et lorsque se présente au seuil de l'église cette clientèle d'un jour, lorsqu'arrivent ces ouailles accidentelles, il ne faut pas que le prêtre fasse de difficulté pour l'admission, qu'il exige des passeports, qu'il s'avise de prétendre ne devoir son ministère qu'à ceux qui sont de sa foi. Car il y aurait là sujet d'émeute, de violence et d'assaut; tant nous sommes devenus conséquens et raisonnables, tant nous comprenons bien les deux ou trois principes sur lesquels roule depuis quarante ans toute notre argumentation! Le plus sûr est donc de donner à tous venans et baptême, et consécration, et prières, sans chercher d'où sort le parrain, le marié ou le mort, sans demander ni se rappeler ce qu'il a fait hors du temple; de prendre au mot ceux qui l'escortent avec l'attitude de fidèles, et de les forcer à en conti-

nuer le rôle. S'il s'est glissé dans la foule quelque mécréant, portant en son cœur velléité de sacrilège et attendant une occasion d'outrage, il faut sagement faire comme le prélat de la Sainte-Chapelle, le laisser venir, l'attirer même, le surprendre en posture de chrétien, s'approcher de lui alors,

Et d'un bras fortuné
Bénir subitement l'ennemi consterné.

A Bazin.

La Femme Abandonnée.

En 1822, au commencement du printemps, les médecins de Paris envoyèrent en Basse-Normandie un jeune homme qui relevait alors d'une maladie inflammatoire, causée par quelque excès d'étude ou de vie peut-être. Sa convalescence exigeant un repos complet, une nourriture douce, un air froid, l'absence totale de sensations extrêmes, les grasses campagnes du Bessin et l'existence pâle de la province parurent propices à son rétablissement. Il vint donc à Bayeux, petite ville située à deux lieues de la mer, chez une de ses cousines, par laquelle il fut accueilli avec cette cordialité particulière aux gens habitués à vivre dans la retraite, et pour lesquels l'arrivée d'un parent ou d'un ami devient un bonheur.

A quelques usages près, toutes les petites villes se ressemblent; aussi, lorsque Gaston de Neuil eut passé plusieurs soirées chez sa cousine Mme de Sainte-Sevère, ou chez les personnes dont elle faisait sa compagnie, il connut bientôt les gens qui, pour cette société exclusive, composaient toute la ville. Gaston de Nueil vit en eux le personnel immuable que les observateurs retrouvent dans les nombreuses capitales de ces anciens états qui formaient la France d'autrefois.

C'était d'abord la famille royale du pays, celle dont la noblesse, inconnue à cinquante lieues plus loin, passe dans le département pour incontestable et de la plus haute antiquité. Sans que personne s'en doute, elle effleure par ses alliances les Montmorenci, touche aux Lusignan, et s'accroche aux Soubise. Le chef de cette race illustre est un chasseur déterminé. Homme sans manières, il accable tout le monde de sa

supériorité nominale ; tolère le sous-préfet, comme il souffre l'impôt ; et, n'admettant aucune des puissances nouvelles qu'a créées le dix-neuvième siècle, il fait observer comme une monstruosité politique que le premier ministre n'est pas gentilhomme. Sa femme a le ton tranchant, parle haut, a eu des amans, mais fait régulièrement ses pâques. Elle élève mal ses filles, pensant qu'elles seront toujours bien avec leur nom. Du reste, la femme et le mari n'ont aucune idée du luxe actuel ; ils s'en tiennent aux livrées de théâtre, aux anciennes formes ; et leur vieux faste s'allie curieusement avec l'économie des provinces. Enfin ce sont les gentilshommes d'autrefois, moins les lods et ventes, moins la meute et les habits galonnés ; tous pleins d'honneur entre eux, dévoués à des princes qu'ils ne voient qu'à distance. Cette maison historique *incognito* a toute l'originalité d'une vieille tapisserie de haute-lice.

Dans la famille se trouve infailliblement un oncle ou un frère, lieutenant-général, cordon rouge, homme de cour, qui a été en Hanovre avec le maréchal de Richelieu, et que vous retrouverez là comme le feuillet égaré d'un vieux pamphlet du temps de Louis XV. A cette famille fossile s'oppose une famille de noblesse moins ancienne, mais plus riche. Le mari et la femme vont passer deux mois d'hiver à Paris, dont ils rapportent le ton fugitif, le luxe éphémère et changeant. Madame est élégante et gracieuse, mais elle garde encore la mode qui n'est plus. Cependant elle se moque de l'ignorance affectée de ses voisins. Son argenterie est moderne ; elle a des grooms, des nègres, un valet de chambre sans livrée. Son fils a tilbury. Le père est au fait des intrigues du ministère, raconte des anecdotes sur Louis XVIII et sur Mme du Cayla ; il a du 3 pour 100, évite la conversation sur les cidres, mais tombe encore parfois dans la manie de rectifier le chiffre des fortunes départementales ; il est membre du conseil général, se fait habiller à Paris, porte la croix de la Légion-d'Honneur ; son fils cadet est auditeur au conseil d'état ; enfin ce gentilhomme a compris la restauration, mais il est moins pur de royalisme que la famille avec laquelle il rivalise. Il reçoit *la Gazette* et *les Débats*, l'autre famille lit *la Quotidienne*.

Monseigneur l'évêque, ancien vicaire-général d'autrefois, flotte entre ces deux puissances, qui lui rendent les honneurs dus à la religion, mais qui lui font sentir parfois la morale que le bon La Fontaine a mise à la fin de *l'Ane chargé de reliques :* le bon-homme est roturier.

Puis viennent les astres secondaires : les gentilshommes qui jouissent de 10 ou 12,000 livres de rente, et qui ont été capitaines de vaisseau, ou capitaines de cavalerie, ou rien du tout. A cheval par les chemins, ils tiennent le milieu entre le curé portant les sacremens, et le contrôleur des contributions en tournée. Presque tous savent jouer au trictrac, ont été dans les pages ou dans les mousquetaires, et maintenant achèvent paisiblement leurs jours dans une *faisance-valoir*, plus occupés d'une coupe de bois ou de leur cidre que de la monarchie; cependant ils parlent de la charte et des libéraux entre deux *robbers* de wisth, après avoir arrangé des mariages et calculé des dots, suivant les généalogies qu'ils savent par cœur. Leurs femmes vont en cabriolets d'osier; elles ont des châles, mais elles portent plus de bonnets que de chapeaux, et saluent gauchement.

Autour de ces élémens principaux de la gent aristocratique se groupent deux ou trois vieilles filles de qualité qui ont résolu le problème de l'immobilisation de la créature humaine. Elles sont comme scellées dans les maisons où vous les voyez : leurs figures, leurs toilettes, semblent faire partie de l'immeuble, de la ville, de la province dont elles sont la tradition, la mémoire, l'esprit. Quoiqu'elles aient toutes quelque chose de raide et de monumental, elles savent sourire, hocher la tête; et, de temps en temps, disent des mots qui passent pour spirituels.

Auprès de ces vieilles demoiselles se trouvent un ou deux riches bourgeois qui se sont glissés dans ce petit faubourg Saint-Germain, protégés par elles, ou à la faveur de leurs opinions et de leur fortune; mais en dépit de leurs quarante ans, chacun dit d'eux :

— Ce petit *un tel* pense bien !...

Et l'on en fait des députés.

Enfin il y a deux ou trois ecclésiastiques, reçus pour leur étole, et parce qu'ils ont de l'esprit.

La masse totale de l'intelligence amassée dans toutes ces têtes se compose d'une certaine quantité d'idées anciennes auxquelles se mêlent quelques pensées nouvelles qui se brassent en commun tous les soirs, et qui, semblables à l'eau d'une petite anse, ont leur flux et reflux quotidien, leur remous perpétuel, exactement semblable l'un à l'autre, science traditionnelle à laquelle il n'est au pouvoir de personne d'ajouter une goutte d'esprit. La vie de ces routinières personnes gravite dans une sphère d'habitudes aussi incommutables que le sont leurs opinions religieuses, politiques, morales et littéraires.

Un étranger est-il admis dans ce cénacle, chacun lui dira, non sans une sorte d'ironie :

Vous ne trouverez pas ici le brillant de votre monde parisien !...

Et chacun condamnera l'existence de ses voisins en voulant faire croire qu'il est une exception dans cette société, qu'il a tenté sans succès de la renover ; mais si, par malheur, l'étranger fortifie par quelque remarque l'opinion que ces gens-là ont d'eux-mêmes, il passe aussitôt pour un homme méchant, un Parisien corrompu, sans foi ni loi.

Quand Gaston de Nueil apparut dans ce petit monde, où toutes les valeurs nobiliaires et territoriales étaient cotées comme le sont les fonds de la Bourse à la dernière page des journaux, où l'étiquette était parfaitement convenue, où chaque chose de la vie s'harmoniait, et où tout se trouvait mis à jour, il avait été pesé déjà dans les balances infaillibles de l'opinion bayeusaine ; car déjà sa cousine Mme de Sainte-Sevère avait dit le chiffre de sa fortune, celui de ses espérances, exhibé son arbre généalogique, vanté ses connaissances, sa politesse et sa modestie. Recevant l'accueil auquel il devait strictement prétendre, il fut accepté comme un bon gentilhomme, sans façon, parce qu'il n'avait que vingt-trois ans, mais lorgné par les jeunes personnes et par quelques mères, parce qu'il possédait 18,000 livres de rente dans la vallée d'Auge, et que son père devait tôt ou tard lui laisser le château de Manerville avec toutes ses dépendances. Quant à son instruction, à son avenir politique, à sa valeur personnelle, à ses talens, il n'en fut seulement

pas question. Ses terres étaient bonnes et les fermages bien assurés; d'excellentes plantations y avaient été faites; les réparations et les impôts étaient à la charge des fermiers; les pommiers avaient trente-huit ans; enfin son père était en marché pour acheter deux cents arpens de bois contigus à son parc, qu'il voulait entourer de murs; aucune espérance ministérielle, aucune célébrité humaine, ne pouvait lutter contre de tels avantages.

Soit par malice, soit par calcul, Mme de Sainte-Sevère n'avait pas parlé du frère aîné de Gaston, et Gaston n'en dit pas un mot; mais ce frère était poitrinaire, et paraissait devoir être bientôt enseveli, pleuré, oublié.

Gaston de Nueil commença par s'amuser de ces personnages; il en dessina pour ainsi dire les figures sur son album dans toute la vérité sapide de leurs physionomies anguleuses, crochues, ridées, dans toute l'originalité de leurs costumes et de leurs tics; il se délecta des *normanismes* de leur idiôme, du *fruste* de leurs idées, et de leurs caractères; puis, après avoir épousé cette vie d'écureuils occupés à faire tourner la même cage, il sentit l'absence de toute opposition dans une existence arrêtée d'avance comme celle des religieux au fond des cloîtres. Alors il tomba dans une crise qui n'est encore ni l'ennui, ni le dégoût, mais qui en comporte presque tous les effets. Après les légères souffrances de cette transition s'accomplit le phénomène de la transplantation de l'individu dans un terrain qui lui est contraire, où il doit s'atrophier et mener une vie rachitique. En effet, si rien ne le tire de ce monde, il en adopte insensiblement les usages, et il se fait à son vide.

Déjà les poumons de Gaston s'habituaient à cette atmosphère; il était prêt à reconnaître une sorte de bonheur végétal dans cette existence sans soins et sans idées; puis, perdant tout souvenir du mouvement de sève, de la fructification constante qu'il avait si ardemment épousée dans la sphère parisienne, il allait se pétrifier parmi ces pierres, y demeurer pour toujours, comme les compagnons d'Ulysse, contens de leur grasse enveloppe.

Un soir, Gaston de Nueil se trouva, sans trop s'en étonner, assis entre une vieille dame et l'un des vicaires-géné-

raux du diocèse, dans un salon à boiseries peintes en gris, carrelé en grands carreaux de terre blancs, décoré de quelques portraits de famille, garni de quatre tables de jeu, autour desquelles seize personnes babillaient en jouant toutes au wisth. Là, ne pensant à rien, mais digérant un de ces dîners exquis avenir de la journée en province, il se surprit à justifier les usages du pays!... Il concevait pourquoi ces gens-là continuaient à se servir des cartes de la veille, à les battre sur des tapis usés, et comment ils arrivaient à ne plus s'habiller ni pour eux-mêmes, ni pour les autres. Il trouvait je ne sais quelle philosophie dans le mouvement uniforme de cette vie circulaire, dans le calme de ces habitudes logiques, et dans l'ignorance des choses élégantes; enfin il comprenait presque l'inutilité du luxe. La vie de Paris avec ses passions, ses orages et ses plaisirs, n'était déjà plus dans son esprit que comme un souvenir d'enfance. Il admirait, de bonne foi, la figure chaste, l'air modeste et craintif d'une jeune personne dont il avait, en la voyant pour la première fois, jugé la mise comme souverainement ridicule, la figure niaise, les manières sans grâces et l'ensemble repoussant. C'en était fait de lui. Venu de la Province à Paris, il allait retomber de l'existence inflammatoire de Paris dans la froide vie de Province, sans une phrase qui frappa son oreille et lui apporta soudain une émotion semblable à celle que lui aurait causée quelque motif original parmi les accompagnemens d'un opéra ennuyeux.

— N'avez-vous pas été voir hier madame de Beauséant?... dit une vieille femme au chef de la maison princière du pays.

— J'y suis allé ce matin, répondit-il; je l'ai trouvée bien triste, et si souffrante que je n'ai pas pu la décider à venir dîner demain avec nous....

— Avec Mme de Champignelles!..... s'écria la douairière en manifestant une sorte de surprise.

— Avec ma femme!..... dit tranquillement le gentilhomme. Mme de Beauséant n'est-elle pas de la maison de Bourgogne? par les femmes, il est vrai; mais enfin, ce nom-là blanchit tout!... Ma femme aime beaucoup la vicomtesse,

et la pauvre dame est depuis si long-temps seule, que.. ..

En disant ces derniers mots, le marquis de Champignelles regarda d'un air calme et froid les personnes qui l'écoutaient et l'examinaient; mais il fut presque impossible de deviner s'il faisait une concession au malheur ou à la noblesse de Mme de Beauséant, s'il s'était flatté de la recevoir chez elle, ou s'il voulait forcer par orgueil les gentilshommes du pays et leurs femmes à la voir.

Toutes les dames parurent se consulter en se jetant le même coup d'œil. Alors, le silence le plus profond ayant tout-à-coup régné dans le salon, leur attitude fut prise comme l'indice de leur improbation.

— Cette Madame de Beauséant est-elle par hasard celle dont l'aventure avec M. d'Ajuda-Pinto a fait tant de bruit?... demanda Gaston à la personne près de laquelle il était.

— Parfaitement la même..... lui répondit-on. Elle est venue habiter Courcelles après le mariage de M. d'Ajuda; mais personne ici ne la reçoit... Elle a d'ailleurs beaucoup trop d'esprit pour ne pas avoir senti toute la fausseté de sa position; aussi n'a-t-elle cherché à voir personne. M. de Champignelles et quelques hommes se sont présentés chez elle, mais elle n'a reçu que M. de Champignelles, à cause peut-être de leur parenté : ils sont alliés par les Beauséant. Le marquis de Beauséant le père a épousé une Champignelles de la branche aînée. Quoique la vicomtesse de Beauséant passe pour descendre de la maison de Bourgogne, vous comprenez que nous ne pouvions pas admettre ici une femme séparée de son mari. Ce sont de vieilles idées auxquelles nous avons encore la bêtise de tenir... La vicomtesse a eu d'autant plus de tort, que M. de Beauséant est un galant homme, un homme de cour; il aurait très-bien entendu raison..... Mais sa femme est une tête folle.....

M. de Nueil, tout en entendant la voix de son interlocutrice, ne l'écoutait plus. Il était absorbé par mille fantaisies; car existe-t-il d'autre mot pour exprimer les attraits d'une aventure au moment où elle sourit à l'imagination; quand l'ame, concevant de vagues espérances, pressent d'inexplicables félicités, des craintes, des évènemens, sans que rien encore n'alimente et fixe les caprices de ce rêve.

Alors l'imagination enfante des projets impossibles, et jouit de tous les bonheurs d'une passion; mais peut-être le germe de la passion la contient-elle tout entière comme une graine contient une belle fleur avec ses parfums et ses riches couleurs.

M. de Nueil ignorait que Mme de Beauséant se fût réfugiée en Normandie après un éclat que la plupart des femmes envient et condamnent, surtout lorsque la passion qui y a donné lieu a été presque justifiée par les séductions de la jeunesse et de la beauté...

Il existe un prestige inconcevable dans toute espèce de célébrité, à quelque titre qu'elle soit due. Il semble que, pour les femmes comme jadis pour les familles, la gloire d'un crime en efface la honte; et, de même que telle maison s'enorgueillit de ses têtes tranchées, une jolie, une jeune femme devienne plus attrayante par la fatale renommée d'un amour heureux ou d'une affreuse trahison : plus elle est à plaindre, et plus elle excite de sympathie. Nous ne sommes impitoyables que pour les choses, pour les sentimens et les aventures vulgaires. En attirant tous les regards, nous paraissons être quelque chose de grand; mais il faut s'élever au-dessus des autres pour en être vu, et la foule éprouve involontairement un sentiment de respect pour tout ce qui se grandit, sans demander compte des moyens. En ce moment Gaston de Nueil se sentait poussé vers Mme de Beauséant par la secrète influence de ces raisons, ou peut-être par la curiosité, par le besoin de mettre un intérêt dans sa vie actuelle, enfin par cette foule de motifs impossibles à dire, et que le mot de *fatalité* nous sert souvent à exprimer. La vicomtesse de Beauséant avait surgi devant lui tout-à-coup, accompagnée d'une foule d'images gracieuses : elle était un monde nouveau. Près d'elle, sans doute, il y avait à craindre, à espérer, à combattre, à vaincre. Elle devait contraster avec toutes les personnes qu'il voyait dans ce salon mesquin; enfin c'était une femme, et il n'avait point encore rencontré de femme dans ce monde froid, où les calculs remplaçaient les sentimens, où la politesse n'était plus que des devoirs, et où les idées les plus simples avaient quelque chose de trop blessant pour être

acceptées ou émises, Mme de Beauséant réveillait en son ame le souvenir de tous ses rêves de jeune homme, et ses passions endormies.

Gaston de Nueil devint distrait pendant le reste de la soirée. Il pensait aux moyens de s'introduire chez Mme de Beauséant ; et, certes, il n'en existait guère. Elle passait pour être éminemment spirituelle ; mais si les personnes d'esprit peuvent se laisser séduire par les choses originales ou fines, elles sont exigeantes, savent tout deviner ; il y a donc autant de chances pour se perdre que pour réussir, auprès d'elles. Puis la vicomtesse devait joindre à l'orgueil de sa situation la dignité que son nom lui commandait d'avoir. La solitude profonde dans laquelle elle vivait semblait être la moindre des barrières élevées entre elle et le monde. Il était donc presque impossible à un inconnu, de quelque bonne famille qu'il fût, de se faire admettre chez elle.

Cependant le lendemain matin M. de Nueil dirigea sa promenade vers le pavillon de Courcelles, et fit plusieurs fois le tour de l'enclos qui en dépendait. Dupé par les illusions auxquelles il est si naturel de croire à son âge, il regardait à travers les brèches ou par-dessus les murs, restait en contemplation devant les persiennes fermées, ou examinait celles qui étaient ouvertes, espérant qu'un hasard romanesque dont il combinait les effets, sans s'apercevoir de leur impossibilité, pourrait l'introduire auprès de Mme de Beauséant.

Il se promena pendant plusieurs matinées fort infructueusement ; mais, à chaque promenade, cette femme placée en dehors du monde, victime de l'amour, ensevelie dans la solitude, grandissait dans sa pensée et se logeait dans son ame. Aussi le cœur de Gaston battait d'espérance et de joie, si par hasard, en longeant les murs de Courcelles, il venait à entendre le pas lourd d'un jardinier.

Il pensait bien à écrire à Mme de Beauséant ; mais que dire à une femme dont on n'a pas vu même le pied ?... D'ailleurs Gaston se défiait de lui-même ; puis, semblable à tous les jeunes gens encore pleins d'illusions, il craignait plus que la mort les terribles dédains du silence, et frissonnait en pensant à toutes les chances que pouvait avoir sa pre-

mière prose amoureuse d'être jetée au feu. Il était en proie à mille idées contraires qui se combattaient; mais enfin, à force d'enfanter des chimères, d'écrire des romans et de se creuser la cervelle, il trouva l'un de ces heureux stratagèmes qui finissent par se rencontrer dans le grand nombre de ceux que l'on rêve, et qui révèlent à la femme la plus innocente l'étendue de la passion avec laquelle un homme s'est occupé d'elle. Souvent les bizarreries sociales créent autant d'obstacles réels entre une femme et son amant que les poètes orientaux en ont mis dans les délicieuses fictions de leurs contes, et leurs images les plus fantastiques sont rarement exagérées; aussi, dans la nature comme dans le monde des fées, la femme doit toujours appartenir à celui qui sait arriver à elle, et la délivrer de la situation où elle languit.

Le plus pauvre des calenders tombant amoureux de la fille d'un calife n'en était certes pas séparé par une distance moindre que celle qui se trouvait entre Gaston et Mme de Beauséant. Elle se levait et se couchait, sans se douter des circonvolutions faites autour d'elle par M. de Nueil, dont l'amour s'accroissait de toute la grandeur des obstacles à franchir : sa maîtresse improvisée avait tous les attraits de la perspective. Se fiant donc à son inspiration, espérant tout de l'amour qui jaillissait de ses yeux, et croyant la parole plus éloquente que la lettre la plus passionnée; spéculant aussi sur la curiosité naturelle à la femme, il alla chez M. de Champignelles, qu'il avait résolu de faire servir à la réussite de son entreprise.

Il dit au gentilhomme qu'ayant à s'acquitter d'une commission importante et délicate auprès de Mme de Beauséant, et ne sachant point si elle lisait les lettres d'une écriture inconnue, ou si elle accorderait sa confiance à un étranger, il le priait de demander à la vicomtesse, lors de sa première visite, si elle daignerait le recevoir. Tout en invitant le marquis à garder le secret en cas de refus, il l'engagea fort spirituellement à ne point taire à Mme de Beauséant les raisons qui pouvaient le faire admettre chez elle. N'était-il pas homme d'honneur, loyal et incapable de se prêter à une chose de mauvais goût ou même malséante?

Le hautain gentilhomme, dont M. de Nueil avait flatté sans bassesse toutes les petites vanités, fut complètement dupé par cette diplomatie de l'amour qui donne à un jeune homme l'aplomb et la haute dissimulation d'un vieil ambassadeur. Il essaya bien de pénétrer les secrets de Gaston, mais celui-ci, bien embarrassé de les lui dire, opposa des phrases normandes aux adroites interrogations de M. de Champignelles, qui le complimenta sur sa discrétion.

Aussitôt le marquis courut à Courcelles avec cet empressement que les gens d'un certain âge mettent à rendre service aux jolies femmes.

Dans la situation où se trouvait la vicomtesse de Beauséant, un message de cette espèce était de nature à l'intriguer; aussi, quoiqu'elle ne vît, en consultant ses souvenirs, aucune raison qui pût amener chez elle M. de Nueil, elle n'aperçut aucun inconvénient à le recevoir, après toutefois s'être prudemment enquise de sa position dans le monde. Elle avait cependant commencé par refuser; puis elle avait discuté ce point de convenance avec M. de Champignelles, en l'interrogeant pour tâcher de deviner s'il savait le motif de ce rendez-vous; puis elle était revenue sur son refus, parce que la discussion et la discrétion forcée du marquis avaient irrité sa curiosité. M. de Champignelles, ne voulant point paraître ridicule, prétendait, en homme instruit, mais discret, que la vicomtesse devait parfaitement bien connaître l'objet de cette visite, quoiqu'elle le cherchât de bien bonne foi sans le trouver; créant des liaisons entre Gaston et des gens qu'il ne connaissait pas, se perdant dans d'absurdes suppositions, et se demandant à elle-même si elle avait jamais vu M. de Nueil.

La lettre d'amour la plus vraie ou la plus habile n'eût certes pas produit autant d'effet que cette espèce d'énigme sans mot, dont Mme de Beauséant fut occupée à plusieurs reprises.

Quand Gaston apprit qu'il pourrait voir Mme de Beauséant, il fut tout à la fois ravi par ce bonheur si ardemment souhaité, et singulièrement embarrassé de donner un dénouement à sa ruse.

— Bah ! *la voir* !... répétait-il en s'habillant, la voir, c'est tout !...

Puis il espérait, en franchissant la porte de Courcelles, rencontrer un expédient pour dénouer le nœud gordien qu'il avait serré lui-même. Gaston était du nombre de ceux qui, croyant à la toute-puissance de la nécessité, vont toujours; et, au dernier moment, arrivés en face du danger, ils s'en inspirent, et trouvent des forces pour le vaincre.

Il mit un soin particulier à sa toilette, s'imaginant, comme tous les jeunes gens, que d'une boucle bien ou mal placée dépend leur succès, quand, au jeune âge, tout est charme et attrait, et que les femmes, surtout celles qui ressemblent à Mme de Beauséant, ne se laissent séduire que par les grâces de l'esprit et par la supériorité du caractère. Un grand caractère leur promet une grande passion; le subjuguent-elles, leur amour-propre est flatté; quant à l'esprit, il les amuse, ou répond aux finesses de leur nature, et elles se croient comprises. Or que veulent-elles toutes, si ce n'est d'être amusées, adorées ou entendues?....

Mais il faut avoir bien réfléchi sur les choses de la vie pour comprendre la haute coquetterie que comporte la négligence du costume et la réserve de l'esprit, dans une première entrevue. Quand nous devenons assez rusés pour être politiques, nous sommes trop vieux pour profiter de notre expérience. Tandis que Gaston se défiait assez de son esprit pour emprunter des séductions à la toilette, Mme de Beauséant même se disait en se coiffant :

— Mais il ne faut cependant pas être à faire peur!...

M. de Nueil avait dans l'esprit, dans sa personne et dans les manières, cette tournure naïvement originale qui donne une sorte de saveur aux gestes et aux idées ordinaires, permet de tout dire, et fait tout passer. Il était instruit, pénétrant, d'une physionomie heureuse et mobile comme son ame impressible. Il y avait de la passion, de la tendresse dans ses yeux vifs; et son cœur, essentiellement bon, ne les démentait pas. La résolution qu'il prit, en entrant à Courcelles, fut donc en harmonie avec la nature de son caractère franc et de son imagination ardente. Malgré l'intrépidité de l'amour, il ne put cependant se défendre d'une violente palpitation, quand, après avoir traversé une grande cour dessinée en jardin anglais, il arriva dans une

antichambre où un valet de chambre sans livrée, lui ayant demandé son nom, disparut et revint pour l'introduire, en disant d'une voix haute, à la porte de la salle :

— M. le baron de Nueil.

Gaston entra lentement et d'assez bonne façon, chose plus difficile encore dans un salon où il n'y a qu'une femme que dans celui où il y en a vingt. A l'angle de la cheminée, où, malgré la saison, brillait un grand foyer, et sur laquelle se trouvaient deux candélabres allumés, jetant de molles lumières, il aperçut une jeune femme assise dans cette moderne bergère à dossier très-élevé, dont le siège bas lui permettait de donner à sa tête des poses variées, pleines de grâce et d'élégance; de l'incliner, de la pencher, de la redresser languissamment, comme si c'était un fardeau pesant; puis, de plier ses pieds, de les montrer, ou de les rentrer sous les longs plis d'une robe noire.

Le vicomtesse voulut mettre sur une petite table ronde le livre qu'elle lisait; mais ayant en même temps tourné la tête vers M. de Nueil, le livre, mal posé, tomba dans l'intervalle qui séparait la table de la bergère. Sans paraître surprise de cet accident, elle se rehaussa, et s'inclina pour répondre au salut du jeune homme, mais d'une manière imperceptible et presque sans se lever de son siège. Son corps y resta plongé; elle se courba pour s'avancer, remua vivement le feu; puis, elle se baissa, ramassa un gant qu'elle mit avec négligence à sa main gauche, en cherchant l'autre par un regard promptement réprimé; car, de sa main droite, main toute blanche, presque transparente, sans bagues, fluette, à doigts effilés, et dont les ongles roses étaient d'un ovale parfait, elle montra une chaise comme pour dire à Gaston de s'asseoir.

Quand son hôte inconnu fut assis, elle tourna la tête vers lui, par un mouvement coquet et interrogant, dont rien ne saurait donner une idée. Ce sont de ces intentions fines, de ces gestes gracieux et bienveillans, quoique précis, que donnent l'éducation première et l'habitude constante des choses de bon goût.

Ces mouvemens multipliés se succédèrent rapidement, en un instant, mais sans saccades ni brusquerie, et char-

mèrent Gaston par ce mélange d'abandon et de soin, qu'une jolie femme ajoute aux manières aristocratiques de la haute compagnie. Mme de Beauséant ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu jusqu'alors et de ce qu'il était condamné à voir au fond de la Normandie, depuis deux mois d'exil. Devant cette femme et dans ce salon meublé comme l'est un salon du faubourg Saint-Germain, plein de ces riens si riches qui traînent sur les tables; en apercevant des livres et des fleurs, il se retrouva dans Paris. Il foulait un vrai tapis de Paris, revoyait le type distingué, les formes frêles de la Parisienne, et sa grâce exquise, et sa négligence des effets cherchés qui nuisent tant aux femmes de province.

Mme la vicomtesse de Beauséant était blonde, blanche comme une blonde; mais elle avait les yeux bruns, un front plein de fierté, le front de l'ange déchu qui s'enorgueillit de sa faute et ne veut point de pardon. Ses cheveux abondans et tressés en hauteur au-dessus de deux bandeaux qui décrivaient de larges courbes donnaient à sa tête quelque chose de noble. L'imagination pouvait voir dans les spirales de cette chevelure dorée la couronne ducale de Bourgogne; et dans les yeux brillans de cette grande dame le courage de sa maison, mais le courage d'une femme forte seulement pour repousser le mépris ou l'audace, et pleine de tendresse pour les sentimens doux. Il y avait dans les contours de sa petite tête, admirablement posée sur un long col blanc, et dans les traits de sa figure fine, sur ses lèvres déliées et dans sa physionomie mobile, une expression de prudence exquise, une teinte d'ironie affectée qui ressemblait à de la ruse et à de l'impertinence. Il était difficile de ne pas lui pardonner ces sentimens féminins, en pensant à ses malheurs, à la passion qui avait failli lui coûter la vie, et attestés, soit par les rides dont au moindre mouvement elle sillonnait son front, soit par l'expression douloureuse de ses beaux yeux, souvent levés vers le ciel.

C'était certes un spectacle imposant et encore agrandi par la pensée que de voir, dans un immense salon silencieux, cette femme séparée du monde entier, et qui, depuis trois ans, vivait dans ce pavillon, au fond d'une petite vallée, loin de la ville, seule avec les souvenirs d'une vie brillante,

agitée, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constans hommages, et maintenant livrée aux horreurs du néant. Le sourire de cette femme annonçait une haute conscience de sa force. N'étant ni mère ni épouse; repoussée par le monde; ayant perdu le seul cœur auquel elle pouvait se confier et en qui elle vivait; n'ayant le secours d'aucun sentiment pour soutenir son ame, elle devait tout tirer d'elle-même, vivre de sa propre vie, et n'avoir d'autre espérance que celle de la femme abandonnée: attendre la mort, en hâter même la lenteur malgré les beaux jours qui lui restaient encore!... Se sentir destinée au bonheur, et périr sans le recevoir, sans le donner!...

M. de Nueil, ayant fait toutes ces réflexions avec la rapidité de l'éclair, se trouva bien honteux de son personnage en présence de la plus grande poésie dont une femme puisse s'envelopper. Séduit par le triple éclat de la beauté, du malheur, de la noblesse, il demeura presque béant et songeur, admirant la vicomtesse.

Alors Mme de Beauséant, à qui cette surprise ne déplut sans doute point, lui tendit la main par un geste doux, mais impératif; et, rappelant un sourire sur ses lèvres pâlies, en obéissant encore aux grâces de son sexe, elle lui dit:

— M. de Champignelles m'a prévenue, monsieur, du message dont vous avez eu la complaisance de vous charger pour moi; est-ce de la part de.....

En entendant cette terrible phrase, Gaston comprit encore mieux tout le ridicule de sa situation, le mauvais goût, la déloyauté de son procédé envers une femme et si noble et si malheureuse; il rougit, son regard empreint de mille pensées se troubla; mais, tout-à-coup, avec cette force que les grands cœurs puisent dans le sentiment de leurs fautes, il se rassura; puis, interrompant Mme de Beauséant non sans faire un geste plein de soumission, il lui répondit d'une voix émue:

— Madame, je ne mérite pas le bonheur de vous voir... Je vous ai indignement trompée, et j'éprouve une honte si vive du misérable subterfuge dont je me suis servi pour arriver jusqu'à vous, que le sentiment auquel j'ai obéi ne saurait m'excuser, si grand qu'il puisse être... Mais,

madame, si vous aviez la bonté de me permettre.....

La vicomtesse, lançant sur M. de Nueil un coup d'œil plein de hauteur et de mépris, leva la main pour saisir le cordon de sa sonnette, sonna ; le valet de chambre vint, et elle lui dit en regardant le jeune homme avec dignité :

— Jacques, éclairez monsieur !.....

Puis elle se leva fière, salua Gaston, et se baissa pour ramasser le livre qui était à terre. Ses mouvemens étaient aussi secs, aussi froids que ceux par lesquels elle l'accueillit avaient été mollement élégans et gracieux.

M. de Nueil s'était levé ; mais il restait debout ; alors elle lui jeta de nouveau un regard, comme pour lui dire :

— Eh bien ! vous ne sortez pas !....

Ce regard fut empreint d'une moquerie si perçante que Gaston devint pâle comme un homme prêt à défaillir. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux, mais il les retint, les sécha dans les feux de la honte et du désespoir, regarda Mme de Beauséant avec une sorte d'orgueil qui exprimait tout ensemble et de la résignation et une certaine conscience de sa valeur : la vicomtesse avait le droit de le punir, mais le devait-elle ?... Il sortit.

En traversant l'antichambre, la perspicacité de son esprit et son intelligence aiguisée par la passion lui firent comprendre tout le danger de sa situation.

— Si je quitte cette maison, se dit-il, je n'y pourrai jamais rentrer. Je serai toujours un sot pour elle... Il est impossible à une femme, — et — elle est femme ! — de ne pas deviner l'amour qu'elle a inspiré. Or la vicomtesse ressent peut-être un regret vague et involontaire de m'avoir si brusquement congédié..... Mais elle ne doit pas, elle ne peut pas révoquer son arrêt : c'est à moi de la comprendre.

A cette réflexion, Gaston s'arrête sur le perron, laisse échapper une exclamation, se retourne vivement, et dit :

— J'ai oublié quelque chose !

Et il revint vers le salon, suivi du valet de chambre, qui, plein de respect pour un baron et pour les droits sacrés de la propriété, fut complètement abusé par le ton naïf avec lequel cette phrase fut dite.

Gaston entra doucement sans être annoncé. Quand la

vicomtesse, pensant peut-être que c'était son valet de chambre, leva la tête, elle trouva devant elle M. de Nueil.

— Jacques m'a éclairé... dit-il en souriant; mais ce sourire était empreint d'une grâce à demi triste qui ôtait à ce mot tout ce qu'il avait de plaisant, et l'accent dont il était prononcé devait aller à l'ame.

Mme de Beauséant fut désarmée.

— Eh bien ! asseyez-vous... dit-elle.

Gaston s'empara de la chaise par un mouvement avide; et ses yeux, animés par la félicité, brillèrent d'un éclair si vif que la vicomtesse ne soutint pas ce jeune regard; elle baissa les yeux sur son livre, et savoura le plaisir toujours nouveau d'être pour un homme le principe de son bonheur, sentiment impérissable chez la femme. Puis, elle avait été devinée. La femme est si reconnaissante de rencontrer un homme au fait des caprices si logiques de son cœur, un homme qui comprenne les allures en apparence contradictoires de son esprit, les fugitives pudeurs de ses sensations tantôt timides et tantôt hardies : étonnant mélange de coquetterie et de naïveté !...

— Madame, s'écria doucement Gaston, vous connaissez ma faute, mais vous ignorez mes crimes... Si vous saviez avec quel bonheur j'ai...

— Ah! prenez garde!... dit-elle en levant un de ses doigts d'un air mystérieux, à la hauteur de son nez qu'elle effleura; puis, de l'autre main, elle fit un geste comme pour prendre le cordon de la sonnette.

Ce joli mouvement, cette gracieuse menace provoquèrent sans doute une triste pensée, un souvenir de sa vie heureuse où elle pouvait être tout charme et toute gentillesse, où le bonheur justifiait les caprices de son esprit, comme il donnait des grâces aux moindres mouvemens de sa personne. Alors elle amassa les rides de son front entre ses deux sourcils; son visage si doucement éclairé par les bougies prit une expression sombre; et regardant M. de Nueil avec une gravité dénuée de froideur et de dédain, elle lui dit, en femme profondément pénétrée par le sens de ses paroles :

— Tout ceci est bien ridicule !... Un temps a été, mon-

sieur, où j'avais le droit d'être folle et gaie, où j'aurais pu rire avec vous et vous recevoir sans crainte; mais aujourd'hui, ma vie est bien changée. Je ne suis plus maîtresse de mes actions, et suis forcée de réfléchir. A quel sentiment dois-je votre visite?... Est-ce curiosité?..... Vous avouerez que je paie alors bien cher un fragile instant de bonheur... Je ne pense pas que vous aimiez une femme que vous avez dû entendre calomnier et que vous n'avez jamais vue?... D'ailleurs sur quoi seraient fondés vos sentimens? sur la mésestime, sur une faute à laquelle le hasard a donné de la célébrité!...

Elle jeta son livre sur la table avec dépit.

— Hé quoi! reprit-elle après avoir lancé un regard terrible sur Gaston, parce que j'ai été faible, le monde veut donc que je le sois toujours? Cela est affreux! dégradant!..... Venez-vous chez moi pour me plaindre? Vous êtes bien jeune pour sympathiser avec des peines de cœur. Sachez, monsieur, que je préfère le mépris à la pitié: je ne veux subir la compassion de personne!.....

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien! vous voyez, monsieur, reprit-elle en levant la tête vers lui d'un air triste et doux, quel que soit le sentiment qui vous ait porté à vous jeter étourdiment dans ma retraite, vous me blessez..... Vous êtes trop jeune pour être tout-à-fait dénué de bonté; j'espère donc que vous sentirez l'inconvenance de votre démarche; je vous la pardonne; je vous en parle maintenant sans amertume. Vous ne reviendrez plus ici, n'est-ce pas?.... Je vous en prie quand je pourrais l'ordonner. Si vous me faisiez une nouvelle visite, il ne serait ni en votre pouvoir ni au mien d'empêcher toute la ville de croire que vous devenez mon amant, et vous ajouteriez à mes chagrins un bien grand chagrin..... Ce n'est pas votre volonté, je pense?...

Elle se tut en le regardant avec une dignité vraie qui le rendit confus.

— J'ai eu tort, madame, répondit-il d'un ton pénétré; mais l'ardeur, l'irréflexion, un vif besoin de bonheur sont à mon âge des qualités et des défauts... Maintenant, reprit-il, je comprends que je n'aurais pas dû chercher à vous

voir, et cependant mon désir était si naturel.....

Alors il tâcha de raconter avec plus de sentiment que d'esprit les souffrances intellectuelles auxquelles il était en proie pendant son exil nécessaire. Il lui peignit l'état d'un jeune homme privé d'affection et d'amour, en faisant penser qu'il était digne d'être aimé, qu'il n'avait jamais connu les délices d'un sentiment inspiré par une femme jeune, belle, pleine de goût, de délicatesse. Il expliqua son manque de convenance sans vouloir le justifier. Il flatta Mme de Beauséant en lui prouvant qu'elle avait été pour lui le type des rêves si naturels à tous les jeunes gens. Puis, en parlant de ses promenades matinales autour de Courcelles, et des idées folles qui le saisissaient à l'aspect du pavillon où il était en ce moment, il excita cette indéfinissable indulgence que toutes les femmes trouvent dans leurs cœurs pour les sentimens dont elles sont le principe. Il fit entendre une voix passionnée, il apporta dans cette solitude les expressions d'un cœur jeune, et les charmes d'esprit qui décèlent une éducation soignée.

Mme de Beauséant était privée depuis trop long-temps de cette nourriture pour ne pas en sentir vivement les délices. Elle ne put s'empêcher de regarder la figure expressive de M. de Nueil, et d'admirer en lui cette belle confiance d'une ame qui n'a pas encore été déchirée par les cruels enseignemens de la vie du monde, ni dévorée par les perpétuels calculs de l'ambition ou de la vanité. Gaston était le jeune homme dans toute sa fleur, et un homme de caractère ignorant qu'il fût destiné à s'élever un jour au-dessus des autres hommes.

Ainsi tous deux faisaient à l'insçu l'un de l'autre les réflexions les plus dangereuses pour leur repos, en tâchaient de se les cacher.

M. de Nueil reconnaissait dans la vicomtesse une de ces femmes si rares, toujours victimes de leur propre perfection et de leur inextinguible tendresse, dont la beauté devient le moindre charme quand elles ont une fois permis l'accès de leur ame, où les sentimens sont infinis, où tout est bon, où l'instinct du beau s'unit aux expressions les plus variées de l'amour, pour donner à la volupté quelque chose de pur, de poétique : admirable secret de la

femme, présent exquis dont la nature est parcimonieuse!

De son côté, la vicomtesse, en écoutant l'accent vrai avec lequel M. de Nueil lui parlait des malheurs de sa jeunesse, devinait toutes les souffrances imposées par la timidité aux grands enfans de vingt-cinq ans, lorsque l'étude les a garantis de la corruption et du contact des gens du monde, dont l'expérience raisonneuse corrode les belles qualités du jeune âge. Elle voyait en lui le type des rêves d'une femme, un homme chez lequel n'existait encore ni cet égoïsme de famille et de fortune, ni ce sentiment personnel, qui finissent par tuer, dans leur premier élan, le dévouement, l'abnégation, l'honneur, l'estime de soi-même, et toutes ces fleurs si tôt fanées qui rendent la vie si riche, si féconde en émotions douces, fortes, ou délicates, et fortifient en l'homme la probité du cœur.

Une fois lancés dans les vastes espaces du sentiment, ils arrivèrent très-loin en théorie, sondèrent l'un et l'autre la profondeur de leurs ames, s'informèrent de la vérité de leurs expressions; mais cet examen, involontaire chez Gaston, était prémédité chez Mme de Beauséant. Usant de sa finesse naturelle ou acquise, elle exprimait des opinions contraires aux siennes, mais sans se nuire à elle-même, pour connaître celles de M. de Nueil. Elle fut si spirituelle, si gracieuse, elle fut si bien elle-même avec un jeune homme dont elle ne se défiait point, et qu'elle croyait fermement ne plus revoir, que Gaston s'écria naïvement à un mot délicieux dit par elle :

— Eh, madame, comment un homme a-t-il pu vous abandonner!.....

La vicomtesse resta muette; Gaston rougit, pensant l'avoir offensée; mais elle était surprise par le premier plaisir profond vrai qu'elle eût ressenti depuis son malheur. Le roué le plus habile n'eût pas fait à force d'art le progrès que M. de Nueil dut à ce cri parti du cœur. Ce jugement, arraché à la candeur d'un homme jeune, la rendait innocente à ses yeux; condamnait le monde; accusait celui qui l'avait quittée, et justifiait la solitude dans laquelle elle vivait. L'absolution, si cruellement refusée par la société, les touchantes sympathies qui lui manquaient, l'estime qu'on lui

avait déniée, tout lui était offert dans une exclamation embellie et par les flatteries du cœur les plus vraies, et par cette admiration dont les femmes sont si avides. Elle était donc entendue et comprise!... M. de Nueil lui donnait tout naturellement l'occasion de se grandir de sa chute.

Alors, elle regarda la pendule.....

— Oh! madame, s'écria Gaston, ne me punissez pas de mon étourderie; et si vous ne m'accordez qu'une soirée, que ce soit une soirée de Paris.....

— Mais, dit-elle, puisque nous ne devons plus nous revoir, qu'importe un moment de plus ou de moins... Si je vous plaisais, ce serait un malheur?...

— Un malheur tout venu, répondit-il en souriant.

— Ne me dites pas cela..... reprit-elle gravement. Dans toute autre position je vous recevrais avec plaisir. En vous parlant avec franchise, vous comprendrez pourquoi je ne veux pas, pourquoi je ne dois pas vous revoir. Vous avez l'ame trop grande pour ne pas sentir que si j'étais seulement soupçonnée d'une seconde faute, je deviendrais pour tout le monde une femme méprisable et vulgaire, je ressemblerais à toutes les femmes..... Une vie pure et sans tache donnera du relief à mon caractère. Je suis trop fière pour ne pas essayer de rester au milieu de la société comme un être à part, victime des lois par mon mariage, et victime des hommes par mon amour. Si je ne restais pas fidèle à ma position, je mériterais tout le blâme dont on m'accable, et je perdrais ma propre estime. Je n'ai pas eu la haute vertu sociale d'appartenir à un homme que je n'aimais pas, et j'ai brisé, malgré les lois, les liens du mariage : c'était un tort, un crime, tout ce que vous voudrez..... Mais pour moi, cet état équivalait à la mort : j'ai voulu vivre..... Si j'eusse été mère, peut-être aurais-je trouvé des forces pour supporter le supplice d'un mariage imposé par les convenances. A dix-huit ans, nous ne savons guère, pauvres jeunes filles, ce que l'on nous fait faire..... J'ai manqué au monde, le monde m'a punie. Nous étions logiques l'un et l'autre : alors, j'ai cherché le bonheur... N'est-ce pas une loi de notre nature que d'être heureux?... J'étais jeune, j'étais belle... j'ai cru rencontrer un être aussi aimant qu'il

était passionné... J'ai été bien aimée pendant un moment!

Elle fit une pause.

— Je pensais, reprit-elle, qu'un homme ne devait jamais abandonner une femme dans la situation où je me trouvais... Si j'ai été quittée... c'est que j'ai déplu!... Oui. — J'aurai manqué sans doute à quelque loi de nature : j'aurai été trop aimante, trop dévouée ou trop exigeante, je ne sais... Mais le malheur m'a éclairée; après avoir été long-temps l'accusatrice, je me suis résignée à être criminelle..... . Et... j'ai absous à mes dépens celui dont je croyais avoir à me plaindre. Je n'ai pas été assez adroite pour le conserver; la destinée m'a fortement punie de ma maladresse : je ne sais qu'aimer.... le moyen de penser à soi quand on aime... J'ai été l'esclave quand j'aurais dû être le tyran... Ceux qui me connaîtront pourront me condamner, mais ils m'estimeront. Mes souffrances m'ont appris à ne plus m'exposer à l'abandon. Je ne comprends pas comment j'existe encore, après avoir subi les douleurs des huit premiers jours qui ont suivi cette crise, la plus affreuse dans la vie d'une femme. Il faut avoir vécu pendant trois ans seule pour pouvoir parler comme je le fais en ce moment de cette douleur. L'agonie se termine ordinairement par la mort; eh bien! monsieur, c'était une agonie sans le tombeau pour dénouement. Oh! j'ai bien souffert.....

Et elle leva ses beaux yeux vers la corniche, à laquelle elle dit sans doute tout ce qu'elle ne devait pas confier à un inconnu; car la corniche est bien la plus douce, la plus soumise, la plus complaisante confidente que les femmes puissent trouver dans les occasions où elles n'osent regarder leur interlocuteur. La corniche d'un boudoir est une institution; c'est le confessionnal moins le prêtre.

La vicomtesse était admirablement éloquente et belle; il faudrait dire coquette, si ce mot n'était pas si faible. En se rendant justice, en mettant entre elle et l'amour les plus hautes barrières, elle aiguillonnait tous les sentimens de l'homme; et, plus elle élevait le but, plus elle l'offrait aux regards! Elle abaissa ses yeux sur Gaston, après leur avoir fait perdre l'expression trop attachante que leur avait communiqué le souvenir de ses peines; puis, elle lui dit d'un ton calme:

— Oui, je dois rester froide et solitaire!...

M. de Nueil se sentait une violente envie de tomber aux pieds de cette femme alors sublime de raison et de folie; mais c'eût été ridicule. Il réprima donc toutes ses pensées et son exaltation, autant par crainte de ne point réussir à les bien exprimer, que par la peur de ce terrible refus ou d'une moquerie dont l'appréhension glace les ames les plus ardentes. La réaction des sentimens qu'il refoulait au moment où ils s'élançaient de son cœur lui causa cette douleur profonde que connaissent les gens timides et les ambitieux, quand ils sont forcés de dévorer leurs désirs. Cependant il ne put s'empêcher de rompre le silence pour dire d'une voix tremblante :

— Permettez-moi, madame, de me livrer à une des plus grandes émotions de ma vie, en vous avouant ce que vous me faites éprouver. Vous m'agrandissez le cœur! je sens en moi le désir d'occuper ma vie à vous faire oublier vos chagrins, à vous aimer pour tous ceux qui vous ont haïe ou blessée... Mais c'est une effusion bien soudaine; aujourd'hui rien ne justifie ce vœu que je devrais garder au fond de mon cœur, et....

— Assez, monsieur! dit Mme de Beauséant. Nous avons été trop loin l'un et l'autre... J'ai voulu dépouiller de toute acerbité le refus qui m'est imposé... vous en expliquer les tristes raisons, et non m'attirer des hommages. La coquetterie ne va bien qu'à la femme heureuse. Croyez-moi, restons étrangers l'un à l'autre: plus tard, vous saurez qu'il ne faut point former de liens quand ils doivent nécessairement se briser un jour.

Elle soupira légèrement et son front se plissa pour reprendre aussitôt la pureté de sa forme.

— Quelles souffrances pour une femme, reprit-elle, de ne pouvoir suivre l'homme qu'elle aime dans toutes les phases de sa vie!..... et ce chagrin profond ne doit-il pas horriblement retentir dans le cœur de cet homme, si elle en est bien aimée..... C'est un double malheur.....

Il y eut un moment de silence, après lequel elle dit en souriant et en se levant pour faire lever son hôte :

— Vous ne saviez pas être venu ici pour entendre un sermon.

Gaston se trouvait en ce moment plus loin de cette femme extraordinaire qu'à l'instant où il l'avait abordée. Attribuant le charme de cette heure délicieuse à la coquetterie d'une maîtresse de maison jalouse de son esprit, il salua froidement la vicomtesse, et sortit désespéré.

Chemin faisant, il cherchait à surprendre le vrai caractère de cette créature souple et dure comme un ressort; mais elle avait eu tant de natures différentes, qu'il lui était impossible d'asseoir sur elle un jugement vrai. Puis les intonations de sa voix argentine retentissaient encore à son oreille, et le souvenir prêtait tant de charmes aux gestes, aux airs de tête, au jeu des yeux, qu'il s'éprit davantage à cet examen; car, pour lui, la beauté de la vicomtesse reluisait encore dans les ténèbres. Les impressions qu'il en avait reçues se réveillaient attirées l'une par l'autre, pour le séduire encore en lui révélant des grâces de femme et d'esprit inaperçues d'abord.

Alors il tomba dans une de ces méditations vagabondes pendant lesquelles les pensées les plus lucides se combattent, se brisent les unes contre les autres, et jettent l'ame dans un court accès de folie. Il faut être jeune pour révéler et pour comprendre tous les secrets de ces sortes de dithyrambes, où le cœur, assailli par les idées les plus justes et les plus folles, cède à la dernière, à une pensée d'espérance ou de désespoir, au gré d'une puissance inconnue.

A l'âge de vingt-trois ans, un homme est presque toujours dominé par un sentiment de modestie. Toutes les timidités, les troubles de la jeune fille l'agitent : il a peur de mal exprimer son amour; il ne voit que des difficultés et s'en effraie; il tremble de ne pas plaire; il serait hardi s'il n'aimait pas tant; mais plus il sent le prix du bonheur et moins il croit qu'il puisse s'accorder; puis, il jouit si vivement, qu'il s'abandonne au plaisir et ne le fait pas désirer. Lorsque, par malheur, la femme qu'il aime est imposante, il l'adore en secret et de loin; et s'il n'est pas deviné, son amour expire. Souvent cette jeune passion, morte dans un jeune cœur, y reste brillante d'illusions. Quel homme n'a pas plusieurs de ces vierges souvenirs qui, plus tard, s'élèvent gracieux, apportant l'image d'un bonheur parfait, souvenirs

semblables à ces enfans perdus à la fleur de l'âge, et dont les parens n'ont eu que des sourires.

M. de Nueil arriva chez sa cousine, en proie à un sentiment qui devait l'amener à prendre des résolutions extrêmes. Mme de Beauséant était déjà devenue pour lui la condition de son existence : il aimait mieux mourir que de vivre sans elle. Il était dans l'âge de ressentir ces cruelles fascinations que la femme parfaite exerce sur les ames neuves et passionnées ; aussi passa-t-il une de ces nuits orageuses pendant lesquelles les jeunes gens vont du bonheur au suicide, et du suicide au bonheur ; dévorant toute une vie heureuse et s'endormant impuissans : nuits fatales où le plus grand malheur qui puisse arriver est de se réveiller philosophe. Trop véritablement amoureux pour dormir, M. de Nueil employa la nuit à écrire des lettres dont aucune ne le satisfit : il les brûla toutes.

Le lendemain, il alla faire le tour du petit enclos de Courcelles, mais, à la nuit tombante : il avait peur d'être aperçu par la vicomtesse. Le sentiment auquel il obéissait alors appartient à une nature d'ame si mystérieuse qu'il faut avoir été jeune homme, et s'être trouvé dans une situation semblable, pour en comprendre les muettes félicités et les bizarreries : toutes choses qui feraient hausser les épaules aux gens assez heureux pour toujours demander du *positif* à la vie.

A la Poudrerie d'Angoulême, août 1832.

De Balzac.

ESQUISSES

De la vie Maritime.

MA VOCATION. — MA PREMIÈRE CAMPAGNE (1).

Diverses circonstances concoururent à me donner de très-bonne heure ce qu'on appelle « le goût de l'eau salée. » D'abord je vins au monde au milieu d'une tempête. Telle était la violence du vent, la pluie battait les murailles et le toit avec une telle force, qu'on se préparait à transporter l'accouchée dans une partie plus solide de notre demeure, qui tremblait du grenier à la cave. En effet les mugissemens des vagues sur la côte voisine, le sifflement de l'ouragan dans la forêt, l'ébranlement de la maison, firent, dans cette nuit mémorable, une impression si vive sur tous ceux qui étaient là présens, qu'aussitôt que je fus en âge de comprendre la parole, tout ce que j'entendis raconter de ma naissance commença à jeter dans mon esprit les semences de ma vie future. Long-temps avant que je me fusse embarqué dans mes premières culottes, je pressentis que ma destinée serait de vivre sur la mer ; et comme chacun m'encourageait dans

(1) L'intérêt avec lequel ont été accueillis les divers extraits des voyages du capitaine Basil Hall nous a fait penser que ces détails sur son enfance et ses débuts dans la marine ne plairaient pas moins à nos lecteurs. (*N du T.*)

cette sorte d'instinct, je grandis avec la presque certitude d'être marin, comme un fils aîné grandit, en Écosse, avec celle de devenir le propriétaire du champ paternel, parce que cet enfant sait bien vite qu'il jouira un jour du privilège de la substitution.

Lorsque je fus mis au collège d'Édimbourg, je passais mes vacances à la campagne sur une des côtes d'Écosse les plus propres à favoriser ces inclinations nautiques. Pendant les longs et ennuyeux mois qui précédaient et suivaient ces six semaines délicieuses de liberté, au lieu de condamner mon intelligence à étudier et à comprendre les règles abstraites de la grammaire, unique but que se proposait dans la vie notre digne professeur, je retournais, par l'imagination, à cette côte rocailleuse, à ces grèves pittoresques, à ce rivage bordé de fer, comme on l'appelle dans la langue maritime, le long duquel j'avais erré avec tant de bonheur.

Le contraste qui s'offrait sans cesse à ma pensée entre la routine boiteuse de la discipline scolastique et la glorieuse liberté de la plage me privait même de presque tout l'intérêt que j'aurais pu trouver dans les jeux qui remplissaient l'intervalle des classes pour les autres enfans. A force de rouler nuit et jour dans ma tête ces idées, je devins si sombre et si malheureux que le simple souvenir de ce que j'éprouvais alors me fait souvent frissonner, quoique plus de trente ans aient depuis passé sur ma tête. Le maître de ma classe était, je crois, aussi brave homme qu'on peut l'être, mais il se serait cru bien coupable envers sa profession, qu'il estimait la première du monde, s'il avait toléré qu'aucun écolier eût un grain de sensibilité de plus, ou une plus grande indépendance de pensée que ses camarades. Encore moins pouvait-il comprendre qu'aucun de nous prétendit avoir des caprices d'imagination (qu'il appelait des rêves extravagans), dont l'objet fût situé au-delà des limites de la cour de récréation. Je trainai donc une vie pénible et presque sans fruit pendant plusieurs années; quoique peut-être, avec une direction plus appropriée à mes dispositions, ce temps aurait pu être rendu non seulement utile, mais heureux.

Une seule fois, pendant mon séjour dans ces limbes,

comme les catholiques appellent le purgatoire des enfans, il me fut adressé quelques paroles de bienveillance par le chef du collège, tout sévère qu'il était à sa manière pour tout ce qui regardait l'usage de la formidable férule, qui remplace en Ecosse le salutaire bouleau des pensions anglaises. Il me prit à part, et d'un ton si inusité dans le gouvernement despotique des écoles qu'il me fit tressaillir, il me dit : « Comment se fait-il, mon enfant, que vous êtes toujours si triste et que vous ne jouez jamais avec les autres, mais paraissez toujours avoir quelque infortune à déplorer? » Je lui répondis que la réclusion du collège était trop triste; que je ne pouvais souffrir d'être toujours traité comme si je n'avais pas des idées à moi et un instinct particulier à suivre; que ce n'était pas du nombre des heures de classe que je me plaignais, mais de leur distribution singulière, etc. « Laissez-moi, monsieur, lui dis-je, choisir mes heures et mes sujets d'étude, et je travaillerai de bon cœur, même plus long-temps. »

Il sourit, me donna une petite tape caressante sur la tête, et me fit observer que les heures et la discipline de la maison ne pouvaient être changées pour faire plaisir à un enfant capricieux. Je le savais déjà, et n'étais pas absurde au point de supposer qu'une école publique pouvait se régler sur mes idées de visionnaire; tout ce que je demandais, c'était qu'on eût quelques égards pour mon caractère, et qu'on fit quelquefois plier la règle devant une exception. Comme les choses se passaient, je pouvais si rarement me mettre au pas de mes condisciples, que je ne profitai pas, comme j'aurais dû le faire, des moyens de m'instruire avec eux, et que je n'eus jamais qu'un but devant moi à l'école, celui d'en sortir.

Quelques fausses idées de l'avenir troublaient aussi ma jeune tête; car je ne pouvais avoir des idées bien justes du bonheur et de la liberté d'un monde que je ne connaissais que par ouï-dire. Il me tomba un jour sous les yeux l'ode de Gray, « sur une vue lointaine du collège d'Eton, » — poème rempli sans doute d'images très-poétiques, beau d'expression et de pensées, mais plus propre à faire naître le découragement que l'espérance en nous disant que les

jours du collège sont incontestablement plus heureux que ceux de la vie ultérieure. Je ne sais ce que les progrès des lumières ont pu produire depuis lors pour y remédier, mais de mon temps, et dans le collège où j'étais, l'époque de l'enfance, pour moi du moins, était si triste que je me souviens, après avoir lu l'ode en question, de m'être écrié avec désespoir : « S'il est vrai que la vie hors du collège doit être plus malheureuse que celle-ci, hélas ! à quoi bon venir au monde ! »

C'est avec cette disposition mélancolique que je lus maint autre poète ou prosateur, et, à mon grand mécontentement, je trouvai bien rarement dans ces livres une perspective plus consolante. Il m'a fallu bien des années de vicissitudes et d'épreuves dans la vie actuelle pour découvrir la fausseté de presque toutes ces assertions sur le bonheur comparatif de l'école, et pour me convaincre que tout dépend essentiellement de nous-mêmes, puisque, dans tout le cours de nos années, la somme exacte de notre bonheur répond au degré de bonne humeur avec lequel nous remplissons nos devoirs. L'ode de Gray, les Nuits d'Young, et autres sombres productions, au contraire, mises trop souvent entre les mains des jeunes gens, sembleraient presque leur inculquer l'idée que les personnes les plus vertueuses sont les moins heureuses, et que la vie est nécessairement remplie de soucis et de remords, au lieu d'être, comme elle est réellement pour ceux qui veulent la rendre ainsi, un théâtre de jouissances, non pas de jouissances sans mélange, mais où les plaisirs l'emportent sur les chagrins. Il m'a donc toujours semblé que c'était calomnier notre nature et mal employer les dons de la providence que de déclarer que les premiers jours de la vie doivent nécessairement être les plus heureux. Cela peut bien faire, dans une fiction poétique, de parler de l'enfance comme de « l'aurore du cœur », mais assurément le vrai, le grand jour de la vie, non poétiquement, mais de fait, doit se trouver à une époque plus avancée, lorsque les facultés de l'homme sont beaucoup plus mûres, et la volonté laissée libre.

Cependant, quoi qu'il en soit, je ne perdais jamais une minute à m'éloigner du collège, dès que nos examens an-

nuels étaient terminés. On imagine bien que je ne jouai jamais un rôle bien brillant dans ces épreuves périodiques. Je me contentais de me placer un peu au-dessus du milieu, en partie parce que là aussi se tenaient quelques écoliers que j'aimais, et en partie parce que le banc qui nous était réservé se trouvait près du feu. Aussitôt que le terme de ma captivité était expiré, je courais au bureau de la diligence, et ne me sentais parfaitement satisfait qu'une fois bien assis sur l'impériale, à côté de mon ami le conducteur, et roulant sur la grande route. Arrivé à la campagne, mon premier soin était toujours d'aller chercher sur la plage quelques pêcheurs, qui s'engageaient volontiers à me faire faire une promenade en mer le lendemain matin. Après une nuit de plaisirs anticipés, je me voyais ordinairement, au lever du soleil, dans un bateau de pêche, à une demi-lieue de la côte, entouré d'esprits sympathiques, — de compagnons qui n'avaient aucune idée de grammaire, — et consentaient, soit pour mon argent, soit pour reconnaître l'estime que je faisais de leur profession, à me considérer comme quelqu'un, et non plus comme un simple zéro, ne servant qu'à faire nombre dans l'école, sans avoir aucune valeur par moi-même.

A tout évènement, ces braves mariniers s'amusaient tant de mon enthousiasme pour leur métier, qu'ils prenaient plaisir à nourrir ma jeune imagination du récit des périls et des travaux de la vie navale, dont la joyeuse agitation rejetait dans l'ombre d'un triste contraste les ennuyeuses règles de la syntaxe. Dans ces expéditions néanmoins j'étais toujours cruellement tourmenté du mal de mer, car les bateaux de nos pêcheurs n'étaient nullement aussi commodes qu'un bâtiment de guerre, outre qu'ils contenaient généralement une bonne dose d'eau saumâtre et de débris pourris de poissons oubliés. De telle sorte que mon goût pour la mer avait souvent à lutter désavantageusement contre le dérangement de mon estomac, et je dois avouer que je sortis plus d'une fois du bateau, enchanté d'appuyer le pied sur la terre ferme, et de respirer une atmosphère moins *poissonneuse*, en faisant du bout des lèvres le serment qu'on ne m'y prendrait plus.

Mais cette légère infidélité à mon élément chéri n'était que passagère, car elle durait rarement au-delà du temps qu'il

fallait pour gravir le banc haut et à pic qui formait le rempart de la côte. De cette hauteur, la vue s'étendait d'un côté jusqu'au golfe du Forth, avec mainte montagne au-delà, et l'océan Germanique sous mes pieds, tandis que l'horison était borné à droite, ou dans la direction de l'ouest, par le noble promontoire appelé Fast-Castle, et mieux connu comme « le Rocher du loup » (*Wolfcrag*) du roman de *la Fiancée de Lammermoor*. Pour ma jeune imagination, c'était là le plus sublime des sites du monde; — et aujourd'hui même après avoir erré pendant plus d'un quart de siècle sur la surface de la terre, et vu de mes yeux quelques-uns des plus beaux spectacles de la nature, je n'ai rien changé à cette opinion, si ce n'est que j'admire ce site davantage encore. Dans le fait, il faut en général beaucoup de temps et des moyens multipliés de comparaison pour arriver à une juste conception de ce qui est vraiment grand et beau, et apprécier comme tel ce qui souvent se trouve à notre porte. Cela s'applique à d'autres choses peut-être que le paysage, mais ce n'est que du paysage que je veux parler aujourd'hui; et certainement on ne peut rien imaginer de plus remarquable que la vue dont on jouit du lieu en question. La mer étant sur cette côte une grande route commerciale est communément couverte de vaisseaux de toutes les formes, de toutes les dimensions, et je pourrais ajouter de toutes les couleurs; car ce que la lumière et les ombres du ciel ne font pas sous ce rapport, les marins le font eux-mêmes en bariolant leurs voiles et en peignant leurs navires. Tandis que tous ces bâtimens passaient et disparaissaient à mes yeux les uns après les autres au-delà de l'horison, j'éprouvais le plus vif désir de les suivre sur ces vastes mers dont j'avais lu tant de récits, où l'on perd la terre de vue pendant des mois entiers, où chaque nouvelle nuit nous apporte de nouvelles étoiles, où chaque oiseau et chaque poisson, aussi bien que chaque souffle d'air, indiquent un autre climat et presque un autre monde.

En attendant toutefois, mes opérations en matière maritime étaient nécessairement limitées à la mare de la ferme, où, avec l'assistance d'un obligeant garçon charpentier, je me hasardai à tenter mon premier voyage sur cet élément

avec lequel il était dans ma destinée de devenir si familier un jour. Notre vaisseau consistait en deux ou trois soliveaux et quelques planches liées ou clouées en travers. Nous eûmes bientôt trouvé notre mât en enlevant un poteau à la clôture la plus voisine; mais il fut beaucoup plus difficile de se procurer une voile ; car la toile était une matière trop au-dessus de nos finances et de notre crédit. Enfin mon ingénieux compagnon, — qui, soit dit en passant, se distingua plus tard comme constructeur de navire, — me suggéra l'idée d'employer une des couvertures dont le jardinier se servait pour protéger ses plantes du froid. C'est ainsi que peu à peu notre brave vaisseau fut enfin construit et gréé. Tout étant prêt le second jour de nos travaux, et le vent favorable, nous partîmes d'une extrémité de cette mer Méditerranée; après un heureux voyage de dix minutes, et par « la grâce de Dieu », pour me servir des termes imprimés des « connaissemens » ou lettres de cargaison, plutôt que par notre habileté, nous abordâmes à l'autre extrémité, sans aucune avarie sérieuse.

Le plaisir que ce voyage primitif me causa n'a guère été surpassé depuis. C'était le premier bonheur sans mélange que j'eusse éprouvé, et il m'ouvrait tout-à-coup une nouvelle perspective d'espoir et de résolution, qui me rendait le lourd fardeau de la vie de collège un peu moins intolérable qu'auparavant. C'était aussi un avant-goût des jouissances de cette existence aventureuse et de ce commandement indépendant qui évoquaient à leur tour je ne sais combien de visions, d'heureuses ressources, d'obstacles surmontés, et tous les plaisirs à demi sauvages de Robinson Crusoé, avec l'avantage additionnel de l'expérience de ce grand voyageur.

Je ne pouvais guère penser alors que les réalités de la vie atteindraient jamais à ces rêves de l'imagination. Et cependant, quelque enthousiaste que je fusse, je n'ai cessé de rencontrer depuis, dans mes courses à travers le monde, des choses plus curieuses, et, sous tous les rapports, plus intéressantes que celles que j'attendais ; — ou si ma curiosité a quelquefois été déçue, je me suis toujours mis à en poursuivre une autre, qui enfin a récompensé et au-delà ma nouvelle ardeur. Déjà dans mon enfance, chaque année, de

nouveaux incidens, la plupart tristes et décourageans, il est vrai, venaient entretenir cette curiosité insatiable sur la côte où je passais mes vacances. A dix lieues, ou à trente milles géographiques, de la maison où j'étais né, est situé le Bell-Rock, juste au-delà de l'embouchure du Tay, tout près du bord septentrional du grand détroit appelé le Firth, ou golfe du Forth. A l'époque dont je parle, le Bell-Rock passait avec raison pour un des plus formidables écueils qu'eussent à rencontrer les navigateurs de ces mers; car sa tête restait plongée sous les flots pendant la plus grande partie de la marée montante, et il ne se révélait jamais en aucun temps sur sa surface. Tout ce qu'on pouvait faire était de se garder de son approche, ou, comme disent les marins, de laisser au rescif un large cadre. En conséquence, les navires, dans leur continuelle terreur de ce fatal rocher, ne se contentaient pas de mettre entre eux et lui un espace de dix ou même de vingt milles, mais ils s'écartaient de plus en plus vers le sud, de manière à coudoyer le rivage; aussi, lorsque le vent tournait subitement au nord, comme il arrivait souvent, les marins trop prudens s'exposaient à s'engager dans une baie profonde, à l'ouest de Fast-Castle. Si la brise fraîchissait avant qu'ils pussent tirer au large, ils payaient cher leurs appréhensions du Bell-Rock, en heurtant sur des bas-fonds aussi dangereux, beaucoup plus étendus et inévitables. C'est ainsi qu'à cette époque trois ou quatre et quelquefois six navires faisaient ordinairement naufrage, chaque hiver, à un mille ou deux de notre porte.

Il n'est pas beaucoup de spectacles qui parlent plus à l'imagination qu'un vaisseau échoué sur une côte, et mieux encore sur une côte comme celle-là, bordée de rescifs qui s'étendent au loin et n'offrent aucun abri. Le malheureux vaisseau reste démâté, battu par les vagues, avec son équipage au désespoir se cramponnant aux mâtures ou aux agrès, et poussant des cris de détresse qui se perdent dans le mugissement de la mer, — tandis qu'à chaque nouvelle lame diminue le nombre des naufragés, jusqu'à ce qu'enfin ils disparaissent tous : — puis, le brave navire est mis en pièces, — et la côte, sur une lieue d'étendue, est semée de planches et de mâts brisés, de caisses entre ouvertes, et de tous les

débris de la précieuse cargaison, sous le fret de laquelle, quelques heures auparavant, il voguait avec assurance et fierté sur la plaine des flots.

Mais ce serait bien se méprendre que de supposer que le spectacle de ces désastres et encore moins la description des périls de la navigation puissent en rien détourner une jeune tête de sa préférence instinctive pour une profession qui offre des séductions aussi vives et aussi variées que celle de marin. Quant à moi, chaque nouveau naufrage dont j'étais témoin ne servait qu'à m'exciter de plus en plus à poursuivre le but de tous mes rêves pendant la veille ou le sommeil.

Je me souviens cependant d'avoir éprouvé une émotion solennelle, qui parfois approchait de la terreur, en voyant les vagues se dresser sur ces malheureux vaisseaux dévoués au naufrage, et les fracasser peu à peu, à mesure que la marée avançait. Mais il y avait ensuite au fond de mon cœur une confiance et un charme inconnu qui l'emportaient sur ces faiblesses passagères. On raconte encore aujourd'hui parmi nos pêcheurs une histoire traditionnelle dont je suis le héros. Je contribuai, selon eux, à sauver un équipage en engageant quelques hommes de la campagne à transporter sur une charrette un bateau qu'il fallait aller chercher de l'autre côté de la montagne. On ajoute que je n'avais que quelques sous dans ma poche, et que l'offre de cet argent ne pouvant suffire pour déterminer le charretier à se détourner de la route, je déclarai hardiment que j'étais autorisé par mon père à promettre cinq guinées. Alors le charretier consentit à laisser mettre la cargaison inaccoutumée sur sa voiture, et le bateau arriva à temps. Je n'ai aucun souvenir, je l'avoue, de cet incident, mais quelque chose de ce genre pouvait bien avoir eu lieu ou être supposé même par les pêcheurs mes bons amis et mes admirateurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que ne me sentant pas avec eux un être aussi inutile au monde que je le paraissais au collège, je dus m'attacher par des liens de plus en plus forts à la profession que je m'étais choisie.

Les générations futures de ma famille n'auront plus ce triste motif d'encouragement pour ceux de leurs enfans qui se destineront à la marine: — les naufrages dont j'étais si

souvent le témoin ne se renouvellent guère plus, heureusement pour le commerce et l'humanité. Le fatal Bell-Rock, — cause indirecte de tant de malheurs, — a été dernièrement converti en une des plus précieuses sécurités que puisse recevoir la navigation. La science, à force de persévérance et avec l'exemple de l'Eddystone comme précédent est parvenue à ériger un phare de cent vingt pieds de haut sur ce formidable rescif. Le nocher, au lieu de faire tout son possible pour éviter le Bell-Rock, se félicite lorsqu'il peut apercevoir l'étoile tournante qui brille à son sommet et facile à distinguer par la diversité de ses couleurs. Grâce à cette clarté amie, il peut se diriger en toute sûreté vers le port, malgré la nuit la plus obscure.

En revenant de ces scènes d'une vie active à la plus pittoresque des cités, la ville-vieille d'Édimbourg, j'étais plongé dans les ténèbres dix fois épaisses de mon collège. Le hasard me fit tomber un jour sur le passage où Shakspeare décrit le mousse qui dort à la cime du mât. Cette idée allait si bien à l'imagination d'un futur marin, elle me parut si poétique, comme elle l'est réellement, que je n'eus pas de repos que je me fusse procuré un exemplaire de tout le théâtre du poète. Je le lus d'un bout à l'autre, au grand dommage, j'ai presque honte de le dire, de tout le petit respect que je pouvais avoir pour les classiques. J'eus bientôt appris par cœur la « Tempête, » la partie nautique principalement, et je jurai une éternelle amitié au contre-maître de la pièce, dont le savoir, par parenthèse, quelque étrange qu'il soit, est sur le tout parfaitement correct. On voudrait savoir où Shakspeare a pris tout cela.

En ce temps-là aussi, lorsque mon imagination faisait un bizarre amalgame de naufrages vrais ou supposés avec les difficultés de la syntaxe latine, un jour de promenade, je rencontrai mon père dans la rue, près de la maison de feu lord Duncan.

— Je vous trouve à propos, mon petit maître marin, me cria-t-il; je veux vous faire voir le héros de Camperdown(1).

(1) C'est à Camperdown que lord Duncan avait battu la flotte hollandaise. (*Trad.*)

Je fus donc introduit comme un futur camarade à ce grand capitaine, dont le noble aspect était si bien d'accord avec sa haute renommée que je sentais accroître sans cesse mon respect pour lui.

— Vous êtes un jeune homme de bon goût, remarqua Sa Seigneurie avec bienveillance, et si vous voulez venir avec moi, je vais vous montrer quelque chose pour vous engager à persister dans votre vocation.

Ce disant, il me conduisit dans une autre pièce où était suspendu un pavillon qu'il avait pris à l'amiral de Winter, le 11 octobre 1797. Je ne pouvais voir ce trophée sans intérêt ; mais je fus plus enchanté encore de la franchise et de la bienveillance du vieux marin. Je ne pus m'empêcher de penser que si un tel homme croyait pouvoir faire attention à un enfant, cet enfant avait droit à un peu plus d'égards qu'on ne lui en témoignait au collège. Je me souviens que, le lendemain matin, je répandis un torrent de larmes en rentrant, après ce jour de congé, dans le lieu que je regardais comme une prison, et en comparant la réception du maître de la classe avec celle de l'amiral.

A quelque temps de là, un autre jour de congé, je rencontrai le professeur Playfair, de l'université d'Édimbourg, dans une maison de campagne. Ce philosophe aimable et savant avait le bonheur rare d'être également chéri de la jeunesse et des vieillards. Il gagnait l'affection des enfans non seulement par l'incomparable douceur de son caractère, mais encore par les encouragemens généreux qu'il donnait à leurs dispositions naissantes ; tandis que, parmi les érudits et les hommes de lettres, il ne se faisait pas moins admirer par l'étendue et la variété de ses connaissances qu par la facilité, la clarté et l'éloquence de son expression, quand il parlait des sciences les plus abstraites.

Je le trouvai, un matin, assis par terre, prenant la hauteur du soleil avec un quart de cercle ou sextant de poche, au moyen d'un horison artificiel, qu'il avait composé en répandant un peu de thériaque dans un vase. Lui ayant témoigné la plus vive curiosité de savoir quelle opération magique l'occupait, il m'expliqua tout de suite, ou plutôt essaya de m'expliquer l'objet de ses recherches. Au lieu de

couper court à mes questions en me répondant que la chose était au-dessus de ma portée, il s'interrompit, et chercha à me faire comprendre jusqu'à quel point ces observations se rattachaient aux besoins de la vie navale. Le lendemain, il me donna un exemplaire de l'*Astronomie* de Bonnycastle que je possède encore, et je crois pouvoir faire dater de cette conversation mon goût pour l'astronomie nautique, étude qui a été pour moi une source continuelle de vives jouissances, et, comme on le verra par la suite, m'a été, de plus, d'un grand secours dans ma profession. Mais il est temps de sortir du collège, et de raconter ma première campagne.....

..... Je ne sais ce que d'autres ont éprouvé en ces occasions, mais je dois confesser qu'en dépit de tout mon enthousiasme, quand vint le jour de quitter tout de bon mes amis et ma famille pour me lancer irrévocablement et seul dans une nouvelle vie, je ressentis une inquiétude et une défiance de moi-même si imprévues que je ne savais qu'en penser. J'avais choisi moi-même mon état, il est vrai; je n'avais jamais cessé de soupirer après mon départ du collège, et cependant le moment arrivé, je regrettai presque d'avoir été pris au mot. Pour la première fois j'apprenais le sens du mot responsabilité, et j'avais devant les yeux toute la honte qui suit la non réussite. Moi dont toutes les pensées au collège me transportaient d'avance dans les régions inconnues pour lesquelles j'allais me mettre en route, je sentis mon cœur défaillir en entendant s'arrêter devant la porte la voiture où je devais entrer. « Que deviendrai-je, me dis-je, si les descriptions sombres de ces mélancoliques auteurs appelés poètes étaient de véritables tableaux de la vie, si notre existence d'ici-bas n'était qu'une succession de malheurs, si la carrière du marin ne valait pas mieux que la prison du collège? Quelle figure ferai-je lorsque, de détresse en détresse, je me verrai réduit à supplier mon père de me rappeler sous le toit paternel pour y manger le pain de la paresse, ou pour chercher dans une autre profession des ennuis non moins grands que ceux de la mer et de la classe? »

J'eus bien soin toutefois de ne laisser rien paraître de ces

doutes alarmans ; mais ce fut le cœur gros que je pris congé de ces lieux chéris, où j'avais passé de si heureuses vacances, et qui me semblaient les plus beaux sites du monde, opinion dont, je l'ai déjà dit, mes longs voyages ne m'ont pas fait revenir. Naturellement j'eus une dernière entrevue avec mes amis les pêcheurs, que j'avais long-temps crus les hommes les plus instruits de ma connaissance, uniquement parce qu'ils en savaient plus long que moi sur les câbles et sur les termes de marine. Je ne puis dire que ces braves gens aient soutenu la contre-épreuve de mon retour aussi heureusement que la côte pittoresque près de laquelle ils demeuraient. Je me souviens qu'après ma première campagne, je descendis sur la grève en uniforme et non sans un petit mouvement de vanité pour montrer ma supériorité navale à ces pauvres amis, qui, pendant cet intervalle, étaient restés en quelque sorte fixés à leurs rochers, comme leurs coquillages. Leur accueil fut très-flatteur pour moi ; mais leurs connaissances bornées des détails de leur profession me firent souvenir avec étonnement du temps où je les avais admirés comme des maitres dans la science nautique.

Le 16 mai 1802, je partis pour Édimbourg, et mon père me dit le lendemain : « Vous êtes maintenant à flot dans le monde ; il faut tenir un journal : voici un cahier de papier blanc et une plume pour commencer. » Je vais transcrire un *specimen* de ce début, que je ne croyais guère destiné à l'honneur de l'impression.

17 mai : — Départ pour Londres. — Déjeûner à Dunglas et changement de chevaux. — Belford : changé de chevaux. — Dîner à Alnwick. — Coucher à Morpeth. — Levé de bonne heure. — Halte à Durham. — Pris les devans sur la chaise de poste. — Observé des chariots à charbons près de Newcastle. — Les roues sont construites de manière à descendre la hauteur sur des *choses* où elles s'engrainent. Le cheval suit le chariot pour le remonter quand il sera déchargé, etc. — Le reste n'est guère moins insignifiant. Je donnerais beaucoup pour avoir enregistré, au lieu de ces dates et de ces notes, l'histoire naïve de mes impressions d'alors.

Nous nous rendions à Londres, ce grand foyer d'où partent tous les rayons du monde anglais, pour aller m'embarquer sous le pavillon de sir André Mitchell, alors à l'ancre dans la Tamise, et à la veille d'aller croiser à la station d'Halifax. Mais je ne trouve rien dans mon journal qui mérite d'être extrait, et je ne me souviens d'aucun incident qui m'émût alors vivement, si ce n'est l'opération de m'équiper pour la première fois dans l'uniforme d'aspirant de marine. Je ne vis pas sans un vif plaisir briller la lame de mon poignard, et je m'admirai dans mon frac; mais je voyais surtout dans ce changement de costume la preuve que c'était bien sérieusement que j'allais entrer dans une nouvelle carrière. Ce fut donc avec une heureuse disposition à la gaieté que je fis ma première apparition sur le tillac d'un des vaisseaux de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne.

Voici mon maigre journal de ce jour-là : — Allé à Deptford, en fiacre, après déjeûner. — Rencontré dans la rue le capitaine du *Léandre*. — Allé avec lui au bureau des registres du vaisseau. — Inscrit mon nom dans je ne sais quel livre. — Allé chez le capitaine, qui me donna une liste de certaines choses dont j'avais besoin. — Pris un bateau, et monté à bord du *Léandre* pour la première fois. — Retourné à Londres, et allé au théâtre d'Adelphi, etc. »

Dans la plupart des autres professions, la transition d'un genre de vie à l'autre est plus ou moins graduelle; mais, dans celle de la marine, elle est si brusque et si peu préparée, qu'il faut qu'un enfant soit bien philosophe ou bien stupide pour ne pas se sentir d'abord bien près d'être accablé du changement. Aux douceurs et aux caresses de la maison paternelle succèdent tout-à-coup le régime grossier du vaisseau et la parole rude d'étrangers. La sollicitude dont il s'est vu entouré jusque-là, quelque sévère qu'on suppose la discipline domestique, est la tendresse même, comparée à la complète indifférence, pour ne pas dire la mauvaise mine avec laquelle on reçoit à bord un novice ou un « petit pleureur, » comme on le nomme. Si même il a quelques connaissances parmi ceux de son âge et de son rang, elles ont peu de consolations à lui offrir, et, en général, sont plus disposées à rire de la mélancolie d'un nouveau-venu qu'à

l'encourager quand son pauvre petit cœur est sur le point de se briser.

Il arriva que je ne connaissais personne à bord, excepté deux aspirans dans les mêmes circonstances que moi. Je fus aussi présenté à un vieux grognard de contre-maître, aux soins de qui, bien contre son gré, j'avais été recommandé par un ami commun, un capitaine sous lequel il avait autrefois servi. Quant à notre excellent officier commandant, il avait bien autre chose à faire que de s'occuper des chagrins d'une douzaine d'enfans confiés à sa charge.

Je fus donc étourdi et abattu par la solitude de ma situation, lorsque mon père me serra la main en quittant le vaisseau. Je me souviens du désespoir avec lequel je regardai autour de moi, et compris toute mon insignifiance : « Et serai-je jamais capable, me dis-je, de remplir aucun rôle sur ce vaste théâtre? Comment faire? Par où commencer? Qui consulter? » Il y a sans doute un vif plaisir dans la nouveauté; mais on peut en avoir trop à la fois, et certes si on me demandait mon avis, je recommanderais qu'on n'introduisit que graduellement un novice à sa demeure future, et qu'on le plaçât, si c'était possible, sous les auspices de quelqu'un plus âgé que lui, qui, lui portant intérêt, pût adoucir les inutiles rigueurs de ce redoutable changement. Je manquais de cette préparation, et je n'avais ni ami ni personne à bord qui se souciât de moi le moins du monde. J'étais aussi très-petit pour mon âge, j'avais un accent écossais très-marqué, et j'étais d'ailleurs un peu têtu de ma nature. La chambre de discipline est sans doute un excellent endroit pour dompter un aspirant de ce caractère; mas j'ai vu maintes jeunes plantes plus délicates que moi écrasées par la sévérité de cette impitoyable discipline. Peut-être est-ce pour le mieux, parce que les jeunes gens qui ne peuvent ou ne veulent pas supporter ce traitement rude font tout aussi bien de chercher un autre état pour eux et pour les autres.

Il est une pratique dont je me suis toujours bien trouvé, que je recommande par conséquent : c'est de ne pas présenter le mauvais côté des choses quand on écrit à sa fa-

mille; on s'habitue plus vite à être heureux en se disant tel, et il y a moyen de ne pas inquiéter les siens sans trahir la vérité. Ainsi je me rappelle, comme s'ils étaient d'hier, les évènemens contenus dans la lettre suivante, écrite le lendemain du jour où je fus abandonné à ma destinée — parmi des étrangers — dans le monde nouveau d'un vaisseau de guerre. J'étais loin d'être heureux, et j'aurais pu facilement attrister mes parens en appuyant sur ce qui m'était le plus désagréable. J'agis différemment.

« A bord du *Léandre*, 12 juin 1802.

» Mon cher père, — après vous avoir quitté, je suis descendu dans la salle des gamelles; c'est une pièce de vingt pieds de long environ avec une table au milieu et des sièges de bois tout autour. Il y avait beaucoup de tasses et de saucières sur la table. Un homme entra, et versa de l'eau chaude dans la théïère. Nous sommes quatorze assis en même temps. On rit beaucoup dans ce trou noir, où nous n'avions que deux chandelles. On descend ici quand on veut, et puis on remonte sur le pont.

» Vers les dix heures du soir, on nous servit à souper du pain, du fromage et une espèce de pouding que nous trouvâmes excellent. Quelque temps après j'allai me coucher dans un hamac qui n'était pas le mien, le mien ne devant être prêt qu'aujourd'hui. Je me trouvai assez drôlement couché et bercé là, n'ayant qu'un pied d'intervalle entre mon visage et le plancher. Aussi me suis-je cogné plus d'une fois la tête contre les poteaux de ce dortoir, où dorment les aspirans, et où je dormis fort peu, je vous assure, au milieu du bruit que faisaient tous ceux qui allaient et venaient dans les ténèbres; puis, à peine avais-je fermé l'œil, qu'arrivait le bosseman pour appeler ceux qui étaient de quart pendant la nuit; et il faut, à ce qu'il paraît, s'habituer à ne s'éveiller que pour votre tour de garde. J'aurais enfin dormi le matin; mais mon sommeil a encore été interrompu par le travail des matelots.

» Il y a une grande ouverture qui descend des ponts jusqu'au fond de la cale, où l'on laisse tomber les tonneaux. Le pied de mon hamac était juste à côté de cette ouverture.

de sorte que je voyais sans cesse les tonneaux monter et descendre près de moi. Je me levai à sept heures et demie, et entrai dans le *birth* (notre chambre de gamelle) : nous y attendîmes le déjeûner jusqu'à huit, lorsque l'homme qui sert à table survint, rouge de colère, en disant qu'au moment où il faisait chauffer la bouilloire sur l'étuve, le capitaine d'armes était venu jeter de l'eau sur le feu pour l'éteindre, parce qu'on chargeait de la poudre à bord. Ainsi il fallut nous passer de déjeûner. Nous avions cependant encore du pain et du beurre, que nous commencions à manger, lorsque le capitaine d'armes descendit lui-même pour nous enlever nos chandelles. Il nous fallut donc achever notre pain sec dans l'obscurité.

« Je montai ensuite sur le pont, et m'y promenai en regardant appareiller les bâtimens de la compagnie des Indes. A onze heures, un de mes camarades et moi nous allâmes demander au lieutenant s'il voulait nous permettre de descendre à terre dans le petit canot, ce qui nous fut accordé, et nous nous y embarquâmes avec quelques autres aspirans. Nous entrâmes dans une auberge où nous nous dédommageâmes avec du café, du beurre et des petits pains, de notre déjeûner du matin ; puis nous allâmes voir l'église d'Artfort; et, ayant rejoint le canot à travers champs, nous revînmes à bord, etc. »

Les gens du métier remarqueront dans cette lettre un curieux mélange de mots profanes et de mots techniques, mais le tout passable toutefois pour vingt-quatre heures d'expérience, si on ne veut pas surtout être trop sévère sur le mot *ouverture,* employé au lieu d'*écoutilles*.

Dans une autre lettre, écrite quelques jours après, je faisais grimper les matelots aux mâts comme des chats. Dans une troisième, je mentionnais avec deux points d'admiration que nous avions fait voile, et que je m'étais trouvé en pleine mer pour la première fois! Je me louais de mes camarades et du maître d'école, homme très-aimable, qui avait beaucoup voyagé, mais qui ne commencerait ses leçons que lorsque nous aurions fait *déraper* notre ancre pour Halifax.

L'épître suivante, écrite de Spithead, est assez caractéristique.

« A bord du vaisseau de S. M. *le Léandre*, Spithead, 18 juin.

» Je suis plus content de ma position que je ne l'espérais lors de ma première entrée à bord. Nous avons dans notre gamelle quatre Écossais, six Anglais et deux Irlandais, de manière que nous formons une très-agréable compagnie à table. Nous déjeûnons à huit heures du matin, et dînons à midi. A déjeûner on nous sert du thé et du biscuit de mer ; à dîner nous avons du bœuf, du porc ou du pouding. Quand nous mouillons près d'un port, il y a toujours des bateaux qui viennent avec toutes sortes de végétaux et de viande fraîche, que nous leur avons bientôt acheté, ainsi que du pain mollet.

» Le 17 à neuf heures, nous avons jeté l'ancre dans les Dunes, — les fameuses Dunes; — mais au lieu de trouver une grande flotte, qui pût faire tonner pour nous le salut de ses canons, il n'y avait qu'un bâtiment danois et un suédois. Toutes les hauteurs de la côte sont de craie. J'aurais voulu descendre à terre à Douvres, pour vous y prendre un fragment de rocher, mais nous n'avons fait que passer devant ce port.

» Nous avons vu la côte de France, mais de trop loin pour rien voir de ce qui se passait sur le territoire français.

» Nous autres aspirans, nous sommes de quart toutes les nuits pendant quatre heures; nous ne faisons que nous promener sur le gaillard d'arrière, si le vaisseau ne marche pas. Quand le vaisseau est à la voile, il y a toujours la moitié de l'équipage sur le pont. Les lieutenans, et nous avec eux, nous ordonnons la manœuvre des cordages et des voiles. Tous les hamacs sont apportés sur le tillac et mis à des places réservées sur le bord, pour laisser plus de place à ceux qui travaillent sous le pont, et en même temps pour les aérer. Tous les ponts sont lavés et frottés chaque matin. Il y a une espèce de cylindre de grosse toile, de deux pieds de diamètre environ, qui est suspendu au-dessus du pont, et se continue au travers jusqu'à la cale. Le vent y entre par l'ouverture supérieure, et court jusqu'aux divers postes intérieurs, ce qui forme un ventilateur fort agréable.

» Ce matin vers les huit heures nous sommes arrivés à Spithead, et avons vu le célèbre Portsmouth ; mais ce n'est pas aujourd'hui mon tour d'aller le premier à terre. En venant, nous avons admiré l'île de Wight. C'était un charmant coup d'œil : le soleil se couchait sous les flots à l'horison opposé, ce qui était d'un bel effet sur les sites boisés de l'île. Il y a quelques navires à Spithead, grands et petits. Dans ma prochaine lettre, si je vais à Portsmouth, je vous parlerai du port et des bassins, etc. Nous restons, je crois, dix jours ici. »

Ces extraits, quoique très-puérils comme de raison, montrent ce que peuvent inspirer les lieux-communs d'un voyage, quand tout est neuf pour celui qui écrit et pour celui qui lit.

Voici une autre lettre que je vais transcrire, parce qu'elle reproduit, comme les précédentes, les sensations d'un jeune homme qui se trouve pour la première fois en contact avec le monde, et qu'elle prouve aussi avec quelle facilité on s'exprime quand on est bien plein de son sujet. En la relisant après un intervalle de près de trente ans, je ne puis m'empêcher de remarquer combien le même individu diffère peut-être de lui-même, et en même temps combien il est semblable à lui-même à diverses époques de sa vie ; les mêmes circonstances données, je ne vois pas pourquoi je n'agirais pas aujourd'hui comme alors.

« Portsmouth, 19 juin.

» Nous avons bien manqué de périr et de sauter la nuit dernière par suite d'un incendie à bord. Il était dix heures du soir. J'arrangeais mon hamac à côté de deux aspirans qui arrangeaient aussi les leurs, lorsque nous fûmes alarmés de voir une grosse gerbe d'étincelles jaillir d'un coin du poste. Au lieu d'aller regarder ce que ce pouvait être, je courus à notre chambre de gamelle, et m'emparant de tous les pots de bière que les aspirans se disposaient à boire, je revins les jeter sur le feu pendant que d'autres couraient chercher de l'eau.

» En revenant, je vis le commis aux vivres couvert de flammes et s'efforçant de les étouffer, avec un tas de cou-

vertures et de draps qui brûlaient à ses pieds. Un de nous courut au gaillard d'arrière, y prit les premiers seaux à incendie qu'il put trouver, les remplit et les apporta. Nous fîmes sortir aussi quelques matelots de leurs hamacs, mais en ayant soin de ne pas éveiller les autres, de peur de tumulte et de confusion.

» La sentinelle, aussitôt qu'elle eut senti l'odeur du feu, alla avertir le capitaine et le lieutenant, qui vinrent aussitôt et nous recommandèrent à voix basse le « silence. » On se munit en même temps d'un plus grand nombre de seaux, et on éteignit l'incendie, qu'on pensait n'être que dans la cabine du commis; mais un matelot ayant ouvert la porte de la cambuse, y vit aussi le feu; l'eau y fut appliquée avec le même succès.

» Le capitaine fit mettre immédiatement aux fers le commis aux vivres, aussi bien que son domestique, et alla ensuite avec le capitaine d'armes dans le magasin à poudre qui est contigu à la cabine du commis; il y trouva la paroi de séparation à demi-brûlée par le feu.

» Tout ce malheur était occasioné par une chandelle attachée à la solive supérieure de la cabine, d'où elle était tombée, et avait mis le feu aux draps du hamac; le commis, en voulant l'étouffer avec d'autres draps, avait enflammé tout le paquet qu'il jeta alors en bloc dans le magasin.

» On a placé une garde toute la nuit près de cet endroit. Personne n'a été blessé. Je suis bien chagrin pour le pauvre commis aux vivres, homme très-obligeant et très-bon, que nous aimions tous; il nous donnait des dragées et autres friandises. Je crains qu'il ne soit cassé, etc. »

Cet incident servit à me faire remarquer; car le lendemain, à ma grande satisfaction, je reçus du premier lieutenant l'ordre d'aller dans le canot porter je ne sais quel message à un vaisseau qu'il me désigna au mouillage près de nous, à Spithead.

J'hésitais.—Eh bien! pourquoi ne partez-vous pas? me demanda-t-il, et je répondis que je ne savais pas quel était le vaisseau en question. « Oh! me dit le premier lieutenant en regardant par-dessus la galerie du bord, c'est celui qui a ses mâts de perroquet amenés. »

Or je n'avais par la moindre idée de ce que signifiaient ces termes de *mâts de perroquet amenés ;* mais comme l'officier semblait s'impatienter, je me hâtai de sauter dans le canot. Je tenais le gouvernail, mais je savais si peu m'en servir que nous voguâmes au loin en décrivant un zig-zag dans notre course. Le strokesman du canot (le rameur placé en arrière) croisa enfin ses rames, porta la main à son chapeau, et me dit : « A quel vaisseau allons-nous, monsieur ? »

Je répondis, en répétant les termes du premier lieutenant : « A celui qui a *ses mâts de perroquet amenés.* — Oh ! alors, monsieur, s'écria le strokesman en souriant, nous l'avons déjà passé depuis quelque temps ; le voilà. »

Et il me le montra du doigt en poupe.

Nous virâmes de bord, et j'avais bien envie de dire au strokesman de diriger le canot, car quoique mes vieux amis les pêcheurs de la côte d'Écosse m'eussent donné quelques leçons, je trouvai que ce n'était pas la même chose d'accoster un vaisseau de guerre à Spithead par la marée montante, et de conduire un bateau-pêcheur sur la plage. Je fis courir le canot poupe en avant, et en voulant réparer cette bévue, je donnai des ordres qui eurent pour résultat une manœuvre aussi sotte pour un marin que le serait pour un cavalier de mettre le pied droit le premier à l'étrier en voulant monter à cheval, ce qui l'asseoirait sur sa selle le visage du côté de la queue.

Cependant je parvins à grimper sur le vaisseau où l'on m'avait envoyé ; je remis mon message, et rapportai la réponse. Le premier lieutenant, pour toute salutation, me dit d'un ton aigre et courroucé :

« Où diable êtes-vous allé, jeune homme, pendant tout ce temps-là ? Pourquoi avez-vous cru devoir traverser la flotte ?

— J'espère, monsieur, répondis-je en bégayant, faire mieux une autre fois.

— Vous avez le temps d'apprendre en effet, répliqua le lieutenant.

Je sentis avec amertume par ce reproche que je ne pouvais me targuer d'avoir donné une grande preuve de saga-

cité nautique par ma conduite récente, lors de l'incendie du magasin. J'étais assez fier de n'avoir pas crié au feu, et d'avoir songé si heureusement aux pots de bière..... mais ce brillant exploit semblait déjà tout-à-fait oublié!

Les officiers et les autres personnes en autorité devraient faire attention à la manière dont ils parlent aux jeunes gens. Quoique les blessures faites avec la parole ne laissent pas de traces sur la peau, comme celles du plomb et de l'acier, elles pénètrent souvent plus profondément dans le cœur, et y saignent plus long-temps qu'on ne voudrait.

Je fus excessivement mortifié; mais la leçon de l'officier était trop juste, et le rire des marins du canot trop bien fondé, pour que je ne comprisse pas bientôt que je n'avais rien de mieux à faire qu'à apprendre l'art de tenir le gouvernail, et à ne plus perdre de temps à deviner ce que pouvait signifier un *mât de perroquet amené*.

LE CAPITAINE BASIL HALL.

LES EAUX DE BADEN EN 1832.

Baden, 24 août 1832.

*A M. le Docteur A***. P***.*

Mon cher docteur,

Vous qui comptez l'art d'Hippocrate au nombre de ceux dans lesquels vous êtes profès, dites-moi, je vous prie, avez-vous un peu sérieusement dirigé votre attention sur une nouvelle maladie, qui, en même temps que le choléra, nous est arrivée, dit-on, de l'Inde, et qui n'est pas moins redoutable que ce redoutable fléau? J'appelle cette maladie la choléraphobie. Ses symptômes sont aisés à reconnaître. A l'annonce du choléra, le choléraphobe s'agite incertain, et ne peut rester en place; s'il est pauvre ou indolent, il se jette dans une chaise longue, et, immobile, attend en tremblant l'avenir. S'il est riche et d'humeur active, il fait ses malles, ordonne de graisser les roues de sa voiture, et se met en route sans bien savoir où il ira. Au nord, la maladie en vient; au midi, elle y va; à l'est, elle y est peut-être encore; à l'ouest, elle peut s'y fixer. Le temps presse; il faut se décider enfin et partir. On part pour les trois semaines que doit durer la maladie; on arrive aux bains, lieu protecteur, trois mois avant la saison; on est déjà demi-mort d'ennui avant que ce peuple joyeux, qui accourt habituellement tous les ans pour donner un air de capitale à un petit village situé entre deux montagnes, ait pu vous distraire de vos maladives préoccupations. La saison se passe que bien que mal; on lit sur le journal les morts de Paris; on récapitule les morts des départemens; on s'interdit, au moins pendant huit jours, la visite d'un ami qui arrive; on

suit avec anxiété les nouveaux traitemens des nouveaux malades; on vit sur ses craintes; on les augmente en y songeant, et quand la saison est passée, le village redevient village; on est plus embarrassé encore de le quitter qu'on était de le choisir, et tandis qu'au contraire ceux qui ont résisté à la première crainte conservent l'équilibre parfait de leur ame, vont quand ils doivent aller, s'arrêtent quand ils doivent s'arrêter, pensent sans crainte de trop penser, veillent sans crainte de trop veiller, dorment sans crainte de trop dormir, aiment si le désir leur vient d'aimer, le choléraphobe solitaire interroge et les vents, et les hommes, et les astres, inquiet du lendemain et troublé même dans le présent. Il y aurait bien des nuances à ajouter encore à cette esquisse, qui ne prend qu'un point de vue; — c'est le point de vue qui s'est présenté ici à mon arrivée.

Une bonne partie de la population de la jolie petite ville de Baden, où je suis venu passer quelques semaines, se composait de ces ames attristées qui communiquent partout l'ennui par contagion. L'un, repoussé de Paris par la double terreur des débats des chambres et du choléra, est venu se consoler ici avec quelques barons allemands, qui, craignant comme eux une autre invasion d'égalité, ont tendu une main amie à ces pauvres *réfugiés*. Un autre, moins bien titré, n'est pas fâché d'arriver en si bonne compagnie pour se donner aussi un bon air d'émigration, surtout dans un moment où cela ne tire pas à conséquence. Près d'eux arrive une famille entière fuyant à l'est, et rencontrant une autre famille que la même crainte y pousse d'un côté opposé. Vous pouvez concevoir qu'avec un premier fond de semblables visiteurs, la gaieté des oisifs ne doit pas être considérablement excitée. Aussi les habitués m'ont-ils assuré que, malgré le concours tout-à-fait extraordinaire de baigneurs, jamais Baden n'a été moins social que cette année. M. Piis a fait, sur l'harmonie imitative de la langue française, un poème (je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer ce genre de composition versifiée), dans lequel il s'extasie sur la merveilleuse concision de notre langue, où, dit-il, en un seul mot on hait, en un seul mot on aime, et il ajoute, en ne croyant pas peindre une vie réelle, mais

bien cette admirable concision de langue qui fait un thème, qu'en deux vers on peut dire mille choses :

On se lève, on s'habille, on déjeûne et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Ces deux vers sont l'analyse parfaite de l'heureuse vie qu'on mène ici. Un bon air, de belles promenades, une nourriture abondante et à bon marché, un peu de musique par là-dessus et un sommeil profond acheté au prix de longues courses, voilà comment se passe le temps. On pense peu, on vit bien, et le corps s'engraisse en même temps que l'esprit. On se croirait en Autriche par l'absence de la pensée, si la liberté la plus complète n'était accordée à ceux qui se sentiraient la velléité de penser. Mais je vous ai introduit dans la maison sans vous faire passer par le vestibule, ni vous en faire connaître l'avenue. Je reviendrai donc un peu sur mes pas.

En quittant Strasbourg et en traversant ce Rhin si magnifique que les Parisiens sont si charmés de regarder aujourd'hui avec ironie, parce que les trois quarts de son lit, desséchés par la chaleur, ne laissent plus voir qu'un courant aussi peu imposant que celui de la Seine, on entre dans le délicieux pays de Baden. Une végétation riche, une verdure qui plaît à l'œil, des arbres courbés sous l'abondance de leurs fruits, des routes étroites mais bien entretenues, de petits villages propres et sains, tout vous rappelle les plus jolies vallées de l'Angleterre. La différence entre la propreté de nos villages et celle de villages si voisins est peu agréable à remarquer pour des Français. Le fond du paysage se termine par les chaînes variées des montagnes de la forêt Noire, toutes couvertes jusqu'au sommet de ces beaux sapins qui lui ont donné son nom. La seule remarque favorable à faire à Kehl ne sera pas dédaignée par ceux qui ont voyagé en France : c'est qu'il n'y a ici ni visites de douanes, ni gendarmes chargés de demander les passeports ; seulement, depuis la visite du choléra à Metz, un préposé du gouvernement badois est chargé de se faire représenter par les voyageurs leur certificat de santé délivré à la mairie de Strasbourg. Je n'ai pas entendu dire que cette

facilité du gouvernement de Baden à recevoir des étrangers eût aucun de ces immenses inconvéniens que font valoir chez nous les gens qui soutiennent l'urgence des passeports.

Baden est à douze lieues de Strasbourg. Il est situé dans une vallée étroite protégée de toutes parts par les montagnes les plus pittoresques. D'immenses sapins en revêtent les flancs et les sommets, tandis que des vignes se prolongent sur la pente en amphithéâtre jusqu'à la route. Çà et là on aperçoit sur les hauteurs quelques roches noircies par le temps ; plus loin sont, dit-on, les restes d'un temple consacré à Mercure, qui a même donné son nom à la montagne ; et en se rapprochant de la ville, une des plus hautes de ces montagnes présente encore d'immenses débris de murailles, une vieille tour à demi-démolie, à tous les étages de laquelle les arbres croissent au milieu des appartemens antiques, et laissent apercevoir leur vert feuillage à travers les brisures des portes et des croisées. Ces ruines, monument durable de la dévastation des dernières guerres de Louis XIV, sont tout ce qui reste de la demeure des anciens margraves, qui du haut de ce château dominaient toute la vallée du Rhin. C'est le bon choix de semblables positions qui, pendant tout le moyen âge, a établi la puissance. Un château bâti en plaine a élevé promptement son possesseur au nombre des nobles du second rang. Placé sur une montagne hors des routes militaires, ce château et ce seigneur ne sont recommandés aux souvenirs historiques que par l'antiquité du donjon et la pauvreté du maître ; mais quand, réfugié dans sa haute tour comme dans une aire, le seigneur d'une montagne pelée a pu apercevoir de loin un fleuve au long cours, une route facile entre deux vallées, un passage entre deux villes opulentes, des droits qu'on qualifierait aujourd'hui autrement sont devenus des sources fécondes de revenus augmentés encore par certaines petites excursions moins légitimement caractérisées, et bientôt la tour est devenue un château, le château quelquefois un palais ; la montagne pelée s'est revêtue d'une double défense et de forêts et de remparts, la montagne est devenue une véritable mine d'or, et le seigneur, transformé en burgrave, en margrave, et quelquefois en roi, a compté pour quelque chose dans les an-

nales des peuples. Le margrave de Baden est devenu grand-duc, et figure au nombre des trente-neuf qui, sous le patronage de l'Autriche et de la Prusse, exercent une souveraineté nominale sur une certaine portion des pays de race allemande. Sa souveraineté au reste se fait peu sentir à Baden, qui est comme une ville d'étrangers, et un lieu privilégié qu'il n'habite lui-même que comme visiteur, et sans y avoir d'autre pied-à-terre qu'une simple maison au centre de la ville. Il y a bien un ancien château ducal; mais les états de Baden l'ont constitué en douaire pour la grande duchesse Stéphanie, dont la présence à Baden pendant quelques mois de la saison n'est pas un des moindres charmes de la résidence.

L'entrée de Baden du côté de Strasbourg est vraiment ravissante. On traverse les vertes et sinueuses allées d'un jardin anglais au milieu duquel sont réunis tous les établissemens publics destinés à la société. Un petit théâtre élégant, une salle de bal splendidement décorée et capable de contenir à l'aise trois mille personnes, un restaurateur rival du Café de Paris, et des cabinets de lecture où se trouvent sans exception et sans prohibition les journaux français, anglais et allemands de toutes couleurs, des magasins de musique, de livres, de gravures et de caricatures politiques de toute espèce. En face de ce vaste bazar, dont la façade, ornée d'élégantes couleurs, offre un abri aux promeneurs, se déroulent une pelouse unie comme les plus beaux gazons anglais, et des allées ombragées pour ceux qui cherchent la fraîcheur et la solitude. Tout cela, placé à mi-côte et en amphithéâtre, domine la jolie ville de Baden, groupée elle même sur le revers de la hauteur opposée. Les maisons y sont en général petites, mais propres et d'une architecture élégante. De légers frontons, de vastes balcons chargés de fleurs, en ornent l'extérieur. Tout en un mot annonce ici une aisance et un bon goût qui font plaisir à voir; et les nombreux paratonnerres qui surmontent non seulement les édifices publics, mais encore les maisons particulières, prouvent que les propriétaires n'ont pas été moins soigneux de la sûreté que de l'agrément de leurs habitations. Il y a ici une vingtaine d'hôtels, presque tous fort bien tenus, et avec des bains

d'eau thermale. On y vit à assez bon marché, et les tables d'hôte y sont partout supérieures à ce qu'il y a de meilleur en France. Les familles nombreuses, ou ceux qui veulent prolonger quelque temps leur séjour dans la ville, trouvent aisément des appartemens et des maisons entières pour la saison. Plus de dix mille visiteurs ont successivement passé cette année à Baden. On y compte quelques Anglais en petit nombre, des Russes, des Polonais, des Allemands, et surtout un grand nombre de Français. C'est pour la première fois, dit-on, qu'on y a remarqué quelque séparation entre les sociétés par suite des nuances politiques. Il y a une coterie des boudeurs, qui se proclament réfugiés, et qui ont la prétention, assez gaie pour ceux qui connaissent les salons de Paris et un peu d'art héraldique, de se faire plaindre de la petite noblesse allemande en éveillant ses craintes personnelles; et une coterie indépendante, qui, réunie à la grande masse des habitans, riait un peu de ceux qui avaient peur, aussi bien que de ceux dont on faisait peur, et auxquels on faisait peur. La division était assez prononcée dans la semaine. La foule des indépendans se coudoyait dans la grande salle de conversation, tandis que la petite coterie boudeuse se renfermait dans un petit salon voisin, attendant silencieusement le plaisir qui fuit toujours l'étiquette. Le samedi était le jour de rapprochement; il y avait bien encore quelque résistance, puis peu à peu le tourbillon de la voix finissait par confondre tous les rangs en dépit d'eux-mêmes. Mais bientôt la morgue avait le dessus, l'aristocratie reprenait avec son ennui ses sièges numérotés, et à l'heure de minuit, qui annonce la fin de la danse, tout le monde se séparait pour recommencer, la semaine suivante, la même série de plaisirs et d'ennuis. La grande-duchesse Stéphanie, dans laquelle les Français sont fiers de retrouver une compatriote, et qui sait à la raison la plus élevée allier toute la grâce et tout le charme de l'esprit le mieux cultivé, a cherché, autant qu'il était en elle, à rapprocher ces nuances diverses, et à réunir toutes les opinions par le lien de la sociabilité; mais elle n'a pu réussir qu'imparfaitement; et avant que la douleur profonde qu'elle a éprouvée de la mort du duc de Reichstadt l'eût forcée

d'interrompre ses soirées, elle avait déjà été obligée de faire deux parts de sa société. Depuis, cette scission s'est prononcée plus encore, et les derniers évènemens de l'Allemagne n'ont fait qu'ajouter à l'amertume des relations. C'est ordinairement dans un élégant pavillon qu'elle a fait construire au milieu d'un jardin anglais, sur une hauteur au centre de Baden, que la grande-duchesse avait coutume de recevoir la société ; car c'est elle qui tous les ans se charge de faire les honneurs des eaux de Baden.

Au pied des jardins de la grande-duchesse se trouve la source d'eau thermale d'où la ville a pris son nom. Elle était connue déjà du temps des Romains, dont une légion campait de ce côté du Rhin. Dans une sorte de temple que le grand-duc Charles a fait élever au lieu même de la source, ont été réunis les débris des antiquités romaines qu'on a pu découvrir dans les environs. Tous les matins les baigneurs arrivent pour y chercher la santé dans de fréquentes potions de cette eau régénératrice. Les paysans de l'Irlande ont conservé une vieille tradition de leurs pères, ils assurent que la rosée recueillie sur les fleurs de la vallée de Lairn avant le lever du soleil a la propriété de conserver, mieux que le meilleur cosmétique, la fraîcheur des jeunes filles ; mais il faut que cette liqueur précieuse soit recueillie chaque matin par celle même qui veut s'en servir. L'excursion à un air pur fait sans doute la vraie puissance de la rosée de Lairn, et il est probable qu'il en est de même de l'eau de la fontaine de Baden. Une promenade à cinq heures du matin pour une Parisienne habituée à ne sortir du bal qu'à trois heures, et à ne voir le jour qu'à midi, prépare fort puissamment l'action de l'eau et la science du médecin. A côté de la fontaine des buveurs se trouve la source abondante dont les eaux, se partageant en de nombreux canaux, vont alimenter les bains des divers établissemens publics ; car moyennant une légère rétribution payée au grand-duc, chaque hôtel un peu considérable possède, pour la facilité des malades, des bains particuliers d'eau thermale. A son origine, la source a une chaleur de cinquante degrés que l'on diminue suivant les prescriptions.

La situation de la ville entre les montagnes qui l'abritent

de toutes parts, la pureté de l'air, l'égalité générale de la température, et les salutaires émanations des forêts qui garnissent toutes les hauteurs voisines, tout contribue à ajouter encore à l'efficacité des bains. Les environs offrent presque de tous côtés des points de vue délicieux. Une allée large et ombragée qui se prolonge pendant près d'une demi-lieue entre un coteau boisé d'une part, et une vallée charmante de l'autre, offre aux promeneurs les sites les plus variés. Tous les jours la foule des gens à cheval, en voiture ou à pied, qui se rendent par là au village de Lichtenthal, rappelle les excursions de Longchamp; et souvent même, par le nombre des cavaliers, les allées d'Hyde-Park. Un couvent de femmes s'y est conservé, et pour occuper leurs loisirs entre les devoirs de piété, elles s'exercent, chacune selon ses dispositions, les unes au chant, et les autres à des instrumens de musique, de manière à pouvoir toujours composer un orchestre complet. Les unes ont choisi la basse, cel es-ci la flûte, d'autres le violon, quelques autres la clarinette, l'alto et la contrebasse. A la messe du dimanche, toutes se réunissent pour exécuter les plus belles messes à grand orchestre. Le public se rend en foule à la chapelle, où il est admis à tout entendre sans rien voir, car les religieuses se tiennent soigneusement cachées derrière le grillage d'une tribune élevée. Mais ce n'est pas seulement dans ce couvent qu'on trouve à satisfaire ici son goût pour la bonne musique. Tous les jours pendant le repas, à toutes les tables d'hôte, tantôt un quatuor d'instrumens à corde, tantôt des instrumens à vent jouent les meilleurs airs des opéras nouveaux. La perfection de leur exécution est autant plus remarquable que la plupart des musiciens, surtout des harmonistes, sont de simples artisans du pays de Foulde, qui, après avoir passé l'hiver à leur métier, parcourent pendant l'été les villes d'Allemagne pour y exercer ce genre d'industrie. Pendant deux heures, après le dîner, un orchestre abrité sous une tente élevée au milieu de la promenade se charge de distraire les curieux qui viennent devant la salle de conversation prendre le café et les glaces; et il n'est pas rare de pouvoir s'endormir encore au doux bruit des sérénades qui se donnent, à toute occasion, aux

belles du voisinage. Et enfin, quand on s'éveille la nuit, il n'est pas jusqu'au chant du nachtwæchter (garde de nuit) qui vous flatte agréablement par sa monotone mélodie. Le chant du nachtwæchter va au reste bientôt être connu dans les salons de Paris. M. Lafont, notre élégant violoniste, l'a pris pour refrain d'une chanson qu'il vient de composer sur le même rhythme. Un de ses fils, jeune homme qui annonce les plus heureuses dispositions, a composé les paroles suivantes pour accompagner ce chant du nachtwæchter :

CHANT
ET PAROLES ORIGINALES
du nachtwæchter.

Douze heures sont sonnées,
Tous vos feux éteignez;
Des ames trépassées
Souvenez et priez.

Promeneur solitaire,
Lorsque, dans le mystère
D'une profonde nuit,
Ma voix chante minuit,
Aux balcons de vos belles,
Si rarement cruelles,
Amans intéressés,
Veillez, veillez.

Douze heures sont sonnées, etc.

Femmes encor timides,
Aux fronts purs et candides,
Qui tremblez au grand jour
D'épancher votre amour;
Beautés de la nuit sombre,
Qui recevez dans l'ombre
Vos heureux protégés,
Veillez, veillez.

Douze heures sont sonnées, etc.

Maris sûrs de vos femmes,
Qui, sans craindre les trames
D'un amant séducteur,

Vous flattez d'un bonheur
Qui souvent n'est qu'un songe,
Par cet heureux mensonge
Bien doucement bercés,

Dormez, dormez.

Douze heures sont sonnées,
Tous vos feux éteignez;
Des ames trépassées
Souvenez et priez.

Ce petit morceau, exécuté dans un concert donné par M. Lafont, a obtenu un grand succès. Ce concert avait attiré tout ce que Baden renferme d'élégant. Des fantaisies de M. Lafont sur *la Muette de Portici*, et un nocturne à deux voix chanté par lui et par Mme Lafont, enfin des variations sur un air suisse, exécutées par cette dernière, ont surtout obtenu les bravos des dilettanti de tous pays. Plusieurs autres artistes, arrivés soit d'Allemagne, soit de France, tels que Max. Bohrer, Mlle Mazel pour le piano, Wagner pour la clarinette, ont successivement cherché à captiver les suffrages de cet auditoire d'élite. Une troupe de chanteurs allemands, fortifiée de quelques acteurs du théâtre allemand de Strasbourg, depuis la dissolution de celui-ci, remplissait, par la représentation de quelques opéras nouveaux ces soirées que n'occupaient ni les bals ni les concerts. Il y a eu en effet ici cette année un assez grand concours d'artistes de tous genres : Meyerbeer, le célèbre auteur de *Robert-le-Diable*, des poètes et des romanciers allemands, et Mme Jacquotot, si célèbre par le pas qu'elle a fait faire à la peinture sur porcelaine et par la perfection avec laquelle elle a reproduit les chefs-d'œuvre de l'école italienne. Cette dernière a fait une exposition de divers portraits et tableaux sur porcelaine que nous avons tant admirés à Paris, et le public de Baden s'est montré assez docile à apporter sa contribution de 2 florins pour pouvoir contempler un instant ces copies parfaites qui ne seront probablement pas surpassées.

Vous voyez, mon cher docteur, qu'en joignant aux agré-

mens naturels de cette petite ville ceux que vous procurent les excursions, tantôt pour visiter une cascade, tantôt les ruines des vieux châteaux, tantôt les habitations de plaisance du grand-duc, dont le grand nombre et la richesse sont plus agréables aux étrangers qu'aux Badois qui en paient l'entretien; tantôt les petits établissemens de bains disséminés dans les environs; tantôt même à Sasbach, où mourut Turenne, et où lui a été récemment érigé par la France un monument dont la surveillance est confiée à un invalide de la grande armée; tantôt une visite à Rastadt, célèbre par son congrès et l'assassinat de nos plénipotentiaires; tantôt sur les bords du Rhin, qu'on peut apercevoir dans un vaste développement de toutes les hauteurs qui entourent Baden, il est facile de passer agréablement quelques mois de l'année, quand on se porte bien, ou d'y attendre paisiblement sa convalescence, surtout si l'on y a les bons soins du docteur Krœmer. Aussi n'est-il pas rare de voir les visiteurs de l'année précédente se retrouver l'année d'après, en se promettant de s'y retrouver encore. On dirait d'un rendez-vous général, où ceux que la nécessité de leurs affaires sépare le reste de l'année aiment à se revoir pendant quelques semaines. C'est, en effet, un véritable lieu de repos et d'oubli de toutes les passions vulgaires. Il n'est pas jusqu'à la politique qui y perde un peu de la vivacité de son intérêt. On n'a d'ailleurs rien autour de soi qui rappelle à un étranger la nécessité des réformes pour lesquelles on combat si honorablement dans le reste de l'Europe. On croirait être dans un lieu privilégié. Ni murs, ni carrières. . jardins publics et privés ouverts à tous les curieux; point de grilles aux fenêtres, et souvent pas de serrures aux portes; pas de chiens dont on craigne la rage, pas de police politique, pas de gendarmes; la présence du souverain ne s'y manifeste que par l'écarlate de ses deux postillons; chacun sort, rentre, va, revient à toute heure du jour et de la nuit sans que personne en prenne note; c'est un vaste caravansérail où affluent les étrangers en si grand nombre que les indigènes disparaissent, pour ainsi dire, pendant quatre mois de l'année, pour les laisser maîtres absolus de la place. Baden, durant la

saison des bains, est en quelque sorte en dehors de la confédération; et malgré son verbe haut, la voix de la diète de Francfort ne peut parvenir à s'y faire entendre; elle expire aux pieds du Mercuriusberg.

Tout à vous.

J.-A.-C. Buchon.

La Femme Abandonnée.

SUITE ET FIN (1).

Après des hésitations cruelles, Gaston écrivit à Mme de Beauséant la lettre suivante, qui peut passer pour un modèle de cette phraséologie particulière aux amoureux, et que l'on serait tenté de comparer aux dessins faits en cachette par les enfans pour la fête de leurs parens, et détestables pour tout le monde, excepté pour ceux qui les reçoivent.

« Madame, vous exercez un si grand empire sur mon cœur, sur mon ame et ma personne, qu'aujourd'hui ma destinée dépend entièrement de vous. Ne jetez pas ma lettre au feu ; soyez assez bienveillante pour la lire, et vous me pardonnerez cette première phrase en vous apercevant que ce n'est pas une déclaration vulgaire et intéressée, mais l'expression d'un fait naturel. La modestie de mes prières, la résignation que m'inspire le sentiment de mon infériorité, l'influence de votre détermination sur ma vie, vous toucheront peut-être. A mon âge, madame, je ne sais qu'aimer, j'ignore entièrement ce qui peut plaire à une femme et ce qui la séduit ; mais je l'adore avec ivresse; il y a plus, je suis irrésistiblement attiré vers vous par le plaisir immense que vous me faites éprouver, et pense à vous avec tout l'égoïsme qui nous entraîne, là où, pour nous, est la vie. Je ne me crois pas digne de vous : il me semble impossible à moi, jeune, ignorant, timide, de vous

(1) Voir page 87.

apporter la millième partie du bonheur que j'éprouve à vous entendre et à vous voir. Vous êtes pour moi la seule femme qu'il y ait dans le monde. Or, ne concevant point la vie sans vous, j'ai pris la résolution de quitter la France et d'aller jouer mon existence jusqu'à ce que je la perde dans quelque entreprise impossible, aux Indes, en Afrique, je ne sais où; car il faut que je combatte un amour sans bornes par quelque chose d'infini. Mais si vous voulez me laisser l'espoir, non pas d'être à vous, mais d'obtenir votre amitié, je reste. Permettez-moi de passer, près de vous, rarement même si vous l'exigez, quelques heures semblables à celles que j'ai surprises; eh bien! ce frêle bonheur, dont vous pourrez m'interdire les vives jouissances à la moindre parole trop ardente, suffira pour me faire accepter la vie. Ai-je trop présumé de votre générosité en vous suppliant de souffrir un commerce où tout est profit pour moi seulement?..... Vous saurez bien faire voir à ce monde, auquel vous sacrifiez tant, que je ne vous suis rien. Vous êtes si spirituelle et si fière! Qu'avez-vous à craindre... Maintenant je voudrais pouvoir vous ouvrir mon cœur, afin de vous persuader que mon humble demande ne cache aucune arrière-pensée. Je ne vous aurais pas dit que mon amour était sans bornes en vous priant de m'accorder de l'amitié, si j'avais l'espoir de vous faire partager le sentiment profond enseveli dans mon ame..... Non, je serai près de vous ce que vous voudrez que je sois, pourvu que j'y sois. Si vous me refusiez, et vous le pouvez, je ne murmurerai point: je partirai. Si, plus tard, une femme autre que vous entre pour quelque chose dans ma vie, vous aurez eu raison; mais si je meurs fidèle à mon amour, vous concevrez quelque regret peut-être!... l'espoir de vous causer un regret adoucira mes angoisses, et sera toute la vengeance de mon cœur méconnu...»

Il faut n'avoir ignoré aucun des malheurs du jeune âge, et s'être laissé emporter par toutes les chimères à double aile blanche, qui offrent leur croupe féminine aux brûlantes imaginations, pour comprendre à quel supplice Gaston de Nueil fut en proie quand il put croire que cette lettre était entre les mains de Mme de Beauséant.

Il voyait la vicomtesse froide, rieuse et plaisantant de

l'amour comme les êtres qui n'y croient plus. Il aurait voulu reprendre sa lettre; il la trouvait absurde, et il lui venait dans l'esprit mille choses meilleures à exprimer, et qui eussent été plus touchantes que tout ce qu'il avait écrit. Il essayait de ne pas penser, de ne pas sentir, mais il pensait, il sentait et souffrait.

S'il avait eu trente ans, il se serait enivré, mais c'était un jeune homme encore naïf et qui ne connaissait ni les ressources de l'opium, ni les expédiens de l'extrême civilisation. Il n'avait pas là, près de lui, un de ces bons amis de Paris, qui savent si bien vous dire:

— Poete, non dolet!

en vous tendant une bouteille de vin de Champagne, ou en vous entraînant à une orgie, pour vous sauver les douleurs de l'incertitude!.... Excellens amis, toujours ruinés lorsque vous êtes riche, qui sont aux eaux quand vous les cherchez, et qui ont perdu leur dernier louis au jeu, quand vous le leur demandez; mais les meilleurs enfans de la terre, et toujours prêts à s'embarquer avec vous pour descendre une de ces pentes rapides qui mènent à dépenser le temps, l'ame ou la vie!.....

Enfin M. de Nueil reçut des mains de Jacques une lettre, ayant un cachet de cire parfumée aux armes de Beauséant, écrite sur un petit papier vélin, et sentant la jolie femme.

Aussitôt il courut s'enfermer pour lire ce qui suit:

« Vous me punissez bien sévèrement, monsieur, et de la bonne grâce que j'ai mise à vous sauver la rudesse d'un refus, et de la séduction que l'esprit exerce toujours sur moi. J'ai eu confiance en la noblesse du jeune âge, et vous m'avez trompée. Cependant je vous ai parlé sinon à cœur ouvert, ce qui eût été parfaitement ridicule, du moins avec franchise, et je vous ai dit ma situation afin de faire concevoir ma froideur à une ame jeune. Plus vous m'avez intéressée, plus vive a été la peine que vous m'avez causée; parce que je suis naturellement tendre et bonne. Une autre femme eût brûlé votre lettre sans la lire; moi je l'ai lue, et j'y réponds. Mes raisonnemens vous prouveront que, si je ne suis pas insensible à l'expression d'un sentiment que

j'ai fait naître même involontairement, je suis loin de le partager, et ma conduite vous démontrera bien mieux encore la sincérité de mon ame. Puis, j'ai voulu employer, pour votre bien, l'espèce d'autorité que vous me donnez sur votre vie, et désire l'exercer une seule fois pour enlever la taie qui vous couvre les yeux.

« J'ai bientôt trente ans, monsieur, et vous en avez vingt-deux à peine. Vous ignorez vous-même ce que seront vos pensées quand vous arriverez à mon âge; les sermens que vous me faites pourront alors vous paraître bien lourds. Aujourd'hui, je veux bien le croire, vous donneriez facilement votre vie entière, vous sauriez mourir même pour un plaisir éphémère; mais, à trente ans, l'expérience vous ôterait la force de me faire à chaque jour des sacrifices; et moi, je serais profondément humiliée de les accepter. Un jour, tout vous commandera, la nature vous ordonnera même de me quitter; et, je vous l'ai dit, je préfère la mort à l'abandon. — Vous voyez, le malheur m'a appris à calculer. Je raisonne, je n'ai point de passion; vous me forcez à vous dire que je ne vous aime point; que je ne dois pas, que je ne puis pas vous aimer. J'ai passé le moment de la vie où les femmes cèdent à des mouvemens de cœur irréfléchis; je serais une mauvaise maîtresse : Je lis trop clairement dans les cœurs à la fatale lumière de l'amour trompé. — Aussi, je ne veux pas de cette amitié fallacieuse que vous demandez, que vous offrez. Vous êtes la dupe de votre cœur, et vous espérez bien plus en ma faiblesse qu'en votre force. Tout cela est un effet d'instinct; je vous pardonne cette ruse d'enfant parce que vous n'en êtes pas complice, et je vous ordonne, au nom de cet amour fugitif, au nom de votre vie, au nom de ma tranquillité, de rester dans votre pays, de ne pas y manquer une vie honorable et belle pour une illusion qui s'éteindra nécessairement. — Plus tard, lorsque vous aurez, en accomplissant votre destinée, développé tous les sentimens qui attendent l'homme, vous apprécierez ma réponse, que vous accusez peut-être en ce moment de sécheresse, et vous retrouverez avec plaisir une vieille femme, dont l'amitié pourra peut-être alors vous sembler douce et précieuse, parce qu'elle n'aura point

été soumise aux vicissitudes de la passion, et aux désenchantemens de la vie. Adieu, monsieur, obéissez-moi, en pensant que vos succès jetteront quelque plaisir dans ma solitude, et ne songez à moi que comme on songe aux absens. »

Après avoir lu cette lettre, Gaston de Nueil écrivit ces mots.

« Madame, si je cessais de vous aimer, en acceptant les chances que vous m'offrez d'être un homme ordinaire, je mériterais bien mon sort!... Avouez-le!... Non, je ne vous obéirai pas, et vous jure une fidélité qui ne se déliera que par la mort. Oh! prenez ma vie, à moins cependant que vous ne craigniez pas un remords! »

Quand le domestique de M. de Nueil revint de Courcelles, son maître lui dit :

— A qui as-tu remis mon billet?...

— A madame la vicomtesse elle-même; elle était en voiture, et partait...

— Pour venir en ville?

— Monsieur, je ne le pense pas; elle avait des chevaux de poste.

Aussitôt Gaston fit ses préparatifs pour suivre Mme de Beauséant; et la vicomtesse le mena jusqu'à Genève sans savoir en être accompagnée. Entre les mille réflexions qui l'assaillirent pendant ce voyage, il lui en vint une dont un diplomate aurait eu de l'orgueil.

— Pourquoi s'est-elle en allée?... se dit-il.

Ce mot fut le texte d'une multitude de suppositions, parmi lesquelles se trouva celle-ci.

— Si la vicomtesse veut m'aimer, il n'y a pas de doute qu'en femme d'esprit, elle préfère la Suisse, où personne ne nous connaît, à la France, où elle rencontrerait des censeurs.

Il y a cependant des gens passionnés qui n'aimeraient pas une femme assez habile pour choisir son terrain; mais ce sont des raffinés; et, d'ailleurs, rien ne prouve que la supposition de Gaston fût vraie.

Mme de Beauséant prit une petite maison sur le lac. Quand elle y fut installée, Gaston s'y présenta par une belle soirée, à la nuit tombante.

Jacques, valet de chambre essentiellement aristocratique, ne s'étonna point de voir M. de Nueil, et l'annonça en valet habitué à tout comprendre.

En entendant ce nom, en voyant le jeune homme, Mme de Beauséant laissa tomber le livre qu'elle tenait, et sa surprise donna le temps à Gaston d'arriver à elle, et de lui dire d'une voix qui lui parut délicieuse :

—Quel plaisir j'avais à voir revenir les chevaux qui vous menaient !...

Être obéie dans ses vœux secrets !... Quelle est la femme qui n'ait pas cédé au bonheur d'être bien comprise ?

Une Italienne, une de ces bonnes et ravissantes créatures dont les Parisiennes n'ont aucune idée, et que, de ce côté des Alpes, l'on trouverait profondément immorale, disait en lisant les romans français :

—Je ne vois pas pourquoi ils passent tant de temps à arranger ce qui doit être l'affaire d'une matinée...

Or, souvent un narrateur peut, à l'exemple de cette chère Italienne, ne pas trop faire languir ses auditeurs et son sujet. Il y aurait bien quelques scènes de coquetterie, charmantes à dessiner, doux retards que Mme de Beauséant voulait apporter au bonheur de Gaston, pour tomber avec grâce, comme les vierges de l'antiquité ; peut-être aussi pour jouir des voluptés chastes du premier amour, et le faire arriver à sa plus haute expression de force et de puissance. Or M. de Nueil était encore dans l'âge où un homme peut être dupe de ces caprices, de ces jeux dont toutes les femmes sont friandes, et qu'elles prolongent parce que peut-être sentent-elles instinctivement la diminution prochaine de leur pouvoir, et qu'elles aiment à bien faire leurs conditions. Mais ces petits protocoles de boudoir, moins nombreux que ceux de la Conférence, tiennent trop peu de place dans l'histoire d'une passion vraie pour être mentionnés.

Mme de Beauséant et M. de Nueil demeurèrent pendant trois années dans la villa située sur le lac de Genève que la vicomtesse avait louée. Ils y restèrent seuls, sans voir personne, sans faire parler d'eux, se promenant en bateau, se levant tard, enfin heureux comme nous rêvons tous de

l'être. Cette petite maison était simple, à persiennes vertes, entourée d'un large balcon sur lequel il y avait une tente à chaque fenêtre, véritable maison d'amans, une maison à canapés blancs, à tapis muets, à tentures fraîches, où tout reluit de joie. A chaque fenêtre le lac apparaissait sous des aspects différens; dans le lointain, les montagnes et leurs fantaisies nuageuses, colorées, fugitives; au-dessus d'eux, un beau ciel; puis, devant eux, une longue nappe d'eau capricieuse, changeante!... Les choses semblait rêver pour eux, et tout leur souriait.

Des intérêts graves rappelèrent M. de Nueil en France; son frère et son père étaient morts; il fallut quitter Genève. Les deux amans achetèrent cette maison, ils auraient voulu briser les montagnes, et faire enfuir l'eau du lac en ouvrant une soupape.

Mme de Beauséant suivit M. de Nueil. Elle réalisa sa fortune, et acheta, près de Manerville, un propriété considérable qui joignait les terres de Gaston, et ils y demeurèrent ensemble. M. de Nueil abandonna très-gracieusement à sa mère l'usufruit des domaines de Manerville, en retour de la liberté qu'elle lui laissa de vivre à sa guise, sans lui parler d'aucun établissement.

La terre de Mme de Beauséant était située près d'une petite ville, dans une des plus jolies positions de la vallée d'Auge. Là, les deux amans retrouvèrent leurs délicieuses journées de la Suisse, en mettant, entre eux et le monde, des barrières que ni les idées sociales, ni les personnes ne pouvaient franchir. Pendant neuf années entières ils jouirent d'un bonheur qu'il est inutile de décrire parce que le dénouement de cette aventure en fera sans doute deviner les délices à ceux dont l'ame peut comprendre, dans l'infini de leurs modes, la musique, la prière et l'amour.

Cependant, M. le marquis de Beauséant (son père et son frère aîné étaient morts), le mari de Mme de Beauséant, jouissait d'une parfaite santé. Rien ne nous aide mieux à vivre que la certitude de faire le bonheur d'autrui par notre mort. M. de Beauséant était un de ces entêtés qui, semblables à des rentiers viagers, trouvent une certaine ironie et un plaisir de plus que n'en ont les autres, à se

lever bien portans chaque matin ; galant homme du reste, un peu méthodique, cérémonieux, froid, calculateur, et capable d'annoncer à une femme son amour aussi tranquillement qu'un laquais dit : — Madame est servie !...

Cette petite notice biographique sur le marquis de Beauséant a pour objet de faire comprendre l'impossibilité dans laquelle était la marquise d'épouser M. de Nueil.

Or, après ces neuf années de bonheur, le plus doux bail qu'une femme ait jamais pu signer, M. de Nueil et Mme de Beauséant se trouvèrent dans une situation tout aussi naturelle et tout aussi fausse que celle où ils étaient restés depuis le commencement de cette aventure ; crise fatale, néanmoins, dont il est impossible de donner une idée, mais dont il est facile de poser les termes avec une exactitude mathématique.

Mme la comtesse de Nueil, mère de Gaston, n'avait jamais voulu voir Mme de Beauséant. C'était une personne raide et vertueuse qui avait très-légalement fait le bonheur de M. de Nueil le père.

Or Mme de Beauséant comprit que cette honorable douairière devait être son ennemie, et ferait tous ses efforts pour arracher Gaston à sa vie immorale et antireligieuse.

La marquise aurait bien voulu vendre sa terre, et retourner à Genève ; mais c'eût été se défier de M. de Nueil ; elle en était incapable ; d'ailleurs, il avait précisément pris beaucoup de goût pour la terre de Valleroy, où il faisait force plantations, force mouvemens de terrains ; c'eût été l'arracher à une espèce de bonheur mécanique que les femmes souhaitent toujours à leurs maris et à leurs amans.

Il était arrivé dans le pays une demoiselle de La Rodière, âgée de vingt-deux ans, et riche de 40,000 livres de rentes. Gaston rencontrait cette héritière à Manerville toutes les fois que son devoir l'y conduisait.

Ces personnages étant ainsi posés comme les chiffres d'une proportion arithmétique, la lettre suivante expliquera maintenant l'affreux problème que, depuis un mois, Mme de Beauséant tâchait de résoudre.

« Mon ange aimé, t'écrire quand nous vivons cœur à cœur, quand rien ne nous sépare, quand nos caresses nous

servent si souvent de langage, et que les paroles sont aussi des caresses, n'est-ce pas un contre-sens? Eh bien! non, mon amour!... il y a de certaines choses qu'une femme ne peut pas dire en présence de son amant; la seule pensée de ces choses lui ôte la voix, lui fait refluer tout son sang vers le cœur; elle n'a plus ni force ni esprit. Je souffre d'être ainsi près de toi; et, je suis ainsi près de toi, souvent. Je sens que mon cœur doit être tout vérité pour toi, ne te déguiser aucune de ses pensées les plus fugitives; et j'aime trop ce doux laisser-aller, qui me sied si bien, pour rester plus long-temps gênée, contrainte. Aussi vais-je te confier mon angoisse, car c'est une angoisse!... Écoute-moi? Ne fais pas ce petit : — hein! hein! par lequel tu me fais taire avec une impertinence que j'aime, parce que de toi tout me plaît. Oui, cher époux du ciel, laisse-moi te dire que tu as effacé tout souvenir des douleurs sous le poids desquelles jadis ma vie allait succomber. Je n'ai connu l'amour que par toi. Il a fallu la candeur de ta belle jeunesse, la pureté de ta grande ame pour satisfaire aux exigences d'un cœur de femme exigeante. Ami, j'ai bien souvent palpité de joie, en pensant que, durant ces neuf années, si rapides et si longues, ma jalousie n'a jamais été réveillée. J'ai eu toutes les fleurs de ton ame, toutes tes pensées. Il n'y a pas eu le plus léger nuage dans notre ciel, nous n'avons pas su ce que c'était qu'un sacrifice; nous avons toujours obéi aux inspirations de nos cœurs. J'ai joui d'un bonheur sans bornes pour une femme. Les larmes dont cette page est trempée te diront-elles bien toute ma reconnaissance!..... J'aurais voulu l'avoir écrite à genoux!... Eh bien! cette félicité m'a fait connaître un supplice plus affreux que celui de l'abandon! Cher! le cœur d'une femme a des replis bien profonds : j'ai ignoré moi-même jusqu'aujourd'hui l'étendue du mien, comme j'ignorais l'étendue de l'amour. Les misères les plus grandes qui puissent nous accabler sont encore légères à porter en comparaison de la seule idée du malheur de celui que nous aimons!... Et si nous le causions ce malheur?... C'est à mourir de douleur... Telle est la pensée qui m'oppresse. Mais elle en traîne après elle une autre beaucoup plus pesante; et celle-là dégrade la gloire de

l'amour, elle le tue, elle en fait une humiliation qui ternit à jamais la vie. Tu as trente ans et j'en ai quarante : que de terreurs cette différence d'âge doit inspirer à une femme aimante ! Tu peux avoir d'abord involontairement, puis sérieusement, senti les sacrifices que tu m'as faits, en renonçant à tout au monde pour moi !... Tu as pensé peut-être à ta destinée sociale, à ce mariage qui doit augmenter nécessairement ta fortune, te permettre d'avouer ton bonheur, tes enfans, de transmettre tes biens, et de reparaître dans le monde, d'y occuper ta place avec honneur... Mais tu auras réprimé toutes ces pensées, heureux de me sacrifier, sans que je le sache, une héritière, une fortune, et tout ton avenir !... Dans ta générosité de jeune homme, tu auras voulu rester fidèle aux sermens qui ne nous lient qu'à la face de Dieu !... Mes douleurs passées te seront apparues, et j'aurai été protégée par le malheur dont tu m'as tirée..... Devoir ton amour à ta pitié ! Cette pensée est plus horrible encore que la crainte de te faire manquer ta vie !... Ceux qui savent poignarder leurs maîtresses sont bien charitables, quand ils les tuent heureuses, innocentes, et dans toute la gloire de leurs illusions... Oui, la mort est préférable aux deux pensées qui, depuis quelques jours, attristent secrètement mes heures. Hier, quand tu m'as demandé si doucement : — Qu'as-tu ?... Ta voix m'a fait frissonner : j'ai cru que tu lisais dans mon ame, selon ton habitude, et j'attendais tes confidences, imaginant avoir eu de justes pressentimens en devinant les calculs de ta raison. Je me suis alors souvenue de quelques attentions qui te sont habituelles, mais où j'ai cru apercevoir cette sorte d'affectation par laquelle les hommes trahissent une loyauté pénible à porter... En ce moment, j'ai payé bien cher tout mon bonheur; et j'ai senti que la nature nous en vend toujours les trésors. En effet, le sort ne nous a-t-il pas séparés ?... Tu te seras dit :

— Tôt ou tard, je dois quitter la pauvre Claire, pourquoi ne pas m'en séparer à temps ?.....

Cette phrase était écrite au fond de ton regard... je m'en suis allée, et j'ai été pleurer loin de toi.... Te dérober des larmes !..... ce sont les premières que le chagrin m'ait fait

verser depuis dix ans, et je suis trop fière pour te les montrer; mais je ne t'ai point accusé: tu as raison, je ne dois point avoir l'égoïsme d'assujettir ta vie brillante et longue à la mienne bientôt usée..... Mais si je me trompais !..... si j'avais pris une de tes chères mélancolies d'amour pour une pensée de raison! ah! mon ange, ne me laisse pas dans l'incertitude.... punis ta jalouse femme; mais rends-lui la conscience de son amour et du tien; car toute la femme est dans ce sentiment qui sanctifie tout!.... Depuis l'arrivée de ta mère, et depuis que tu as vu chez elle Mlle de La Rodière, je suis en proie à des doutes qui nous déshonorent. Fais-moi souffrir, mais ne me trompe pas: je veux tout savoir, et ce que ta mère te dit et ce que tu penses!..... Si tu as hésité entre quelque chose et moi, je te rends ta liberté... Je te cacherai ma destinée, je saurai ne pas pleurer devant toi; seulement, je ne veux plus te revoir..... Oh! je m'arrête mon cœur se brise. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Je suis restée morne et stupide pendant quelques instans..... Ami, je ne me trouve point de fierté contre toi... tu es si bon!.... si franc! tu ne saurais ni me blesser ni me tromper; mais tu me diras la vérité, quelque cruelle qu'elle puisse être.... Veux-tu que j'encourage tes aveux? Eh bien! cœur à moi, je serai consolée par une pensée de femme.... N'aurais-je pas possédé de toi l'être jeune et pudique, toute grâce, toute beauté, toute délicatesse, un ange que nulle femme ne peut plus connaître et dont j'ai délicieusement joui..... Non, tu n'aimeras plus comme tu m'as aimée, comme tu m'aimes; et je ne saurais avoir de rivale. J'aurai donc des souvenirs sans amertume en pensant à notre amour, car il est hors de ton pouvoir d'enchanter désormais une femme par les agaceries enfantines, par les jeunes gentillesses d'un cœur jeune, par ces coquetteries d'ame, ces grâces du corps et ces ententes de volupté si rapides, enfin par l'adorable cortège qui suit l'amour adolescent: tu es homme; et, maintenant, tu obéiras à ta destinée en calculant tout. Tu auras des soins, des inquiétudes, des ambitions, des soucis qui *la* priveront de ce sou-

rire constant et inaltérable dont tes lèvres étaient toujours embellies pour moi. Ta voix, pour moi toujours si douce, sera parfois chagrine; et tes yeux, sans cesse illuminés d'un éclat céleste en me voyant, se terniront pour *elle*. Puis, comme il est impossible de t'aimer comme je t'aime, cette femme ne te plaira jamais autant que je t'ai plu. Elle n'aura pas ce soin perpétuel que j'ai eu de moi-même et cette étude continuelle de ton bonheur dont jamais l'intelligence ne m'a manqué. Oui, l'homme, le cœur, l'ame que j'aurai connus n'existeront plus; je les ensevelirai dans mon souvenir pour en jouir encore, et vivre heureuse de cette belle vie, passée, mais inconnue à tout ce qui n'est pas nous.

» Mon cher trésor, si cependant tu n'as pas conçu la plus légère idée de liberté, si mon amour ne te pèse pas, si mes craintes sont chimériques, si je suis toujours pour toi ton Ève, la seule femme qu'il y ait dans le monde, cette lettre lue, viens !..... accours..... je t'aimerai dans un instant plus que je ne t'ai aimé, je crois, pendant ces neuf ans; et, après avoir subi le supplice inutile de ces soupçons dont je m'accuse, chaque jour ajouté à notre amour, oui, un seul jour, sera toute une vie de bonheur..... Ainsi, parle?..... Sois franc: ne me trompe pas!..... — ce serait un crime. — Dis?..... veux-tu la liberté? — As-tu réfléchi à ta vie d'homme? — As-tu un regret?..... Moi, te causer un regret? j'en mourrais..... Je te l'ai dit: j'ai assez d'amour pour préférer ton bonheur au mien, ta vie à la mienne. Quitte, si tu le peux, la riche mémoire de nos neuf années de bonheur, pour n'en pas être influencé dans ta décision; mais parle: je te suis soumise, comme à Dieu!.... à ce seul consolateur qui me reste, si tu m'abandonnes. »

Quand Mme de Beauséant sut la lettre entre les mains de M. de Nueil, elle tomba dans un abattement si profond, et dans une méditation si engourdissante, par la trop grande abondance de ses pensées, qu'elle resta comme endormie; certes elle souffrit de ces douleurs dont l'intensité n'a pas toujours été proportionnée aux forces de la femme, et que les femmes seules connaissent.

Pendant que la malheureuse marquise attendait son sort,

M. de Nueil était, en lisant sa lettre, fort *embarrassé*, selon l'expression employée par les jeunes gens dans ces sortes de crises. Il avait alors presque cédé aux instigations de sa mère et aux attraits de Mlle de La Rodière, jeune personne assez insignifiante, droite comme un peuplier, blanche et rose, muette à demi, suivant le programme prescrit à toutes les jeunes filles à marier; mais ses 40,000 liv. de rente en fonds de terre parlaient pour elle.

Mme de Nueil, aidée par sa sincère affection de mère, cherchait à séduire son fils. Elle lui faisait observer ce qu'il y avait de flatteur pour lui à être préféré par Mlle de La Rodière, lorsque tant de riches partis lui étaient proposés; qu'il était bien temps de songer à son sort; qu'une aussi belle occasion ne se trouverait plus; il aurait un jour 80,000 liv. de rente en biens-fonds; la fortune consolait de tout; si Mme de Beauséant l'aimait pour lui, elle devait être la première à l'engager à se marier. Enfin elle n'oubliait aucun des moyens d'action par lesquels une femme peut influer sur la raison d'un homme; aussi avait-elle amené son fils à chanceler.

La lettre de Mme de Beauséant arriva dans un moment où l'amour de Gaston luttait contre toutes les séductions d'une vie arrangée convenablement et conforme aux idées du monde; mais cette lettre décida le combat. Il résolut de quitter la marquise et de se marier.

—Il faut être homme dans la vie!... se dit-il.

Puis, apercevant toutes les douleurs que sa résolution causerait à sa maîtresse; et sa vanité d'homme autant que sa conscience d'amant les lui grandissant encore, il fut pris d'une sincère pitié. Ressentant tout d'un coup cet immense malheur, il crut nécessaire, charitable, d'amortir cette mortelle blessure. Il espéra pouvoir amener Mme de Beauséant à un état calme, et se faire ordonner par elle ce cruel mariage, en l'accoutumant par degrés à l'idée d'une séparation nécessaire, en laissant toujours entre eux Mlle de La Rodière comme un fantôme, et en la lui sacrifiant d'abord pour se la faire imposer plus tard. Il allait, pour réussir dans cette compatissante entreprise, jusqu'à compter sur la noblesse, la fierté de la marquise et sur les belles quali-

tés de son ame. Alors il lui répondit pour endormir ses soupçons.

Répondre !... Pour une femme qui joignait à l'intuition de l'amour vrai les perceptions les plus délicates de l'esprit féminin, la lettre était un arrêt.

Aussi, quand Jacques entra, qu'il s'avança vers Mme de Beauséant pour lui remettre un papier plié triangulairement, la pauvre femme tressaillit comme une hirondelle surprise. Un froid inconnu tomba de sa tête à ses pieds, en l'enveloppant d'un linceul de glace. S'il n'accourait pas à ses genoux, s'il n'y venait pas pleurant, pâle, amoureux, tout était dit !... Cependant il y a tant d'espérances dans le cœur des femmes qui aiment ! Il faut bien des coups de poignard pour les tuer ?.... Elles aiment et saignent jusqu'au dernier !...

— Madame a-t-elle besoin de quelque chose ? demanda Jacques d'une voix douce en se retirant.

— Non, dit-elle.

— Fidèle serviteur !... pensa-t-elle, en essuyant une larme, il me devine, lui, un valet !...

Elle lut.

Ma bien-aimée, tu te crées des chimères !...

En lisant ces mots, un voile épais se répandit sur ses yeux, car la voix secrète de son cœur lui criait : — Il ment !... Puis, sa vue embrassant toute la première page avec cette espèce d'avidité lucide que communique la passion, elle avait lu en bas ces mots : *Rien n'est arrêté...*

Tournant la page avec une vivacité convulsive, elle vit distinctement l'esprit qui avait dicté les phrases entortillées de cette lettre, où elle ne retrouva plus les jets impétueux de l'amour ; elle la froissa, la déchira, la roula, la mordit, la jeta dans le feu, et s'écria :

— Oh ! l'infâme ! il m'a possédée, ne m'aimant plus !...

Puis elle alla se coucher sur son lit, demi-morte.

M. de Nucil sortit après avoir écrit sa lettre ; mais quand il revint, il trouva Jacques sur le seuil de la porte, et Jacques lui remit une lettre en lui disant :

— Madame la marquise n'est plus au château.

M. de Nueil étonné brisa l'enveloppe et lut :

« Madame, si je cessais de vous aimer en acceptant les » chances que vous m'offrez d'être un homme ordinaire, je » mériterais bien mon sort, avouez-le?... Je vous jure une » fidélité que je ne délierai que par ma mort. — Oh ! pre- » nez ma vie, à moins que vous ne craigniez point un re- » mords ! »

C'était le billet qu'il avait écrit à la marquise au moment où elle partait pour Genève; et au-dessous elle avait ajouté :

Monsieur, vous êtes libre.

M. de Nueil retourna chez sa mère, à Manerville; et vingt jours après il épousa Mlle Stéphanie de La Rodière.

Si cette histoire d'une vérité vulgaire se terminait là, ce serait presque une mystification, car presque tous les hommes en ont une plus intéressante à se raconter. Mais la célébrité du dénouement malheureusement vrai, tout ce qu'il pourra faire naître de souvenirs au cœur de ceux qui ont connu les célestes délices d'une passion infinie, et l'ont brisée eux-mêmes ou perdue par quelque fatalité cruelle, mettront peut-être ce récit à l'abri des reproches.

Mme la marquise de Beauséant n'avait point quitté son château de Valleroy lors de sa séparation avec M. de Nueil; et, par une multitude de raisons qu'il faut laisser ensevelies dans le cœur des femmes, et dont chacune d'elles devinera celles qui lui seront propres, elle continua d'y demeurer après le mariage de M. de Nueil. Elle vécut dans une retraite si profonde que ses gens, sa femme de chambre et Jacques exceptés, ne la virent point. Elle exigeait un silence absolu chez elle, et ne sortait de son appartement que pour aller à la chapelle de Valleroy, où un prêtre du voisinage venait lui dire la messe tous les matins.

Quelques jours après son mariage, le comte de Nueil tomba dans une espèce d'apathie conjugale, qui pouvait faire supposer le bonheur tout aussi bien que le malheur.

Sa mère disait à tout le monde :

— Mon fils est parfaitement heureux !...

Mme Gaston de Nueil, semblable à beaucoup de jeunes femmes, était un peu terne, douce, patiente; elle devint

grosse après un mois de mariage. Tout cela se trouvait conforme aux idées reçues. M. de Nueil était très-bien pour elle, seulement il fut, deux mois après avoir quitté la marquise, extrêmement rêveur et pensif.

— Mais il avait toujours été sérieux, disait sa mère.

Après sept mois de ce bonheur tiède, il arriva quelques évènemens légers en apparence, mais ils comportent de trop larges développemens de pensées, et accusent de trop grands troubles d'ame pour n'être pas rapportés simplement, et abandonnés au caprice des interprétations de chaque esprit.

Un jour, pendant lequel M. de Nueil avait chassé sur les terres de Manerville et de Valleroy, il revint par le parc de Mme de Beauséant, fit demander Jacques, l'attendit; et, quand il fut venu :

— La marquise aime-t-elle toujours le gibier ? lui demanda-t-il.

Sur la réponse affirmative du valet de chambre, Gaston lui offrit une somme assez forte, accompagnée de raisonnemens très-spécieux pour obtenir de lui le léger service de réserver pour la marquise le produit de sa chasse.

Il parut fort peu important à Jacques que sa maîtresse mangeât une perdrix tuée par son garde ou par M. de Nueil puisque celui-ci désirait que la marquise ne sût pas l'origine du gibier.

— Il a été tué sur ses terres !... dit le comte.

Jacques se prêta pendant plusieurs jours à cette innocente tromperie. M. de Nueil partait dès le matin pour la chasse, et ne revenait chez lui que pour dîner, n'ayant jamais rien tué.

Une semaine entière se passa ainsi. Gaston s'enhardit assez pour écrire une longue lettre à la marquise et la lui fit parvenir. Cette lettre lui fut renvoyée sans avoir été ouverte.

Il était presque nuit quand il la reçut ; aussitôt il s'élança hors du salon où il paraissait écouter un caprice d'Hérold écorché sur le piano par sa femme, et il courut chez la marquise avec la rapidité d'un homme qui vole à un rendez-vous. Il sauta dans le parc par une brèche qui lui était con-

nue, marcha lentement à travers les allées, en s'arrêtant par momens comme pour essayer de réprimer les larges battemens de son cœur palpitant; puis, arrivé près du château, il en écouta les bruits sourds, et présuma que tous les gens étaient à table.

Alors il alla jusqu'à l'appartement de Mme de Beauséant, qui ne quittait jamais sa chambre à coucher. M. de Nueil put en atteindre la porte sans faire le moindre bruit. Là il vit à la lueur de deux bougies la marquise maigre et pâle, assise dans un grand fauteuil, le front incliné, les mains pendantes, et les yeux arrêtés sur un objet qu'elle paraissait ne point voir. C'était la douleur dans son expression la plus complète. Il y avait dans son attitude une vague espérance, et l'on ne savait si elle regardait à la tombe ou dans le passé!...

Peut-être les larmes de M. de Nueil brillèrent-elles dans les ténèbres, peut-être sa respiration eut-elle un léger retentissement, peut-être lui échappa-t-il un tressaillement involontaire, ou sa présence était-elle impossible sans le phénomène d'intuition dont les deux amans avaient eu si long-temps l'habitude; mais Mme de Beauséant tourna lentement son visage vers la porte et le vit; alors il fit quelques pas.

— Si vous avancez, monsieur!... s'écria la marquise en pâlissant (elle déjà si pâle!... mais son teint verdit sans doute), je me jette par cette fenêtre!...

Elle sauta sur l'espagnolette, l'ouvrit et se tint un pied sur l'appui extérieur de la croisée, la main au balcon et la tête tournée vers Gaston.

— Sortez! sortez!... cria-t-elle, ou je me précipite.

A ce cri terrible, M. de Nueil, entendant les gens en émoi, se sauva comme un malfaiteur.

Revenu chez lui, le comte écrivit une lettre très-courte, et chargea son valet de chambre de la porter à Mme de Beauséant, en lui recommandant de faire savoir à la marquise qu'il s'agissait de vie ou de mort pour lui.

Le messager parti, M. de Nueil rentra dans le salon et y trouva sa femme, qui continuait à déchiffrer le caprice, il s'assit en attendant la réponse.

Une heure après, le caprice fini, les deux époux étaient l'un devant l'autre, silencieux, chacun d'un côté de la cheminée, lorsque le valet de chambre revint de Valleroy, et remit à son maître sa lettre qui n'avait pas été ouverte.

M. de Nueil passa dans un boudoir attenant au salon, où il avait mis son fusil en revenant de la chasse; et là il se tua.

Ce prompt et fatal dénouement si contraire à toutes les habitudes de la jeune France est extrêmement naturel et très-logique.

Les gens qui ont bien observé, ou délicieusement éprouvé les phénomènes auxquels l'union parfaite de deux êtres donne lieu le comprendront parfaitement. En effet, une femme ne se forme pas, ne se plie pas en un jour aux caprices de la passion. La volupté, comme une fleur rare, demande les soins de la culture la plus ingénieuse; le temps, l'accord des ames, peuvent seules en révéler toutes les ressources, et faire naître ces plaisirs tendres, délicats, pour lesquels nous sommes pénétrés de mille superstitions et que nous croyons inhérens à la personne dont le cœur nous les prodigue.

Cette admirable entente, cette croyance religieuse, et la certitude féconde de ressentir un bonheur particulier ou excessif près de la personne aimée, sont en partie le secret des attachemens durables et des longues passions. Près d'une femme qui possède le génie de son sexe, l'amour n'est jamais une habitude; son adorable tendresse sait revêtir des formes si variées, elle est si spirituelle et si aimante tout ensemble, elle met tant d'artifice dans sa nature, ou de naturel dans ses artifices, qu'elle sait être aussi puissante par le souvenir que par sa présence. Auprès d'elle toutes les femmes pâlissent; il faut avoir eu la crainte de perdre un amour si vaste, si brillant, ou l'avoir perdu, pour en connaître tout le prix. Mais si l'ayant connu, vous vous en êtes privé pour tomber dans un mariage forcé; si la femme avec laquelle vous avez espéré rencontrer les mêmes félicités vous prouve, par quelques-uns de ces faits ensevelis dans les ténèbres de la vie conjugale, qu'elles ne renaîtront plus pour vous; si vous avez encore sur les lèvres le goût d'un amour céleste, et que vous ayez blessé mortellement votre

éternelle maîtresse au profit d'une chimère sociale, alors il faut mourir ou avoir cette philosophie matérielle, égoïste, froide, dont les ames passionnées ont horreur.

Quant à Mme de Beauséant, elle ne crut sans doute pas que le désespoir de son amant allât jusqu'au suicide, après l'avoir largement abreuvé d'amour pendant neuf années. Elle pensait peut-être n'avoir qu'à souffrir seule : elle était du reste bien en droit de se refuser au plus avilissant partage qui existe, qu'une épouse peut subir par de hautes raisons sociales, mais qu'une maîtresse doit avoir en haine, parce que la pureté de son amour est toute sa justification.

De Balzac.

Le Déluge,

OU

L'ÉPISODE DU POISSON,

TIRÉ DU MAHABHARATA,

GRAND POÈME ÉPIQUE SANSKRIT (1).

(Le *Mahabharata,* d'où l'épisode suivant est tiré, est un poème sanskrit de plus de deux cent cinquante mille vers, qui s'imprime maintenant à Calcutta, sous la direction de M. Wilson. Le *Bhagavad-guîta*, épisode philosophique très-célèbre, et connu en Europe par la traduction de M. Wilkins, et celle de M. G. de Schlegel, est extrait du même poème. On est très-incertain sur l'antiquité qu'on doit lui attribuer. M. Wilkins le fait remonter jusqu'à deux mille ans avant notre ère. En admettant l'opinion la plus circonspecte, on ne peut lui accorder moins de trois mille ans d'existence. Il n'est guère présumable que la tradition rapportée dans l'épisode qui suit ait été empruntée aux Hébreux, car cette tradition se retrouve dans tous les poèmes

(1) Cet épisode a été traduit sur le texte sanskrit publié à Berlin en 1829, par M. le professeur Bopp, sous ce titre : *Dulivium cum tribus aliis Mahabharati præstantissimis episodiis. Fasciculus prior.*

religieux de l'Inde. Un des dix-huit *Pouranas* porte même le nom de *Matysia pourana,* ou *Histoire ancienne du Poisson.* Le même récit du *Bagavad-Pourana,* beaucoup moins développé que celui-ci, a été traduit par W. Jones dans les *Asiat. Researches.* La traduction qui suit a été laissée presque tout-à-fait *verbale,* afin de conserver à ce récit sa couleur antique et primitive, dont une traduction plus élégante l'aurait dépouillé. Le traducteur, après avoir fait une première version en vers, a reconnu qu'il devait sacrifier l'élégance à la fidélité, surtout dans un sujet dont la naïveté et la simplicité monumentale font peut-être tout le prix.)

MARKANDÉYA (1) dit :

1. (*Sloka,* ou stances de deux vers.) Le fils de *Vivaswata* (du Soleil) était un roi et un grand sage, un prince des hommes, semblable par son éclat à *Pradjapati.*

2. Par sa force, sa splendeur, sa félicité et sa pénitence surtout, Manou surpassa son père et son grand-père.

3. Les bras levés en haut, ce souverain des hommes, ce grand saint, debout sur un seul pied, soutint long-temps cette pénible attitude.

4. La tête penchée, le regard fixe et immobile, ce redoutable pénitent se livra à ces austérités pendant une longue série d'années.

5. Un poisson s'étant approché du pénitent aux cheveux longs et humides, sur les bords du *Warini,* lui parla ainsi :

6. « O bienheureux ! je suis un petit et faible poisson qui » ai peur des grands et forts poissons ; c'est pourquoi sau- » ve-moi, toi qui exauces les vœux des mortels !

(1) C'est un des interlocuteurs du poème qui est supposé s'adresser au roi *Dhritarachtra,* aveugle, père de KOUROUS, dont la guerre avec les *Pandous,* leurs cousins, fit périr, dit-on, sept millions d'hommes; ce qui explique les nombreuses épithètes honorifiques répétées à chaque vers de cet antique récit. L'auteur du poème est nommé *Vyasa* par les Indiens, nom sanskrit qui signifie *compilateur,* et qui indique mieux que le nom d'*Homère* la part qu'il aura prise à la composition de l'épopée indienne.

7. » Car les gros poissons mangent toujours les petits » poissons; telle est notre condition éternelle.

8. » C'est pourquoi, sauve-moi de ces gros monstres qui » inspirent la crainte ; je te serai reconnaissant de l'action » que tu auras faite pour moi. »

MARKANDÉYA dit :

9. Lui, Manou, le fils du Soleil, ayant entendu le discours du poisson, fut ému de pitié, et il prit ce poisson dans sa main.

10. L'ayant apporté sur le bord de l'eau, Manou, le fils du soleil, le jeta dans un vase qui brillait comme les rayons de la lune.

11. Là, ô roi ! ce poisson crût par les soins de Manou, qui le soigna comme un fils en lui donnant toute son attention.

12. Mais, après un long temps, ce poisson devint très-gros, et comme il ne pouvait plus se tenir dans le vase,

13. Le poisson dit de nouveau à Manou, en le voyant : « O bienheureux ! porte-moi maintenant dans une autre demeure. »

14. L'ayant retiré du vase, aussitôt le bienheureux Manou transporta le poisson dans un grand lac.

15. Là le jeta Manou, le vainqueur des villes ennemies; mais le poisson y grossit de nouveau pendant un grand nombre d'années.

16. Le lac avait trois *yodjanas*, ou quinze milles de longueur, et un *yodjana*, ou cinq milles de largeur; le poisson aux yeux de lotus ne put se placer,

17. Ni se mouvoir dans ce lac, ô fils de *Kounti*! ô maître des *Vaisyas* ! (les agriculteurs et les marchands.) Alors le poisson, en voyant Manou, lui tint de nouveau ce discours :

18. « Porte-moi, ô bienheureux ! dans la compagne ou » l'épouse de l'Océan; dans le fleuve *Ganga* (1) (le Gange),

(1) En sanskrit, le nom du Gange (*Ganga*) est *féminin :* c'est une déesse; et celui qui est donné ici à la mer, *samoudra*, est *masculin*. La figure n'a pu être rendue en français avec toute son exactitude.

» où je demeurerai, porte-moi partout ailleurs où tu le désires.

19. » Car il me convient de demeurer sans murmure dans » le lieu que tu ordonneras, puisque j'ai obtenu cette gros- » seur extraordinaire par tes soins, ô toi qui es sans péché.

20. Ainsi interpellé, Manou, le bienheureux, le puissant, transporta le poisson dans le fleuve du Gange, où il le jeta lui-même, l'indompté.

21. Là le poisson grossit encore pendant un certain temps, ô dompteur des ennemis! Alors le poisson, en voyant Manou, lui tint de nouveau ce discours :

22. « Je ne puis mouvoir ma grosseur dans le Gange, » ô très-élevé! porte-moi promptement dans l'Océan, sois- » moi favorable, ô bienheureux! »

23. Alors Manou ayant retiré lui-même le poisson des eaux du Gange, le porta vers l'Océan, ô fils de Pritha, où il le précipita.

24. Mais le poisson, porté là par Manou, était devenu très-gros, et lorsqu'on le touchait avec la main, il répandait d'agréables parfums.

25. Quand ce poisson fut jeté dans l'Océan par Manou, alors il lui tint en souriant ce discours :

26. « O bienheureux! tu m'as procuré une entière et » continuelle conservation; apprends de moi ce que tu dois » faire lorsque le temps sera venu.

27. » Bientôt, ô bienheureux! tout ce qui appartient de » fixe et de mobile (1) à la nature terrestre subira une » submersion générale, ô très-heureux! une dissolution » complète.

28. » Cette submersion temporaire du monde est pro- » chaine; c'est pourquoi je t'annonce aujourd'hui ce que » tu dois faire pour ta propre sûreté.

(1) Les Indiens expriment par ces deux mots réunis, *sthavarad-jangamam*, tous les êtres animés et inanimés de la nature. Les êtres *inanimés* sont les *fixes* ou *immobiles* (*sthavara*, de *sta*, en latin *stare*); et les êtres *animés* sont les *mobiles* (*djangama*, ceux qui se meuvent par eux-mêmes, de *ga*, en anglais *to go*, *aller*).

29. » Ce qui se meut et ce qui ne se meut pas du mobile » et de l'immobile, le temps s'approche pour lui menaçant et terrible.

30. » Tu dois construire un navire (*naos*, à l'accusatif » *navim*, en latin *navem* ou *navim*,) fort, solide, bien » assemblé avec des liens; là, tu dois monter avec les sept » *richis*, ou sages, ô grand saint!

31. » Et tu porteras aussi sur ce navire toutes les semen- » ces, comme elles furent autrefois désignées par les hom- mes » (1) deux fois nés (*les Brahmanes*), afin qu'elles s'y » conservent long-temps.

32. » Et étant sur le navire, alors tu m'apercevras » venant à toi, ô le bien-aimé des *mounis* (saints); je » m'approcherai de toi, ayant une corne sur la tête, par » où tu me reconnaîtras, ô pénitent!

33. » Voilà ce que tu dois faire; je te salue; je m'en » vais. Les grandes eaux ne pourront être surmontées » sans moi.

34. » Mais tu ne dois pas mettre en doute mes paroles, ô » très-élevé! » — « J'agirai ainsi que tu me l'as prescrit, » fut la réponse de Manou au poisson.

35. Ils s'en allèrent tous deux du côté qu'il leur plut, après qu'ils se furent salués mutuellement. Ensuite Manou, ô grand roi! ainsi qu'il lui avait été prescrit par le poisson,

36. Rassemblant toutes les semences avec lui, se mit à voguer sur l'Océan terriblement soulevé, dans un beau navire, ô dompteur des ennemis.

37. Et Manou pensa au poisson; et celui-ci ayant connu cette pensée, ô vainqueur des villes ennemies! se présenta tout-à-coup avec sa corne, ô le meilleur des Bharatidiens!

38. Manou ayant vu le poisson, ô prince des descendans de Manou! nageant dans les grandes eaux de l'Océan, portant une corne, et ayant la figure qu'il avait prédite;

39. Alors Manou attacha une corde à la corne que le poisson portait sur sa tête, ô prince des descendans de Manou!

(1) Ainsi désignés, parce qu'en recevant le cordon brahmanique ils sont dits recevoir une seconde naissance.

40. Le poisson étant attaché avec cette corde, ô vainqueur des villes ennemies! il entraîna avec une grande vitesse le navire sur les flots de l'Océan.

41. Le souverain des hommes traversa ainsi, sur son navire, la mer qui était comme dansante avec ses vagues soulevées, et comme mugissante avec ses ondes.

42. Agité par des vents violens, le navire vacillait sur les grandes lames amoncelées, il chancelait comme une femme ivre (*tchapale 'va stri matta ; tremens sicut mulier ebria*).

43. Ni la terre, ni les régions du ciel, ni l'espace qui est entre eux, n'étaient plus visibles : tout était eaux, l'espace et le ciel, ô prince des hommes (*sarvam ambhasam eva asit kham dyaôs tcha : universum aqua quidem erat, et aër et cœlum*) !

44. Au milieu du monde ainsi submergé, ô prince des *Bharatidiens !* se voyaient les sept *richis* ou sages, et Manou et le poisson.

45. Ainsi, ô roi ! ce poisson fit voguer ce navire plusieurs séries d'années sans se lasser, dans cette plénitude des eaux.

46. Ensuite, là où *l'Himavan* (1) élève son plus haut sommet, ô prince des Bharatidiens ! là le poisson traîna le navire;

47. Et alors le poisson parla ainsi aux *Richis* en souriant : — « Attachez promptement ce navire à ce sommet » de *l'Himavan.* »

48. Le navire fut aussitôt attaché par les *Richis* au sommet de *l'Himavan,* après avoir entendu les paroles du poisson, ô prince des Baratidiens !

49. C'est pourquoi ce sommet, le plus haut de *l'Himavan,* fut nommé *Naubandhanam, Liaison du navire,* nom qu'il porte encore aujourd'hui ; sache cela, ô prince des Baratidiens !

(1) C'est la plus haute montagne connue du globe, dont les pics les plus élevés ont 7,831 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce nom sanskrit est composé de *hima* (neige) d'où est venu le mot latin *hyems*, plus correctement *hiems*, et de la terminaison *vat*, et signifie *neigeux*. La même chaîne de montagnes porte aussi le nom plus connu de *himalaya* (de *vima*, neige, et *alaya*, séjour), *séjour des neiges.*

50. Alors le gracieux (poisson), le regard immobile (1), parla ainsi aux *Richis :* » *Je suis* Brahma, *l'ancêtre de tou-* » *tes les créatures ; aucun être n'est plus élevé que moi.*

51. » Sous la forme d'un poisson, je suis venu vous sau- » ver des terreurs de la mort. De *Manou* doivent naître » maintenant toutes les créatures, avec les dieux, les dé- » mons (*a-souras*) et les hommes.

52. » Il doit recréer tous les mondes, tout ce qui est mo- » bile et tout ce qui n'est pas mobile, et c'est par une dévo- » tion, des austérités extraordinaires, que ce que j'annonce » recevra son accomplissement.

53. » Par ma faveur, la création des êtres ne tombera » pas en confusion. » Ayant ainsi parlé, le poisson disparut aussitôt à la vue.

Telle est cette ancienne et célèbre histoire qui porte le nom de : *Histoire du Poisson* (*matsyakam nama puranam parikirtitam akhyanam*), racontée par moi et qui efface tous les péchés.

(1) *Animichas, ne clignant point les yeux.* C'est à cet attribut particulier des dieux, comme à la faculté que leurs corps ont de ne point porter d'ombre, que les Indiens croient reconnaître les divinités.

G. Pauthier,
de la Société asiatique.

POCAHONTAS

HISTOIRE ANGLO-AMÉRICAINE DU TEMPS DE JACQUES Ier.

Première partie.

POCAHONTAS EN AMÉRIQUE.

§ Ier.

C'est avec une partialité évidente que les historiens d'Angleterre ont toujours jugé la reine Élisabeth : son siècle est pour la vanité britannique ce qu'a été long-temps pour la vanité française le siècle de Louis XIV. Toutes les faiblesses et toutes les fautes de la grande reine disparaissent dans une sorte d'auréole dont son trône est resté entouré. Pédante et coquette, despote jusqu'à la tyrannie, cruelle et dissimulée, Élisabeth est assise là comme la divinité chaste et pure des hommes d'église et des guerriers, des hommes d'état et des poètes, du peuple enfin aussi bien que des courtisans. A ses pieds sont respectueusement déposés les attributs de toutes les gloires contemporaines, la lyre de Spencer et celle Shakspeare, la main de justice du chancelier Bacon, le pavillon de sir Francis Drake et l'épée de ce sir Philippe Sidney qui, pour rester son sujet, refusa la couronne de Pologne.

C'est qu'à tout prendre ce fut une époque de poésie et d'enthousiasme que le règne d'Élisabeth, dont l'influence se continua long-temps encore après elle. Depuis les violences d'Henri VIII et les controverses sanglantes d'Édouard VI et de Marie, l'Angleterre se reposait pour la première fois à l'ombre d'un pouvoir politique non contesté, et de la suprématie religieuse légalement reconnue, qui se prêtaient une force mutuelle et à l'abri de toute réaction. Toutes les capacités, tous les courages se soumirent avec le même respect chevaleresque à la reine vierge, que dans ce siècle d'allégories on consentit à se représenter comme la triple personnification de la loi, de la religion et de la grandeur nationales. L'imagination conspira pour ce despotisme d'une femme, alors que l'imagination était en Angleterre la faculté dominante de toutes les intelligences ; et aujourd'hui, galans encore envers la fille impérieuse d'Henri VIII, les Anglais reportent à son règne les dates les plus brillantes de leurs annales, leur réforme religieuse, les chefs-d'œuvre de leur littérature dramatique, leurs premières victoires navales, leurs découvertes dans le Nouveau-Monde, etc.

Le successeur d'Élisabeth vint encore prêter à tout cet éclat l'ombre du contraste. Sous presque tous les rapports Jacques Ier est écrasé par la comparaison. En vain il hérita des mêmes hommes d'état et des mêmes capitaines qui avaient gouverné ou combattu sous le précédent règne ; en vain législateur et théologien lui aussi, il eut de son vivant des flatteurs pour le surnommer le Salomon de l'Occident ; en vain protecteur de Shakspeare et de Ben-Jonson, il écrivit lui-même des vers et de la prose passables ; en vain ce fut lui qui fonda des colonies dans les pays nouvellement découverts, religion, politique, littérature, beaux-arts, etc., tout, dans l'histoire des premières vingt-cinq années du XVIe siècle, en Angleterre, porte encore le nom d'Élisabeth, et l'Amérique septentrionale conserva long-temps celui de Virginie, qui ne désigne plus enfin qu'une de ses provinces.

Jacques Ier subissait tous les désavantages d'une tournure commune, de ses manières provinciales, de son caractère antihéroïque, de ce qu'il y avait de vulgaire jusque dans

son esprit cultivé. La cour est un théâtre où le peuple, comme sur les planches du drame, aime assez pour l'illusion que le chef d'emploi ait au moins le physique de son rôle.

Heureusement que Jacques avait pour femme une reine qui représentait mieux que lui : Anne de Danemarck était belle et remarquable par son esprit vif et aimable. Elle se mêlait quelquefois du gouvernement, mais elle aimait mieux régner par ses grâces que par son autorité. Laissant le roi se livrer à ses savantes élucubrations ou aux distractions de la chasse à Théobald, elle appelait dans sa résidence de Greenwich les folies et les plaisirs, brillait par ses costumes de fantaisie dans les *masques* ou les *pièces-féeries* du poète à la mode, et s'entourait des plus galans courtisans et de toutes les beautés de l'Angleterre. Certains mémoires de ses contemporains, publiés depuis, ont traité rigoureusement quelques légèretés de cette reine et de ses filles d'honneur : on y lit « que ces dames étaient à la fois adonnées à la boisson, à la superstition et à l'amour. » Mais il y a certes beaucoup d'exagération dans ces médisances posthumes. Rien ne prouve que la scène d'ivresse racontée par sir J. Harrington (1) se renouvelât souvent. Quant à la superstition, Anne de Danemarck et ses dames d'honneur pouvaient bien croire aux sortilèges lorsque le roi avait écrit un gros livre pour prouver l'existence des sorciers, et que le grand Bacon lui-même ne sut que douter des miracles de l'alchimie. Pour ce qui est de l'amour, la reine ne repoussait pas sans doute avec la jalouse sévérité d'Élisabeth celles de ses dames qui oubliaient leurs devoirs, mais en conclure qu'elle favorisait la licence des mœurs et avait donné elle-même un autre père que le roi à ses deux fils, c'est une invention de libelliste; je m'inscris en faux contre cette imputation déloyale, quoique la calomnie ait pris le soin de s'appuyer sur des noms propres, en attribuant la naissance du prince Henri à un Danois appelé Beely, et celle de Charles Ier à lord Saintclair. Je ne défendrais pas

(1) Le docteur Lingard cite cette scène dans le IXe volume de son Histoire, page 92, édition de M. Baudry.

avec la même confiance ni avec le même zèle chevaleresque l'honneur de toutes les duchesses et comtesses qui faisaient l'ornement des fêtes de Greenwich : mais, en historien *partial* du dernier des Stuarts, je devais au moins rompre une lance pour la légitimité des aïeux de mon héros.

Le 16 juin 1616, il y avait cercle privé dans les appartemens de la reine. Anne s'entretenait familièrement avec ses dames d'honneur, qui cherchaient tour-à-tour, par leurs propos piquans ou par le récit de quelque anecdote nouvelle, à se rendre agréables à Sa Majesté. C'était entre elles à qui se montrerait la plus gaie, car il faut avoir l'air heureux à la cour pour y plaire, et jamais lady Douglas, lady Cecil, lady Lennox, lady Clifford, etc., n'avaient paru si heureuses. Il est vrai que la favorite du moment, lady Georgina Arundel, semblait seule au contraire s'oublier par intervalles jusqu'à laisser paraître une mélancolie inaccoutumée chez elle, ce que l'on ne manqua pas de faire remarquer à la souveraine, qui répondit tout bas à lady Clifford : « Plaignez la pauvre Georgina, je sais ce qui la préoccupe : son chevalier la quitte. C'est une autre Ariane qui n'a pu fixer Thésée auprès d'elle. »

Lady Clifford eût bien voulu, puisque Sa Majesté semblait si bien instruite, profiter de son indiscrétion pour connaître le nom de ce perfide chevalier, car c'était un secret qui n'était pas encore parvenu jusqu'à elle; mais en cet instant un page entra, et, après avoir salué la reine, dit que le capitaine Smith suppliait Sa Majesté de vouloir bien lui accorder audience.

— Le capitaine Smith! dit Anne de Danemarck; mais il a déjà pris congé de notre royal époux et de nous; je le croyais en rade ou au moins sur la route de Plymouth. Qu'il entre cependant : nous n'avons rien à refuser au plus brave amiral de la marine du roi. » En parlant ainsi la reine promena ses regards curieux sur le cercle de ses femmes; mais elle seule s'aperçut qu'une d'entre elles avait changé de couleur, car toutes étaient plus ou moins émues.

— Le capitaine Smith est venu bien rarement à la cour de Greenwich, dit lady Vere.

— Si Sa Majesté le trouvait bon, dit lady Clifford, nous

le prierions de nous raconter un de ses voyages sur mer.

—J'aimerais mieux, continua lady Vere, que Sa Majesté lui demandât le récit de ses campagnes en Transylvanie.

—Et moi, dit lady Douglas, celle de sa captivité chez les Turcs, d'où il fut délivré, dit-on, par une sultane.

—Et moi, dit lady Oxford, j'avoue que je serais curieuse de connaître ses aventures en France, où l'on dit que Mme de Chanoye lui fit oublier si vite les mauvais traitemens des pirates qui l'avaient conduit à Brest.

— Dans ses nombreuses aventures chez les sauvages et chez les païens, en Europe comme en Amérique et en Tartarie, dit lady Clifford, il paraît que le capitaine a toujours eu le bonheur d'intéresser quelque fée protectrice.

— En effet on prétend, ajouta lady Lennox, que le capitaine a un don pour se faire aimer des dames. Qu'en pensez-vous, lady Arundel, vous qui le connaissez?

— Je veux qu'il nous révèle son secret, dit la reine qui dispensa ainsi lady Arundel de répondre; mais silence, mesdames, le voilà.

Le capitaine Smith fut introduit.

Tous les yeux se fixèrent sur le capitaine Smith: mais s'il s'aperçut de l'attention curieuse qu'il excitait, il n'en témoigna aucun embarras, non qu'on pût l'accuser d'une sotte présomption; c'était chez lui l'effet d'une noble simplicité. Le capitaine pouvait avoir environ trente-six ans; il était donc jeune encore, quoique ayant déjà toute une longue vie d'aventures à raconter, le teint hâlé, mais beau de visage, au-dessus de la taille moyenne, légèrement voûté comme la plupart des marins, se penchant un peu à droite en marchant, par suite d'une blessure; il était bien fait d'ailleurs dans sa personne, et sa démarche était grave et noble. Sa renommée d'homme de mer n'avait alors de rivale en Angleterre que celle de Drake et de W. Raleigh: mais ses aventures sur le continent n'avaient pas fait moins de bruit que ses campagnes maritimes, ayant combattu les Tartares et les Musulmans avant de se mesurer avec les corsaires espagnols, comme l'attestaient *trois têtes de Turcs* qu'il portait dans ses armes. Enfin depuis la disgrâce de

Walter Raleigh, c'était sur le capitaine Smith que l'Angleterre comptait pour continuer ses découvertes et ses conquêtes en Amérique.

— Nous vous croyions déjà sur votre vaisseau, capitaine, dit Sa Majesté ; mais je n'en suis pas moins charmée de vous revoir. Que pouvons-nous faire pour vous ? Je vous préviens seulement que ces dames auront à leur tour une requête à vous adresser.

— J'espère avoir prouvé toute l'activité de mon zèle pour exécuter les ordres du roi, répondit le capitaine. Il a donc fallu que, tout compensé, le service du roi et la gloire de l'Angleterre n'eussent rien à perdre au retard de mon expédition pour le Nouveau-Monde, si je viens supplier Votre Majesté d'intervenir auprès de votre royal époux, afin qu'il m'autorise à demeurer quelque temps encore à Londres.

— Sachant à quelles pressantes sollicitations vous avez résisté, il y a peu de jours, quand vous aviez arrêté vous-même votre départ, dit la reine, je puis peut-être mieux que personne être garant de l'urgence impérieuse des motifs qui changent tout-à-coup votre détermination; je crois donc deviner pourquoi vous vous adressez à moi en cette circonstance. » — Et la reine, au risque d'être indiscrète, ne put s'empêcher ici d'interroger encore du regard la physionomie de ses dames d'honneur.

— En différant mon départ, poursuivit le capitaine Smith, je désire d'abord payer une dette qui m'est personnelle. Cependant je viens surtout pour provoquer la propre reconnaissance du roi à l'égard d'une femme qui m'a non seulement sauvé de la mort, ce qui serait peu de chose, mais qui a montré un tel dévouement aux sujets de Sa Majesté, en Amérique, qu'il y va de la gloire du roi et de celle de la Grande-Bretagne de l'accueillir avec les honneurs dus à son rang, ainsi qu'à ses bienfaits.

— Il s'agit d'une femme, dit la reine.

— Oui, madame, d'une fille de roi, qui vient de traverser les mers pour voir par elle-même si tout ce qu'elle a entendu raconter de la puissance et de la générosité anglaises est conforme à la vérité. Je sollicite donc pour cette

princesse indienne une hospitalité digne d'elle et digne de la Grande-Bretagne. C'est la jeune et belle Pocahontas, la fille du roi Powhatan, arrivée à Plymouth avec un des conseillers du roi son père, et qui doit être en ce moment à Brentford. En l'absence de votre royal époux, je me suis empressé de m'adresser à Votre Majesté afin qu'elle voulût bien donner des ordres pour la réception de la noble étrangère.

—J'aime à vous voir prendre ainsi les intérêts de notre puissance, capitaine Smith, dit la reine. Votre requête est d'un fidèle amiral. J'avais déjà entendu parler de cette belle sauvage. Les ordres nécessaires seront expédiés demain, et rien ne sera oublié pour reconnaître les services rendus à nos sujets.

—J'ai osé, poursuivit le capitaine en offrant à Sa Majesté un rouleau de papier, j'ai osé rédiger, sous forme de supplique, le récit de ce qu'a fait pour nous la fille du roi Powhatan, afin de le mettre de nouveau sous vos yeux.

—Nous lirons ce récit avec intérêt, dit la reine; car nous savons que le capitaine Smith manie avec le même succès la plume et l'épée. Mais puisque le sujet de cette supplique se rattache à l'un des évènemens les plus mémorables de votre vie aventureuse, voici une occasion toute naturelle de nous en faire la relation de vive voix. Vous avez ici un auditoire avide de vous entendre; et sans savoir ce qui vous amenait tout-à-l'heure près de nous, ces dames m'avaient priée d'avance de mettre ce prix à la faveur qui vous serait accordée.

—C'est un récit un peu long, madame dit le capitaine.

—N'importe : il s'agit pour vous d'intéresser à votre reconnaissance celles qui vous écouteront; vous ne pouvez nous refuser. Qu'on donne un siège au capitaine, continua la reine en parlant à un page. »

Le capitaine s'assit près du canapé de Sa Majesté; au moment où il allait commencer, lady Effingham, la plus érudite des femmes de la reine Anne, et qui avait eu l'honneur de s'entretenir quelquefois en latin avec la reine Élisabeth, se pencha à l'oreille de lady Arundel pour lui dire qu'elle croyait voir en action ce passage de l'*Énéide* où le

sage et vaillant Énée raconte ses aventures à la reine de Carthage. Lady Arundel ne répondit que par un sourire à cette comparaison classique, réservant toute son attention pour la relation qu'on allait entendre. Mais ici c'est moi qui arrête un moment la curiosité du lecteur pour lui avouer que j'avais craint d'abord qu'il ne me fût difficile de traduire le langage du capitaine Smith, n'ayant pas retenu, pendant un séjour de quinze mois dans un port de mer, tous ces termes de marine et ces tropes étranges qui sont le cachet du style de nos romanciers maritimes. Heureusement, en compulsant la relation imprimée du capitaine Smith et ses manuscrits inédits, à l'aide desquels j'ose refaire son histoire, j'ai cru reconnaître que ce brave amiral ne pensait pas qu'il fût indispensable à un marin d'embarrasser son discours des expressions techniques du métier, ni de l'orner de ces jurons qu'on ne trouve pas dans le *Vocabulaire anglo-français* de Charles Romme. Si son amour pour son navire n'alla pas jusqu'à lui faire oublier ses égards pour la duchesse de Richmond, à qui est dédiée son *Histoire de la Virginie*, le capitaine Smith ne dut pas être moins réservé dans son langage en s'adressant à la reine et à toutes ses dames d'honneur. Il y avait en lui, je le crois, bien plus de la rudesse des marins de Smollet que de la courtoisie des héros de « l'Arcadia » de Sidney. Comme Sidney lui-même, c'était un vrai chevalier en un mot, qui avait choisi la mer pour théâtre de ses exploits, parce que c'était sur la mer que Christophe Colomb avait ouvert la lice à la nouvelle chevalerie errante d'Europe, à tous ces aventuriers d'Espagne, de Portugal, d'Italie, d'Angleterre, qui allaient conquérir des royaumes, découvrir des trésors, et convertir ou exterminer des païens en Amérique, comme les paladins du moyen âge avaient fait en Orient ; car il est permis de rapprocher ces deux chevaliers, quand on se rappelle que la grande pensée du pieux Colomb était bien moins la découverte du Nouveau-Monde qu'une nouvelle croisade pour reconquérir Jérusalem.

Le capitaine Smith commença son récit en ces mots :

§ II.

—Nous avions plusieurs fois éprouvé combien il était difficile de maintenir une paix durable avec les Indiens, qui commençaient à revenir de la terreur que leur inspiraient naguère nos armes. Heureusement une ville anglaise s'élevait enfin dans la péninsule de Chesapeak, et nos colons pouvaient désormais trouver derrière ses remparts un asile assuré contre les surprises de l'ennemi. L'expérience semblait devoir aussi nous préserver du retour de ces dissentions intestines qui avaient failli nous être encore plus funestes que la pointe acérée des flèches et le tranchant des Tomawhaks. Mais jusqu'à ce que de nouveaux renforts nous vinssent d'Angleterre, nous ne pouvions penser, vu notre faible nombre, à étendre nos limites au-delà de *James Rivers ;* car c'est aussi le nom de notre gracieux souverain, que nous avons donné au fleuve qui coule auprès de James-Town. Comment occuper cependant l'imagination de ces hommes dont l'impatience appelait sans cesse de nouvelles découvertes ou de nouveaux combats ? De quelque autorité que leur confiance m'eût investi, je sentais bien qu'une longue oisiveté menaçait de faire renaître la discorde parmi eux. Nos fortifications une fois terminées, j'envoyais donc chaque jour quelque détachement de la garnison en reconnaissance, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, avec la recommandation expresse de ne pas s'aventurer trop loin, et de ne marcher jamais qu'en troupe compacte. Par malheur je m'écartai moi-même de cette règle de prudence. Un jour que j'explorais une rivière encore inconnue, accompagné de deux soldats seulement, un corps de plus de cent Indiens, se portant à l'improviste entre nous et le gros de notre troupe, nous ôta tout espoir de retraite. Aux cris de joie poussés par ces sauvages, nous vîmes bien qu'il ne nous restait plus qu'à vendre chèrement notre vie. Nous n'attendîmes pas d'être attaqués pour faire usage de nos armes ; mais, après avoir fait mordre la poussière à plus de dix guerriers, mes compagnons succombèrent, et moi je restai captif, les vainqueurs me destinant à une mort plus

lente, ravis de voir qu'aucune blessure ne les avait privés d'une seule goutte de ce sang qu'ils voulaient épuiser tout entier dans les tortures. Déjà on m'attachait à un arbre, et tous ces yeux farouches, fixés sur moi, semblaient jouir, par anticipation de mes dernières angoisses, lorsque je ne sais quelle inspiration heureuse me fit tirer de ma poche la boussole que je portais toujours avec moi. Cet objet, inconnu des Indiens, attira tout-à-coup leur attention. Les mouvemens continuels de l'aiguille aimantée, dont ils ne pouvaient s'expliquer la cause, le cristal transparent qui arrêtait leurs doigts curieux, comme une interposition invisible, tout excita leur surprise. Le possesseur de ce fétiche merveilleux leur parut sans doute devoir être un magicien. Ils décidèrent que je serais conduit à leur roi, et je dus la suspension de mon supplice à ce guide toujours fidèle du marin.

Je fus traîné en triomphe à Pawhmanrie, ainsi qu'ils appellent leur ville capitale. Avant d'y arriver, nous traversâmes plusieurs villages habités par les tribus sujettes du roi Powhatan. J'étais partout traité avec douceur, et servi copieusement à l'heure des repas; mais je remarquai comme un triste présage qu'on me laissait manger seul, de peur de contracter avec moi aucun lien d'affection. C'était une victime qu'on engraissait pour le sacrifice, et non un hôte à qui on faisait fête.

Powhatan, qui régnait alors, et qui règne encore sur ce peuple, entretient sous les armes plus de trois mille guerriers. Il vit entouré de toute la pompe des monarques barbares. Deux cents gardes du corps veillent sur sa personne; aux quatre angles de son palais sont placées, jour et nuit, quatre sentinelles, à une portée de flèche l'une de l'autre; chaque demi-heure, le capitaine du poste fait entendre un cri particulier, en passant rapidement un de ses doigts sur ses lèvres, et chaque factionnaire est obligé de répondre. Telle est la discipline militaire du palais de Powhatan.

Pawhmanrie, sa ville capitale, consiste en une centaine de cabanes faites avec des nattes, et à la toiture basse comme les huttes d'Écosse ou d'Irlande. A mon approche j'en vis sortir toute la population, hommes, femmes et enfans, qui

se mirent à danser en rond avec les guerriers, affectant je ne sais combien d'attitudes grotesques. Ces Indiens se peignent diversement, les uns le visage, les autres toute autre partie du corps. Ils portent pour ornement un oiseau empaillé avec les ailes étendues attaché sur l'oreille, d'où pend aussi une coquille blanche ou plaque de cuivre.

Je fus introduit dans la salle d'audience de Powhatan, salle d'environ trente toises de largeur. Ce prince était assis près du feu sur un siège semblable à un châlit, et vêtu d'une grande robe en peaux de racoon. A sa droite et à sa gauche étaient deux jeunes filles de quinze à seize ans, et d'autres femmes indiennes se tenaient en haie contre la muraille, avançant de temps en temps, au travers des rangs des gardes, leurs têtes surmontées de plumes et leurs cous ornés d'une longue chaîne en coquillages. Un cri général s'éleva lorsque j'entrai; une Indienne de la famille royale m'apporta de l'eau pour laver mes mains, et une autre une touffe de plumes pour les essuyer. Après cette cérémonie, dont je ne pouvais deviner le sens, on m'emmena dans la cabane où je devais être gardé pendant la nuit. Je sus depuis que les jongleurs consultés avaient remis au lendemain l'épreuve qu'ils devaient me faire subir, pour savoir à la fois si j'étais magicien comme eux, et si ma mort serait favorable ou non à leur peuple.

La cérémonie commença à la pointe du jour. On alluma un grand feu dans la cabane où j'étais gardé à vue, et où l'on étendit deux longues nattes, sur l'une desquelles on me fit asseoir. Tous mes gardes sortirent, et je vis entrer un jongleur, de très-haute taille; il avait le corps peint en noir, et portait sur la tête une coiffure en peaux de serpens et de belettes, dont les queues attachées ensemble formaient une espèce de houpe. Une couronne de plumes soutenait cet ornement bizarre, et le jongleur tenait une sonnette à la main droite. Après je ne sais combien de salutations grotesques il commença son invocation d'une voix de tonnerre, et se mit à tracer un cercle autour du feu avec de la farine. Alors trois de ses collègues, tatoués et vêtus comme lui, entrèrent en gambadant; puis trois autres aussi hideux que les premiers. Après une nouvelle ronde, ils s'as

sirent tous vis-à-vis de moi, de chaque côté de leur chef, et ils entonnèrent une chanson au bruit de leurs sonnettes. Quand cette musique du sabbat fut finie, le chef jongleur mit cinq grains de maïs à terre, et étendit les bras et les mains avec des efforts si violens que la sueur ruissela de tout son corps, et que ses veines se gonflèrent. Il plaça ensuite trois nouveaux grains de maïs à quelque distance des autres, fit une oraison, et répéta le même exercice jusqu'à ce qu'il y eut trois cercles de grains autour du feu. Cependant ses acolytes, recommençant leurs contusions burlesques, prirent un paquet de bûchettes préparées pour cet usage, et, en répétant le verset de chaque oraison, ils en mettaient une dans les intervalles des cercles de maïs. Ils ne mangèrent et ne burent, non plus que moi, jusqu'à la nuit ; mais alors on leur apporta un copieux repas, auquel ils firent honneur, et je remerciai le ciel de n'être pas exclus de ce dernier acte de leur exorcisme. »

— En vérité, dit la reine interrompant le capitaine, je suis fâchée que Ben Jonson ne soit pas ici; il se plaignait hier de n'avoir plus d'idées; je veux qu'il introduise cette scène dans un de ses *Masques*, sous la forme d'un divertissement de sauvages.

— J'avoue, continua le capitaine Smith, que ce divertissement, comme Votre Majesté l'appelle, me parut un peu long, et pour surcroît d'ennui les jongleurs le recommencèrent trois jours de suite. Comme je savais déjà quelques mots de la langue indienne, je compris que le cercle de farine signifiait l'Amérique, les cercles de grains les bornes de la mer, et les bûchettes mon pays. Quant au résultat de leur conjuration, ce fut qu'aucun sortilège ne protégeait ma vie ; et le conseil du roi s'étant assemblé, ma mort y fut prononcée, à l'instigation surtout du sachem Opechacanou, qui, arrivé seulement de la veille à Pawmanrie, venait de me reconnaître comme le chef des Anglais.

Cette sentence ne m'eût pas été annoncée que je l'aurais devinée à l'air compatissant et aux paroles affectueuses de tous ceux, et des femmes surtout, qui continuèrent jusqu'au jour de l'exécution à venir curieusement repaître leurs regards de la vue du captif. Je recevais encore d'autres inex-

plicables témoignages de cette pitié : c'étaient toutes sortes de fruits, de rayons de miel et des bouquets de fleurs variés, qu'en me rappelant ma captivité d'Orient j'aurais pu prendre pour les emblèmes parlans d'un sentiment plus tendre encore qui s'occupait de ma liberté; mais aucune tentative n'ayant été faite pour briser mes liens, je ne pouvais penser, quand vint le jour de mon supplice, que j'eusse été l'objet d'un intérêt sérieux. « On m'a caressé comme le lion dans sa cage, me disais-je; et libre, je n'inspirerais que la terreur. » Je me préparai donc à mourir du moins avec courage. Mes gardes me conduisirent, en présence de Powhatan, sur la place publique, au milieu de laquelle était une large pierre que j'eus la force de regarder en souriant; je savais que sur cette pierre j'allais poser ma tête, et à quelques pas j'apercevais aussi les deux sauvages armés de massues qui devaient me fracasser le crâne. Le cercle des gardes du roi et des miens s'était fermé sur moi. Ayant étouffé au fond du cœur mon dernier regret, celui de ne pas mourir les armes à la main, je donnai une dernière pensée à ma mère, à ma dame, à mon vaisseau, à mon pays, et ne m'occupai plus que du ciel. Déjà ma tête était sur la fatale pierre; déjà les massues étaient levées sur moi; j'avais fermé les yeux, lorsque, après un cri déchirant, qui me parut le signal de mon trépas, je sentis comme des bras qui m'étreignaient par-dessus mes liens, et ouvrant les paupières, j'aperçus à côté de mon visage une tête, qu'un instant j'aurais pu croire celle de mon bon ange qui venait m'accompagner dans l'autre vie. C'était une tête de jeune fille, plus blanche que ne le sont en général celles des Indiennes, les cheveux flottans, et d'une beauté que ne gâtait aucun des ornemens de ce peuple. Je reconnus en elle Pocahontas, la fille de Powhatan, qui entrait à peine dans sa quatorzième année. Dieu sans doute, qui avait ses desseins sur moi, avait ému cette jeune princesse d'une compassion si ardente pour le captif, qu'ayant vainement supplié son père de m'épargner, elle était venue se placer ainsi à côté de moi, pour couvrir mon corps de son corps ou exposer sa tête aux mêmes coups que la mienne.

Ce qui avait été refusé à ses prières d'enfant ne put l'être à son courage. Son frère Nantaquous, beau comme sa sœur et généreux comme elle, se jeta aux genoux de Powhatan, qui, je dois le dire, en ordonnant ma mort avait surtout cédé aux suggestions à la fois perfides et cruelles du sachem Opechacanou : une partie du peuple se déclara aussi pour Pocahontas : je fus sauvé... Les bourreaux se retirèrent ; le roi ordonna que mes liens fussent brisés : « Tu es libre, me dit-il ; jusqu'ici tu n'as été que notre captif, veux-tu être notre hôte? nous t'avons traité en ennemi, accorde-nous le temps de te traiter en ami. » Dès ce moment je fus l'hôte de Powhatan. J'acceptai l'offre de demeurer quelques jours encore dans sa ville capitale et je ne partis qu'après avoir juré un traité d'alliance entre lui et les Anglais. Je ne décrirai pas tous les honneurs dont je fus comblé : je retournai à Jamestown avec une escorte de douze gardes-du-corps de Powhatan, et quand je pris congé de Pocahontas elle me dit : « Quelque évènement qui arrive souviens-toi que les Anglais ont ici une amie fidèle. »

Malheureusement cette protection nous fut bientôt nécessaire. A mon retour à Jamestown, cette colonie que j'avais laissée florissante n'était plus qu'un véritable hospice dont la faim disputait les derniers habitans aux maladies. Nous aurions tous péri si Pocahontas, que j'instruisis de notre situation, n'eût obtenu de son père qu'il nous serait fourni des provisions gratuitement, jusqu'à ce qu'il nous arrivât un vaisseau d'Angleterre. Elle vint elle-même pour s'assurer que ses instructions étaient bien remplies. Elle pansa de ses mains un soldat blessé d'une flèche et nous apprit les vertus de plusieurs simples, entre autres celles de la racine qui guérit de la morsure du serpent à sonnettes. Je ne saurais dire si c'était son père qui l'employait à cette bonne œuvre par politique, la volonté de Dieu qui en faisait son instrument, ou son affection extraordinaire pour notre nation qui la faisait agir ; mais dès qu'un malheur ou un péril nous menaçait, elle était toujours là pour nous avertir ou nous défendre.

Une nuit, ignorant que quelques-uns des nôtres avaient donné à Powhatan un trop juste sujet de nous traiter de

nouveau en ennemis, je bivouaquais avec dix-huit Anglais seulement sur la lisière d'une forêt. Nous dormions sans autre abri que les arbres. Tout-à-coup je suis réveillé par une main qui pressait doucement mon bras : je lève la tête et à la clarté d'un rayon de la lune je reconnais Pocahontas. « Quand tu dors, me dit-elle, place mieux les sentinelles du camp : ce n'est pas du côté de l'ouest mais de l'est qu'elles devraient veiller. Je ne précède que de deux heures un corps de trois cents Indiens qui vient pour vous entourer et vous égorger. Opechacanou est à leur tête. » Pocahontas avait bravé seule la nuit et les profondeurs de la forêt. En me regardant elle pleurait : je crus que c'était de la douleur qu'elle devait ressentir à ses pieds, qui n'avaient plus de mocassins ; ils étaient saignans, déchirés par les ronces. « Ange des Anglais, lui dis-je, ému moi-même jusqu'aux larmes, tu tiens généreusement tes promesses. Mais c'est en vain que tu nous auras prévenus si tu ne nous indiques encore le sentier secret par lequel tu as pu gagner de vitesse Opechacanou lui-même. — C'est pour cela que je suis venue, répondit-elle : mais ne tarde pas davantage à partir. — Ce ne sera pas, lui dis-je, avant d'avoir fait un brancard avec les rameaux de ce jeune érable pour porter notre guide, — et je regardais ses pieds. — En effet, reprit-elle, j'ai dû hâter le pas ; » mais je vis bien qu'elle avait oublié sa fatigue, c'était sur nos périls qu'elle pleurait. Nous arrivâmes à Jamestown avant le jour, et la vengeance d'Opechacanou fut encore une fois déçue. Ce ne fut pas la dernière, car la paix, malgré mes précautions et le zèle de Pocahontas, était souvent troublée, tantôt par la défiance inquiète des Indiens, tantôt par quelque imprudente attaque des colons.

Il croît dans les forêts de la Virginie des plantes et des arbustes dont les fruits ont une propriété singulière. Quelques soldats qui venaient de repousser une tribu ennemie mangèrent des pommes d'une de ces plantes et furent tout-à-coup saisis d'une sorte de démence. Comme les compagnons d'Ulysse quand ils eurent bu à la coupe de Circé, oubliant qu'ils étaient hommes, les uns se roulèrent par terre, les autres grimpèrent sur les arbres. ceux-ci riaient et fai-

saient de joyeuses gambades, ceux-là frémissaient d'un délire tour-à-tour tendre et frénétique (1). Pour eux plus de patrie, plus de chef; ils errèrent ainsi pendant six jours dans les bois, et quand, le poison ayant épuisé son effet, ils revinrent à Jamestown, leur bannière était perdue ainsi que les trophées de leur victoire. Heureusement le zèle de Pocahontas ne s'occupait pas seulement de notre vie, mais encore de notre honneur. Au moment que le conseil de guerre allait punir ces soldats de leur désertion, elle vint nous rapporter le drapeau et les trophées recueillis pieusement par elle.

Lorsque l'explosion d'un baril de poudre faillit me priver de la vie, ce fut Pocahontas qui vint veiller à côté de mon lit de douleur, et son ingénieuse bienveillance savait, par ses récits ou ses chants, abréger pour moi les heures les plus pénibles.

Enfin depuis que j'ai quitté l'Amérique, d'où je ne croyais pas être absent si long-temps, sa généreuse protection ne s'est pas démentie. « Vos compagnons sont mes frères, » me dit-elle en recevant mes adieux; et c'est vainement qu'ils ont oublié ses services et son affection de sœur : elle a continué à préférer cette famille d'adoption à l'autre, heureuse de leur pardonner leurs torts, et se livrer à eux pour leur servir de rançon. Oui, très-gracieuse reine, depuis trois ans, c'est elle qui, après Dieu, a conservé au roi la Virginie. Si elle vient aujourd'hui en Angleterre, croyez que c'est moins encore sa curiosité que son zèle pour nous qui l'amène. C'est ce que m'écrit brièvement le vieux lieutenant Rolfe, sous la protection de qui elle s'est mise dans ce long voyage.

Je n'ai encore demandé aucune grâce à l'état ni à personne; mais aujourd'hui les services extraordinaires de cette princesse, sa naissance, sa vertu et sa simplicité, me donnent la hardiesse d'appeler l'attention de Votre Majesté sur elle. Si elle n'était pas bien reçue dans ce royaume, à qui

(1) Je pense que le capitaine veut parler ici des effets du *datura stramonium* (herbe aux sorciers), plante originaire d'Amérique. A. P.

elle peut en donner un autre, ne serait-elle pas en droit de changer son amitié en haine? Mais si elle trouve que pour avoir été si bienveillante pour vos sujets et vos serviteurs, une aussi grande reine que vous l'honore au-delà de ce qu'elle espérait, elle sera prête à consacrer de nouveau le plus pur de son sang à la gloire et à la prospérité de sa patrie adoptive. »

Le capitaine Smith prononça ces derniers mots d'un ton ému, et la reine resta quelque temps sans répondre, émue elle-même, puis elle dit : « Capitaine Smith, je le déclare avec plaisir, de tous les services que nous a rendus la princesse Pocahontas, le plus grand, à mes yeux, est d'avoir mérité la reconnaissance d'un si fidèle et si vaillant sujet du roi. Aussi, pour lui témoigner ma propre affection, c'est vous que je charge d'aller à Brentford pour la saluer à son débarquement, et l'amener à notre cour. Allez, capitaine; mon carrosse sera demain à vos ordres, en vous attendant, nous préparerons ici à la fille du roi Powhatan, à la libératrice du capitaine Smith, une réception qui lui prouvera que les Anglais ne sont pas une nation ingrate et oublieuse.»

En parlant ainsi, Anne tendit sa main au capitaine, qui, ployant le genou, la baisa, salua les dames d'honneur en se relevant, et prit congé de Sa Majesté.

« En vérité, dit lady Clifford, je n'ai pu retenir mes larmes en écoutant ce récit; je regrette que le capitaine ait cru devoir se retirer si promptement, j'aurais aimé à lui adresser quelques questions sur cette princesse sauvage, car il m'a semblé qu'il n'a pas tout raconté.

— Je vois, mesdames, interrompit la reine, que, pour satisfaire votre curiosité, vous forceriez volontiers notre brave amiral à révéler ses moindres secrets. Mais occupons-nous d'abord de tenir notre promesse envers la princesse indienne. J'espère que vous m'aiderez à payer les dettes du capitaine Smith et les nôtres.

— Sans doute, dit lady Clifford, je veux l'accompagner dans Londres, jouir de sa surprise dans les lieux publics... au bal, au théâtre, partout.

— Que je suis curieuse d'assister à sa présentation à la cour, dit lady Douglas en souriant.

— Je parie, répondit Sa Majesté, qu'elle sera moins embarrassée que certaines dames d'Écosse la première fois qu'elles se montrent à Greenwich ou à Whitehall. »

Lady Douglas allait sans doute, en franche Écossaise, répliquer à cette épigramme contre ses compatriotes; mais la reine fit le signe auquel on reconnaissait que la soirée ne devait pas se prolonger davantage, et toutes les dames se retirèrent, excepté lady Georgina Arundel, qu'un regard de sa royale maîtresse retint auprès d'elle.

« Eh bien! ma bonne Georgina, lui dit Anne de Danemarck, pourquoi cet air de mélancolique préoccupation? Tu vois que le capitaine Smith, si pressé, il y a quelque jour de retourner en Virginie, n'a pas repoussé le premier prétexte qui s'est offert pour retarder ce départ irrévocablement arrêté?

— Ah! s'écria lady Arundel, Votre Majesté parle-t-elle sérieusement? Direz-vous maintenant que mes soupçons naissaient d'une folle jalousie, et que c'était la gloire seule qui appelait le capitaine Smith dans le Nouveau-Monde?

— Quoi donc, Georgina, vous penseriez que la princesse indienne aime le capitaine d'amour et est aimée de lui? Craignez d'être injuste, Georgina, et attendez du moins d'avoir vu cette prétendue rivale!

— J'attendrai, reprit lady Arundel, puisque Votre Majesté le désire; mais vous me permettrez de chercher à connaître le secret d'un dévouement si tendre d'une part, d'une reconnaissance si ardente de l'autre.

— Nous l'aurons pénétré bientôt, avec une jeune fille si simple et si naïve, dit la reine.

— Que ne donnerais-je pas pour être le témoin invisible de cette première entrevue que Votre Majesté vient de leur ménager!

— Décidément, ma pauvre Georgina, tu es jalouse, mais j'espère avant peu te voir rire la première de cette alarme si promptement conçue. Le capitaine lui-même, j'en suis certaine, confiera sa princesse aux soins de ton amitié. Adieu, ma chère Georgina! souviens-toi ce soir, avant d'éteindre ta lampe, des vers d'*Othello* sur le monstre aux yeux verts; » et la reine, à ces mots, congédia aussi sa favorite jusqu'au lendemain.

Le lendemain le capitaine Smith était parti pour Brentford.

§ III.

La foule s'agitait, pressée et tumultueuse, sur la place de Brentford, devant une hôtellerie à l'enseigne de « l'Ancre et l'Étoile; » c'étaient des femmes, des enfans, des bourgeois, des paysans, des marins, tous, les yeux fixés sur le balcon de l'hôtellerie, et s'écriant : « Faites venir les sauvages; que les sauvages se montrent. — Attendez, disait quelqu'un, voici la princesse qui vient aux carreaux de la croisée. — Eh! non, répondait un autre, c'est Cicely la servante. La sauvagesse n'est pas si brune, toute sauvage qu'elle est. — Ah! voici le vieux païen avec son manteau en peau d'ours. — Mais non, c'est le palefrenier Tom. Retirez-vous, Cicely; retirez-vous, Tom, et faites venir les sauvages; nous voulons voir les sauvages! » Et comme les sauvages ne se pressaient pas de paraître au balcon, hommes, femmes et enfans, de plus en plus impatiens et tumultueux, redoublaient leurs cris, et commençaient déjà à jeter des pierres aux croisées de « l'Ancre et l'Etoile »; tout-à-coup un matelot des moins avancés dans la foule, ayant regardé du côté de la rue de Londres, aperçut une voiture dont le cocher arrêtait ses chevaux à l'entrée de la place, désespérant sans doute de fendre sans accident les flots mutinés de cette populace. Un officier de la marine royale en uniforme mit pied à terre le premier. « Holà! Frank, voici quelqu'un de connaissance, dit le matelot à un camarade occupé en ce moment à coudoyer un peu rudement un petit marchand de cordages qui s'était avisé d'avoir l'air plus pressé que lui. Frank, mon camarade, voici le capitaine Smith. — Voici le capitaine Smith! Ces mots répétés circulèrent en un moment dans la foule comme un mot d'ordre, et l'effet en fut aussi prompt que magique : le tumulte s'apaisa; toutes les têtes se retournèrent du côté de la rue de Londres; la curiosité n'était pas moins vive pour voir le personnage annoncé que les sauvages, mais elle fut plus respectueuse. Une large haie s'ouvrit devant lui, et quand il passa, toutes les mains agitèrent les bonnets; toutes les

voix firent entendre la même acclamation : Vive le capitaine Smith ! vive le brave amiral de la vieille Angleterre ! Huzza! Huzza pour le capitaine Smith. *Captain Smith for ever.*

Le capitaine Smith traversa la foule en saluant, et entra dans l'hôtellerie de « l'Ancre et l'Étoile. »

AMÉDÉE PICHOT.

(*La suite*, POCAHONTAS EN ANGLETERRE, *au volume prochain.*)

CHANTILLY.

> Les Condés ne sont ni de la branche aînée, ni de la branche cadette. C'est une branche de laurier.
>
> (Canning.)

Qui ne connaît pas Chantilly n'a rien vu de ce qui constituait autrefois le goût des courtisans. Je ne crois pas que Versailles et Saint-Germain attestent, dans leur disposition architecturale, un caractère plus précis de mœurs et d'époque. Chantilly est une succession visible d'imitation : c'est la copie en petit de toutes les résidences royales. Aussi Saint-Cloud a sa pièce d'eau, Chantilly a la sienne ; Versailles son grand escalier de marbre, Chantilly son grand escalier, de pierre, il est vrai. Une belle forêt entoure Saint-Germain, on a placé Chantilly dans une forêt. Les proportions sont moins fortes, mais la ressemblance s'y trouve. Cette vanité d'avoir, depuis le grand Condé (1), et peut-être depuis les Montmorency, absolument comme la cour, même étalage, même faste domestique, de rivaliser avec elle et de l'emporter parfois sur elle en magnificence et en somptuosité, a

(1) Pour éviter toute confusion en parlant d'une famille dont les noms et les titres sont d'une ressemblance à épouvanter la chronologie la plus sûre, je préviens que par le prince de Condé j'entends l'avant-dernier prince ; par le duc de Bourbon, qui du reste n'a jamais pris le titre de Condé, j'entends parler du dernier de ce nom.

souvent éveillé la susceptibilité de l'étiquette royale. Blessés secrètement dans leur amour-propre, c'est peut-être à cause de ce luxe qu'ils ne pouvaient empêcher que Louis XIV et Louis XV n'ont honoré qu'une ou deux fois de leur présence la demeure des princes de Condé.

Quoi qu'il en puisse être, aujourd'hui que toutes ces gloires sont mortes. qu'il n'y a plus de cour et de courtisans, de grand roi à Versailles ou à Trianon, de grand prince à Chantilly, Chantilly n'est pas moins un lieu admirable de repos et de grandeur. On y respire une oisiveté noble, une paresse de héros. Les sens n'ont qu'à s'ouvrir. Tout y est paysage, lacs, gazons, solitude et parfums. Comment Lesage a-t-il fait pour mourir au beau milieu de la forêt de Chantilly? Dites-le-moi, vous qui la connaissez.

Comme d'usage, j'allais traîner ma convalescence sous les beaux tilleuls de la forêt lorsque je fus abordé par un vieillard appuyé sur un bâton blanc; un vieillard comme il n'en existe pas à Paris, où personne ne veut être vieux; un véritable vieillard, tel que Fénélon aimait à les peindre dans son *Télémaque :* chevelure blanche, front pur de toutes rides, corps légèrement voûté, mais fort, comme ces aqueducs dont quelques arches ont cédé : ils datent des Romains.

— Monsieur aime à relire ce nom gravé sur ce beau chêne ? me dit-il.

— C'est celui de Santeuil; j'ai plaisir à le retrouver ici.

— Je l'ai presque connu, M. Santeuil.

— Vous avez presque connu M. Santeuil! Je n'ai jamais vu d'aussi vieux rentier que vous, monsieur, car vous êtes rentier : il n'y a à Chantilly que des rentiers et des tilleuls.

— Vous êtes étranger, je le vois à votre méprise. Mon habit devrait vous apprendre que je suis cadet.

— Cadet ?

— Oui, pensionnaire de l'hôpital de Chantilly fondé par le grand Condé; — sa grande ame soit en paix ! où l'on n'entre qu'à soixante ans. Il y a soixante ans que je suis cadet. C'est le titre qu'on donne aux pensionnaires.

— Vous avez cent vingt ans !

— Je vous ai dit d'abord que j'ai presque connu M. San-

teuil, dont vous lisiez le nom sur ce chêne. Comptez, depuis la campagne de Hollande : et à ce propos j'avais à vous dire.....

Nous nous assîmes au pied du chêne de Santeuil :

— Que M. Santeuil a composé de fort beaux vers latins sur toutes les merveilles du château de Chantilly. Il en a fait sur le bois de Sylvie, sur le labyrinthe, sur ces jets d'eau qui, selon M. Bénigne de Bossuet, *ne se taisaient ni jour ni nuit :* sur les parterres, sur les statues. Ah! c'était un grand homme, M. Santeuil!

Un jour que Mlle de Clermont lui avait jeté un verre d'eau au visage, Santeuil s'était retiré dans les profondeurs du bois de Sylvie pour méditer une vengeance à sa façon, c'est à-dire une épigramme à la manière de Martial. Selon son habitude, il avait chassé avec ses pieds, dans sa marche poétique et précipitée, toutes les feuilles sèches, toutes les branches tombées. Les oiseaux étaient partis épouvantés à sa voix rauque et bruyante. Déjà il avait jeté dans les haies son chapeau, sa canne et ses gants; il avait défait son pourpoint, son haut-de-chausse, les boucles de sa chaussure; il n'avait plus qu'à déchirer sa chemise; la muse se révélait. Santeuil ne composait pas différemment. Au milieu d'une strophe, et suant comme s'il fût revenu de la moisson, il aperçoit, debout contre un arbre, la figure pensive d'une jeune et belle fille qui le regardait. Le poète était chaste, et d'ailleurs élevé aux belles manières de la cour. Tant bien que mal il noua en rougissant tout ce qu'il avait dénoué, et s'approcha de la jeune fille. De près il la trouva encore mieux que de loin. Il reconnut même qu'elle avait la peau blanche et le visage ovale. Les visages ovales étaient alors en vogue. C'est tout ce qu'il vit, et ce fut assez pour lui faire oublier ce jour-là le verre d'eau de Mlle de Clermont, et l'épigramme latine, et Martial. En très-bon français, et avec beaucoup d'emphase, il exprima son admiration, et finit, d'enchantement en enchantement, de métaphore en métaphore, par avouer à la belle inconnue qu'elle était la muse qu'il cherchait, puisqu'il l'avait rencontrée en un tel moment, et sous les ombrages de Sylvie. Un pentamètre expira sur ses lèvres.

— C'est vous que je cherche aussi, monsieur Santeuil, lui dit Rose ; — c'était le nom de la jeune fille. — Venez demain, au point du jour, au carrefour de Diane, j'ai à m'entretenir avec vous.

Elle disparut.

Le soir au château Santeuil fut fort soucieux. Pour la première fois de sa vie on n'eut de lui au dessert ni distique ni épigramme. C'était presque manquer de dessert. Mlle de Clermont fut tentée de lui jeter une carafe au lieu d'un verre d'eau à la tête, tant il fut maussade.

Sa nuit fut très-agitée ; on vit de la lumière dans son appartement jusqu'au jour, circonstance remarquable dans les habitudes du poète, dont le sommeil précoce sonnait ordinairement le couvre-feu à neuf heures, que ce fût Bossuet ou Molière, Boileau ou Racine qui tînt le dé de la conversation.

S'il y eut combat livré entre le caractère de Santeuil et la bonne fortune qui lui arrivait, il dut se terminer au grand avantage de l'amour-propre, car les garde-plaines le virent traversant la pelouse, à une heure où on n'y trouve encore que des lapins et de la rosée, en costume recherché : gants frais, linge éclatant.

Rose l'avait devancé au rendez-vous. Quelle joie pour l'amant et pour le poète ! Il lui vint dans l'imagination mille comparaisons ravissantes, mais il aurait fallu les exprimer en latin, et de ce temps-là les blanchisseuses de Chantilly n'étaient pas très-fortes sur le latin. Il déshonora ce qu'il éprouvait, en le traduisant en prose et en français.

— Ce que vous me dites, monsieur, doit être fort beau, mais je crois que vous vous êtes trompé sur l'objet qui me fait vous attirer ici, répliqua Rose. Je suis trop honnête fille pour vous laisser plus long-temps dans l'erreur.

Que me voulez-vous donc, reprit le poète déjà singulièrement désappointé par cette réception.

— Je voudrais. . .

— Parlez !. . .

— Sortir du mauvais pas où je me trouve engagée bien innocemment, je vous jure.

— Auriez-vous un amant ?

— C'est pis que cela, monsieur.

Santeuil commençait à s'apercevoir que l'air du matin ne vaut rien pour la santé.

— En auriez-vous deux, quatre, six ?

— Ne vous fâchez pas, monsieur, je n'en ai qu'un ; mais il ne s'agit pas d'amant à cette heure.

— Et de quoi, mademoiselle?

— Il s'agit d'enfant.

— Diable !

— Oui, monsieur Santeuil, je suis grosse de neuf mois, et je suis bien étonnée que cela ne vous ait pas tout de suite donné dans l'œil.

— O Santeuil, se dit Santeuil, tu as pris pour une muse une blanchisseuse grosse de neuf mois. Dorénavant tu regarderas les muses jusqu'à la ceinture. — Après, mademoiselle ; je puis tout entendre maintenant.

— Eh bien ! je voulais vous prier de parler au prince, vous qui êtes son ami, monsieur Santeuil, afin qu'il ne me renvoyât pas pour ma faute.

— Hum !

— Ah !. . .

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

— Ah ! soutenez-moi, je vous prie. Une douleur, une terrible douleur ! ici, là, au côté. . .Mon Dieu ! c'est l'effet de cette entrevue, de l'émotion. . . Que vais-je devenir ? Il y a bien loin d'ici au château. . . Vous n'êtes pas médecin, vous, monsieur Santeuil? . . .

— Mademoiselle, cette plaisanterie. . .

— Oh ! mon Dieu ! une autre dans les épaules... Savez-vous, monsieur, si c'est la bonne ?... Dites-moi si c'est la bonne.

— Je ne suis pas accoucheur, et je vais vous laisser. . .

— Me laisser! quelle cruauté !...lorsque dans un instant...

— Ah ! le sot rôle que je joue ici.

— N'est-ce pas que vous promettez de me justifier auprès de monsieur le prince !...

— Tout ce que vous voudrez, mais n'accouchez pas ici... c'est moi qui vous en prie, attendez encore dix minutes...

Venez, courons au château ; mais, par pitié pour moi, je serai la fable de Chantilly ! Au nom du ciel ! n'accouchez pas, n'accouchez pas... Appuyez-vous sur moi, ne craignez pas.... Tenez, je serai le parrain de votre enfant, mais n'accouchez pas.

— C'est beaucoup d'honneur !... Mais, monsieur, je ne puis plus marcher.... je ne le puis plus !... Cela me tord et me brise... on dirait une scie qui me passe dans les reins. Oh ! c'est la grande douleur, c'est la dernière... N'est-ce pas, monsieur, c'est la dernière ?

— Du diable si je le sais ?... Tenez : accouchez, n'accouchez pas, restez ou venez ; moi, je pars.

— Dieu vous en tiendra compte, monsieur, de me laisser dans cet état. — Allez, partez.

Rose tomba sur l'herbe.

Santeuil croyait en Dieu ; il eut pitié de Rose évanouie. Il courut au château, où il mit tout en rumeur, demanda un médecin, lui raconta sa mésaventure, et se rendit en toute hâte avec lui auprès de la patiente, qui n'avait pas attendu le médecin.

C'était un gros garçon.

Inutile de dire si l'on tympanisa Santeuil. Les dames rougissaient en le regardant, les gentilshommes avaient de sanglantes allusions, les pages firent gorge-chaude de l'aventure, jusqu'aux livrées qui trouvaient qu'il était messéant aux gens de qualité de chasser sur les terres des domestiques. Santeuil n'y tint plus : il voulut d'abord se battre avec toute la maison du prince ; ensuite il composa avec les moins acharnés ; enfin il descendit à la prière pour réhabiliter son innocence. Il prit les pages chacun à part, et, avec les armes de la persuasion, il essaya de leur faire avouer qu'un deux devait être forcément l'auteur de la séduction exercée sur la blanchisseuse. Les pages nièrent, et nul ne tint à honneur d'obliger le désolé Santeuil.

Enfin, quand le scandale déborda, le grand Condé jugea à propos de le faire cesser.

— Monsieur, dit-il à son fils le prince de Bourbon, vous avez séduit la blanchisseuse du château, vous allez lui donner 30,000 liv. de dot, la marier à votre palefrenier, et re-

connaître d'avance son fils pour votre louvetier, quoi qu'il en advienne (1).

Santeuil respira.

Cette histoire est inconnue, reprit le centenaire avec cette assurance de vieillard toujours sûr d'être écouté; mais elle ne l'est pas plus que celle de monsieur l'abbé Prévost, dont il n'est pas impossible après tout que vous ayez entendu parler dans le monde.

— Est-ce l'abbé Prévost, l'auteur de l'*Histoire des Voyages*, et de *Cleveland*?

— Tout juste. — Dans sa jeunesse, et à la suite d'un mouvement irréfléchi d'abnégation, l'abbé Prévost s'était fait recevoir moine à Saint-Firmin; caractère théologiquement indélébile, mais dont il n'aima guère à se prévaloir, comme si le repentir eût suivi presque aussitôt la détermination. Soit que déjà la société du temps ne respectât plus beaucoup les ordres monastiques, soit que lui-même eût honte d'avoir cherché sa place ailleurs que dans l'humilité religieuse à laquelle il s'était d'abord voué, par pudeur pour lui ou par respect humain, l'abbé Prévost n'osa jamais avouer dans sa vie qu'il était moine et de la règle de saint Benoît. Mais son ordre le savait. C'était un sujet dont il fallait tirer parti; comme gloire ou comme scandale, l'abbé Prévost appartenait à l'ordre. Il eut beau s'effacer derrière un renom littéraire, se perdre dans le tourbillon du monde,

(1) Il y a évidemment ici double emploi de la même histoire, ou anachronisme dans la mémoire du centenaire. L'évènement est vrai, mais il arriva au duc de Bourbon, le dernier du nom, et non au prince de Bourbon fils du grand Condé, à moins qu'il ne soit arrivé à tous les deux. Dans une Vie de Louis-Joseph de Condé imprimée en 1790 il est parlé de la séduction exercée, avec résultat d'un garçon, sur une blanchisseuse de Chantilly par le duc de Bourbon. Le prince de Condé aurait exigé de son fils les mêmes indemnités que le grand Condé, et il aurait obtenu la même obéissance. Nous nous serions gardé pourtant de citer cette histoire pleine de calomnies envers les princes, si le fait qu'on y trouve ne nous avait été garanti par la tradition du pays. La blanchisseuse et son fils existent encore.

se brouiller avec le ciel, on gardait soigneusement, et avec toute la haine lente des cloîtres, dans le monastère de Saint-Firmin, son nom inscrit sur le livre d'affiliation, et sa discipline pendue au clou. A l'office du soir on l'appelait trois fois par son nom. A la prière du matin, le portier faisait la simagrée de l'éveiller par ces mots répétés dans la longueur des corridors : *Frère Antoine-François Prévost, les matines!* Si des étrangers visitaient le monastère, on dirigeait leur attention sur la stalle du réfectoire où se lisait gravé dans le chêne le nom européen de l'abbé Prévost; par une raillerie presque chrétienne, on le citait comme le frère le plus humble aux offices, le plus strict sur les macérations. Bien des années s'écoulèrent, et la tradition maligne des moines ne se perdit point. Les jeunes la reçurent des vieux. Elle serait allée jusqu'à la fin du monde si les moines avaient dû aller jusque-là, et surtout l'abbé Prévost. Mais l'abbé Prévost vieillissait; il sentit le besoin de respirer l'air natal. Ses médecins lui consillèrent de revoir Saint-Firmin. Lui qui ne se souvenait plus d'avoir été moine une pauvre fois en sa vie, qui même avait oublié qu'à défaut il était resté abbé, n'imagina aucun inconvénient à revoir Saint-Firmin. Les moines apprirent bientôt son retour : les moines se réjouirent. Pour les vieux c'était une vengeance à accomplir, pour les jeunes une légitime à toucher. Ce fut fête au monastère. On secoua la discipline, on brossa la haire, on cria de plus fort: *Frère Antoine-François Prévost*, descendez! Les matines sont sonnées, frère Prévost. Voilà l'office de minuit! Frère Prévost, c'est aujourd'hui jeûne. Frère Prévost par-ci, frère Prévost par-là. On eût dit qu'il était le seul moine de l'ordre.

Au dehors on le guetta comme une proie.

Et l'excellent abbé Prévost ne songeait pas seulement à faire une visite de simple politesse au monastère. Au fond il n'aimait plus les moines, il ne lisait guère que des romans anglais et le *Mercure de France :* son seul ami était un curé plus jeune que lui de quelque vingtaine d'années, chez lequel il allait boire et jouer. Probablement Prévost ignorait même l'existence du monastère de Saint-Firmin.

J'abrège. Un soir l'abbé Prévost, en sortant de chez monsieur le curé de Saint-Firmin, tomba de toute sa longueur

sur le seuil de la porte, frappé d'une attaque d'apoplexie (1). Le curé sort et le prend par la tête afin de l'entraîner chez lui. Il trouve une forte résistance, une résistance invincible : c'était un moine qui tirait l'abbé Prévost par les pieds. — Il est à moi ! disait le curé. — Non, il n'est pas à vous ! il est à moi, disait le moine Saint-Firmin ; je l'aurai. — Vous ne l'aurez pas, il m'appartient. — Vous en avez menti. — N'était-il pas moine ? — Il ne l'est plus. — On est toujours moine ! — On est toujours abbé ! D'ailleurs il était dans la rue. — C'est faux ; il était sur le seuil de ma porte. — Au plus fort donc ! — Au plus fort donc !

Chacun tiraillait en sens contraire l'infortuné abbé Prévost, qui, pour trancher la question dans l'intégrité de son libre arbitre, et rester à son choix moine ou abbé, avait plus besoin d'être saigné à la jugulaire que d'être tiré à deux prêtres. Il aurait pu en revenir peut-être. Il mourut ou fut tué dans ce double zèle pour avoir son corps.

Le curé triompha : les souliers seuls de l'abbé Prévost restèrent aux mains du moine, qui courut éperdu, cette relique à la main, raconter à ses confrères ce qui venait d'arriver.

— Puisque nous ne l'avons pas eu vivant, il nous le faut mort. Tel fut le cri général de la congrégation.

— Nous l'aurons mort ! répéta le supérieur.

Et seul chargé de cette grande mission, il se rendit chez

(1) Il y était sujet. On sait les circonstances qui accompagnèrent un même accident dont il fut surpris chez Fontenelle. L'abbé et le philosophe discutaient paisiblement sur le système planétaire, lorsque le cuisinier de la maison se présenta avec une magnifique botte d'asperges, fruit nouveau de la saison. Prévost voulait les manger à la sauce, Fontenelle à l'huile. La dispute s'échauffait déjà entre les deux savans, lorsque le cuisinier les mit d'accord en promettant d'accommoder la moitié de la botte à la sauce, l'autre moitié à l'huile. Arrangement convenu. Les asperges allaient leur train. Prévost est tout-à-coup renversé par une attaque d'apoplexie. Fontenelle se lève ; on croit qu'il va chercher un flacon de mélisse ; il se précipite à l'office, et s'écrie d'un ton triomphant : Chef ! toutes à l'huile.

le curé de Saint-Firmin, emportant sous sa robe quelque chose de volumineux.

Sans dire un mot, sans employer les argumens, repoussés avec perte, du premier moine; sans recourir à la violence, le supérieur, étant entré dans l'appartement où gisait, à côté du curé, le cadavre de Prévost, ouvrit sa robe, en sortit un sac assez enflé, qu'il vida sur le parquet. La vue d'une centaine d'écus qui couraient de droite à gauche éblouit le curé; il se précipita dessus avec voracité, et tandis qu'il courait les ramasser sous les tables, sous les armoires, sous le lit, dans les trous du plancher, le vigoureux supérieur jeta le corps de l'abbé Prévost sur ses épaules, et l'emporta au monastère. La joie y fut immense. Depuis quarante ans on aspirait à ce jour de triomphe; il était arrivé.

L'abbé Prévost fut aussitôt dépouillé de ses habits laïques : on le revêtit de la robe de moine. On fit à son corps toutes les cérémonies usitées dans les couvents à la mort d'un frère. La cendre et le cilice ne furent pas oubliés. Saint-Benoît et saint-Firmin rayonnèrent de cierges. La cloche fit son devoir; on ne lésina sur aucun détail.

Le lendemain on l'enterra dans le cimetière du couvent, et sur la pierre de sa tombe on se garda bien d'écrire ses titres nombreux à la postérité. On y grava seulement : *Ici repose frère Antoine-François d'Exile Prévost, moine indigne de Saint-Firmin* (1).

Après ces deux histoires, le cadet de Chantilly se leva et me demanda si je n'étais pas curieux de visiter le château de Chantilly, ou plutôt ce qui reste de l'ancien château de ce nom. Je le suivis, et nous nous acheminâmes à pas lents.

Des très-ordinaires appartemens qu'on vous fait parcourir, vous ne garderiez le souvenir d'aucun sans une pe-

(1) Cette histoire m'a été textuellement confirmée par une personne dont le témoignage ne sera pas mis en doute, par l'ancien curé de Saint-Firmin lui-même, l'ami de l'abbé Prévost. C'est donc à tort qu'on lit dans la *Biographie universelle* que « Prévot, le 23 novembre 1763, comme il traversait la forêt de Chantilly, » une apoplexie soudaine le renversa au pied d'un arbre. »

tite chambre de cinq ou six pieds carrés, haute en proportion, toute grise et dorée, que désigne par ces mots votre dogmatique cicérone : *Cabinet de Watteau représentant les amours de Louis XV avec la Dubarry.* On est ébloui d'abord du luxe de cette bonbonnière, dont le parfum s'est envolé, car je n'ose vraiment lui donner le nom de cabinet. Et en l'acceptant comme boudoir, eût-il été destiné à la gracieuse Allart, à la folle Arnould, à la voluptueuse Guimard, nulle d'elle, renversée à l'asiatique sur le sofa, n'eût même, dans cette attitude commode, empêché ses jolis pieds d'écorner les dorures, ou d'estomper de ses talons rouges les caprices de Watteau.

Quelles amours de Louis XV Watteau a-t-il eu l'intention de parodier? C'est ce qu'il serait hasardeux de dire à propos d'un monarque qui commença de si bonne heure et finit si tard. Assurément je me tromperais d'une dynastie de courtisane, et je me perdrais dans la chronologie des cotillons. Pour éviter l'anachronisme, seul tort dont je pourrais me rendre coupable envers la mémoire de Louis XV, qui n'a pas à souffrir du scandale, Dieu merci! je ne dirais ni quelle est la femme, ni quelle est l'intrigue qui ont fourni matière au pinceau impertinent du peintre; mais, si l'anachronisme était permis, je jugerais que c'est la Dubarry. On sait la passion de la Dubarry pour les singes; on sait la passion du roi pour la Dubarry.

Non, je ne connais rien de neuf, de gracieux, de fou, sans préjudice des rêveries de la laque chinoise et des extravagances bleues de nos vases japonais, comme ce boudoir peint par Watteau. Six panneaux de bois à filets et à moulures d'or tapissent le mur : et, du premier au dernier, se déploient, comme sur les lames d'un éventail, le début et la fin d'une passion royale. Asseyez-vous : c'est presque un roman à écouter.

Le premier panneau représente une guenon assise devant sa toilette. Deux dames d'atours, guenons comme elle, épuisent tous leurs soins à la parer. Une guenon lui fait les ongles, les lui polit; tient respectueusement une patte dans sa patte, tandis que l'autre lui noue une touffe de rubans. Rien n'est languissant comme les yeux de la grande gue-

non, qu'on met dans tout son éclat pour recevoir son amant. Il faut que le coup porte, que l'entrevue soit décisive. Son museau noir frémit d'impatience, et son œil jaune laisse lire le plaisir qu'il promet. C'est la première scène du sofa dans le roman de ce nom. Heureux le singe qui posera ses dents sur ce museau, et sur ce front large qui rappelle le front de la Dubarry.

Si le peintre n'a voulu faire qu'une plaisanterie, il s'est trompé, il en a rencontré quatre. Il a parodié son roi, la maîtresse de son roi, et Boucher avec ses femmes à lèvres courbées en as de cœur, et Vanloo avec son dessin étriqué. Et tout est également singe, griffes, grimaces, dans les emblèmes, supports et allégories des panneaux. Dans le fond du sujet, courent, se balancent, folâtrent, se promènent, batifolent dans l'air ou sur un cheveu ployé en escarpolette, des singes bleus, verts, rouges, graves, narquois; les uns portant des fées en palanquins, les autres traversant des fleuves pour aller cueillir une rose au Bengale. C'est Callot qui a rêvé de l'Inde au lieu de l'enfer, qui, avant de rêver et de peindre, a lu les *Voyages* de Tavernier. Le tout s'encadre dans deux singes indigos d'une proportion démesurée qui déploient une ombrelle chinoise sur le tableau (1).

Au second panneau, la toilette de la guenon est achevée; elle roule dans un magnifique traîneau, à côté du singe royal. Il est impossible de ne pas reconnaître le roi, au riche manteau écarlate bordé de loutre qu'il porte, car il fait froid : le cocher-singe a le museau surpris par la bise. Enveloppée dans un chaperon de drap bleu, et cachant ses pattes dans un manchon, la rivale donnée à la Pompadour ou à la Dubarry ne se sent pas d'aise. Scudéri lui-même serait bien embarrassé de dire à quel point on en est sur la carte de Tendre.

A défaut, on serait tenté d'être réservé dans ses suppositions : car plus loin on aperçoit le mammifère couronné poussant sur la glace, avec toute l'anxiété d'un amant et

(1) L'allégorie offre un si vaste champ à l'interprétation que nous ne serions pas étonnés que d'autres, plus intelligens, vissent mieux et autre chose dans cette folie sublime de Watteau.

la grâce d'un parfait cavalier, le traîneau où s'épanouit sa femelle. Ici Crébillon seul lutterait d'esprit avec Watteau. S'il eût peint, à coup sûr il n'eût pas dit autre chose. Le trait est délié, net, élancé, l'expression cavalière, la couleur effrontée. Il ne faut pas chercher une école là-dedans, vous y trouveriez un pamphlet. Cette peinture-là se lit.

Cette fois nos amoureux n'ont probablement plus rien à s'apprendre. Je vois mes singes dans le troisième panneau avec leurs figures alongées, cherchant à se distraire dans les cartes. A leur côté une guenon de bonne compagnie leur parle de la chronique galante qui préoccupe en ce moment le peuple des sapajous, même au-dessus de la publication récente du *Dictionnaire philosophique* et de la mort du nain du roi de Prusse. Peut-être aussi les entretient-elle du fameux singe de Nicolet : c'est un succès de famille.

L'impitoyable Watteau abuse de la permission. Il est vrai que lorsqu'un prince du sang commande un pareil tableau, le peintre aurait mauvaise grâce à n'être pas aussi séditieux que possible dans l'exécution. Nous avons vu le singe et la guenon en traîneau et au whist : voici maintenant la guenon au bain. Sous la fine chemise de batiste se dessinent des formes souples et paresseuses. Il y a toute la nonchalance de la mollesse et de la volupté dans le mouvement de la patte de derrière, qui laisse glisser la mule sur le parquet. Plus tard, le roman de Rousseau donna beaucoup de vogue chez les femmes à l'abandon calculé de la mule dans le suprême instant de la séduction. La guenon a deviné *la Nouvelle Héloïse.*

Sortons du bain. Dans l'avant-dernier panneau, la passion expire. En pet-en-l'air, en paniers, des mouches et du fard jusqu'à la gorge, la guenon, sous le costume de bergère des Alpes, est à cueillir des cerises. Elle fait valoir avec coquetterie le jeu de ses articulations sur une échelle qui ploie. Ce panneau est le plus embarrassant à expliquer. Comment dire la maîtresse qui a su captiver Louis-le-Bien-Aimé, depuis la saison des glaces jusqu'à la saison des cerises? Je n'en connais point. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être le dernier jour : le beau singe n'arrive pas, l'ingrat! La guenon descend tristement, le museau soucieux et tourné

vers l'horizon. C'est la paraphrase de la fameuse chanson du temps : *Attendez-moi sous l'orme.*

Il est enfin venu ! Mais quelle froideur de part et d'autre! Dans le dernier panneau, où on les voit presque dos à dos, à cheval, lui et elle en costumes du matin exactement semblables, comme il est grave et cérémonieux avec sa queue qui se trahit sous la soie, ses hauts talons et la poudre! Elle, comme elle est triste, sous son tricorne, dans son habit d'amazone! Adieu mon singe! Adieu, ma guenon! semblent-ils se dire. Les chevaux ont déja fait leur conversion opposée : « Adieu, singe, va manger la France! Adieu, » guenon, va la corrompre ! »

— Et le drame est fini.

Mon respect pour la tradition m'a un instant empêché de douter que ce ne fussent réellement là les amours de Louis XV avec la Dubarry. Car comment les domestiques du château auraient-ils jamais osé, sans l'ordre de leurs maîtres, révéler aux étrangers le sujet de ces scandaleuses peintures? Cependant la haine pour l'anachronisme m'a fait recourir aux dates, et j'ai vu que, sans donner trente-cinq ans de vie de plus à Watteau, il y avait mensonge à lui attribuer ce libelle délayé à fresque. Ainsi, ou ce n'est pas la Dubarry, ou ce n'est pas Watteau. Ce n'est donc pas la Dubarry; car on ne se trompe pas sur le faire de Watteau. Quelle est donc cette femme? Il n'y a plus là ni Bourbon ni Condé pour nous l'apprendre. Ce ne serait pas trop de deux races royales pour constater ici l'identité d'une courtisane.

Jamais caricatures publiées à Londres contre la cour de France, jamais mémoires secrets imprimés à La Haye *aux dépens de la compagnie*, n'ont poussé si loin que ce chef-d'œuvre de Watteau le mépris pour l'alcôve de Louis XV. Il dut être composé dans l'un de ces momens de haine fréquente qui s'élevait entre Chantilly et les Tuileries. On sait que depuis Henri IV l'impossibilité pour les Condés d'approcher du trône les avait rendus la famille la plus sévèrement attentive aux mœurs de la cour. Les Condés ont toujours été à la dynastie régnante ce que les protestans furent aux catholiques : supérieurs, moins par vertu que par esprit d'opposition.

Après avoir encore traversé deux ou trois salons dans le goût de ceux de Versailles, chamarrés d'arabesques d'or, sur les murs, aux plafonds, sur le bois des croisées, sur le bois des portes, nous arrivâmes à la salle des Victoires ou à la salle des Conquêtes. Inclinez-vous! — Plus bas encore si vous êtes militaire. Ici sont toutes les batailles, c'est-à-dire toutes les victoires du grand Condé. Il y a quelque chose d'aussi noble pour ses descendans que l'idée d'avoir réuni, comme les pages éparses d'une histoire, les hauts faits d'armes de leur aïeul; c'est d'avoir eu le tact de ne point se réserver de place dans cette galerie. Tout est pour le grand Condé : cent cinquante pas de toile couverte de gloire! On y a mis jusqu'à sa rébellion contre la cour, jusqu'à sa défaite à Lérida. Ceci est sublime, c'est plus encore, c'est chrétien. En cela Vandermeulen a été plus éloquent que Bossuet, car Bossuet n'a pas osé parler de cette défaite, le grand jour où il dit : « Je réserve au troupeau que je » dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui » tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

Avez-vous remarqué, me dit en m'arrêtant dans mon enthousiasme le centenaire de Chantilly, que tout ce qui a frappé jusqu'à présent votre admiration, dans le château, est moins, car il faut l'avouer, le fruit d'un amour sincère pour les arts chez les Condés, que le résultat fortuit d'un heureux concours d'artistes dans la confection du mobilier?

Et cela est si vrai que si les Condés possèdent un monument remarquable, ce n'est pas une chapelle, un obélisque, une statue, un tombeau : ce monument est une écurie. Leur galerie est belle, mais elle n'est qu'une suite d'évènemens personnels à la maison; c'est un portrait de famille, l'histoire à l'huile du grand Condé. Watteau est appelé pour servir une vengeance de courtisan, pour couvrir d'une fresque scandaleuse les murs d'un cabinet. Watteau laisse un chef-d'œuvre : le château avait simplement besoin de meubles et de tapisseries.

Chaque tableau de bataille, haut de dix pieds environ, est divisé en trois parties, dont deux destinées à retracer l'ordre de la bataille et l'engagement; la troisième, à offrir,

dans six médaillons qui tournent en collier autour du tableau, la configuration des villes voisines du champ de bataille, les places conquises ou à conquérir durant la campagne, enfin la carte du pays. C'est un singulier effet pour l'œil que ce mélange de lignes géographiques, de cours de fleuves, de plans stratégiques, dépourvus de perspective, au milieu, à côté et tout autour des groupes animés de Vandermeulen. Naïveté qui confirme notre opinion émise plus haut sur le goût des Condés, qui se souciaient fort peu de l'art, qui ne tenaient qu'à s'entourer de portraits de famille.

Aucune histoire du grand Condé et aucune histoire du temps, peut-être, ne donne, comme ces tableaux, une idée aussi complète de la manière d'échelonner autrefois une armée, des costumes des cavaliers et des fantassins, en un mot, de la science militaire d'alors, où la guerre consistait à opposer homme à homme, cheval à cheval, canon à canon, où l'on avait des tentes, où l'on prenait des quartiers d'hiver, où enfin l'art de se battre n'était que l'art de jouer aux échecs; si bien qu'un siège était levé ou repris sans qu'il y eût souvent un coup de fusil tiré de part ni d'autre. Dans les considérations stratégiques de castramétation, les Commentaires de César et un passage de Polybe avaient plus de poids que les boulets. L'art poétique commandait avec le grand Condé sur le Rhin.

Outre les belles et larges notions historiques qu'on puise dans l'examen de ces tableaux, l'esprit est émerveillé du dessin et de la couleur que Vandermeulen a prodigués, aux différentes batailles. Malgré le vif éblouissant de l'outre-mer et la dégradation de quelques teintes, notre époque ne peut citer aucun peintre aussi consciencieux dans ses effets, aussi local pour la couleur. Vernet ne fait pas mieux les chevaux; Petitot n'a pas mieux réussi dans la miniature. De près et de loin, Vandermeulen est un grand peintre.

En continuant la revue des appartemens, je fus frappé du contraste de la salle des victoires du grand Condé avec les salles consacrées à rappeler les victoires de ses descendans. L'une déroule, sous le pinceau de Vandermeulen, les plus beaux faits d'armes du grand règne; les autres n'of-

frent que des bois de cerfs, très-artistement empilés, et portant chacun la date de leur prise de possession. Il y a là de l'illustration pour sept ou huit Condés au moins et de quoi faire quatre mille manches de couteaux.

— Vous ne sauriez croire, monsieur, me dit le cadet de Chantilly, qui n'avait pas osé interrompre mon admiration, quelle passion ont toujours eu les Condés pour la chasse. La plupart en sont morts (1); quelques-uns en ont été ridicules.

— A la Saint-Hubert, illustre et vénéré patron des chasseurs, on célébrait ici la messe des chiens, afin d'attirer sur eux, sur les chiens, l'adresse et le flair, si nécessaires au meurtre du gibier. Cette chronique, monsieur, n'est pas une impiété : c'est un fait. La chapelle était parée comme aux grands jours ; c'était fête au chenil. Des fleurs étaient répandues sur les saintes dalles, des fleurs jonchaient le chenil. Vous que le rapprochement offense, vous n'apprendrez pas sans étonnement que le chenil du château de Chantilly est composé d'une aile entière de la seconde cour circulaire. Les habitans, sans mépris pour sa destination passée, s'estimeraient trop heureux de voir le gouvernement transformer en école d'enseignement mutuel, seul avantage qui manque à cette ravissante localité, ce chenil, où ne résonnent plus les mille aboiemens des chiens.

A la Saint-Hubert donc, selon l'antique usage, et avant même les Montmorency, le plus vieux gentilhomme, monté sur le plus vieux cheval, suivi du plus vieux chien, accompagné du plus vieux piqueur, ouvrait la marche religieuse des chiens se rendant à la messe.

Il est inutile de dire que ce jour-là le peigne, la brosse et l'éponge donnaient au poil tout le lustre de l'étiquette, et que les queues et les oreilles adoptaient la forme la plus grave, la plus analogue à la sainteté de la cérémonie. Les

(1) Le grand Condé écrivait déjà à son père en 1635 : « J'ai » entretenu, il est vrai, plus de chiens que le besoin ou le plaisir » de la chasse n'en demandait. Vous pardonnerez cette faute à ma » première ardeur pour cet amusement. Je me suis défait de tous » mes chiens, excepté de neuf. »

remontrances et l'eau de savon venaient à bout des plus rebelles. A défaut, la diète pour les uns, un excellent déjeûner pour les autres, répondaient de la décence de tous. L'hypocrisie se glissait parfois dans la tenue de quelques-uns; mais il faut bien pardonner ce vice, surtout lorsqu'on l'exige. Les mots de *chiens* et de *chrétiens* ne sont guère accouplés qu'en Turquie.

Dans l'ordre du cortège du chenil à la chapelle,

Venaient d'abord les grands dignitaires du chenil, le ban et l'arrière-ban des bouledogues d'Allemagne, à la tête ronde, aux oreilles coupées, au collier hérissé de pointes de fer. Chanoines de l'ordre.

Suivaient les bouledogues d'Angleterre, joufflus et ridés, grande espèce. Aumôniers.

Suivaient les grands lévriers à poils ras, aux jambes peu reuses, au ventre affamé, au museau de fouine; — enfans de chœur; les grands lévriers à poils longs, métis du grand lévrier et de l'épagneul : bon œil, pas d'odorat, moitié de courtisan;

Suivis des lévriers de la moyenne espèce.

En sixième ordre, et perdant beaucoup à cause du voisinage des lévriers, arrivaient pesamment, comme des présidens de cour de cassation, la députation des braques : grande gravité d'oreilles.

Puis les limiers, chiens muets, ressemblant aux braques comme les huissiers aux présidens : oreilles plus épaisses, courte queue.

Puis les bassets, originaires de la Flandre et de l'Artois, la terreur des blaireaux, et qui répondent au cri de *coule, coule, bassets !*

Puis les chiens couchans d'Espagne, qui chassent du haut nez, et *piquent la sonnette.*

Puis encore des lévriers charnaigres, qui bondissent; des lévriers harpés, sans ventre; des lévriers nobles, au râble large; des lévriers gigôtés, aux os éloignés; des lévriers nobles, de longue encolure; des lévriers œuvrés, au palais noir.

Après, se pressaient les chiens courans de race royale ou chiens français; les chiens de race commune, baubis et bigles.

Enfin, vaste état-major du chenil, on voyait les chiens

allans, les chiens trouvans, les chiens batteurs, les chiens babillards, les chiens menteurs, les chiens vicieux, les chiens sages; les chiens de tête et d'entreprise, les chiens corneaux, clabauds; les chiens de change, armés, belle gorge, butés.

Et après tout, la populace des chiens, les mâtins sans origine connue, dont la vaste nomenclature aurait fait reculer la plume patiemment éloquente de Buffon.

Introduits, dans le même ordre, au centre de la chapelle, ou les arrangeait de front, d'après l'âge ou le mérite, devant le tableau de saint Hubert, exposé sur le maître-autel; saint Hubert, je l'ai déjà dit, patron des chasseurs et des chiens; personnage qui répond à saint Donin, patron des chasseurs italiens, et à saint Denis, patron des chasseurs provençaux.

Et quand les chiens avaient pris leur place, aussi respectueusement que possible, l'aumônier du château commençait le sacrifice de la messe, sous l'invocation de saint Hubert.

Rien n'était omis dans la liturgie. Il n'y a pas encore eu de Luther parmi les animaux.

Et quand le sacrifice, sous les deux espèces, était consommé, l'aumônier montait en chaire, et prononçait le panégyrique du grand saint dont on allait fêter la journée. Malheur au bouledogue qui eût baillé à l'exorde! malheur au lévrier charnaigre qui eût dormi sur ses pattes au second point! Les épagneuls se faisaient toujours remarquer par leur attention soutenue, au contraire des braques, qu'on a toujours soupçonnés d'être un peu parpaillots.

Cette cérémonie religieuse, que nous nous serions bien gardé d'imaginer, n'était pas plus une impiété pour ceux qui s'y prêtaient qu' elle n'en doit être une pour nous, qui la rapportons avec la même innocence d'esprit. Elle avait d'ailleurs un but : c'était de prier le ciel d'éloigner des chiens la gale, le flux de sang, les vers, le mal d'oreille, les crevasses, les morsures de serpens, les piqûres de plantes vénéneuses, les blessures du sanglier, et surtout la rage.

Il est vrai que, sans être casuite profond, on reconnaissait dans cette sollicitude religieuse pour les chiens, moins

le désir abstrait de leur conservation, que celui de ne pas perdre des animaux dont quelques-uns ne s'élevaient pas à moins de cent louis d'or. Je parle de ceux qui, par un soin particulier des gardes, n'avaient jamais compromis leur nationalité danoise, ou anglaise, ou royale, avec une natio-tionalité de basse-cour, quelle que fût l'ardeur de la saison. quel que fût le charme irrésistible du séducteur. Aussi les chiens et les chiennes nobles ainsi conservées étaient enregistrés, à leur naissance, à l'état civil du chenil; leur accouplement y était inscrit, leur mort également. C'était là leur livre de noblesse, leur livre d'or; quelques-uns même ont eu leurs poètes et leur Panthéon. La Deshoulière ne les oubliait pas dans ses tragédies. Les curieux qu'un doux loisir amènera à Chantilly verront dans le cabinet d'histoire naturelle du château un chien sous verre. Le votif animal est exposé, non en souvenir de sa grâce ou de sa force, il est très-laid et très-chétif, mais en mémoire d'un service éminent qu'il rendit à son maître. Un chasseur allait être blessé par un sanglier; le chien se jeta entre son maître et l'animal furieux. Dans la lutte, le chien et le sanglier moururent; le chasseur fut sauvé. C'était monseigneur le prince de Condé, le grand Condé! ce trait-là n'est pas dans son histoire. Bossuet le funèbre, qui était fils d'un vacher, n'aurait pas dû oublier ce chien dans son oraison.

Cette puérilité d'aristocratie s'étendait partout; les carpes des étangs avaient aussi leur âge connu, les cerfs et les chiens leurs parchemins; jusqu'aux arbres! jusqu'aux tilleuls, les tilleuls ont leur extrait de naissance au château. Il est étonnant que les chênes n'aient pas été faits ducs, et les hêtres marquis!

Je n'ai pas le courage de rire de cette manie de tout anoblir quand je songe aux révolutions qui ont passé sur les châteaux et qui les ont guillotinés aussi bien que leurs possesseurs. Il va sans dire que les maîtres ont dû souffrir l'exil et la mort. Les révolutions ne sont pas faites pour s'attendrir; elles sont faites pour marcher. Mais les pierres? on les a pilées; les vases de marbre des Médicis? on les a broyés; on a jeté de la boue dans les étangs; on a scié les arbres séculaires des Montmorency jusqu'à la racine. En

juillet 1830, par une étrange manière d'entendre le respect dû à la propriété, des hommes venus de Paris ont tué en quelques jours tout le gibier de la forêt de Chantilly. Cerfs, biches, daims, sangliers ont été assommés, jetés dans des charrettes, et ramenés à la capitale. Le chevreuil s'est vendu quatre sous la livre à la Vallée; et il y a en France des inspecteurs des eaux et forêts payés 10,000 fr. par an.

Aussi, pendant une excursion d'un mois à travers la forêt, j'ai vu pour tout gibier un papillon blanc.

Quant aux chiens, et pour y revenir une dernière fois, voici quelle a été leur affreuse destinée. A la mort du dernier des Condés, ils ont été vendus par lots à des bouchers de Poissy; quelques-uns aux écorcheurs de Montfaucon.— Eux qui avaient jadis une messe en musique!

— Vous auriez tort de croire pourtant, ajouta le cadet de Chantilly, que les princes de Condé n'ont ici passé le temps qu'à la chasse; ils ont enrichi ce pays qui n'était qu'un village avant eux. Ces jolies habitations, si uniformément encadrées de jardins, sont des concessions de terrain faites par le château. Rien n'existerait sans la munificence de cette famille, une de celles que la révolution française a le plus maltraitées. Lorsque le prince Louis-Joseph de Condé, père du prince de Bourbon qui vient de mourir, revit Chantilly après vingt-cinq ans d'exil, il fut bien étonné des changemens arrivés pendant son absence.

— Avez-vous retenu quelques-unes des impressions qu'il éprouva?

— Ce fut une singulière matinée d'audience, celle où le prince, rentré de la veille dans ses anciennes attributions, attendit, l'usage, que ses vassaux et vavassaux vinssent en inauguration de son retour tirer chacun un coup de fusil au milieu de la cour, et mettre genou en terre sur le perron, et que personne ne parut. Personne ne lui apporta, précédé de ces deux signes de joie et de respect, ou la poule grasse ou la mesure de grain, le sac de noix ou le sac de farine, la branche d'arbre ou la poignée de terre, la caille ou le brochet, symboles parlans de ses droits sur les basses-cours, les moulins, les vergers, les champs, les étangs, le ciel, la terre et l'eau. La cour fut vide, le perron désert; et les

immenses échos du château ne lui apportèrent que le bruit suspect du cor, célébrant quelque chasse dont le gibier ne lui reviendrait pas. Alors sa douleur fut grande. Il y a dans le cœur des vieillards des douleurs qui font désirer la mort : désir terrible, car ils n'ont qu'à parler !

En soupirant, en fermant les sonores croisées de la cour, il se dit : « Peut-être se sont-ils trompés sur le jour et sur l'heure; vingt-six ans d'absence n'habituent pas nos vassaux à l'exactitude. Je ferai replacer la grosse cloche du château. »

Il rentra; il pleurait.

Vers le soir, quand les habitans de Chantilly et des environs eurent retrouvé l'instant de loisir et d'intermède à leurs travaux, heures de loisir délicieusement remplies par des promenades sur la plus belle pelouse du monde, sans excepter la terrasse de Saint-Germain, ils se dirigèrent vers le château pour rendre leur visite au prince.

Sa pauvre tête n'y tint plus de joie ; il avait retrouvé ses vassaux ; ses valets le lui avaient annoncé. Il se lève précipitamment pour voir ses vassaux ; ses vassaux sont là. « Vite, mon costume de cérémonie ; monsieur le gentil-» homme, mon épée d'acier! vous, monsieur, mon ceintu-» ron,—l'auriez-vous laissé à Munich?—Hâtez-vous, mes-» sieurs.—Bien! l'autre manche!—Fixez donc mieux cette » boucle. Ah! l'émigration vous a gâté la main aussi, mes-» sieurs! on dirait que vous n'avez été de service que dans » les cours du Nord au quinzième siècle. Allons donc! ce » sont mes vassaux qui attendent. Les pauvres gens, comme » ils ont dû souffrir pendant vingt-six ans ; que je vais les » trouver changés, vieillis, misérables. Mettez de l'or dans » cette poche, beaucoup d'or dans celle-ci! — Il est temps » de me rendre à leurs désirs.—Messieurs, devancez-moi! » —Ces pauvres vassaux ! »

Bon prince! au lieu de pauvres serfs en guêtres déchirées, en pantalons brûlés par la boue ; à la figure livide, il aperçoit la population la plus éclatante de santé et de luxe. C'est l'élégance de Paris et la fraîcheur de la campagne.

« Où donc ces pauvres vassaux ont-ils pris tant de beau » drap bleu, tant de linge blanc ; de malheureuses vassales » tant de soie et de plumes blanches! »

Il savait bien, M. le prince, qu'on fabriquait la dentelle à Chantilly (1), mais il ignorait qu'on la portât à Chantilly, et si bien, et avec tant de grâce. Autrefois la dentelle allait toute à la cour.

Il ne reconnaissait plus le passé dans ces visages, dans ces riantes figures, et d'hommes, et d'enfans, et de femmes, qui semblaient dire par tradition : *Bonjour, monseigneur*, et au fond : « Qu'est-ce donc qu'un seigneur ? »

Il aurait bien voulu questionner ses gentilshommes, mais ses gentilshommes n'en savaient pas plus que lui. Ils étaient à Londres quand il était à Coblentz. Une émigration n'en sait pas plus que l'autre. Que faire?

Enfin, plus courageuses que les autres, une dame s'approche la première, vassale de vingt ans, belle et parée à ravir; elle monte le perron; monseigneur tend la main pour qu'on la lui baise : pour toute réponse à ce geste suranné de grandeur et de féodalité, on lui pose une autre main plus blanche à la hauteur des lèvres. Vengeance de femme! Monseigneur baisa la main à la vassale, et la conduisit jusqu'au salon. Monseigneur venait de consacrer la révolution malgré lui; c'était grave! — Mais il ajouta mentalement : « Vingt-six ans d'absence changent bien des choses, et les vassales surtout. »

A l'intérieur il se passa aussi des scènes fort curieuses. La foule y pénétra, non comme jadis avec cette stupide curiosité de vilains, mais avec cette décence que donnent la dignité personnelle et la conscience de son rang. Il y avait du silence et de l'amour comme dans un temple; la voix seule de monseigneur de Condé dominait; il fut même obligé de la modérer. En Allemagne il parlait un peu haut.

« Vous, monsieur, dit-il en s'adressant au plus âgé de la foule, me reconnaissez-vous? ma mémoire n'est pas aussi généreuse à votre égard. Votre nom ? »

Ce nom fut dit.

Et le prince ajouta : « C'est cela! ancien palefrenier de mes jumens poulinières. Ai-je raison? »

(1) Chantilly est le lieu de la France où l'on fabrique le mieux la dentelle. La maison Moreau marche la première à la tête de cette poétique industrie.

Il y avait du triomphe dans le succès de mémoire du prince, et un dépit calme dans la personne interrogée, qui répondit avec une fermeté respectueuse :

—Oui monseigneur! votre ancien palefrenier, mais depuis blessé à Lodi. Voyez ma tête et cette croix! Depuis, amputé du bras gauche à Salanieh en Égypte; aujourd'hui rentier à Chantilly.

Le prince s'inclina.

Il passa à un autre.

— Et vous, monsieur, votre nom? — Tout juste! Votre père était bûcheron de la partie de mes forêts de Mortefontaine; c'était un grand braconnier, Dieu lui pardonne!

— Monseigneur, ce bois m'appartient aujourd'hui; et j'offre à votre honneur de lui rendre les lapins tués par mon père.

— Ce bois vous appartient!

Le prince déroba une larme. C'est dans le bois de Mortefontaine que fut coupé le bâton de maréchal du grand Condé; ce bâton qui alla avec la grande voix de Condé tomber dans les lignes de Fribourg, et qui en revint avec la victoire.

—Merci de votre offre, monsieur; je ne chasse que sur mes terres.

— Et vous, dit-il à un troisième, vous ressemblez beaucoup à Jean-Pierre; seriez-vous parent de Jean-Pierre, ancien employé à mes carrières de Creil.

—Monseigneur, je suis son petit-fils. Mon père acheta ces carrières de la commune; j'en ai hérité de mon père. Aujourd'hui avec les pierres et la chaux de ces carrières, j'ai bâti une manufacture qui fait vivre le pays.

Après un moment d'émotion le prince répondit : —C'est bien fait; je vous reconnais pour le véritable seigneur de l'endroit; vous m'avez remplacé dignement.

Le pas était franchi, et monseigneur de Condé continua avec moins d'amertume son interrogatoire.

—Et vous?

— Moi, monseigneur, je me rappelle avoir vu ici de belles fêtes, car j'étais votre piqueur.

—Vous pouvez l'être encore, mon ami.

— Monseigneur, c'est impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous m'avez fait pendre.

— Pendre!

— Oui monseigneur, j'ai été condamné à être pendu par votre conseil des chasses, pour avoir tué un chevreuil le jour de la Saint-Hubert.

— Nous te ferons avoir tes lettres de grâce.

— Monseigneur, je les ai déjà obtenues.

— Et de qui?

— De moi-même. Je suis président dans le canton; et je viens au nom de la cour vous offrir ses complimens bien sincères pour votre heureux retour.

— J'accepte avec reconnaissance les vœux de la cour, — par l'organe de mon piq.....— je veux dire de son président. Diable! monsieur, comme vingt-six ans d'absence changent une commune!

Un autre, prévenant les questions du prince, s'avança et dit:

— Monseigneur, j'avais acheté à l'état une de vos propriétés du côté de Coye; je viens vous en remettre les titres.

— Monsieur votre honnêteté...

— Les voilà. Il y a vingt-six ans que j'attends le moment de vous les restituer.

— Que puis-je faire pour reconnaître tant de probité?

— Rien, monseigneur. Cette propriété était intrinséquement de peu de valeur; mes huit enfans et moi l'avons si bien cultivée qu'elle rapporte aujourd'hui 30,000 francs; ce qui représente un capital de 500,000, somme que j'enverrai toucher à votre trésorier. Monseigneur ne prend pas les titres?

— Gardez-les, gardez-les, reprit vivement le prince.

La leçon était bonne. Si les émigrés avaient aussi loyalement compris leurs obligations, beaucoup n'auraient pas demandé des indemnités lorsqu'ils en devaient à tout le monde (1).

(1) Le même acte de générosité et de désintéressement eut lieu

Enfin, découragé dans ses tentatives, le prince de Condé comprit, en dépit de ses plus chères illusions, qu'il ne lui restait plus de tant de puissance et d'autorité du passé que le rang de propriétaire éligible à Chantilly. Ses immenses bois, domaines et forêts étaient tellement réduits que plus tard, et à l'abri du despotisme de Louis XVIII, il exerça pour les ravoir des vexations sans nombre sur les légitimes acquéreurs. Enfin son mobilier seigneurial était si pauvre à son retour qu'on fut obligé d'emprunter au voisin un bonnet de coton pour le coucher de monseigneur qui avait cru probablement retrouver encore son bonnet, après vingt-six ans d'émigration.

C'est à tort qu'on assure que les Bourbons n'avaient rien oublié.

Et le cadet reprit :

—C'est dans cette église, dont la cloche me rappelle à ma demeure, que reposent les cœurs de sept Condés; et sous ce pilier qu'un enfant peut cacher avec sa tête... ils sont sept là-dedans qui ont rempli le monde de leur renommée.

En 1793, les patriotes de Chantilly, voulant imiter ceux qui avaient dévalisé les caveaux de Saint-Denis, s'emparèrent des sept cœurs et de leurs boîtes d'argent, gardèrent patriotiquement les sept boîtes, et jetèrent, comme de la viande à vautours, ces nobles cœurs par-dessus le mur d'un jardin contigu à l'église, où ils avaient été déposés il y avait à peine deux ans.

On assure qu'un sieur Petit, les ayant retrouvés, les garda soigneusement jusqu'en 1815, époque à laquelle, enfermés de nouveau dans une autre enveloppe d'argent, ils ont été scellés à la même place.

La nuit descendait, et pour un centenaire la fraîcheur de la forêt devenait d'instant en instant plus vive et plus pénétrante.

au retour des Bourbons. Le prince Alexandre Berthier vint rendre à Louis XVIII les titres du domaine de Grosbois. Après les avoir gardés vingt-quatre heures, le roi les rendit au prince paraphés et légalisés de sa propre main.

— C'est peut-être mon dernier soleil, me dit-il, mais il est beau! aussi beau que celui qui brilla sur le château le jour que je vis fouler cette pelouse, aujourd'hui veuve de tant de beaux équipages, par le comte du Nord, plus tard Paul Ier, empereur de toutes les Russies.

— Encore cette histoire, lui dis-je; car, sans vous, qui me la racontera dans ma vie? Je ne vous demanderai plus que votre bénédiction.

Il s'appuya sur moi, et parla :

— Le comte du Nord voyageait en Europe; il vint en France, à Paris. A la cour, on lui parla de Chantilly : il voulut le voir. Le prince de Condé retrouvait dans ces momens toute la munificence de ses aïeux. Il reçut le royal étranger comme l'eût fait le grand Condé, après la bataille de Rocroy; comme l'eût fait Louis XIV au grand Condé : avec des lauriers dans la main.

La réception fut majestueuse : elle parut froide. C'était calculé : l'ennui de la première journée avait été prévu. Après le dîner, après la promenade, après le jeu, il y avait encore de l'ennui, comme pendant le jeu, la promenade et le dîner.

Alors monsieur le prince proposa au comte du Nord, pour passer plus agréablement le reste de la soirée, une partie de chasse dans sa forêt. Cette invitation, faite à dix heures de la nuit et d'un ton sérieux, étonna beaucoup le comte, qui se la fit répéter, et qui n'y adhéra que sous forme de plaisanterie, n'imaginant pas qu'il fût possible de courre le sanglier ou le cerf au milieu de l'obscurité.

Aussitôt, à un signal donné par le prince, les chevaux, tout sellés, tout bridés, sont conduits dans la cour des écuries, les chiens réunis en groupe, les piqueurs rassemblés. Gentilshommes, valets, coureurs, tout met le pied à l'étrier. Le cor sonne; les princes de Condé et le comte du Nord s'élancent sur leurs chevaux; quelques dames osent suivre ces ventureux chasseurs.

La soirée est belle; la lune rayonne sur les magnifiques bois de Sylvie; la pelouse, vaste lac de gazon, jette son parfum fade à la nuit; on la foule quelque temps en silence. Il y a de l'étonnement dans ces chiens et dans ces chevaux éveillés au

milieu de leur sommeil pour obéir à l'impérieuse voix de la chasse, à l'heure où tout dort, jusqu'aux arbres. Ils cherchent leur soleil et leur rosée si fraîche du matin et ces masses sonores d'air, qui répètent, avec la pureté du cristal, les aboiemens, les hennissemens, les fanfares; ils ne comprennent pas pour quel étrange courre on a réuni leurs meutes. Humbles, comme tous les animaux le sont la nuit, les chevaux battent le gazon d'un galop douteux; les chiens l'oreille basse et le museau en quête, ne savent où chercher leur piste, sous un ciel sans vent connu, plein d'exhalaisons où ne se mêle aucune trace de gibier. Le gibier dort, le sanglier dans ses joncs sauvages et ses mares, le cerf sous les charmes immobiles, sous les oiseaux immobiles, sous un ciel immobile. La grande ame de la forêt, avec toutes ses agitations et ses intelligences, repose.

Et les chasseurs ont déjà passé la grille du château : ils sont deux cents, maîtres et valets. C'est la grande route du connétable. Le cor retentit.

Une lumière brille, deux lumières, vingt lumières, mille; on y voit à vingt pas, à une lieue, à droite, à gauche, partout; les mille sinuosités, et ces trente ou quarante lieues de lignes courbes, s'illuminent, s'embrasent; les lumières y ruissellent comme des fleuves; les routes qui les coupent, étroites et rapides, jusqu'à ce qu'elles rencontrent une étoile, une table, un carrefour qui les fasse tourner ou jaillir en nouvelles routes de feu, pour plus loin, après avoir encore couru, être brisées de nouveau jusqu'aux limites indéterminées du bois, de carrefour en carrefour, de poteau en poteau, de rond-point en rond-point. Le jour n'a pas cet éclat. Sur le feuillage ou sous le feuillage, les mêmes tremblemens de lumière; les mêmes gouttes de clarté sur les branches intermédiaires, comme à midi, l'été; et à ce jour factice, les oiseaux s'éveillent, battent des ailes, et chantent; les chiens ont retrouvé leur voix, les chevaux leurs pas. Dans les fourrés, le cerf remue; dans sa bauge, le sanglier grogne. Toutes les harmonies s'éveillent sans l'ordre de Dieu. En avant les chevaux, les chiens et les hommes! en avant les limiers, qui débusquent le cerf, trompent toutes ses allures, qui saisissent dans l'air

le cri qu'il y a jeté, sur la terre le souffle qu'il y a répandu, dans l'eau la trace qu'il y a laissée, qui vont, qui bondissent, qui nagent, avec cette rectitude de volonté dont la pensée religieuse s'épouvante ! En avant donc les chiens! puisqu'il est midi! qu'on va sonner la curée! Il est midi; le ciel est rempli d'étoiles.

Ce fut une magnifique surprise pour M. le comte du Nord que cette forêt, qui contient près de huit mille arpens, illuminée comme un palais le jour de la naissance d'un souverain. Ce fut aussi dans cet instant que, se tournant avec sa grâce française, monsieur le comte dit au plus âgé des princes : « Jusqu'à présent les rois m'ont reçu en ami; aujourd'hui Condé me reçoit en roi. »

Le prestige de cette illumination était dû à des torches de résine portées par les vassaux de monseigneur. De dix pas en dix pas un paysan à la livrée du prince était le chandelier immobile d'une torche.

Sans parler des allées, contre-allées, qu'on se place seulement à *la Table*, principal carrefour de la forêt, et l'on sera le centre de douze routes, dont la moindre n'a pas moins d'une lieue d'étendue : qu'on calcule maintenant la population de vassaux attachés à la maison du prince. Il était impossible d'afficher avec plus de délicatesse et d'éclat, aux yeux de l'illustre étranger, en l'honneur de qui la fête était donnée, la richesse féodale de la maison. Pauvres vassaux! diront quelques uns. — Silence! ils se sont vengés. Il resta une torche de cette fête; avec celle-là on brûla bien des châteaux, et avec le manche on chassa de son socle de canons et de boulets la statue du connétable de Montmorency. — Silence.

Continuons la fête.

Les cerfs de la forêt, à ce midi sans aurore, reconnurent leur ennemi, l'homme, et s'élancèrent dans les allées par troupeaux, croyant à la réalité du jour. Oh! c'était vraiment grand et digne d'un prince que ce spectacle d'animaux courant sur une ligne de feu, entre d'immobiles flambeaux, surtout lorsqu'ils apparaissaient au fond de la perspective, alors qu'on ne distinguait plus que leur bois, et que les torches semblaient des étincelles.—C'était vraiment grand et beau!

Le bruit du cor dans une nuit semblable, où le plaisir avait l'aspect d'un désastre, la joie le caractère de l'effroi, la fête celui d'un incendie.

Le cerf fut débusqué; alors un spectacle toujours neuf, toujours admirable à la clarté du jour, emprunta de la clarté des flambeaux un aspect difficile à décrire. Chevaux, chiens et chasseurs dérobent en courant, à ce bariolage de couleurs, tranchées de vert sombre et de fumée de résine alternativement, des ombres fortes ou effacées par les lumières. Obligé de parcourir sans déviation la ligne de feu qui brûle ses deux prunelles, le cerf renverse, tantôt à droite, tantôt à gauche, six hommes ou six flambeaux, peu importe. Les vassaux se rapprochent, et la symétrie n'a pas à souffrir. Pauvre cerf! comme il va malgré les chiens pendus en grappe à ses flancs, malgré les chevaux, autres chiens plus forts, qui hennissent, malgré les hommes, autres chiens qui parlent. Il devance ces chiens, ces hommes, ces chevaux, le vent, la pensée; mais il ne peut devancer ce qui est immobile et qui ne finit pas, des hommes debout, des torches enflammées. Il sait le carrefour du Connétable; il y pense; il y est; c'est une lieue. Il en franchit d'un bond la table de pierre de cinquante couverts; autour de la table encore du feu. Il sait le carrefour de l'Abreuvoir; il y est; il est déjà plus loin; il a encore vu du feu. Oh! alors sa vitesse n'est plus un élan, c'est un vol; ses quatre jambes pliées sous le ventre, sa tête disparue dans la ligne alongée de son corps, entièrement masquée par le massacre de son bois, il parcourt les espaces avant de les avoir conçus; les espaces ne sont plus que des êtres de raison; les hommes et les arbres sont des lignes noires, les torches une ligne rouge, lui une pensée. Il ne doit plus compter ni sur l'air, ni sur la terre; la terre et l'air sont peuplés de bruits qui sonnent sa mort. Aux étangs! aux étangs! Il y en a cinq au milieu de la forêt. A des heures plus douces, et quand la lune les éclairait, il y est venu avec les faons et les biches y boire et s'y rafraîchir.

Aux étangs! il y court.

Les étangs, magnifiques pièces d'eau, qu'une étroite chaussée divise, et qui semblent, lorsque le soleil les éclaire, une rosace de cristal, dont le château de la reine Blanche

qui les domine est le médaillon gothique. Le château de la reine Blanche, que le marteau de la révolution a brisé ainsi que ses deux tours prolongées dans l'eau. L'industrie de ce temps y a placé un moulin à vent; il est château aux pieds, moulin à la tête. Le chien du meunier aboie aux tarasques des gouttières ; des sacs de farine remplissent ces salles où étaient appendues les armes des Montmorency et des Boutelliers, comtes de Senlis (1).

Aux étangs, les chiens ont devancé le cerf, et là comme ailleurs la fatale illumination des torches l'attend. Rien n'est beau comme les étangs pourpres des flammes qui les cernent, réfléchissant les étoiles immobiles et la fumée qui court à leur surface. Le cerf y plonge, et le bruit de sa chute se perd au milieu du bruit des chevaux et des hommes qui arrivent, des chiens qui sont arrivés. Ce fut un moment dont le souvenir ne se perdra pas, celui où les princes et leur innombrable suite, penchés curieusement sur leurs chevaux, à la lueur de ce lac, alors véritable miroir ardent, furent témoins de la prise et de la mort du cerf. Tout était rouge; eaux, ciel, château, cavaliers, dames, chasseurs, chevaux, chiens; auprès et au loin tout était rouge.

On déchira le cerf; les chiens eurent le morceau d'élite; des dames de la cour rirent comme des folles, le cerf pleura. Cette fête coûta plus d'un million; mais monseigneur le comte de Nord avait eu une chasse au flambeau. Je voudrais mettre en ligne de compte les vassaux tués par les cerfs, je ne l'ai pas su (2).

(1) Le dernier des Condés a fait restaurer cette miniature gothique. A ses ordres, des maçons parisiens ont enlevé le moulin, ont exhaussé les deux tours, regratté la façade. C'est aujourd'hui aussi joli qu'une maison de la Chaussée-d'Antin, avec logement de portier. On ne baisse plus la herse, on tire le cordon. La révolution était plus humaine : elle détruisait, mais elle ne blanchissait pas. J'aime mieux les bourreaux que les maçons : ils se contentent de couper en deux : il reste toujours le tronc.

(2) Mme de Sévigné reste bien loin de la magnificence de cette fête dans une lettre où elle décrit une réception que préparait le

Au château le souper attendait le retour des chasseurs. Ils furent reçus sous une tente parée d'emblèmes analogues à la fête : des bois de cerfs soutenaient les rideaux et les draperies. Au dessert, quand les prestiges du cuisinier et de l'échanson, deux emplois où les premiers mérites se sont toujours mis en relief dans la maison des Condé, témoin Vatel, eurent achevé d'éblouir l'imagination septentrionale de l'auguste étranger, le prince se leva et dit au comte du Nord : « Où monsieur le comte croit-il être? — Je crois être, » répond celui-ci, dans le château Condé, le plus noble » ment hospitalier des princes, et dans son plus riche ap- » partement.

Les rideaux s'écartent, les deux côtés du pavillon s'ouvrent, et le comte du Nord, à son inexprimable étonnement, se trouve au centre des écuries du château. Trois cents chevaux, chacun dans leur stalle, ceux-ci hennissant, ceux-ci courbés sur l'avoine, ceux-là perdant la sueur sous l'éponge, ceux-là frappant les dalles, tous sous la main d'un domestique, complètent cette surprenante perspective (1).

C'était en effet une bizarre idée du prince d'avoir traité un futur souverain dans les écuries de son château. Mais personne n'ignore, et nous l'avons dit plus haut, que les écuries du château de Chantilly sont une des merveilles architecturales de la France; que rien n'égale leur étendue,

grand Condé à Louis XIV. Cependant elle en vaut la peine. « On » croit que monsieur le prince n'en sera pas quitte pour 40,000 » écus; il faut quatre repas, il y aura vingt-cinq tables servies à » cinq services, sans compter une infinité d'autres qui survien- » dront. Il y aura pour 1,000 écus de jonquilles : jugez du reste » à proportion. »

(1) Cette noble hospitalité fut dignement récompensée. Lorsque les malheurs de l'exil poussèrent le prince de Condé, d'émigration en émigration, jusqu'en Russie, Paul Ier se souvint de l'accueil fait au comte du Nord. L'hôtel de Tzernichef fut décoré à la française et dans le goût de Chantilly. Les domestiques furent habillés à la livrée du prince, et sur la porte de l'hôtel était écrit en lettres d'or : HÔTEL DE CONDÉ.

la solidité de leurs voûtes, leur magnificence. Aussi, lorsqu'au retour des princes dans leurs propriétés, une délicate précaution voulait leur éviter d'abord la vue de leur château demantelé par la bande noire, le prince de Condé se hâta de demander à son introducteur : « A-t-on res-
» pecté les écuries ? — Oui, monseigneur. — Maintenant,
» ajouta-t-il avec joie, vous pouvez tout m'apprendre.

Il était nuit, nous étions à la porte de l'hôpital de Chantilly, le centenaire me dit adieu.

Léon Gozlan.

LES DEUX SŒURS,

OU

BONNE JOURNÉE FAIT QUI DE FOU SE DÉLIVRE.

PERSONNAGES.

Mme Delorme.
Mme de Gennetines, sœur de Mme Delorme.
Léonide, fille de Mme Delorme.
M. de Normont.
Un Général.
Fernand, fils du général.

PERSONNAGES.

Madelaine, femme de charge chez Mme Delorme.
Delphine, femme de chambre chez Mme de Gennetines.
Simon, domestique de Mme de Gennetines.

(La scène se passe à la campagne. — Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE Ire.

LÉONIDE, MADELAINE.

LÉONIDE.

Ma bonne, maman m'a chargée de savoir si tu n'avais rien oublié de ce qu'elle t'a recommandé hier pour ma tante.

MADELAINE, *avec ironie.*

Pour madame votre tante la marquise?

LÉONIDE, *gaiment.*

Oui ma bonne, pour madame la marquise, ma tante.

MADELAINE.

Elle a amené deux domestiques et une femme de chambre ; on pourrait croire que cela doit lui suffire pour son service ; mais ce n'est qu'un embarras de plus pour nous. La singulière maîtresse et la sotte femme de chambre !

LÉONIDE.

Ah ! ma bonne, ma bonne ! maman ne veut pas qu'on parle de ma tante.

MADELAINE.

Qu'est-ce que cela prouve ? que madame pense comme nous. Madame nous a-t-elle jamais défendu de parler d'elle ?

LÉONIDE.

Maman a toujours vécu à la campagne, elle en a tous les goûts ; ma tante, c'est différent. Son premier mari lui a laissé une grande fortune ; le second lui a donné un titre. Isolée maintenant, elle vient nous voir après quinze ans de séparation. Ses habitudes ne sont pas les nôtres ; nous lui devons bien un peu de complaisance.

MADELAINE.

Sans doute, si elle voulait avoir la même complaisance pour nos habitudes. En bonne conscience, mademoiselle, croyez-vous que madame la marquise puisse se plaire à la campagne ?

LÉONIDE.

Elle n'en sait rien elle-même. Je crois que c'est un essai qu'elle a voulu faire. Personne, à ce qu'il paraît, ne passe plus l'été à Paris ; la marquise croirait se manquer à elle-même d'y rester. Avant d'acheter une terre, elle a pensé à nous pour faire l'expérience de la vie de campagne. C'est du moins ce que j'ai cru deviner.

MADELAINE.

Ainsi c'est nous qui devons subir l'expérience.

LÉONIDE.

De la patience, ma bonne, de la patience. Outre ce que maman t'a recommandé hier au soir, aie soin de faire placer ce canapé près de la cheminée et de préparer un bon feu. Ma tante se plaint du froid.

MADELAINE.

Dans les premiers jours de septembre, par le plus beau soleil du monde! On obéira, mademoiselle, on obéira. Mais quand nous nous retrouverons entre nous, nous serons tous bien heureux.

LÉONIDE, *à part, en s'en allant.*

Pour cela, c'est bien vrai.

SCÈNE II.

MADELAINE, ET UN PEU APRÈS SIMON.

MADELAINE, *seule.*

Nous serons bien heureux, oui, si madame la marquise n'a pas troublé l'accord de la maison avant son départ. J'ai peur qu'elle n'ait pour Mlle Léonide des vues qui ne s'accorderaient pas avec des arrangemens que je crois arrêtés; mais madame est si raisonnable et si ferme dans ses volontés, tout en paraissant céder toujours, que cela ne laisse pas que de me rassurer. (*A Simon qui entre.*) Vous voilà à propos, monsieur Simon; aidez-moi un peu à pousser ce canapé auprès de la cheminée.

SIMON.

Avec plaisir, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE.

C'est pour votre maîtresse, au moins, sans cela je n'aurais pas osé vous le demander. Est-ce que chez vous, à Paris, elle est toujours couchée comme ici?

SIMON.

Madame ne s'occupe jamais, de façon que pour faire quelque chose elle change de place à chaque instant: elle va, elle vient, elle s'assied sur un siège, et puis sur un autre; elle essaie des chiffons, elle se mire dans toutes les glaces. Ici vos glaces sont trop élevées; voilà à coup sûr pourquoi elle reste couchée sur un canapé.

MADELAINE.

Et que ce soit la sœur de madame!

SIMON.

Oui. N'est-ce pas que c'est drôle? Votre maîtresse qui me paraît une personne si sans façon, si peu coquette.

MADELAINE.

Ah dam ! pour mener une maison comme celle-ci, on n'a pas le temps de perdre du temps.

SIMON.

C'est vrai qu'elle est bien menée, votre maison. Dans mon pays, il y a aussi des châteaux, mais il s'en faut qu'il soient tenus et qu'on y ait tout à discrétion comme ici. Pas moins, je parierais bien que madame la marquise ne s'y plaira pas long-temps.

MADELAINE.

Elle regrettera bientôt les amis, les connaissances qu'elle a laissés à Paris.

SIMON.

Oh ! pardine, oui, regretter ses amis, ses connaissances ! Ça lui dure long-temps. Elle en change tous les quinze jours.

MADELAINE.

Vous badinez !

SIMON.

Que voulez-vous ? Pour peu qu'elle croie apercevoir dans un homme qui vient chez nous de quoi faire un troisième mari, la voilà qui ne pense plus qu'à ça. Elle le cajole, elle lui chuchotte je ne sais quoi ; on dirait que c'est une affaire bâclée, tant ils paraissent bien ensemble. Mais, comme elle voudrait faire cette folie-là le plus raisonnablement possible, elle calcule. Alors, de son côté, le monsieur calcule aussi ; c'est assez juste. Quelque bien conservée que se prétende une femme, ce n'est toujours qu'une femme conservée, et un monsieur qui a un peu de délicatesse ne l'épouse pas pour rien ; de sorte qu'il ne revient plus, et c'est un autre.

MADELAINE.

Il n'y a que Paris pour tout ça. En attendant que je sois marquise aussi, moi, je vais toujours faire du feu.

SIMON.

Si vous voulez, mademoiselle Madelaine, j'irai vous chercher du bois ?

MADELAINE.

Ah ! par exemple, monsieur Simon.

SIMON.

N'avez-vous pas peur que ça me donne trop de mal? (*Il sort.*)

MADELAINE.

C'est jeune, ma foi! je le laisse faire. Pour celui-là, si on lui a défendu de parler de sa maîtresse, on ne peut pas dire qu'il soit obéissant.

SIMON, *apportant tout ce qu'il faut pour faire du feu.*
Ai-je été long-temps?

MADELAINE.

Assurément non. Mais dites-moi donc un peu, monsieur Simon, tous les jeunes gens de Paris sont-ils aussi complaisans que vous pour les vieilles femmes.

SIMON.

Les femmes qui veulent bien avoir leur âge, moi je les adore. On n'est pas obligé de penser comment on leur parlera pour ne pas leur dire ce qu'on pense. Quand Mlle Delphine, notre femme de chambre, a son bonnet avec des rubans roses, il faut que je lui trouve quinze ans. Je ne lui trouve que des rubans roses. Mais allez donc lui conter ça.

MADELAINE.

Elle se fâcherait?

SIMON.

Bien mieux, c'est que ça fâcherait madame. Madame, qui se donne quarante ans qui en valent au moins quarante-cinq, ne voudrait pas qu'on trouvât vieille une femme de chambre qui en a trente trois ou trente-quatre.

SCÈNE III.

MADELAINE, SIMON, DELPHINE.

DELPHINE.

Où avez-vous donc les oreilles, Simon? Madame vous a sonné deux fois.

SIMON.

Je n'ai pas entendu; ce n'est pas extraordinaire. A la campagne, on est d'un côté, on est d'un autre. Et puis il y a tant de sortes de bruits.

DELPHINE.

En voilà assez. Allez vivement au potager, vous demanderez une bonne poignée de cerfeuil que vous m'apporterez.

(*Simon s'en va.*)

MADELAINE.

Est-ce que votre dame a quelque chose, mademoiselle Delphine ?

DELPHINE.

Non, mais elle se sert souvent de cerfeuil ; c'est très-rafraîchissant. Mon Dieu, mademoiselle Madelaine, que j'ai donc eu de peine ce matin pour avoir ma crême. J'avais pourtant dit que je voulais la trouver tous les jours à huit heures sur la table de l'office.

MADELAINE.

C'est qu'on n'est pas mal sens dessus dessous aujourd'hui à cause de la lessive.

DELPHINE.

On ne fait pas la lessive avec de la crême. Pour peu que je ne prenne pas mon café aussitôt que je suis levée, je puis compter sur une migraine atroce pour toute la journée. Veillez à cela, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE.

Il me faut veiller à tant de choses depuis que vous êtes ici, que, quand je perdrais un peu la tête, il ne faudrait pas m'en vouloir.

DELPHINE.

Sans vous en vouloir, madame la marquise serait très-fâchée que son monde ne trouvât pas chez sa sœur tout ce dont nous avons besoin.

MADELAINE.

Il me semble que jusqu'ici on ne vous a rien refusé.

DELPHINE.

Parce qu'il y a une foule de choses dont on ne vous parle pas ; on sait que ce serait inutile. Je n'ai pas de lit de plumes, par exemple.

MADELAINE.

Ni moi non plus.

DELPHINE.

C'est possible; mais quand on y est accoutumée, c'est une grande privation. J'ai aussi la porte de ma chambre qui bat continuellement, et qui m'empêche de dormir toute la nuit.

MADELAINE.

Je dirai au domestique de l'arranger.

DELPHINE.

Ce garçon qui sert si drôlement?

MADELAINE.

Oui.

DELPHINE.

Ce n'est pas ce garçon-là qu'il faut; c'est un serrurier. Au surplus, en parlant de ce garçon, vous lui direz que madame la marquise n'entend pas que ses chevaux soient mis dans la même écurie que les vôtres, et que, s'il n'y a pas d'autre endroit, on ait à les laisser dans la grange où son cocher les a établis.

MADELAINE.

On doit rentrer du fourrage demain ou après-demain.

DELPHINE.

Cela est fort égal à Mme la marquise, qui n'a pas envie de perdre des chevaux qui lui ont coûté plus de 4,000 francs. C'est comme son cocher qu'on a été loger je ne sais où. Pourquoi ne pas l'avoir mis dans notre corridor? On y a bien mis Simon. Un cocher est plus à considérer qu'un valet de pied.

MADELAINE.

On l'a logé là pour qu'il fût plus à même de ses chevaux.

DELPHINE.

Ce n'est pas une raison; ce n'est pas une raison du tout, mademoiselle Madelaine.

SIMON.

Voici votre cerfeuil. Je viens de rencontrer monsieur le vicomte, qui m'a demandé où vous étiez.

DELPHINE.

Quel ennuyeux homme pour me harceler toujours! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

SIMON, MADELAINE.

SIMON.

Comprenez-vous ce qu'elle veut faire entendre par-là, mademoiselle Madelaine ?

MADELAINE.

Ma foi ! non.

SIMON.

Elle veut faire entendre que monsieur le vicomte la harcelle, la tourmente parce qu'il est amoureux d'elle.

MADELAINE.

Ah ! bah !..... C'est peut-être une bêtise que je vais vous dire ; mais monsieur le vicomte, j'avais cru un moment que c'était pour votre dame.

SIMON.

Parce qu'elle l'a amené avec elle? Cela ne signifie rien. Madame ne peut pas se passer de quelqu'un qui l'admire, qui la traite en jolie femme. Elle a eu peur de ne pas trouver ça à la campagne, et à tout hasard elle a pris le vicomte. Je ne crois pas que ce soit autre chose. Le vicomte a plus de cinquante ans ; songez donc. Après tout, je n'en sais rien.

MADELAINE.

Les vicomtes, c'est comme les marquis, c'est noble?

SIMON.

Si vous voulez.

MADELAINE.

C'est qu'un noble ne peut pas faire l'amour à une femme de chambre, ce me semble.

SIMON.

De l'amour comme ça, tout le monde peut le faire ; ce n'est pas fatigant. C'est de l'appeler méchante, de lui pincer un peu les bras, de la tirer par son tablier, de lui faire des niches, des espièglerie, pour avoir l'air d'un jeune homme. Mais la preuve que ce n'est pas sérieux, c'est que notre cocher est le premier à en rire avec elle.

MADELAINE.

Votre cocher?

SIMON.

Mais sans doute.

MADELAINE.

Est-ce que?....

SIMON.

Ça saute aux yeux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE GENNETINES, M. DE NORMONT.

Mme DE GENNETINES.

Décidément, Madelaine, je finirai par croire que Simon vous fait la cour.

MADELAINE.

M. Simon est trop poli, madame, pour se moquer de moi à ce point-là. (*Elle sort avec Simon.*)

Mme DE GENNETINES.

Vous trouvez donc, en vérité, que j'ai meilleur teint qu'à Paris?

M. DE NORMONT.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison.

Mme DE GENNETINES.

Je le trouve aussi. Dans le fait, il faut bien qu'il me serve à quelque chose d'être venue à la campagne. Je l'ai toujours eue en horreur. Mais il y avait un siècle que je n'avais vu Mme Delorme. J'ai beau faire, c'est ma sœur, sa fille est ma nièce; j'ai voulu essayer si je pourrais m'accoutumer à vivre en famille. Je crains que non. Mme Delorme est si nulle!

M. DE NORMONT.

Elle ne m'a pas fait cet effet-là.

Mme DE GENNETINES.

C'est que vous ne voulez pas en convenir. Mme Delorme n'a jamais été qu'une très-honnête femme; voilà absolument tout. Elle a fait le bonheur de M. Delorme; il y avait bien quelque

mérite à cela, car moi je l'aurais jeté par la fenêtre. Mais puisqu'elle était devenue veuve, ne pouvait-elle pas prendre un peu plus d'essor? Elle n'a qu'une fille, et toute sa prétention est d'en faire une femme de ménage comme elle.

M. DE NORMONT.

Il ne faut rien dire de la petite, elle est très-gentille.

Mme DE GENNETINES.

Gentille comme un enfant qui dit tout ce qui lui passe par la tête; mais ce n'est pas élevé, ça n'a aucune idée du monde.

M. DE NORMONT, *souriant.*

Mon neveu la formera.

Mme DE GENNETINES.

Elle est encore d'âge, Dieu merci!

M. DE NORMONT.

Je suis étonné que, depuis huit jours que nous sommes chez madame votre sœur, vous ne lui ayez pas encore dit un mot de mon neveu.

Mme DE GENNETINES.

Réfléchissez donc que, quoique sœurs, nous sommes presque étrangères l'une à l'autre. Depuis mon premier mari, c'est tout au plus si je l'ai vue trois fois. C'est comme une nouvelle connaissance que nous faisons ensemble.

M. DE NORMONT.

Votre petite espiègle de nièce est si bien l'affaire d'Arthur!..... Cette terre est d'un grand rapport?

Mme DE GENNETINES.

Ma sœur pourrait y vivre noblement.

M. DE NORMONT.

Et vous ne croyez toujours pas que ce jeune Fernand, qui vient si souvent ici, ait des vues sur Mlle Léonide?

Mme DE GENNETINES.

Lui, ô ciel! il en est à cent lieues. C'est un jeune homme très-distingué qui aime l'esprit, qui aime la grâce, qui me plaît beaucoup.

M. DE NORMONT.

Vous savez ce que c'est que l'amour?

Mme DE GENNETINES.

Si je le sais!

M. DE NORMONT.

Il ne faut qu'un moment.

Mme DE GENNETINES.

Mais quelle folie! je ne pense pas du tout à ce jeune homme.

M. DE NORMONT.

Ce n'est pas cela que j'entends non plus; mais il pourrait penser à Léonide.

MADAME DE GENNETINES.

Il l'a vu venir au monde.

M. DE NORMONT.

Enfin je désirerais que vous parlassiez à madame votre sœur.

MADAME DE GENNETINES.

Je lui parlerai, soyez sans inquiétude.

M. DE NORMONT.

Plus tôt que plus tard.

MADAME DE GENNETINES.

Faut-il tout vous dire? Je vous avouerai que dans sa rusticité ma sœur m'impose un peu.

M. DE NORMONT.

C'est singulier. Vous êtes son aînée pourtant.

MADAME DE GENNETINES.

D'où le savez-vous? Est-ce qu'elle vous paraît plus jeune que moi?

M. DE NORMONT.

Vous avez le privilège de paraître plus jeune que tout le monde; ainsi ce n'est pas cela.

Mme DE GENNETINES.

Oui, tâchez de vous excuser par des fadeurs. Mme Delorme a un gros teint, la marche lourde, des mains ignobles. Il faut une grande sagacité pour distinguer la différence d'âge imperceptible qu'il peut y avoir entre nous deux.

M. DE NORMONT.

Voilà une querelle qui va tout-à-fait changer le sujet de notre conversation.

Mme DE GENNETINES.

Ce n'est point une querelle. Je vous remercie au contraire d'avoir voulu me donner une leçon dans le cas où j'aurais pu me croire un peu plus aimable que Mme Delorme.

SCÈNE VI.

Mme DE GENNETINES, M. DE NORMONT, Mme DELORME, LÉONIDE.

Mme DELORME.

Ma sœur, je viens vous demander si vous voulez que je fasse servir le déjeûner.

Mme DE GENNETINES.

Nous sommes à vos ordres, ma sœur.

LÉONIDE, *M. de Normont, qui veut lui baiser la main.*

Monsieur, ne me prenez pas les mains; je viens de toucher de l'absinthe.

M. DE NORMONT.

Et pourquoi faire touchez-vous de l'absinthe, s'il vous plaît?

LÉONIDE.

Pour en donner à la mère d'un petit garçon qui a des vers.

Mme DE GENNETINES.

Nous n'avions pas besoin de connaître la maladie de ce petit garçon, ma chère Léonide.

LÉONIDE.

Ma tante, M. de Normont veut toujours tout savoir.

Mme DE GENNETINES.

Il est vrai que c'est assez sa prétention.

Mme DELORME.

Va, Léonide, donner ordre à ce que l'on serve le déjeûner tout de suite.

M. DE NORMONT.

Je vais l'accompagner (*Bas à Mme de Gennetines.*) Tâchez donc de trouver moyen de dire un mot de mon neveu.

(*Il sort avec Léonide.*)

SCÈNE VII.

Mme DE GENNETINES, Mme DELORME.

Mme DE GENNETINES.

Vous n'avez donc pas de sonnettes dans votre maison ma sœur ?

Mme DELORME.

Pardonnez-moi, ma sœur. Dans ma chambre, que je vous ai cédée, il y en a. Léonide en a dans la sienne. C'est une précaution pour la nuit; car dans le jour les domestiques sont si éparpillés.

Mme DE GENNETINES.

Comme les miens ne s'éparpilleront pas, j'ai toujours pris sur moi de faire demander votre serrurier. Il faut d'ailleurs des verrous à ma chambre, il en faut à mon cabinet. Delphine a aussi quelque chose à faire chez elle. Je n'ai jamais vu de château en si mauvais état que le vôtre.

Mme DELORME.

Grâce pour mon pauvre château !

Mme DE GENNETINES.

J'ai dit aussi qu'on fît venir de la ville votre tapissier. Vous n'avez de bourrelets ni à vos portes ni à vos fenêtres. Je m'étonne vraiment que vous ne soyez pas perclue de rhumatismes.

Mme DELORME.

Tout ferme parfaitement.

Mme DE GENNETINES.

Pour vous. Apparemment nous ne sommes pas de même nature.

Mme DELORME.

Nous sommes au moins de la même famille; c'est ce qui me console.

Mme DE GENNETINES.

Moi, je m'en étonne quelquefois, tant il y a de différence dans nos goûts

Mme DELORME.

Qu'importe ! si nous sommes heureuses chacune à notre manière.

Mme DE GENNETINES.

Est-ce que vous êtes heureuse ?

Mme DELORME.

Et vous, ma sœur ?

Mme DE GENNETINES.

Il me faut du monde, de la société, des gens qui parlent.

Mme DELORME.

J'ai tout cela.

Mme DE GENNETINES.

Où c'est-il donc ?

Mme DELORME.

Dans mon voisinage. Vous connaissez déjà M. Fernand; vous verrez son père aujourd'hui.

Mme DE GENNETINES.

Est-il aussi bien que son fils ?

Mme DELORME.

C'est un général.

Mme DE GENNETINES.

Il y a tant d'espèces de généraux ! A-t-il de bonnes manières ? est-ce un homme de bonne compagnie ?

Mme DELORME.

Vous en jugerez.

Mme DE GENNETINES.

Eh bien ! et les autres ?

Mme DELORME.

Les autres viendront à leur tour ; je n'ai pas voulu vous accabler tout d'un coup.

Mme DE GENNETINES.

Vous avez eu tort. Accablez-moi au contraire, je ne demande pas mieux. Il me semble que je suis bonne à montrer.

Mme DELORME.

Je ne puis pas avoir vingt personnes ici tous les jours.

Mme DE GENNETINES.

Pourquoi cela ? C'est le seul agrément de la campagne. La première fois que j'irai à la ville, je tâcherai de vous avoir votre évêque. Il se trouve être de ma connaissance, et on dit qu'il aime assez à dîner dans les environs.

Mme DELORME.

Ah ! je vous en prie, ma sœur, ne m'engagez pas dans des liaisons qu'on ne peut plus rompre ensuite, si on le désire. Je reçois mon curé, c'est déjà bien assez ; et encore est-ce à condition qu'il ne me parlera pas comme à une ouaille. Mais des évêques, qui est-ce qui peut les empêcher de parler comme ils veulent ?

Mme DE GENNETINES.

Il est singulier, madame Delorme, que moi qui ai fait quatre-vingts lieues pour venir vous voir, je ne puisse rien obtenir de vous ! Qu'elle tentation voulez-vous que cela me donne pour revenir ?

Mme DELORME.

Si nous devions toujours rester ensemble, madame de Gennetines, je m'efforcerais de me plier à vos habitudes ; mais quand vous m'aurez quittée, qu'est-ce que je ferai de tout ce monde que vous m'aurez amené ?

Mme DE GENNETINES.

Vous me le conserverez.

SCÈNE VIII.

Mme DE GENNETINES, Mme DELORME, MADELAINE.

MADELAINE.

Mon Dieu, madame, venez bien vite. Ne voilà-t-il pas notre Pierre et le cocher de madame la marquise qui se battent ensemble.

Mme DELORME.

Je vais aller voir ce que c'est. (*Elle sort.*)

Mme DE GENNETINES, *à Madelaine qui va pour suivre sa maîtresse.*

Restez donc, mademoiselle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi

Une maison singulièrement tenue! Bien m'a pris d'amener un cocher robuste.

MADELAINE.

Par bonheur, notre Pierre le vaut pour le moins.

Mme DE GENNETINES.

Comment, mademoiselle, est-ce que vous approuveriez votre paysan par hasard?

MADELAINE.

Je suis bien sûre que ce n'est pas lui qui a commencé.

SCÈNE IX.

Mme DE GENNETINES, FERNAND, ET UN PEU APRÈS, DELPHINE.

Mme DE GENNETINES.

Monsieur Fernand, savez-vous que nous avons la guerre civile ici?

FERNAND.

Rassurez-vous, madame, je suis arrivé au moment de la pacification. L'ordre le plus parfait règne dans la basse-cour.

DELPHINE, *accourant.*

Madame, madame, ils ont à moitié tué ce pauvre Baptiste.

FERNAND.

Mais non, il n'a reçu qu'un coup un peu fort dans la mâchoire. Ce Pierre est un diable.

DELPHINE.

Dites que c'est un scélérat, monsieur.

MADELAINE.

Notre Pierre un scélérat! Je m'en vais; il y a des choses qu'on ne peut pas entendre. (*Elle sort.*)

Mme DE GENNETINES.

Je ne comptais guère, en venant chez ma sœur, à y voir assassiner mes gens.

DELPHINE.

Si madame voulait aller dans la chambre de Baptiste, ça le tranquilliserait.

Mme DE GENNETINES.

A-t-il du sang?

DELPHINE.

C'est cent fois pis, madame; le dessous de son œil est déjà tout noir.

Mme DE GENNETINES.

Que voulez-vous que j'y fasse? Cela regarde le chirurgien.

DELPHINE.

Madame lui donnerait des paroles de consolation, et les paysans du moins n'oseraient plus se moquer de lui.

Mme DE GENNETINES.

Je suis extrêmement nerveuse; monsieur Fernand, que me conseillez-vous?

FERNAND.

De ne pas vous déranger. Madame votre sœur, qui est si bonne, est auprès de lui.

Mme DE GENNETINES.

Mais je ne veux pas que vous me croyiez moins bonne que ma sœur. Elle est plus aguerrie que moi, cela ne se donne pas. Ranimez ce feu, Delphine, et vous irez me chercher un châle. Je suis si bouleversée! (*Elle se regarde dans une glace.*) Voyez plutôt, monsieur Fernand, si je n'ai pas l'air d'une morte.

FERNAND.

Vous êtes comme à votre ordinaire.

Mme DE GENNETINES, *minaudant.*

Voulez-vous dire que j'ai toujours l'air d'une morte?

FERNAND.

Je vous le dirais que vous ne le croiriez pas.

Mme DE GENNETINES.

Il est certain que je suis trop impressionnable.

DELPHINE.

Madame ne viendra donc pas voir Baptiste?

Mme DE GENNETINES.

Il me semblait vous avoir déjà dit que non. (*Delphine sort.*) Voilà l'inconvénient d'avoir des basses-cours près d'un château;

je ne conçois pas cette manie-là. Aussitôt que vous avez une basse-cour, il vous faut des paysans pour la conduire; et je ne connais rien de plus exécrable que cette engeance-là. (*Delphine rentre.*)

DELPHINE.

Voilà le châle de madame.

Mme DE GENNETINES.

Ne le pliez pas tant, il m'enveloppera davantage. Vous serrerez aussi un peu la coulisse de mon bonnet. (*Après avoir obéi à sa maîtresse, Delphine s'en va. Mme de Gennetines s'étend sur le canapé.*) Tout ce qui est scène me fait froid. Je suis très à plaindre d'être comme cela. Mais, dites-moi, n'est-ce pas aujourd'hui que monsieur votre père doit nous faire une visite ?

FERNAND.

Oui, madame.

Mme DE GENNETINES.

J'ai très-grande envie de le connaître pour juger s'il répondra à l'idée que vous m'avez donnée de lui.

FERNAND.

Je ne crois pas vous en avoir beaucoup parlé.

Mme DE GENNETINES.

Non, mais il est tout naturel de penser que le père d'un jeune homme aussi distingué que vous doit être un homme fort remarquable.

FERNAND.

Nous n'avions guère vécu ensemble avant la mort de ma pauvre mère.

Mme DE GENNETINES.

Vous avez été militaire pourtant. Vous n'étiez pas sous les ordres de monsieur votre père ?

FERNAND.

Non, madame. Il a toujours craint que l'indulgence paternelle ne nuisît à mon apprentissage de soldat.

Mme DE GENNETINES.

Je comprendrais cela pour beaucoup de jeunes gens; mais quand

on a le bonheur d'avoir un fils comme vous, c'est être bien rigoureux. Vous ne me dites peut-être pas tout. Le rôle de mentor est parfois gênant, et un grand garçon à qui il faut donner l'exemple, quand on est soi-même un vert galant..... Mais de quoi vais-je me mêler. Vous aimiez beaucoup madame votre mère ? Je sais que vous l'avez perdue il y a trois mois. On dit que c'était une personne parfaite.

FERNAND.

C'était la meilleure amie de madame votre sœur; c'est faire son éloge en deux mots.

Mme DE GENNETINES.

De bonne foi, Mme Delorme peut donc plaire à quelqu'un ? Ne vous étonnez pas de ma question. Je disais tout-à-l'heure à M. de Normont que, quoique sœurs, c'est tout au plus si nous nous connaissions ; elle me paraît avoir si peu de liant dans le caractère.

FERNAND.

Vous disiez fort bien ; vous ne la connaissez pas.

Mme DE GENNETINES.

Je ne lui en fais pas un crime ; ce n'est pas sa faute. N'ayant jamais été jolie, elle n'a pas reçu de ces louanges, de ces complimens, qu'on a la sottise de n'accorder qu'à la figure, mais qui n'en adoucissent pas moins singulièrement toutes les habitudes d'une femme. Et puis je crois qu'elle aime un peu l'argent.

FERNAND.

Mme Delorme ! c'est la providence de ce pays-ci.

Mme DE GENNETINES.

Ce qui me faisait dire cela, c'est que pour une providence je la trouve bien misérablement meublée. Il n'y a rien de confortable chez elle ; pas seulement une glace à pied. Je ne l'ai pas surprise ; elle savait que je devais venir ici ; elle aurait dû s'informer de ce qu'il est indispensable d'avoir, quand on reçoit quelqu'un qu'on a intérêt de bien recevoir.

FERNAND.

Madame la marquise, nous autres, gens de campagne, nous sommes de singulières gens : quand nous traitons nos amis comme nous voudrions être traités chez eux, nous ne croyons pas qu'ils puissent demander davantage.

Mme DE GENNETINES.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue, monsieur Fernand, que, par ma position dans le monde, je puis être fort utile à l'établissement de Léonide; que par conséquent les égards qu'on me montrerait ne seraient pas tout-à-fait en pure perte. Mon organisation est pitoyable, je le sais bien; je suis trop petite maîtresse; on m'a tant gâtée! Car j'ai été très-jolie; vous ne vous en douteriez pas.

FERNAND.

Mais je suis certain que vous l'êtes encore.

Mme DE GENNETINES.

Oh! non. J'étais trop sensible; la sensibilité m'a tuée. Il faut que je vous montre un portrait de mon bon temps; il est dans ma chambre; je vais vous le chercher. Vous me direz si vous y retrouvez encore quelque chose. Mes flatteurs prétendent qu'il a l'air fait d'hier; mais je ne les crois pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

FERNAND, ET UN PEU APRÈS LÉONIDE.

FERNAND.

Je ne connais rien d'insupportable comme d'avoir affaire à quelqu'un qui ne parle que de soi. On ne sait que dire. Que me veut-elle? et que m'importe sa beauté d'autrefois?

LÉONIDE.

Il paraît que vous vous plaisez beaucoup avec ma tante, monsieur Fernand.

FERNAND.

Beaucoup, c'est le mot. Mais je crois cependant que si elle n'était pas votre tante, je n'aurais pas tout-à-fait autant de patience que j'en ai avec elle.

LÉONIDE.

Pourquoi avez-vous de la patience? qui vous prie d'en avoir? Personne ne vous y force. Tâchez plutôt de lui déplaire. Savez-vous ce qui arrive pendant ce temps-là? C'est que M. de Normont me fait de petites confidences sur un mariage pour moi qui le rendrait le plus heureux des hommes. Il craint bien que vous

n'y mettiez quelque obstacle ; mais il espère que ma tante trouvera moyen de parer à cela. Et il rit ; et il est charmant.

FERNAND.

Comment ! parer!

LÉONIDE.

Est-ce que je sais. Ma tante s'imagine qu'elle peut faire de nous tout ce qu'elle voudra ; me marier à son M. de Normont, par exemple, et vous épouser après.

FERNAND.

Vous n'y pensez pas, Léonide.

LÉONIDE.

Je suis bien sûre que cela ne se fera pas, mais nous en aurons l'ennui si vous persistez à vouloir lui plaire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mme DELORME.

Mme DELORME.

Où est donc ta tante, Léonide?

FERNAND.

Elle est sortie un instant pour aller me chercher son portrait.

LÉONIDE.

Son portrait ! vous voyez bien, monsieur Fernand, que je n'étais pas si loin de la vérité. Son portrait ! Est-ce pour vous le donner ? Maman ne veut pas qu'on parle de ma tante, et je vous assure, maman, qu'il faudrait bien s'entendre un peu.

Mme DELORME.

Nous nous entendons très-bien.

LÉONIDE.

Si vous saviez ce que m'a dit M. de Normont.

Mme DELORME.

Il me l'a dit aussi; un mariage pour toi. N'est-ce pas cela?

LÉONIDE.

Je suis contente du moins, parce que vous lui aurez répondu.

Mme DELORME.

Que j'étais fort honorée ; que nous reparlerions de cela plus tard.

LÉONIDE.

Mais, maman, lui laisser croire que je pourrais l'épouser!

Mme DELORME.

Je suis mieux instruite que toi. Ce n'est pas pour lui qu'il te demande; c'est pour son neveu.

FERNAND.

Alors, ma chère Léonide, cela devient plus raisonnable.

LÉONIDE.

Pouvez-vous badiner, monsieur Fernand, sur un pareil sujet.

Mme DELORME.

Fernand me comprend à merveille. Que veux-tu? Que nous allions confier à un étranger ce que nous n'avons pas encore jugé à propos de dire au père de Fernand. Ne devrons-nous pas attendre la fin de son deuil? Ma sœur, bien certainement, ne sera plus avec nous à cette époque-là? Je lui écrirai alors; et ce qui ne sera pour elle qu'une nouvelle fort indifférente serait, dans ce moment-ci, un sujet de tourmens continuels.

LÉONIDE.

Ah! maman, je vous y prends.

Mme DELORME.

Taisez-vous, petite fille.

LÉONIDE.

Et si M. de Normont se croit en droit de me faire la cour pour son neveu?

Mme DELORME.

Ceci regarde Fernand, ma bonne amie; c'est à lui de répondre.

FERNAND.

J'ai beau me consulter, je ne m'imagine pas que je serais très-jaloux.

LÉONIDE.

Même si je recevais un portrait?

FERNAND.

Oui, pourvu qu'il fût d'autrefois.

SCÈNE XII.

Mme DELORME, FERNAND, LÉONIDE, Mme DE GENNETINES.

(Cette dernière s'arrête un instant à la porte, et cache une miniature qu'elle tient à la main.

Mme DE GENNETINES.

Je vous croyais à table.

Mme DELORME.

Sans vous, ma sœur.

Mme DE GENNETINES.

Contrariée comme je le suis, ce n'est pas ce que je mangerai qui vaut la peine de changer de place.

Mme DELORME.

Qu'est-ce donc qui vous contrarie ?

Mme DE GENNETINES.

Tout, ma sœur. Et quand il n'y aurait que de voir mes gens assassinés par les vôtres.

Mme DELORME.

L'accident de votre cocher n'aura aucune suite.

Mme DE GENNETINES.

Excepté pour le paysan qui s'est battu contre lui, car je viens de lui faire signifier son congé par ma femme de chambre.

Mme DELORME.

Vous êtes plus prompte que moi à faire signifier des congés.

Mme DE GENNETINES.

Il me semble que c'est une satisfaction qui m'est bien due. Je déjeûnerai ici. Mon domestique me mettra une petite table, et vous m'enverrez ce que vous voudrez.

Mme DELORME.

A la bonne heure !

(Elle va pour sortir avec Fernand et Léonide.)

Mme DE GENNETINES.

J'espère que vous n'allez pas me laisser toute seule, et que quelqu'un au moins restera avec moi. J'aurais l'air d'être en pénitence

LÉONIDE.

Voulez-vous qu'on vous envoie M. de Normont ?

Mme DE GENNETINES.

Non, ma chère amie. Que voulez-vous que je dise à M. de Normont? Quant on ne mange pas, on aime à avoir à qui parler; si M. Fernand veut me tenir compagnie...

LÉONIDE, *bas, avec humeur.*

C'est cela.

FERNAND.

Je suis trop heureux, madame, de la préférence que vous voulez bien m'accorder.

LÉONIDE, *bas à Fernand.*

M. Fernand, songez-y sérieusement; si vous ne trouvez pas moyen de vous fâcher avec ma tante, je me fâcherai avec vous.

Mme DELORME.

Viens, Léonide. Ma sœur, je vais vous envoyer votre domestique. (*Elle sort avec Léonide.*)

SCÈNE XIII.

Mme DE GENNETINES, FERNAND, UN PEU APRÈS, SIMON.

Mme DE GENNETINES.

Vous aimez beaucoup ma sœur, monsieur Fernand; mais la trouvez-vous absolument ce qu'elle devrait être avec moi? Elle me traite comme un enfant qui a des caprices et qu'on ménage par indulgence. Je lui dis que je veux déjeûner dans cette pièce; elle me répond qu'elle va m'envoyer mon domestique préparer mon couvert, sans insister davantage pour me faire changer d'avis.

FERNAND.

C'est embarrassant. Vous lui avez fait entendre que tout vous contrariait.

Mme DE GENNETINES.

Tout ce qui est contrariant. J'ai quitté Paris, parce que, dans des circonstances comme celles-ci, il est du plus mauvais air d'y rester continuellement; on ne devrait même pas s'y montrer du tout; mais je n'étais pas embarrassée de savoir où j'irais. J'ai choisi la maison de ma sœur; et sans m'attendre à y être traitée comme

une divinité, je croyais devoir y compter pour quelque chose; que ce serait une occasion pour Mme Delorme de sortir un peu de ses habitudes, et même qu'elle mettrait quelque vanité à ne pas trop me cacher à tous les yeux. Au lieu de cela, elle se contente de me donner le vivre et le couvert. En vérité, ce n'était pas la peine de faire un voyage aussi fatigant.

(*Simon entre et prépare une table.*)

FERNAND, *prenant la miniature que Mme de Gennetines a placée sur la cheminée.*

C'est le fameux portrait?

Mme DE GENNETINES.

Il est coiffé à faire horreur!

FERNAND.

Je ne prends garde qu'à la figure qui est charmante

Mme DE GENNETINES.

C'est un témoin de ce que j'ai été.

FERNAND.

Vous n'aimez pas la flatterie?

Mme DE GENNETINES.

Je l'ai toujours eu en aversion.

FERNAND.

Alors, je n'ose pas vous dire ce que je pense.

Mme DE GENNETINES.

Dites, oh! dites, monsieur Fernand; de votre part, rien ne peut me blesser.

FERNAND.

C'est que ce portrait est encore frappant de ressemblance.

Mme DE GENNETINES.

J'ai envie de le faire recoiffer à la mode. (*Simon approche une table.*) Eh! mais, mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? des côtelettes, du pâté, des œufs frais! pour une personne qui ne veut prendre que du thé! Il est vrai que vous êtes là, et que vous avez peut-être bon appétit, vous, monsieur Fernand? Simon, dites à Delphine de me faire du thé; rien que du thé noir. Elle en trouvera

dans la boîte de Chine qui est sur ma console. (*Simon s'en va.*) Voulez-vous que je vous serve, monsieur Fernand? Voici une côtelette qui a une mine charmante! C'est dommage de n'avoir pas faim.

FERNAND.

Essayez.

Mme DE GENNETINES.

Croyez-vous? (*Elle prend une côtelette.*) Il est certain que d'être à table avec une personne dont l'esprit vous convient, c'est tout autre chose que d'être avec des ennuyeux. Je suis faite pour l'intimité, moi; et voyez un peu quel malheur! Sur deux maris, je n'en ai pas eu un avec lequel j'aie pu complètement sympathiser. Voulez-vous que je vous serve du pâté?

FERNAND.

Si vous en prenez.

Mme DE GENNETINES.

Je ferai tout ce que vous voudrez; nous sommes si bien! La vie de campagne ne vous ennuie pas?

FERNAND.

Il faut être si riche pour vivre à Paris.

Mme DE GENNETINES.

Si riche! non; mais il faut de la fortune. Vous me versez du vin, je n'en bois jamais.

FERNAND.

Peut-être cela vous fera-t-il du bien.

Mme DE GENNETINES.

Je suis sans défense. Allons, à votre santé! Cet imbécile de M. de Normont avant arrangé dans sa tête que vous deviez être l'amant de Léonide. « Quelle pauvreté! lui ai-je répondu. Monsieur Fernand, qui a été à même de faire des comparaisons, n'a pas pu s'attacher à une petite fille qui est assez gentille, mais qui n'a aucune éducation, aucun talent. »

FERNAND.

Si elle n'a pas de talens, ce serait sa faute; car elle a eu bien des maîtres.

Mme DE GENNETINES.

Elle a eu des maîtres!

FERNAND.

Tous les tableaux que vous voyez ici sont d'elle.

Mme DE GENNETINES.

Vraiment! Je ne me connais pas en peinture, malheureusement; mais la peinture, c'est toujours dans le système de sa mère; c'est un talent de recluse. Elle n'est pas musicienne?

FERNAND.

Pardonnez-moi. Elle joue très-agréablement de la harpe et du piano.

Mme DE GENNETINES.

Je n'en ai pas vus dans la maison.

FERNAND.

Comme c'est assez volontiers le matin qu'elle étudie, de peur de vous incommoder, elle les a fait transporter à l'autre extrémité du bâtiment.

Mme DE GENNETINES.

Vous m'avouerez que ma sœur est inconcevable de ne pas m'avoir dit un mot de cela.

FERNAND.

Vous allez me faire faire une indiscrétion. On vous prépare la surprise d'un concert pour lundi.

Mme DE GENNETINES.

Y aura-t-il du monde à ce concert?

FERNAND.

Ce sera une véritable fête.

Mme DE GENNETINES.

Ce que c'est que les cachotteries! Il était possible que je n'eusse rien à mettre pour ce jour-là, et je n'aurais pas eu le temps de faire venir de votre ville ce qui aurait pu me manquer.

FERNAND.

Enfin, vous voilà avertie.

Mme DE GENNETINES.

Par bonheur, le ciel m'a créée prévoyante, et j'ai apporté de quoi faire face à tout.

SIMON.

Madame, c'est le thé.

Mme DE GENNETINES.

Dites qu'on le tienne chaud; je n'y suis pas encore.

SIMON.

Je vais changer d'assiettes.

Mme DE GENNETINES.

Faites ce que je vous dis. Vous voyez bien que nous ne vous avons pas attendu pour changer d'assiettes. (*Simon sort.*) Il y a des instans où les domestiques sont insupportables. Dites-moi, monsieur Fernand, vous jouez dans ce concert?

FERNAND.

Mais oui.

Mme DE GENNETINES.

Vous êtes donc un virtuose?

FERNAND.

Je ne fais pas manquer ma partie.

Mme DE GENNETINES.

Vous devez bien faire tout ce que vous faites. Vous êtes si rempli de goût! Voilà pourquoi on ne me persuadera jamais que vous ayez pu penser à Léonide. Vous n'y avez pas pensé! n'est-ce pas?

FERNAND, *à part.*

Quel supplice!

Mme DE GENNETINES.

Vous avez dix ans de plus qu'elle; ce serait ridicule. Grave et raisonnable comme vous le paraissez, je ne verrais aucun inconvé- à ce que vous prissiez une femme un peu moins jeune que vous.

FERNAND, *à part.*

C'est trop fort. (*Haut, et d'un air contraint.*) Je n'y verrais pas d'inconvénient non plus.

Mme DE GENNETINES.

Donnez-moi de cette compote; nous allons partager ce biscuit. Une femme aimante...

FERNAND.

Pour vivre seule à la campagne avec un mari, c'est la première condition.

Mme DE GENNETINES.

Il n'y aurait pas de nécessité de vivre continuellement à la campagne.

FERNAND.

Je vous l'ai dit, Paris me fait peur. Ici, je suis réellement ce que je vous ai paru, très-sage, très-raisonnable; j'ai de l'ordre, de l'économie; aucune folle dépense ne vient me tenter. Mais aussitôt que mon pied a touché le maudit pavé de la capitale, je ne me reconnais plus; je deviens prodigue, bourreau d'argent; je ne sais pas si cent mille francs par an pourraient me suffire.

Mme DE GENNETINES.

Cent mille francs par an!

FERNAND.

Il ne s'agit pas d'aisance à Paris; il faut de l'éclat.

Mme DE GENNETINES.

Une maison où il y a voiture, un nombre de domestiques suffisant.....

FERNAND.

C'est comme tout le monde; rien ne vous distingue.

Mme DE GENNETINES.

Tout le monde n'a pas voiture.

FERNAND.

Tout le monde l'a eue, chacun à son tour. Ce sont les fêtes, les folies, les brillantes assemblées que vous recevez chez vous qui, seules, peuvent vous soulever de la foule. Une voiture! qu'est-ce c'est qu'une voiture? une voiture est commode pour la personne qui l'a; mais on n'est pas tenu de lui en savoir gré.

Mme DE GENNETINES.

Je m'étonne qu'il puisse y avoir deux hommes si différens dans le même homme.

FERNAND.

Je le crois bien; je m'en étonne moi-même.

SIMON, *apportant le thé.*

Le général, qui est dans la salle à manger, demande après monsieur son fils.

FERNAND.

Permettez-vous, madame, que je vous quitte un instant?

Mme DE GENNETINES.

Tout le temps que vous voudrez, monsieur.

FERNAND, *à part, en riant.*

Mes cent mille francs par an ont fait merveilles. (*Il sort.*)

Mme DE GENNETINES, *se parlant à elle-même.*

Cent mille francs par an! Venez donc au milieu des bois pour trouver des jeunes gens qui ne peuvent pas vivre à moins de cent mille francs par an. (*A Simon.*) Desservez tout cela, et ne laissez que ce qu'il faut pour prendre le thé. Avez-vous vu ce général?

SIMON.

Oui, madame, c'est un gros papa de général qui a, ma foi, bonne mine. Pour brave, il doit l'être, car ses épaulettes sont fièrement grosses.

Mme DE GENNETINES.

Est-ce qu'il est en uniforme?

SIMON.

En grande tenue complète, jusqu'au chapeau galonné.

Mme DE GENNETINES.

A la bonne heure! c'est un homme qui sait vivre. Dépêchez, dépêchez, Simon, et vous irez dire à Delphine de m'apporter tout de suite une autre collerette et mon bonnet à rubans bleus. (*Simon va pour sortir.*) Vous lui demanderez aussi mon châle blanc.

SIMON.

Oui, madame.

Mme DE GENNETINES.

Et d'autres souliers.

SIMON.

Une collerette, un bonnet à rubans bleus, un châle blanc et des souliers.

Mme DE GENNETINES.

C'est cela. (*Simon sort.*) Je vois avec un certain plaisir qu'il y a encore des gens pour lesquels une femme titrée n'est pas une personne qu'on croie pouvoir traiter tout-à-fait sans cérémonie. Je ne sais pas si ma sœur en fera la réflexion. Elle est si bornée!

SCÈNE XIV.

Mme DE GENNETINES, DELPHINE.

Mme DE GENNETINES.

Approchez, approchez, Delphine. Je suis fâchée de ne pas vous avoir fait dire de m'apporter aussi mon pot de rouge.

DELPHINE.

Madame en a assez pour le matin.

Mme DE GENNETINES.

Je n'en ai pas trop ?

DELPHINE.

Non, madame; madame est bien. (*Elle aide sa maîtresse à s'habiller.*) Ce pauvre Baptiste a la fièvre, tout de même.

Mme DE GENNETINES.

Puisque j'ai fait congédier ce paysan, ne me rompez pas la tête.

DELPHINE.

C'est qu'il a répondu que madame n'était pas la maîtresse de le renvoyer.

Mme DE GENNETINES.

Il a répondu ce qu'il a voulu; je ne veux pas être tracassée dans ce moment-ci.

DELPHINE.

Ce bonnet est celui qui va le mieux à madame.

Mme DE GENNETINES.

Si ma sœur voulait conserver cet homme, je quitterais plutôt sa maison.

DELPHINE.

Madame aurait bien ri tout-à-l'heure. Baptiste ne revient pas que madame puisse mettre d'aussi petits souliers que ça. C'est extraordinaire dans un cocher, sa plus grande beauté pour une femme, c'est un petit pied.

Mme DE GENNETINES.

Tranquillisez ce pauvre garçon, Delphine, et assurez-le bien que je ferai ce que je dois faire.

DELPHINE.

Il n'en faudra pas davantage pour le guérir. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

Mme DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, FERNAND.

LE GÉNÉRAL.

Madame la marquise, je n'ai voulu paraître devant vous que sous les auspices de mon fils, pour lequel je sais que vous avez infiniment de bontés.

Mme DE GENNETINES.

Je ne fais que lui rendre justice, général; mais si je me fusse attendue à une visite d'apparat comme celle-ci, je ne me serais pas permis de vous recevoir dans un aussi grand négligé.

LE GÉNÉRAL.

Le fait est, madame la marquise, que, depuis la mort de ma femme, pour éviter de me mettre en noir comme un notaire ou un avocat, je ne quitte plus le harnais militaire.

Mme DE GENNETINES.

Je suis plus rigoureuse que vous. Dans mes deux veuvages, il ne m'est pas venu, un seul instant, l'idée de transiger avec la sévérité de mon costume. Il faut dire que je suis blonde, et que le grand deuil est le fart des blondes.

LE GÉNÉRAL.

C'est tout différent.

FERNAND.

Vous savez, mon père, que j'ai une répétition ce matin pour le concert de lundi.

LE GÉNÉRAL.

Allez, allez, mon fils. Comme c'est en l'honneur de madame la marquise que ce concert doit se donner, je me garderai bien d'y mettre des entraves.

FERNAND, *à part, en s'en allant.*

Ils pourront parler deuil tout à leur aise.

SCÈNE XVI.

Mme DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL.

Mme DE GENNETINES.

Vous êtes toujours en activité, général?

LE GÉNÉRAL.

Oui, madame, et depuis bien long-temps. J'ai été soldat de la république, sous le premier consul.

Mme DE GENNETINES.

Vous êtes donc républicain?

LE GÉNÉRAL.

Sous le premier consul, le gouvernement avait déjà un chef. D'ailleurs, en entrant dans la carrière, j'ai commencé par me dire: Te voilà soldat, tu dois être passif. Le premier consul est devenu empereur; il le méritait bien, il faut en convenir.

Mme DE GENNETINES.

Nous lui avons pardonné.

LE GÉNÉRAL.

Un si grand génie! Législateur, conquérant, universel, sans tout le reste. C'était un aigle, c'était un homme à qui rien n'échappait, qui prévoyait les moindres choses. Il faut des siècles pour produire une ame de cette trempe-là.

Mme DE GENNETINES.

Avec quel feu vous en parlez!

LE GÉNÉRAL.

J'avoue qu'à mes yeux c'était un dieu sur la terre. Aussi me suis-je battu pour lui jusqu'au dernier moment; mais enfin je ne pouvais pas empêcher la restauration de revenir.

Mme DE GENNETINES.

Il est fort heureux que vous n'ayez pas pu l'empêcher.

LE GÉNÉRAL.

A vrai dire, dans le premier moment, cela ne me plaisait que jusqu'à un certain point, je ne m'en cache pas, parce qu'on m'avait dit, comme tout le monde le croyait alors, que, par suite d'infirmités assez graves, Louis XVIII allait nous revenir avec un jupon. Diable! diable! un jupon! pensai-je en moi-même, un roi en jupon! j'ai peur que cela ne fasse un bien mauvais effet. Quand j'ai vu qu'il avait une culotte, j'ai trouvé qu'il pouvait faire un roi tout comme un autre. Et puis l'exil l'avait mûri; il avait médité sur le bonheur de la France, il me donnait de l'avancement. Qu'est ce que je veux, moi, avant tout? servir mon pays.

Mme DE GENNETINES.

Prenez-y garde, général; si vous croyez ne devoir servir que votre pays, vous êtes républicain; vous ne vous regardez plus comme le sujet de personne.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

Mme DE GENNETINES.

Quoi! vous vous regardez sujet de ceci, comme vous vous regardiez sujet des rois légitimes?

LE GÉNÉRAL.

Je suis militaire, je suis passif; je suis sujet à être mis à la retraite par ceci, comme j'y étais sujet sous autre chose; je ne puis donc pas faire autrement que de me regarder comme sujet. Tout ce qui est employé par un gouvernement, tout ce qui reçoit de l'argent de lui aurait mauvaise grâce à venir dire qu'il n'est pas son sujet. Ce sont les véritables sujets; les autres ne le sont qu'autant qu'ils le veulent.

Mme DE GENNETINES.

Je ne sais que vous répondre. J'ai d'excellens sentimens; mais je ne suis pas forte pour raisonner; et puis, ce que vous me dites ne me paraît pas très-clair.

LE GÉNÉRAL.

Parce que vous oubliez que je suis passif.

Mme DE GENNETINES.

C'est ce qui m'embrouille.

LE GÉNÉRAL.

Cependant cela explique tout, et c'est tellement ma règle de conduite que, lorsque mon fils m'a écrit en me donnant les raisons qu'il avait pour quitter le service, je lui ai répondu courrier par courrier. « Puisque vous raisonnez, vous faites bien de renoncer à l'état militaire. » Ainsi, vous voyez que je suis conséquent. J'écoute à présent tout ce qu'il me dit, il n'est plus sujet; je lui laisse la liberté même de me blâmer.

Mme DE GENNETINES.

Dans ce que je puis entrevoir de votre système, il y a beaucoup de prudence.

LE GÉNÉRAL.

Beaucoup.

Mme DE GENNETINES.

La prudence est une grande vertu : vous deviez faire un excellent mari.

LE GÉNÉRAL.

D'autant plus excellent que j'ai très-peu habité avec ma femme. Nous étions séparés de biens. Quand on est séparé de biens, le reste est si peu de chose.

Mme DE GENNETINES.

Général, vous me ferez taire aussitôt que vous trouverez mes questions indiscrètes.

LE GÉNÉRAL.

Je ne me permettrais pas de vous imposer silence. D'ailleurs on ne peut jamais me paraître indiscret : je suis toujours prêt à répondre à tout.

Mme DE GENNETINES.

Est-ce qu'à l'époque de votre mariage on craignait que vous ne fussiez dissipateur ? Je sais pourquoi je vous demande cela.

LE GÉNÉRAL.

Moi ! non, je ne crois pas être dissipateur ; mais on pensait peut-être que je pourrais dénaturer les biens de ma femme ; et pour des gens de province, des biens de famille, c'est l'arche sainte. Qu'ils rapportent ou qu'ils ne rapportent pas, c'est égal, ce sont des biens de famille. De quoi a-t-on besoin avant tout, cependant ? de revenus, n'est-il pas vrai ?

Mme DE GENNETINES.

De revenus, de revenus ! vous avez raison. Je ne connais que cela moi.

LE GÉNÉRAL.

Dès lors vous voyez que je ne devais mettre aucun intérêt à avoir un enfant ou à ne pas en avoir.

Mme DE GENNETINES.

Étant séparé de biens, c'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Il en est venu un cependant qui est beaucoup plus riche que moi aujourd'hui.

Mme DE GENNETINES.

Sa mère était-elle agréable?

LE GÉNÉRAL.

De figure, peut-être que oui; mais femme d'ordre, femme de ménage, femme sérieuse, sédentaire, aimant la lecture, presque savante. C'est elle qui a commencé l'éducation de son fils.

Mme DE GENNETINES.

Si vous n'avez pas été amoureux d'elle, je vous le pardonne alors.

LE GÉNÉRAL.

Dans tous mes commandemens, soit en France, soit à l'étranger, j'ai connu tant de femmes charmantes.

Mme DE GENNETINES.

Il est sûr que quand on revient après cela auprès d'une femme comme Mme Delorme par exemple.

LE GÉNÉRAL.

Tenez, je cherchais à vous donner une idée de ma femme; vous l'avez trouvée.

Mme DE GENNETINES.

Une femme sans élégance ne me paraît même pas une femme.

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, il faut qu'une femme soit gaie, toujours de bonne humeur; sans cela que voulez-vous qu'on lui dise?

Mme DE GENNETINES.

Quand on a un mari qui convient, qui est plein de franchise et de naturel, rien, ce me semble, ne doit coûter pour lui plaire. Ç'a toujours été mon système. Malheureusement je n'ai jamais pu l'appliquer.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes veuve pourtant.

Mme DE GENNETINES.

Oui, il était entré beaucoup plus de convenances que d'affection

dans les nœuds que j'avais formés. A vous parler franchement, mon cœur n'a jamais été complètement satisfait.

LE GÉNÉRAL.

C'est si rare dans le mariage.

Mme DE GENNETINES.

Ne dites donc pas cela, général. Aimante comme je le suis, un mari aurait été le plus heureux des hommes avec moi, s'il avait pu me comprendre.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous êtes gaie?

Mme DE GENNETINES.

Parfois jusqu'à la folie.

LE GÉNÉRAL.

C'est drôle! je ne l'aurais pas cru. Vous avez pourtant des opinions politiques. Vous aviez l'air de me reprocher d'être en activité.

Mme DE GENNETINES.

J'avais l'air.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc renoncer à un traitement?

Mme DE GENNETINES.

Ce serait de la démence.

LE GÉNÉRAL.

C'est qu'il y a à présent un tas de petites femmes qui ont la rage de vous apprendre ce que vous auriez dû faire pour rester pur, pour rester fidèle.

Mme DE GENNETINES, *faisant l'agréable.*

Et je crois que ça n'a jamais été votre fort.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est à double entente, ce que vous me dites là. Mais dam! quand on n'a plus rien à attendre d'une femme ou d'un gouvernement.

Mme DE GENNETINES.

C'est juste.

LE GÉNÉRAL.

Que les gouvernemens se maintiennent, on leur restera dévoué.

Ils vous demandent d'être passifs, et ils veulent que vous ayez des opinions qui leur survivent ; arrangez cela.

Mme DE GENNETINES.

Votre fils tient bon pourtant.

LE GÉNÉRAL.

Mon fils ! lui, sa lubie c'est de ne se battre que contre des étrangers. Comme il n'y voyait pas de chance, il a donné sa démission. A présent, j'écrirais sa vie d'avance : il épousera votre nièce.

Mme DE GENNETINES.

Monsieur Fernand ?

LE GÉNÉRAL.

Je le crois du moins. On ne vous en a pas parlé ?

Mme DE GENNETINES.

Pas un mot.

LE GÉNÉRAL.

Ni à moi non plus. Mais c'est le secret de polichinelle.

Mme DE GENNETINES.

Voilà qui achève de peindre ma sœur. Je suis outrée.

LE GÉNÉRAL.

Si j'avais prévu cela, je n'aurais rien dit.

Mme DE GENNETINES.

Est-ce que vous donnerez votre consentement à ce mariage ?

LE GÉNÉRAL.

En fait de consentement je donne tout ce qu'on veut.

Mme DE GENNETINES.

Se cacher d'un père, c'est pourtant bien fort.

LE GÉNÉRAL.

Mais non. Si je voulais me le rappeler, ma femme m'en a étourdi plus de cent fois. Il lui était agréable de voir après sa mort la terre de madame votre sœur et celle de mon fils n'en faire qu'une. Grand bien lui fasse !

Mme DE GENNETINES.

Ces raisons-là peuvent être bonnes pour vous, général ; mais elles ne le sont pas pour moi. Le ciel m'est témoin que j'étais ve-

nue chez Mme Delorme dans l'intention de donner beaucoup mieux qu'un consentement au mariage de sa fille. Je suis généreuse; mon entraînement pouvait aller loin; mais je puis bien vous jurer que c'est fini.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop susceptible.

Mme DE GENNETINES.

Non, non, général. Tout ce qui est manque d'égards, défaut de confiance, tout ce qui blesse mon cœur, me rendrait cruelle si je pouvais l'être. On vient de ce côté; donnez-moi le bras, je vous prie; nous allons faire un tour de jardin. Il me serait impossible pour le moment de me trouver en face d'aucun de ces visages-là.

(*Elle sort avec le général.*)

SCÈNE XVII.

Mme DELORME, M. DE NORMONT, LÉONIDE.

M. DE NORMONT.

Je parierais que Mme de Gennetines ne quitte le salon que pour me laisser le champ libre.

Mme DELORME.

Je vous assure, monsieur de Normont, que je n'ai rien à vous répondre.

M. DE NORMONT.

Laissez-moi vous dire au moins que mon neveu est un des plus jolis cavaliers de France, et qu'une fois l'ordre revenu il est destiné à aller à tout.

Mme DELORME.

Avec de tels avantages, comment êtes-vous si embarrassé?

M. DE NORMONT.

Je ne suis pas embarrassé. Lié avec Mme de Gennetines, et sachant combien elle désire ce mariage.

Mme DELORME.

Elle ne m'en a pas parlé.

M. DE NORMONT.

J'ai ses pleins pouvoirs. Un mot de consentement de votre part, et vous serez étonnée de ce qu'elle prétend faire pour sa nièce.

Mme DELORME.

Nous ne lui demandons rien.

M. DE NORMONT.

Elle le sait de reste ; mais lui feriez-vous la guerre parce qu'elle voudrait se comporter en bonne parente ? Je connais son cœur comme le mien; elle me l'a expliqué tant de fois! Mme de Gennetines serait la personne du monde la plus généreuse, si elle ne craignait pas autant de faire des ingrats. Je l'aie vue au moment de se laisser aller à des extravagances d'abandon. « Attendez un peu, lui disais-je, il faut voir. » Elle a la plus grande confiance en moi, elle a attendu, elle s'en est bien trouvée.

Mme DELORME.

Je suis tout-à-fait de votre avis; on ne doit jamais s'abandonner à des extravagances.

M. DE NORMONT.

Mme de Gennetines est une personne qu'on n'apprécie pas assez. Excepté moi, elle a à se plaindre de tous les gens qu'elle connaît; enfin, vous la jugerez par le mariage de votre fille.

Mme DELORME.

Avec votre neveu?

M. DE NORMONT.

Rien ne lui coûterait pour le voir réussir.

Mme DELORME.

Si j'avais des engagemens d'un autre côté ?

M. DE NORMONT.

Il faudrait les rompre, madame Delorme.

SCÈNE XVIII.

Mme DELORME, M. DE NORMONT, LÉONIDE, FERNAND.

Mme DELORME.

Voici Fernand, il est comme de la famille; je l'ai presque élevé; nous allons lui demander son avis.

M. DE NORMONT.

Si c'est avec lui que vous avez des engagemens pour Mlle Léonide, assurément il ne sera pas d'avis de les rompre.

FERNAND, *gaiment.*

Il n'y a rien à rompre entre Mlle Léonide et moi.

M. DE NORMOND, *à Léonide.*

Est-il vrai, ma belle enfant ? C'était ma seule crainte.

LÉONIDE.

Vous devez être rassuré.

M. DE NORMONT.

Aucun rival ne m'effraie plus.

FERNAND.

Vous me regardiez donc comme le plus redoutable?

M. DE NORMONT.

Mais oui, mais oui. La marquise avait raison de se moquer de moi : elle a un tact parfait. Eh bien! monsieur Fernand, soyez mon auxiliaire.

FERNAND.

De tout mon cœur.

Mme DELORME.

Fernand, en voilà assez.

M. DE NORMONT.

Vous vous en êtes rapportée à lui, tant pis pour vous.

FERNAND, *à Mme Delorme.*

Que pouvez-vous répondre à cela?

M. DE NORMONT.

Si j'ai tort, il me condamnera. Monsieur Fernand, j'offre pour gendre à Mme Delorme un jeune homme de bonne famille, très-répandu, ayant les manières de la meilleure compagnie.

FERNAND.

Comment refuser un jeune homme qui a des manières?

M. DE NORMONT.

De l'avenir le plus brillant! Ma démarche est autorisée par Mme de Gennetines qui promet de faire au-delà de ce qu'on peut imaginer. Elle prendra le jeune ménage chez elle ; vous avez pu voir combien elle est facile à vivre ; elle le comblera de présens de toute espèce ; ce sera sa famille, ses enfans. On passera six mois à Paris, et les six autres dans cette terre, que Mme Delorme conti-

nuera d'habiter et de régir comme par le passé ; ce qui ne dérangera en rien son existence. Seulement, elle sera privée une partie de l'année du plaisir de voir Mlle Léonide ; mais comme à chaque voyage nous la lui ramènerons plus formée, plus parfaite, il y aura compensation.

FERNAND.

Et au-delà.

Mme DELORME.

Monsieur de Normont, si vous faisiez bien, vous suivriez mon exemple, et vous laisseriez là ce mauvais sujet de Fernand.

(*Elle prend le bras de sa fille et sort en faisant, par signes, de légers reproches à Fernand.*)

SCÈNE XIX.

M. DE NORMONT, FERNAND.

M. DE NORMONT.

Mme Delorme n'est pas mal entêtée, à ce qu'il paraît.

FERNAND.

C'est moi qui ai eu tort de prolonger trop long-temps une mauvaise plaisanterie ; je vous en demande pardon. A présent que nous sommes seuls, je dois vous avouer que le choix de son gendre n'est plus en son pouvoir, qu'il est fait depuis long-temps et qu'il est irrévocable.

M. DE NORMONT.

Quoi ! sans l'aveu de sa sœur ?

FERNAND.

Jamais Mme de Gennetines n'est intervenue en rien dans les arrangemens de Mme Delorme.

M. DE NORMONT.

Ce n'est pas ce qu'elle m'avait fait entendre. Alors, monsieur, que serais-je donc venu faire ici ?

FERNAND.

Vous seriez venu faire la connaissance d'une personne très-respectable qui, dans le peu de temps qu'elle a eu l'honneur de vous voir, a pris pour vous la plus sincère estime.

M. DE NORMONT.

J'en suis fort reconnaissant; mais le mariage de mon neveu étant impossible, je ne sais plus comment m'excuser de m'être présenté sans motif dans une maison où je n'avais pas été invité.

FERNAND.

Si toutes les personnes que l'on reçoit étaient d'une société aussi agréable que la vôtre, monsieur...

M. DE NORMONT.

J'ai l'air de n'être venu à la suite de Mme de Gennetines que par désœuvrement, faute de mieux. Je n'ai pas l'habitude de laisser disposer de moi aussi légèrement, et je veux m'expliquer avec elle.

FERNAND.

Vous allez brouiller ensemble deux sœurs qui peuvent finir par se rapprocher un jour.

M. DE NORMONT.

Vous connaissez bien peu Mme de Gennetines. Mme de Gennetines ne se rapprochera jamais de qui que ce soit, à moins qu'elle n'ait besoin de se rapprocher, et seulement pour le temps qu'elle en aura besoin. Elle va voir que je ne suis pas tout-à-fait aussi ingénu qu'elle se l'était figuré. Elle rentre avec monsieur votre père; laissez-moi, je vous prie, monsieur Fernand.

FERNAND.

Pourquoi m'avez-vous forcé d'être indiscret?

M. DE NORMOND.

Soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

FERNAND.

Laissez passer ce premier moment d'humeur.

M. DE NORMOND.

Non, je me connais; si je laissais passer le premier moment, je n'en trouverais pas un second, je retomberais encore sous le joug; il faut que cela finisse; la voici : nous allons voir.

SCÈNE XX.

Mme DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, M. DE NORMONT ET FERNAND DANS LE FOND DU THÉATRE.

Mme DE GENNETINES, *sans voir Fernand et M. de Normont.*

J'ai pourtant dans l'idée que cette personne vous aurait convenu.

LE GÉNÉRAL.

D'après ce que vous me faites l'honneur de me dire, c'est encore une personne qui voudrait conserver l'administration de sa fortune; ce serait toujours la même chose. Ma foi, je veux prendre le temps de respirer avant de rentrer dans le mariage; j'en sors.

Mme DE GENNETINES.

Vraiment, général, vous répondez comme si on cherchait à vous faire violence; mais la personne dont je vous parle n'est peut-être pas plus pressée que vous.

LE GÉNÉRAL.

Oh! alors, c'est fort bien, nous pourrons nous retrouver plus tard. (*Apercevant son fils et M. de Normont.*) Vous êtes là, mon fils? Il est temps de regagner nos pénates. Remerciez madame qui voulait vous donner une belle-mère.

Mme DE GENNETINES.

Je ne voulais rien du tout. Notre conversation a pris cette direction, j'en aurais autant aimé une autre; il s'agissait de passer le temps de la promenade.

LE GÉNÉRAL.

Permettez-moi donc un peu de me vanter devant mon fils; il doit croire que je suis tout-à-fait hors de rangs à mon âge! Eh bien! messieurs, il n'en est pas moins vrai que j'avais à ma disposition une très-aimable dame, riche, charmante de tous points, et que j'ai fait le cruel. (*Il rit.*) Je n'en suis pas moins reconnaissant, madame, de vos offres généreuses, et si je venais à me raviser, je vous prierais de vouloir bien me continuer vos bontés auprès de votre amie. (*Il sort avec son fils.*)

SCÈNE XXI.

Mme DE GENNETINES, M. DE NORMONT.

Mme DE GENNETINES.

Vieux fat! qui croit refuser un mariage que j'avais improvisé, faute de savoir que lui dire.

M. DE NORMONT.

Ah! vous n'êtes pas embarrassée pour improviser des mariages, ou plutôt des mystifications.

Mme DE GENNETINES.

Eh! mon Dieu! à qui en avez-vous?

M. DE NORMONT.

Que suis-je venu faire ici, madame?

Mme DE GENNETINES.

Vous devez le savoir mieux que moi.

M. DE NORMONT.

Et mon neveu?

Mme DE GENNETINES.

Il est à Paris.

M. DE NORMONT.

Vous m'aviez vanté votre influence sur le mariage de votre nièce, et votre nièce est aux trois quarts mariée sans que vous en sachiez un mot.

Mme DE GENNETINES.

Que m'importe le mariage de ma nièce?

M. DE NORMONT.

Il me semble que le mariage de votre nièce doit vous importer autant que celui du général.

Mme DE GENNETINES.

Est-ce une scène que vous voulez me faire?

M. DE NORMONT.

Je vous avoue, madame, que j'ai de l'humeur, beaucoup d'humeur.

Mme DE GENNETINES.

Tant pis pour vous. Croyez-vous que je n'en ai pas, moi?

M. DE NORMONT.

Je ne suis venu dans cette maison que sur les promesses que vous m'aviez faites.

Mme DE GENNETINES.

Taisez-vous donc, monsieur de Normont..... Laissez-moi croire que dans votre voyage il entrait bien quelque peu de complaisance pour moi.

M. DE NORMONT.

La complaisance a ses conditions, madame. Même en ne venant ici que par complaisance, fallait-il au moins que madame votre sœur fût prévenue.

Mme DE GENNETINES.

Ma sœur s'embarrasse bien de ces délicatesses-là. Est-ce qu'elle connaît rien aux usages du monde?

M. DE NORMONT.

Enfin elle pense quelque chose.

MADAME DE GENNETINES.

C'est tout au plus.

M. DE NORMONT.

Venir ainsi impromptu à votre suite! c'est tout ce que ferait un amant qui ne pourrait pas se passer de vous un instant.

Mme DE GENNETINES.

Je ne vois pas le tort que cela vous ferait.

M. DE NORMONT.

Le tort!..... le tort!..... Enfin, madame, comme ce n'est pas là mon motif.

Mme DE GENNETINES.

Que c'est grossier ce que vous dites là, fi!

M. DE NORMONT.

Mais, madame...

Mme DE GENNETINES.

Allons, allons, ne continuez pas, ou je croirai que l'air de ce pays-ci vous a rendu maussade comme tout ce qui approche ma sœur. Je vais être de bonne foi: je voulais un compagnon de

voyage; vous hésitiez; j'ai pensé à Léonide, à votre neveu; j'ai amalgamé tout cela tant bien que mal, sans savoir ce que je faisais; vous êtes venu avec moi, et nous nous en irons ensemble.

M. DE NORMONT.

Je ne crois pas, car je compte partir dès aujourd'hui.

Mme DE GENNETINES.

Remettons cela à demain.

M. DE NORMONT.

Je ne plaisante pas, madame, je ne puis plus rester ici.

MADAME DE GENNETINES.

Ni moi non plus. Que voulez-vous que j'y fasse? Vous me connaissez depuis long-temps; vous savez combien je suis facile à me laisser séduire par de bons procédés. Si ma sœur, si sa fille, eussent eu l'ombre du sens commun, elles auraient fait de moi tout ce qu'elles auraient voulu. Mais leur ingratitude est trop manifeste; je ne puis plus les regarder comme de ma famille: ce sont des ennemies. Non seulement j'ai à me défendre contre leur animosité, mais elles ont encore trouvé moyen de l'inculquer à toutes les personnes que je rencontre chez elle. Cela vous gagnerait vous-même si je vous laissais faire, vous qui avez toute ma confiance, et qui ne pouvez me reprocher, quoi donc? qu'une ruse bien innocente que l'amitié que j'ai pour vous pouvait seule me suggérer. Voyez ce que je deviendrais dans ce moment si je n'avais pas avec moi un ami à qui je puisse parler à cœur ouvert. J'étoufferais.

M. DE NORMONT.

Je crois que vous mettez les choses au pis.

Mme DE GENNETINES.

Vous êtes trop candide, monsieur de Normont. Quelque sotte que l'on soit, on se rend involontairement justice, et ma sœur a été offusquée de la supériorité que j'ai sur elle. Alors elle a décidé de me garder comme en prison, de me cacher à tous les yeux; ou, si elle me laissait voir quelqu'un, de prévenir tellement ce quelqu'un contre moi que je ne pusse rien faire pour me réhabiliter.

M. DE NORMONT.

Elle m'a toujours parlé de vous dans d'excellens termes.

Mme DE GENNETINES.

Je le crois bien. Sans avoir d'esprit, on peut avoir de la finesse.

surtout de cette sorte de finesse-là. Elle devait bien penser que vous amenant avec moi, mon choix avait été décidé par un sentiment quelconque.

M. DE NORMONT.

Je sais à présent ce que c'est que le sentiment qui vous a décidée.

Mme DE GENNETINES.

Êtes-vous bien sûre de le savoir?

M. DE NORMONT.

Vous venez de me le dire tout-à-l'heure. Vous vouliez avoir un compagnon de voyage; voilà tout votre sentiment.

Mme DE GENNETINES.

C'est bien, je ne dois pas vous en dire davantage.

M. DE NORMONT.

N'est-ce pas la vérité?

Mme DE GENNETINES.

Dans toutes mes connaissances je n'en aurais pas trouvé un autre que vous si je n'eusse voulu qu'un compagnon de voyage? Dans vos idées, je l'aurais choisi à croix ou pile, à ce qu'il paraît. Vous n'êtes guère avantageux, monsieur de Normont; (*avec intention*) vous ne l'êtes même pas assez.

M. DE NORMONT.

Quoi! vraiment!... Mais vous plaisantez encore.

Mme DE GENNETINES.

D'après l'essai que je viens de faire, il est prouvé que je n'ai plus de famille; mais ce n'est pas une raison pour rester éternellement isolée. Je bénis le ciel d'avoir rendu impossibles les projets de mariage que nous avions formés; nous nous en serions repentis tous les deux, soyez en sûr. Je me serais dépouillée, je me serais lié les mains. Quel regret je me serais préparé! Nous aurions été alliés ensemble, il est vrai; mais ne nous reste-il pas un moyen de l'être plus intimement?

M. DE NORMONT.

Je n'ose pas vous écouter; ce n'est peut-être encore qu'un jeu.

Mme DE GENNETINES.

Je ne vous dis pas que ce soit un engagement formel, mais je

sens qu'il faut m'attacher un ami. L'existence que je mène est fatigante; l'âge des coquetteries et des légèretés commence à se passer pour moi; je l'avais senti en cherchant à me rapprocher de ma sœur ; elle s'est éloignée, ce n'est pas de ma faute. Il est tout naturel que je fasse de nouvelles combinaisons.

M. DE NORMONT.

Parlez-vous sérieusement ?

Mme DE GENNETINES.

Au surplus je serai bien vengée. Mme Delorme, avec toute sa perspicacité, ne se doute pas du choix qu'elle a fait pour sa fille.

M. DE NORMONT.

Vous le connaissez donc ?

MADAME DE GENNETINES.

Vous ne l'avez pas deviné ? C'est ce jeune homme qui est toujours fourré ici, ce petit Fernand.

M. DE NORMONT.

Ah! bah!

MADAME DE GENNETINES.

Je me garderais bien de lui dire ce que j'en sais. Malgré son air de Caton, il les mènera bon train ; vous pouvez compter là-dessus.

M. DE NORMONT.

Si vous en étiez bien persuadée cependant...

Mme DE GENNETINES.

J'avertirais ma sœur? Elle ne m'écouterait pas. Pensons à nous, monsieur de Normont ; c'est bien assez. Donnez des ordres ; faites préparer tout ce qu'il faut pour notre départ, et laissons Mme Delorme s'arranger comme elle l'entendra. Allez donner des ordres ; allez donc. A quoi réfléchissez-vous ?

M. DE NORMONT.

Pauvre petite Léonide! elle n'est pas coupable, elle.

Mme DE GENNETINES.

Elle ne sera pas malheureuse ; elle n'a pas assez d'esprit pour cela. Allez donc, allez donc; je voudrais déjà être à cent lieues d'ici...

M. DE NORMONT.

Je vais. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

Mme DE GENNETINES, SEULE.

Le pauvre homme me ramènera comme il m'a amenée. Je ne lui avais jamais trouvé la tête si vive. Dans tout autre moment je l'aurai poussé à bout pour voir une fois M. de Normont vraiment en colère ; mais je ne voulais pas m'en aller seule; il fallait en finir. Je ne respirerai que quand je serai sur la grande route. Ce général, son fils, ma sœur, tout ce qui est ici m'est odieux. Je serais laide et vieille comme le temps que ces gens-là ne me traiteraient pas avec moins d'égards. J'ai un titre : j'ai de la fortune ; partout ailleurs c'est une recommandation; j'ai de l'esprit ; j'ai de bonnes manières ; enfin, pour tout le monde, je suis une femme très-aimable; pour eux, c'est à croire que je suis une folle, une ridicule. S'ils veulent bien rire de quelques saillies qui m'échappent, c'est comme on ferait pour un enfant un être sans conséquence. Je n'ai jamais été aussi humiliée.

SCÈNE XXIII.

Mme DE GENNETINES, Mme DELORME.

Mme DELORME.

Vous nous quittez déjà, ma sœur?

Mme DE GENNETINES.

Oui, ma sœur. Je croyais ne faire qu'une saison aux eaux; mais mon médecin, à qui j'ai écrit l'état de ma santé, m'ordonne impérativement, dans sa lettre de ce matin, de partir tout de suite.

Mme DELORME.

Je ne savais pas que vous dussiez prendre les eaux?

Mme DE GENNETINES.

Je ne parle jamais de ces choses-là qu'à la dernière extrémité ; aux indifférens, c'est tout simple ; et aux personnes qui ont quelque amitié pour moi, dans la crainte de leur causer de l'inquiétude.

Mme DELORME.

Vous n'avez pas d'autre motif pour quitter ma maison ?

Mme DE GENNETINES.

Quel autre motif pourrais-je avoir, ma sœur? Ne m'avez-vous pas comblée de soins et d'attentions de toute espèce? Croyez que j'en suis très-reconnaissante; mais vous savez que rien n'est impérieux comme une mauvaise santé.

Mme DELORME.

J'étais loin de penser que vous fussiez malade.

Mme DE GENNETINES.

Horriblement, ma sœur. Telle que vous me voyez, je suis si souffrante que je vais me coucher, essayer de dormir; et, comme il serait possible que je ne me levasse demain que pour monter en voiture, et que je pars à cinq heures du matin, dans le cas où je n'aurais pas le plaisir de vous voir, je vous fais mes adieux.

Mme DELORME.

Mais, ma sœur...

Mme DE GENNETINES.

Non, non. Adieu, adieu. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XXIV.

Mme DELORME, LÉONIDE ET MADELAINE, UN PEU APRÈS.

Mme DELORME.

Je savais bien que cela finirait ainsi; mais je ne croyais pas que cela finirait si vite.

LÉONIDE.

Maman, est-ce vrai ce que me dit ma bonne? ma tante part demain?

MADELAINE.

Madame ne le sait peut-être pas; mais comme on charge déjà la voiture de madame la marquise...

Mme DELORME.

Elle vient de me faire ses adieux.

LÉONIDE.

C'est donc cela que M. de Normont a voulu me faire entendre,

il n'y a qu'un instant. Il regrettera toujours de m'avoir connue, en pensant que je vais me marier à un dissipateur. Quel dissipateur ?

Mme DELORME.

C'est ta faute. Tu avais recommandé à Fernand de déplaire à ta tante ; ta tante a beaucoup d'ordre ; il s'est donné le défaut contraire, et lui a avoué franchement qu'il ne pouvait pas vivre à moins de 100,000 francs de rente.

LÉONIDE.

Si ma tante l'a cru, vous m'avouerez, maman.....

Mme DELORME.

Paix. Elle va s'en aller ; ce n'est pas le moment de parler d'elle.

LÉONIDE.

Ce n'était pas le moment avant son arrivée ; ce n'était pas le moment tant qu'elle était avec nous ; ce n'est pas le moment quand elle s'en va. Ce ne sera donc jamais le moment ?

Mme DELORME.

Qu'est ce que cela te fait ? N'avons-nous pas autre chose à dire ?

LÉONIDE.

Vous permettez au moins que j'écrive à Fernand ?

Mme DELORME.

Si tu veux. (*Elles sortent.*)

MADELAINE SEULE.

Qu'elle s'en aille, mon Dieu ! qu'elle s'en aille ; c'est un fier débarras. Je ne sais pas ce qu'en pense madame ; quant à moi, je dis :

BONNE JOURNÉE FAIT QUI DE FOU SE DÉLIVRE.

TH. LECLERCQ.

ALBUM.

— SALMIGONDIS. — On publie en Angleterre un journal qui s'intitule le STORY-TELLER, *le Conteur*, et qui ne contient que des contes, les uns déjà connus mais rares, d'autres inédits et par des auteurs contemporains. Comme nous ne sommes guère moins avides de *nouvelles* et de *contes* que les Anglais, M. Fournier, libraire-éditeur, a eu l'idée de s'adresser à nos *nouvelliers* en vogue pour lui composer une série de volumes dans le genre du *Story-Teller*. L'annonce du tome 1er de cette collection nous paraît d'un augure assez favorable; nous y lisons les noms de MM. J. Janin, Balzac, Chasles, Ch. Rabou, G. Cavaignac, Mme de Bawr, lady Morgan, et autres Bocaces en frac ou en jupes, qui certes peuvent bien à eux tous nous donner un nouveau *Décameron*. Ce recueil s'appellera *le Salmigondis*. On pouvait peut-être choisir un titre plus heureux. En langue culinaire, le salmigondis est un ragoût de viandes réchauffées. J'aimerais mieux *Olla Podrida;* mais en remontant à l'étymologie, salmigondis peut signifier *légum es confits au sel*, et par les noms qu'il met sur le menu de son banquet de conteurs, M. Fournier nous garantit sans métaphore qu'il nous servira du *sel attique*.

— L'AMIRANTE DE CASTILLE, par Mme la DUCHESSE D'ABRANTÈS. 2 vol. in-18, chez J. F. Meline, à Bruxelles. — Quand vous visitez une des résidences royales d'Espagne, vous y admirez avec une sorte de respect les portraits de toutes les dynasties qui se sont succédé sur le trône de Pélage. L'étiquette seule, cette souveraine des souverains de toutes les Espagnes, semble retenir sur la toile ces graves figures; car le génie des peintres espagnols n'a de rival que le génie des écoles d'Italie; et ces rois, ces princes, avec

leurs attributs blasonnés, leurs nains et leurs monstres domestiques, qui, grâces aux pinceaux de Vélasquez, de Murillo, de Ribeira; etc., se survivent à eux-mêmes, et vous regardent immobiles, c'est sans surprise que vous les verriez obéir au romancier qui oserait les inviter à descendre de leurs cadres, à remplir de nouveau le palais de leur grandeur, à s'y entourer, comme dans leur première existence, de leurs ministres, de leurs confesseurs, de leurs maîtresses, de leurs courtisans et de leurs gardes. C'est ainsi que Philippe III et Philippe IV, le duc de Lermes et le comte d'Olivarès, etc., ont vécu une seconde fois dans *Gil Blas* comme dans l'histoire; c'est ainsi que le faible Charles II, Anne-Marie de Neubourg; sa jolie et gracieuse reine, l'ambitieux Oropesa, le beau et galant comte de Melgar, le cardinal Portocarrero, et tous les personnages qui entouraient le dernier monarque espagnol de la maison d'Autriche, viennent d'être évoqués dans les deux volumes de *l'Amirante*. On voit que Mme la duchesse d'Abrantès n'a rencontré aucune barrière quand elle est entrée dans ces palais, qu'aucun de leurs appartemens secrets n'a été fermé pour elle; le nom glorieux qu'elle porte et le sang des empereurs d'Orient qui coule dans ses veines expliqueraient au besoin comment elle a pu trouver dans ses souvenirs ces descriptions si vraies de couleur et de détail; mais avec ces avantages de position il fallait encore à Mme d'Abrantès le beau talent d'écrivain qu'elle a déployé dans tout ce qu'elle a publié avant ce nouvel ouvrage, afin que l'Espagne comme l'Italie pût trouver en France une autre Corinne, et reconnaître dans ses pages éloquentes les beautés de son climat, les pompes monumentales de son architecture, et les mœurs pittoresques de ses habitans. Quant aux mœurs toutefois, à Mme d'Abrantès comme à Mme de Staël, on ne doit pas demander la vie du peuple; elle ne pouvait être qu'épisodiquement esquissée dans *l'Amirante*. Le peuple joue un rôle dans ce roman, sans doute; mais c'est le peuple arraché à ses habitudes de chaque jour par une exaltation passagère; c'est le peuple être collectif, le peuple roi par l'émeute et traitant de puissance à puissance avec son roi. Il y a bien aussi une scène de la vie des voleurs dans *l'Amirante*; mais, en général, n'y cherchez ni ce qu'on appelle les mœurs populaires, ni les mœurs bourgeoises. C'est un roman du genre héroïque, ou aristocratique, si vous aimez mieux, qui est à *Gil Blas* ce que les tragédies de Corneille

sont aux comédies de Molière, et dont le type serait plutôt dans *Kenilworth* que dans *Guy-Mannering*. *L'Amirante* n'en mérite pas moins le titre de roman historique, comme l'entend Walter-Scott; tandis que ce titre ne saurait convenir à *Corinne*, qui est plutôt un roman poétique. Les personnages de Mme d'Abrantès appartiennent à peu près tous à l'histoire, ce qui ne suffirait pas; mais ce qui est plus essentiel, ils parlent et agissent conformément à l'histoire. Quant à ses personnages d'invention, ils produisent la même illusion, parce que leurs actes et leurs discours ne sont pas moins fidèles à la vraisemblance; cette vérité relative qu'on ne viole jamais impunément dans les fictions. Enfin le style, auquel je reprocherais cependant quelques négligences, conserve dans le récit comme dans le dialogue cette dignité dont le romancier écossais n'est pas toujours jaloux; mais ce style n'en a pas moins toute la variété, tout le mouvement du drame, tour-à-tour gracieux et pathétique, exprimant avec le même bonheur les propos légers des *guapos* ou dandys de l'époque, et le langage passionné des plus énergiques sentimens.

Entreprendrai-je maintenant l'analyse de ce roman du premier ordre? Ce serait difficile car l'auteur a bien su resserrer son sujet dans le cercle de l'unité, mais en multipliant ses personnages, et en faisant de chacun d'eux un des ressorts de la grande intrigue politique qui se noue autour de Charles II mourant. En quelques mots, c'est l'histoire du testament de ce roi, plus faible encore qu'imbécile, et que Mme d'Abrantès, avec une délicatesse de femme, a su ne pas rendre ridicule. Tous les partis sont là en présence, jouant au plus fin, appelant à leur secours les passions les plus sérieuses comme les intérêts les plus futiles, parce qu'à la cour il n'est pas de petit moyen pour qui veut réussir. Le grand art de Mme d'Abrantès, c'est d'avoir su partager également notre curiosité entre les évènemens purement politiques de son livre et les incidens romanesques. Ainsi l'amour de la fille d'Oropese pour don Fernand se lie parfaitement à la péripétie de la partie historique du drame; et cette figure d'Antonia, si douce et si angélique, forme un ravissant contraste avec la jeune et jolie reine, aux caprices d'enfant gâté, tantôt souriante, tantôt boudeuse, qui nous charme surtout, parce que Mme d'Abrantès a su voiler ses torts les plus graves de manière à nous la montrer coupable sans être odieuse. Il n'y a qu'une femme pour saisir et rendre ainsi ces

nuances, et c'est une étude qu'il est permis d'indiquer à nos romanciers *adultérins*, qui semblent ignorer qu'il y a en littérature une muse appelée la Pudeur. C'est bien cette classe de productions qui réclamera un jour l'exorcisme que voulait faire subir aux livres de son oncle la nièce de don Quichotte; mais il faudra pour les asperger un peu plus d'une *escudilla de agua bendita y un hisopo*.

Mme d'Abrantès n'a eu besoin de recourir ni au dévergondage de je ne sais quelles mœurs, ni aux frénésies de je ne sais quels personnages exceptionnels pour exciter les émotions les plus profondes. Non seulement la plus sainte des passions, l'amour maternel, est alternativement touchante et sublime dans *l'Amirante*, mais encore l'ambition, la haine, la vengeance, l'amour, y ont leurs accès de fièvre comme toutes les passions sans que ceux qui les éprouvent restent fous pendant deux volumes in-18. Et remarquez bien que Mme d'Abrantès, comme tout auteur qui sent vivement, n'est pas exempte de quelque tendance à l'exagération, mais qu'elle s'arrête toujours là où l'éloquence deviendrait de l'emphase. De même son analyse d'un caractère ou d'une situation est fine sans être subtile: force et mesure, esprit et bon goût se séparent rarement chez elle. Pour la louer, on n'est pas réduit à dire qu'un beau chapitre, une belle scène, une belle page demandent grâce pour de nombreux défauts. Il est permis d'admirer ici l'ensemble avec les détails. Maintenant chaque caractère mériterait un examen particulier : l'auteur n'a pas négligé les oppositions, mais il s'est imposé avant tout de rester fidèle aux mœurs générales et aux mémoires du temps où il a pris ses noms propres. Le seul personnage exceptionnel, vrai personnage mystérieux à la manière de ceux de Walter Scott, le Péruvien, n'est pas même un personnage d'invention. Si Mme d'Abrantès n'avait elle-même indiqué ses sources en note, on pourrait faire de l'érudition sur cette *Monja Alferez*, aventurière bien autrement fameuse que notre chevalière d'Éon.

Le succès de L'AMIRANTE prouve heureusement que les bons juges sont encore assez nombreux. La première édition, tirée à deux mille exemplaires, est à peu près épuisée.

Nous remarquons sans surprise que ce n'est plus le libraire Ladvocat qui est l'éditeur de Mme la duchesse d'Abrantès. Malgré certain *certificat de bon pauvre*, dont toutes les signatures, du reste, ne sont pas authentiques, et dont quelques-unes se réservent

l'innocente revanche de se laisser protester, les auteurs commencent à reconnaître qu'ils ont quelquefois assez mal placé leurs ouvrages et surtout leurs aumônes.

— LA COUCARATCHA, 2 volumes in-18, chez J. P. Meline, à Bruxelles, par M. E. Sue. — Ce n'est qu'un recueil de contes, mais il est suivi d'un *post-face* qui appelle la sérieuse attention des philosophes. Si j'avais l'honneur d'en être un, j'accepterais bien volontiers le cartel de M. E. Sue; comme je serais philosophe optimiste, ou du moins charitable envers mon prochain, je contesterais peut être l'assertion que *tous les hommes naissent organiquement envieux et égoïstes*. Puis, en admettant même jusqu'à cette extension le malheur de notre tache originelle, je nierais probablement que les tableaux du vice soient plus propres que les tableaux de la vertu à nous racheter des griffes de Satan. Mais je conviendrais qu'il en est du système d'un auteur comme du sentiment de la couleur chez un peintre; que Rubens voyait *blanc* et *rose*, Murillo *jaune*, Michel-Ange *gris*, et que ces tons prédominent dans leurs œuvres; qu'ainsi il faut laisser nos romanciers, qui voient *rouge*, « broyer du rouge, » suivant une énergique expression, dans leurs romans. Je suis seulement fâché, dans ma partialité pour notre marine nationale, que M. E Sue, qui met volontiers en scène l'homme égoïste, envieux, immoral, soit forcé de nous faire de ses vaisseaux de petits enfers flottans où nous vivons avec de vrais diables. J'aime mieux, sous ce rapport, je l'avoue, les *marines* du capitaine Basil Hall, qui, après trente ans de navigation, rapporte de plus doux souvenirs de ses voyages. Le capitaine Basil Hall, voyant d'une autre couleur que M. E. Sue, a eu le bonheur d'avoir de *bons enfans* pour camarades, et dans les momens les plus critiques de sa vie il a su découvrir à l'horizon un phare sauveur, ou l'étoile de l'espérance, tandis qu'en montant à bord avec M. E. Sue vous pouvez dire le fameux vers du Dante.

Comme romancier, comme poète, car il est poète aussi, M. Eugène Sue a un mérite incontestable. Son énergie est bien quelquefois convulsive; sa gaieté est bien quelquefois celle de la débauche; mais il n'est personne aujourd'hui qui marie aussi heureusement que lui le tragique et le comique dans un roman. Après une scène digne du *Naufrage de la Méduse*, il passe à une scène digne de Charlet. Ce talent est rare, et c'est là le vrai secret de

son succès. *Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, se distinguent de tous les romans de nos jours par cette succession d'heureux contrastes. Il y a là du Shakspeare certainement ; j'en conviens volontiers, quoique j'en veuille beaucoup à M. E. Sue d'avoir abusé, dans *la Salamandre*, du caractère d'Yago. Son Szafiz est un *pernicious caitiff*, comme dit Othello.

Les contes de la Coucaratcha offrent naturellement cette piquante variété. Il était encore plus facile ici à l'auteur de passer du « grave au doux, du plaisant au sévère ». *Le Bonnet de maître Ulrick* est une scène maritime qui aurait pu devenir un drame du genre le plus sombre, si M. Eugène Sue avait voulu y ajouter un dénouement. Telle qu'elle est, c'est une énigme dont le mot est abandonné à l'imagination du lecteur. *Les Voyages sur mer de Narcisse Gelin* sont une amusante satire du bourgeois parisien, écrite avec une malice toute aristocratique. *Caballo negro et Perro blanco* (Cheval noir et Chien blanc) est un hymne sur le bonheur de l'adultère, M. E. Sue étant aussi de cette école où les maris ont invariablement tort. *Le Présage* nous fait assister à la bataille de Navarin ; l'auteur l'a vue en poète. Lisez ces pages en revenant du panorama de M. Langlois. *Crao* est un Yago bossu qui se venge bien cruellement des dédains de la société. Encore un adultère, mais sans exaltation cette fois-ci, un adultère par consentement mutuel, et dont le dénouement n'est tragique que par ce qu'on s'est moqué du bossu. *Wolf* est une analyse dramatique de l'égoïsme poussé jusqu'à l'assassinat. C'est une aventure horrible que M. E. Sue raconte avec le sang-froid qu'affecte lord Byron dans certains passages de *Don Juan*. Puis vient l'odyssé de Claude Belissan, clerc de procureur, pendant de Narcisse Gelin. M. E. Sue raille fort agréablement dans ses contes les marchands, les avoués, et même les notaires. Il y a en effet une amère épigramme contre le respectable corps des tabellions dans le dernier conte de ces deux volumes, intitulé *un Remords*. Ce remords-là, vous croyez peut-être qu'il est né d'un crime? eh bien! c'est le remords d'un sentiment honnête. L'anecdote est malheureusement vraie.

Maintenant qu'est-ce que *la Coucaratcha*? C'est une mouche d'Espagne qui fait parler ceux qu'elle pique. Puisque M. Sue en a été piqué, espérons que le troisième volume de ce recueil ne se fera pas attendre, à moins qu'il préfère nous donner un ou deux volumes de son *Histoire pittoresque de la marine*.

BARNAVE, PAR JULES JANIN. — LA PEAU DE CHAGRIN, PAR BALZAC (1).

Je viens de lire enfin le *Barnave* de mon héros à moi, parmi les célébrités littéraires contemporaines. J'étais un peu en arrière vraiment, pour ce livre : j'aurais dû le saluer d'un regard dévorateur, aussitôt son apparition. On ne fait pas toujours ce qu'on veut. . . . . .

. . . . . .

Tout cela m'éloigne de mon *Barnave*, comme les illusions nous éloignent du monde réel. J'y reviens. — Quand M. T... me demanda dernièrement, ce que j'en pensais. — Je ne l'avais pas lu, et je le lui dis. . . . . .

. . . . . .

Maintenant que je l'ai lu, je n'irai pas en faire une analyse. Je laisse les analyses, à ceux qui font métier d'en faire, et qui savent leur métier. — moi je ne sais pas. — Seulement, je demanderai, comme M. T... pourquoi *Barnave*? pourquoi pas Mirabeau plutôt, ou le prince de Wolfenbuttel, ou tout autre titre; car *Barnave* ne paraît pas tant là-dedans, que pour être censé le héros du livre : il ne l'est pas. — Il est la péripétie du drame lui. Il n'est pas le héros du roman. — Il est un de ceux de l'histoire, et la grande figure de Mirabeau, placée devant lui et plus haut que lui, l'éclipse sous son ombre gigantesque. Il n'y a pas assez de *Barnave* dans tout cela, ce me semble, pour placer son nom en tête et sur toutes les pages du livre. — Au demeurant qu'est-ce que cela fait que l'auteur appelle son livre Néron ou Croquemitaine, si le livre est entraînant, chaleureux, d'un intérêt palpitant, plein d'esprit, de verve, de poésie et de passion?... Oh! de l'esprit, il y en a, je vous en réponds. — Il y a mis tout le sien, celui que vous savez. — Et il en a tant, qu'il n'a pas su s'empêcher d'en donner presqu'également à tous ses personnages ; et cela me paraît à moi, un défaut, parce que tout cet esprit, vif, brillant, profond, intermittent, saccadé, incisif, gracieux, léger, fin, spirituel tout bonnement, ou terrible ; tout cet esprit qui coule, qui roule, qui torrente, qui écume, qui bouillonne, qui déborde ; tout cet esprit, jeté à pleines mains, foisonnant en tourbillons ardens, comme la

(1) Ce petit fragment n'appartient pas à la rédaction de la Revue.

lave enflammée qui sort d'un volcan et monte d'abord au ciel, qu'elle obscurcit de son éclat; tout cet esprit-là, départi à tant d'individus, éblouit et charme, comme tout ce qui est extraordinaire, mais il impatiente aussi (si j'ose le dire), parce qu'il n'est pas naturel que tous ces individus aient tous, non seulement de l'esprit, mais le même esprit : — Toujours le même, malgré leurs principes, leurs caractères, leurs passions, leurs goûts, leurs intérêts différens. Oui, toujours le même esprit : celui de Jules Janin : il est assez TYPE celui-là, je crois, pour qu'on le reconnaisse. — Il aurait dû lui mettre un mors et une bride, pour modérer parfois son allure si vive, si franche, si élégante, si rapide. — Il aurait dû, parfois, lui mettre un masque, pour l'empêcher d'être reconnu, tout beau qu'il est : la beauté se masque bien, elle, pour aller au bal de l'opéra... Il aurait dû de temps en temps LE SUSPENDRE DERRIÈRE LA PORTE, pour le REPRENDRE APRÈS, comme Laclos conseillait aux dames qui l'écoutaient de faire de leurs nerfs, pour lui entendre raconter l'histoire des deux filles de Séjean, histoire terrible et peu voilée, pour le dire en passant; enfin il n'aurait pas dû, je crois, en être si prodigalement prodigue avec tous ses interlocuteurs, enrichis à poignées de cet esprit à lui, et qui est si bien à lui, qu'il est à lui tout seul.

Voyez d'abord, quelle spirituelle et aimable puissance de narration possède le conteur de l'histoire ou du roman, ou de tous les deux; le prince de Wolfenbuttel !... Celui-là seul, ferait la fortune d'un autre ouvrage, où lui, prince de Wolfenbuttel serait seul à avoir de l'esprit. C'est bien l'esprit de JULES JANIN qui parle en lui.

Que vienne ensuite Mirabeau! — Mirabeau, moitié ivre et sarcastique au cabaret, ou tonnant à la tribune, ou soupirant dans une nuit de filles et de vin et de jeu, sur l'épaule de sa Clary, ou délirant au carrefour de la forêt, perdu qu'il est, sans pouvoir trouver son chemin vers la reine qui l'attend à minuit; ou Mirabeau empoisonné et sur son lit de mort!..... C'est encore l'esprit de Jules Janin qui raille, qui tonne, qui soupire, qui se joue, qui délire et qui râle.....

Que Barnave nous apparaisse avec sa mélancolie, son malheur, sa vertu et sa passion qui finit par devenir si cruelle... c'est toujours l'esprit de Jules Janin qui a parlé par sa bouche.....

Que Castelnau, le fou, le pauvre amoureux de la reine, nous

vienne avec ses folles idées qui sont si sages, et ses paroles de fou, pleines de sentiment et d'éloquence... C'est encore l'esprit de Jules Janin qui a soufflé sur lui.

Que le sorcier de Versailles effraie la reine et ses amis, de ses prédictions sinistres : c'est Jules Janin qui prophétise, avec sa voix puissante et à lui que Laclos raconte cette horrible histoire des filles de Séjean, ou le comte de St-Germain, celle de Cléopâtre : c'est toujours Jules Janin qui raconte et fascine par sa manière à lui de raconter... enfin que la douce et blonde, et rêveuse Hélène, Hélène l'allemande vienne nous parler à son tour ; soit en domino au bal masqué, soit à St-Cloud, dans les jardins, la nuit, belle et tremblante, au clair de lune qui la pâlit encore ; soit dans l'auberge où elle va quitter celui qu'elle aime pour voler auprès de sa royale maîtresse que l'échafaud attend à Paris... c'est encore l'esprit de Jules Janin qui tâche de se féminiser comme Mirabeau s'est fait peuple, et qui nous enchante sous les lèvres de roses de la tendre autrichienne.....

Après tout, qu'est-ce que cela fait, encore une fois?.... on lit, on dévore le livre : on recommence trois, quatre fois la même ligne, la même phrase, la même page ; de sorte qu'on lit le livre cinq ou six fois en une ..... on ne sait pas quitter une idée finie, et pourtant on n'ignore pas qu'une séduction nouvelle vous attend et vous sourit plus loin.... C'est un étonnement, un enchantement continuels... il y a de la magie là-dedans, comme dans tout ce qu'il fait.... et celui qui s'avisera de n'aimer pas Barnave, et qui osera le dire, je le tiendrai pour homme de mauvais goût, sans esprit, sans âme, sans jugement, sans idées, et digne tout à-fait d'avoir vu le jour à ..... par exemple.

Car là, ils ont des yeux, et ne voient point, des oreilles et n'entendent point... et tout est ténèbres autour d'eux..... Les femmes y feraient des papillottes de *Barnave*, et les hommes y allumeraient leur cigarre avec Notre-Dame de Victor Hugo !.... Ils feraient du feu et de la fumée eux, avec ce qui les laisse froids, comme les dalles humides de leurs églises à Saints de bois, et qui me brûle moi, et met tout en feu dans ma pauvre tête.... si seule, si solitaire quand vient le temps des songes.....

Quel livre que cette Peau de Chagrin !... toutes les richesses du penseur, du philosophe, de l'observateur et du poète y sont jetées à pleines mains, comme les brillans grains de sable sur les rivages

de la mer. — Il y a, là dedans, une magie de style qui fait penser, qui fait délirer, qui étonne, qui transporte, qui agite, qui fatigue, qui tue.... Audacieux et saisissant comme un rêve; varié, innombrable comme la passion elle-même, fantastique comme l'imagination d'un fièvreux, réel et profond comme la pensée d'un savant admirable, comme une belle page d'histoire, voluptueux comme un roman d'amour, ironique comme un sarcasme, enivrant comme le regard d'un objet aimé, chatoyant comme un conte de fée, éloquent comme un cœur généreux, simple et prosaïque comme la vie d'une vieille ravaudeuse, poétique et puissant comme la poésie réalisée, ingénieux comme une fiction, intéressant comme un fait. Vraie fantasmagorie physique et morale qui éblouit, qui fascine, qui charme et qui désespère; qu'on regarde avec un frémissement passionné, un intérêt haletant, une irritation de sensations toujours croissante, un livre qu'on relit dans son souvenir, quand on l'a posé là, un livre qui marche partout avec nous comme notre ombre, un livre diabolique tombé du ciel et dont un regard d'ange déchu a brûlé toutes les pages, voilà la Peau de Chagrin.... décrive qui pourra!..... A.

Avis. Plusieurs articles qui devraient se trouver dans ce volume, sont reportés, pour éviter un plus long retard, au tome 7e.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Mon entrevue avec Napoléon, par le capitaine Basil Hall. 5
Galerie biographique des artistes français et étrangers. — § 1er. Benjamin West, traduction libre d'Allan Cunningham. 43
Esquisses de la vie maritime. — Ma vocation. — Ma première campagne, par le capitaine Basil Hall. . 112
Le déluge, ou l'épisode du poisson, par M. G. Pauthier, de la société asiatique. 165

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

La danseuse de Venise, par Mme la duchesse d'Abrantès. 19
Esquisses historiques et littéraires. — Grégoire de Tours, 1er article, par M. Saint-Marc Girardin. . 34
Paris. — Les églises, par M. A. Bazin. 73
La femme abandonnée, par M. de Balzac. . . 87 146
Les eaux de Baden en 1832, par M. J.-A.-C. Buchon. 134
Pocahontas, histoire anglo-américaine du temps de Jacques Ier 1re partie. Pocahontas en Amérique. . 172
Les deux sœurs, ou *bonne journée fait qui de fou se délivre*, par M. Th. Leclercq. 225
Album. 277

FIN DE LA TABLE.